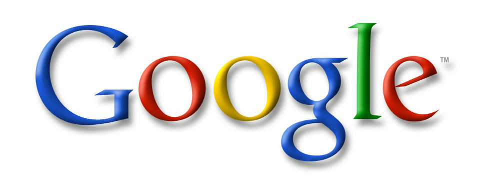
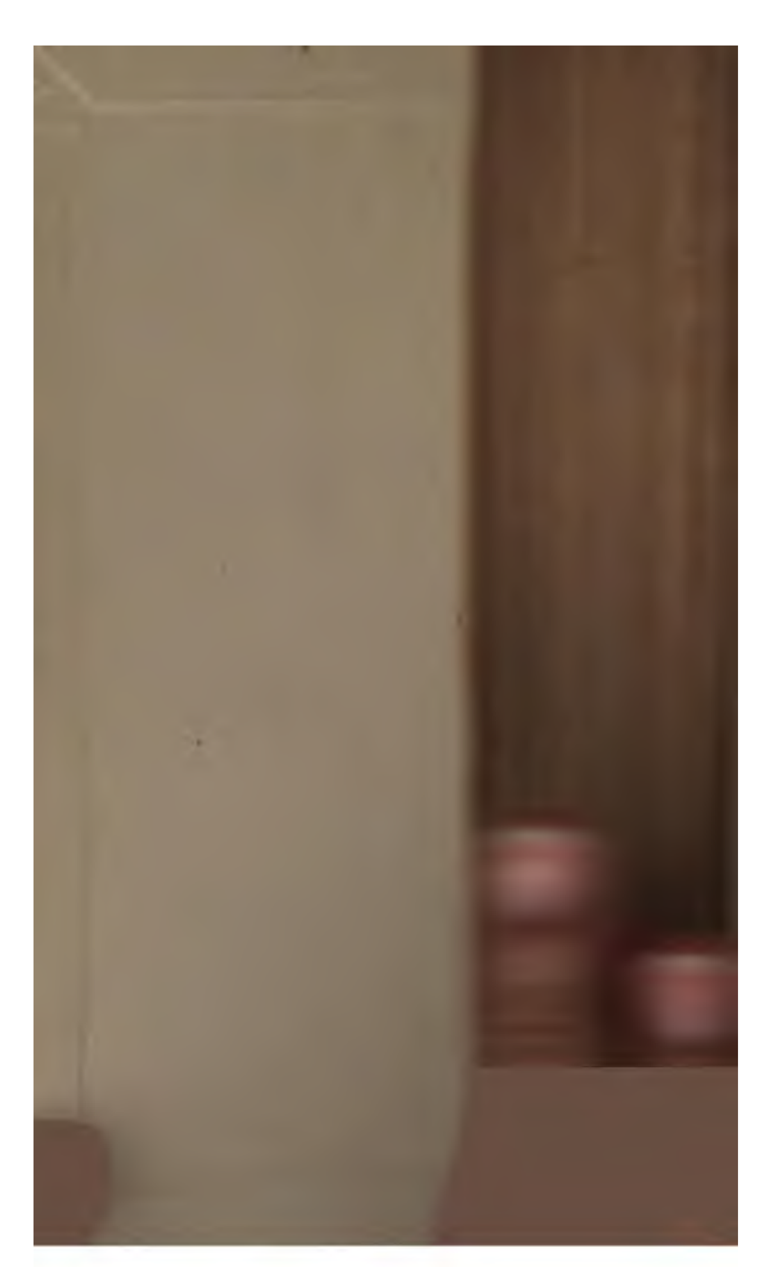
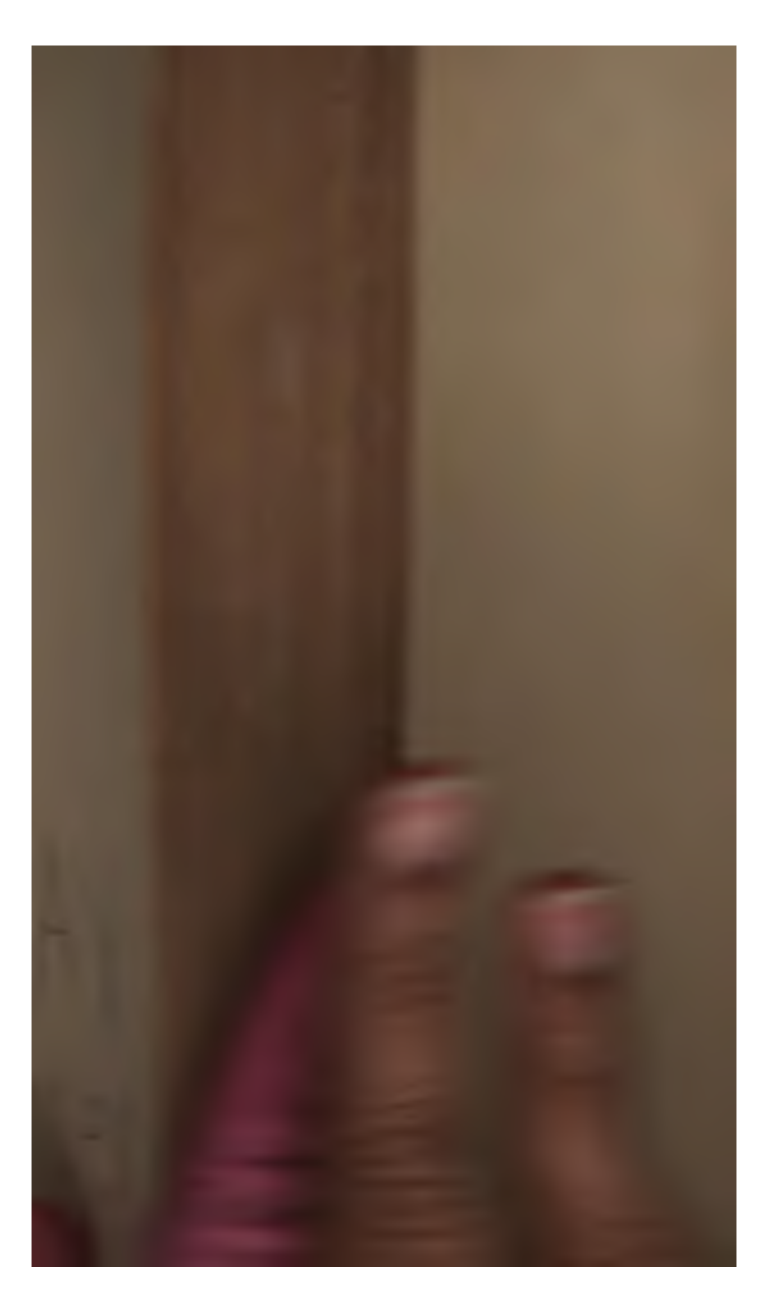


HAY

Mari[illegible]





HAY

Mar

LETTRES

SUR L'AMÉRIQUE

PAR

X. MARMIER

CANADA. — ÉTATS-UNIS. — HAVANE

RIO DE LA PLATA

TOME PREMIER

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

Libraire de la Société de géographie, rue Hautefeuille, 21

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9

1851

LETTRES

SUR L'AMÉRIQUE

LETTRES
SUR L'AMÉRIQUE.

CANADA. — ÉTATS-UNIS. — HAVANE.
RIO DE LA PLATA.

I.

Départ. — La chapelle de Honfleur. — La retraite d'un roi. — Les émigrants allemands. — L'entre-pont. — L'ouvrier fugitif. — Un sermon et une scène de deuil. — Scènes maritimes. — Arrivée à New-York.

ADIEU. Je pars encore. Daignez me garder une bienveillante pensée. Autrefois l'amertume de mes adieux était tempérée par un singulier prestige. Autrefois je ne m'embarquais pas sans me dire : Que le monde est grand ! Alors je rêvais sur les mers des aventures extraordinaires, des périls mémorables ; bien plus, oserai-je vous l'avouer? quelque

grande découverte comme celles des célèbres navigateurs. Chacun de nous a, comme le brave oncle de Tristram Shandy, son dada, ou son idéal. C'était là le mien. L'infidèle! il m'a quitté, et pour l'arrêter dans sa fuite, je lui ai vainement adressé, comme Schiller, de tendres supplications :

« So willst du treulos von mir scheiden. »

Il est allé je ne sais où avec les belles années de printemps, de jeunesse qu'il a prises au bout de ses ailes. Si maintenant de temps à autre, il daigne encore redescendre jusqu'à moi, je vois bien que je ne dois plus considérer ses rares apparitions que comme des visites de condescendance qu'un homme qui se respecte fait encore par-ci par-là à un ancien ami. Puis je remarque aussi qu'il n'est plus le même, et que comme moi il a vieilli. Cependant je pars, quoiqu'il ne soit plus là pour m'accompagner avec sa puissance magique. Et en regardant d'un œil morne le navire qui doit m'emmener au loin, je me dis, chose cruelle à se dire, que décidément je suis enrôlé dans la légion de ces pauvres fous dont parle Byron :

« Every fool describes in these bright days,
His wondrous journey to some foreign court,
And spawns his quarto, and demands your praise[1]. »

[1] « En ces jours de lumière, chaque fou décrit son merveilleux voyage

Le temps n'est plus où l'on pouvait considérer comme une entreprise audacieuse une traversée de l'Océan et tirer quelque vanité d'un voyage dans les régions transatlantiques. Trois siècles et demi sont écoulés depuis que Christophe Colomb, cette grande gloire d'une nouvelle ère, s'embarquait dans le petit port de Palos pour s'en aller, dans l'ardeur de sa foi, dans la conscience de son destin, à la recherche de l'empire du Cathay et des autres régions merveilleuses décrites par Marco Polo. Depuis cette époque, le globe a été parcouru, exploré dans tous les sens. Espagnols et Français, Anglais et Portugais, tous les peuples se sont jetés à l'envi dans cette croisade qui leur promettait, non plus comme celles que prêchait Pierre-l'Ermite, les saintes reliques du christianisme, mais les découvertes de la science, les richesses d'un autre monde, les temples aux colonnes d'or des intérêts matériels. Chaque nation a eu, dans cette immense entreprise, sa part de combats et sa part d'honneur, et comme dans le royaume de l'Évangile, où le triomphe est promis aux cœurs humbles, plus d'un pauvre petit navire a obtenu dans sa course aventureuse plus d'un succès envié par les vaisseaux superbes des rois. Maintenant du pôle nord au pôle sud, il n'est pas un

en quelque cour étrangère, et produit son in-quarto, et demande vos éloges. »

point qui n'ait été signalé par les navigateurs, mesuré, ou tout au moins noté par les géographes. L'imagination de Daniel de Foë ne pourrait promener dans l'espace un nouveau Robinson, sans qu'on indiquât la latitude précise de ses stations; et notre inépuisable A. Dumas ne peut nous abuser sur son île de Monte-Cristo. Si la mer, qui dans sa suprême puissance, accepte sans s'en soucier les orgueilleuses tentatives des hommes, si la mer, où tout s'efface, conservait sur ses lames mobiles les vestiges des navires qui l'ont traversée, on la verrait comme un champ de la Beauce sillonné dans toute sa longueur par une active charrue.

En moins de temps qu'il n'en fallait autrefois à un honnête bourgeois pour se rendre par le coche de Lyon à Paris, on franchit, dans le tourbillon de fumée d'un bateau à vapeur, un millier de lieues. Vous vous embarquez un beau matin sur un steamer de Liverpool, et en assistant chaque jour à des dîners homériques, chaque soir à d'énormes libations, vous arrivez en moins de deux semaines sur une plage du nouveau monde, vous passez du comfort d'un hôtel anglais à la prodigalité d'un hôtel américain, sans avoir vu s'éteindre dans le trajet, le feu d'une abondante cuisine, ou tarir les flots de vin de Bordeaux et de wiskey.

« Cependant, dit Mme de Staël, tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers

pas. » Cette mer si calme et si belle à voir dans la rade, cette mer qui de ses flots azurés caresse mollement les flancs du navire, qui par son doux murmure vous invite, comme le pêcheur de Goëthe, à vous confier à ses nappes d'écume, à ses vagues limpides; cette mer inconstante, cette sirène trompeuse, on connaît ses mensonges, ses caprices et ses fureurs. Aujourd'hui elle se courbe devant vous comme une esclave, elle vous sourit comme une amante; demain peut-être, elle se soulèvera avec une rage implacable et vous brisera sur un écueil.

Sur les bords du quai, et le long de la jetée du Havre, une quantité de spectateurs sont réunis pour assister au départ du large paquebot américain qui chaque mois va à New-York. Un grand nombre d'entre eux sont attirés là par la curiosité, d'autres par l'intérêt matériel, qui pour eux est engagé sur ce bâtiment, et beaucoup d'autres par un sentiment d'affection. Au moment où le navire, remorqué par un bateau à vapeur, quitte le bassin où il a reçu sa cargaison et rase les blocs de granit du môle, des saluts s'échangent entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent; à défaut de la voix, qui des bastingages à la jetée ne peut plus se faire entendre, des mouchoirs et des chapeaux agités en l'air transmettent d'un endroit à l'autre, comme un télégraphe électrique, un dernier souvenir et un dernier vœu. Plus d'un cœur qui se

croyait aguerri aux lointaines excursions, se sent alors saisi d'une impression de tristesse qu'il essaye en vain de surmonter. Plus d'un passager pose, en détournant la tête, sa main sur ses yeux et la retire humectée de larmes. A cette heure des longs adieux, à ce moment suprême, combien de rêves qui par leur prestige éblouissaient naguère l'imagination, s'effacent devant les regrets du passé et les appréhensions de l'avenir. On s'est laissé séduire par l'ambition d'essayer ses forces dans une nouvelle tentative, par le désir d'occuper son esprit d'une nouvelle étude, de voir de nouveaux horizons. On a voulu partir, on s'est dérobé aux tendres anxiétés d'une mère, aux indulgentes remontrances d'un ami. A présent qu'on est là sur le pont du navire, aux bords de cet Océan sans fin, on revient par la pensée aux lieux où l'on a vécu et que l'on va quitter. Ah! la paisible retraite qu'on s'était plu à décorer selon ses goûts! Ah! la maison de prédilection où chaque jour on était sûr de trouver un doux sourire et un doux entretien! Ah! les êtres aimés! qui sait quand on les reverra ou comment on les reverra! L'absence est une sorte de mort temporaire, si ce n'est une mort éternelle. L'oubli croît sur les pas de celui qui s'en va, comme sur la pierre des tombeaux. Quelle que soit la modeste attente du voyageur, il est difficile qu'à son retour elle ne soit pas trompée. Ou un anneau se sera brisé dans le cercle

d'affections qui entourait son existence, ou ce cercle aura changé de face. Présent, il eût pu prévenir peut-être ce changement, ou tout au moins s'y préparer; absent, il doit, en l'apprenant tout à coup, en être frappé comme d'une amère déception.

Tandis que je me laisse aller à ces réflexions, le bâtiment sort de la rade et s'avance fièrement en pleine mer. Bientôt les maisons du Havre s'affaissent derrière les vagues ondulantes. Tous les passagers regardent encore cette ville qui semble fuir dans l'espace. Moi, qui n'ai point eu de capitaux à semer dans les sillons de cette cité du commerce et qui n'y ai connu d'autres démonstrations courtoises que le salut de profession et le sourire stéréotypé dont un maître d'hôtel accompagne sa note, je ne cherche point à voir les derniers contours de ses remparts. Mais aussi longtemps que la terre se distingue des flots, où peu à peu elle s'efface, mes yeux restent fixés sur la cime fugitive des coteaux de Honfleur.

Sur le plateau de Honfleur, il y a une chapelle consacrée à Notre-Dame de Grâce, à la patronne des matelots, à la Vierge sainte que les litanies nomment: *Stella maris*, étoile de la mer, étoile plus ravissante pour les âmes pieuses, à l'heure du péril, que celle que les Suédois émaillent sur leur décoration de *Nordstierna*, avec cette fière devise : *Nescit occasum* (elle ignore la chute). Nul architecte protégé par le

conseil des bâtiments ne s'est appliqué à faire de cette chapelle une œuvre d'art; nul Froment Meurice ne l'a décorée d'une de ses précieuses orfévreries, nul peintre de l'école impériale ou de l'école romantique n'y a déposé un de ses tableaux célèbres dans les annales de l'exposition. Très-humble est son entrée, très-humble aussi sa nef. Quelques images grossièrement peintes ornent ses murailles, quelques candélabres en bois doré brillent sur ses autels. Mais chacune de ces naïves peintures qui représente une barque battue par les flots est l'*ex-voto* d'un cœur reconnaissant, et chacun de ces candélabres est presque constamment rempli de cierges dont la flamme s'élève vers le sanctuaire de la Mère de Dieu comme un symbole de l'élan religieux des âmes émues qui l'implorent dans leurs angoisses, ou la remercient dans leur bonheur.

Le jour où je visitai cette chapelle, c'était un jour de fête. De la ville de Honfleur, du frais village d'Ingouville, de plusieurs hameaux de la cité, les pèlerins arrivaient là en grand nombre, s'agenouillaient sous la voûte, sous le portique, assistaient dévotement à la messe, puis se répandaient dans le préau qui touche à l'église, et s'asseyaient çà et là au pied des tilleuls, entre cette mer dont chacun d'eux connaît les orages et cette modeste chapelle où chacun d'eux aime à fixer son espoir. Il y a dans tout ce qui tient à la mer, dans la sérénité de son calme suprême, dans la fureur de

ses tempêtes, une poésie sublime dont les matelots, les pêcheurs ont une profonde compréhension et qui éclate dans leurs naïfs entretiens, dans leurs traditions et leurs usages religieux, bien plus que dans les dithyrambes de salons. Chaque fois que j'ai retrouvé l'expression de cette poésie, soit sur l'avant d'un navire en prêtant l'oreille aux causeries du mousse ou du gabier, soit dans quelques-unes de ces chapelles vénérées des marins, je me suis dit : Là est le vrai, et j'en ai gardé une vive émotion.

En contemplant, quelques jours après, du haut du paquebot américain les collines de Honfleur, je pensais à ces braves gens qui s'en allaient là invoquant le secours de celui qui commande aux flots, soulève ou apaise les vents, et selon les paroles du psalmiste, change en calme la tempête.

Puis je songeais encore à une habitation que j'avais visitée sur ces mêmes collines, non loin de la chapelle de la Vierge, une habitation construite dans un site charmant, avec un goût exquis par une famille qui y exerçait autrefois la plus aimable hospitalité. Un soir d'hiver, deux hommes et une femme vêtus comme de simples bourgeois, se présentèrent à la porte de cette demeure, qui n'était alors occupée que par le jardinier, et demandèrent, au nom du propriétaire, M. de P..., à y passer quelques jours. La femme du jardinier, qui les reçut, fut touchée de leur

situation. Ils étaient trempés par la pluie, glacés par le froid, et n'avaient pas d'autres vêtements que ceux qu'ils portaient sur le corps. Elle se hâta de leur allumer du feu, de leur faire chauffer du linge, de leur préparer à souper. Elle agissait ainsi par un mouvement naturel de commisération, mais sans se rendre compte à elle-même du sentiment qu'elle éprouvait; il lui semblait, m'a-t-elle dit, qu'elle devait traiter avec le plus grand respect ces hôtes qui lui étaient venus d'une façon si inopinée et avec une apparence si modeste. Son mari était en ce moment absent; dès qu'elle l'entendit rentrer, elle courut à sa rencontre, lui raconta ce qui était arrivé et lui fit part de ses vagues conjectures. La nouvelle de la révolution de février était déjà parvenue jusque-là et pouvait faire supposer à ces bonnes gens toutes sortes d'incidents extraordinaires. Le mari porta une brassée de bois dans la chambre où étaient les étrangers, les examina attentivement, puis conduisant sa femme dans le salon où était un portrait du roi et de la reine: « Regarde, dit-il, ce sont eux. » C'était, en effet, ce roi qui, pendant dix-huit ans, avait rendu la France si prospère; cette reine qui s'était fait admirer et bénir par ses vertus, et un brave et loyal officier, M. le général Dumas, qui les accompagnait dans leur fuite. En apprenant que leur secret était découvert, les augustes fugitifs apprirent en même temps qu'ils pou-

vaient se fier sans réserve à ceux près desquels ils étaient venus chercher un asile. L'honnête jardinier Racine se mit avec un respectueux dévouement à leur disposition. Sa femme et sa fille se firent une gloire de veiller à leurs besoins et de les servir. Je blanchissais chaque jour, me disait cette femme, une partie du peu de linge qu'ils avaient apporté. Souvent je causais avec la reine, et j'ai le cœur encore tout troublé, quand je songe combien elle était bonne, résignée, et comme elle priait avec une sainte expression de physionomie. En entendant le récit de ce qui s'était passé à Paris, j'eus peur pour mon fils, qui était là, et dont je n'avais pas de nouvelles. Une fois que je pleurais dans mon anxiété : « Ah! pauvre mère, me dit la reine, j'ai bien aussi de quoi pleurer[1] ! »

Deux jours après son entrée dans cette demeure, le roi se rendit à Trouville, espérant y trouver un bateau qui le conduirait en Angleterre. Mais sa présence là ayant été connue de quelques-uns de ces êtres indignes, qui se font une joie d'outrager le

[1] La reine qui, dans ses malheurs, se souvient de tous ceux dont elle a reçu le plus simple témoignage de dévouement, n'a point oublié la famille du jardinier de Honfleur. Un jour, à Claremont, je lui parlais de ma visite à la maison de M. de P.... « Ah ! s'écria-t-elle aussitôt, vous avez vu madame Racine. Elle a été bien bonne pour nous ! »

pouvoir qui n'est plus, et de poursuivre d'un lâche attentat l'infortune, il fut obligé de revenir dans sa mystérieuse retraite. Deux jours encore s'écoulèrent avant que des serviteurs fidèles lui procurassent une barque qui le porta avec la reine au Havre, où il passa par une nuit sombre et froide plusieurs heures à attendre, sur la jetée, *l'Express*, qui enfin l'emmena sur la plage britannique.

Quand je visitai cette habitation, c'était par une belle et riante journée. Un ciel sans tache l'éclairait de ses doux rayons; la fauvette et les pinsons gazouillaient gaiement sur les arbrisseaux verts, et à voir les masses de fleurs épanouies de côté et d'autre, les allées de jardin ratissées, sablées, tournoyant entre les frais gazons et descendant du côté de la grève, on eût dit que la maison, le parc, la serre, venaient d'être préparés avec un soin inaccoutumé pour le prochain retour de leurs maîtres. Mais ces maîtres, qui autrefois venaient là chaque été accueillir leurs amis, sont maintenant bien loin, et les nobles hôtes qui ont trouvé sous ce toit un repos de quelques jours après une affreuse tempête, sont maintenant condamnés à vivre sur une autre terre.

Heureux ceux qui, en s'éloignant du sol natal, ne s'imposent qu'un exil volontaire, qui peuvent, quand il leur plaît, reprendre le chemin que jamais on n'oublie, le chemin du foyer domestique, du berceau de

ses enfants, de la tombe de ses pères près desquels on désire dormir.

Me voilà loin de mon paquebot ; j'y reviens avec l'amer sentiment de ce que j'y ai déjà souffert : averses et rafales, fatigues du roulis, secousses du tangage, et l'interminable longueur des jours et l'insomnie des nuits, et les autres misères d'une traversée. Cependant ce navire a pour moi un aspect tout nouveau. Il me présente par anticipation un échantillon des mœurs du pays que je vais parcourir.

Nous avons un équipage de vingt-quatre hommes, appartenant à trois ou quatre nations différentes : Américains, Hollandais, Français, s'entendant entre eux. Dans cet étrange dialecte des marins, composé de toutes sortes de bribes des langues européennes, plusieurs de ces matelots seraient pour un peintre de physionomies excentriques, tel que Cooper, un envieux sujet d'analyse. Ils n'appartiennent point comme nos marins à tel ou tel port, à telle ou telle entreprise. Leur patrie est la mer, leurs foyers les navires sur lesquels ils s'embarquent. De celui-là, ils s'en vont sur un autre avec la même facilité que le Tartare abandonne le pâturage épuisé de la steppe, et transporte plus loin sa tente nomade. Charretiers de l'Océan, leur métier est d'aller et de venir, de hisser et de carguer des voiles, de charger et décharger des cargaisons, n'importe en quel lieu, sur quel port, à

quelle latitude. Leur indépendance de caractère ne leur permet pas de se mettre au service d'un État, ou d'une compagnie de commerce pour un temps indéterminé. Ils ne s'engagent que pour un voyage, après quoi ils serrent leurs dollars dans leur poche, et sont à la disposition du premier armateur qui veut les payer. Des froides régions du Nord, ils partiront du jour au lendemain pour les Indes, des Indes pour l'Amérique. Pourvu que la nourriture soit suffisante, et la solde convenable, le changement de climat leur est parfaitement indifférent. Leur vie n'est-elle pas tout entière concentrée entre les bastingages de bâbord et de tribord, et un navire ne ressemble-t-il pas toujours plus ou moins à un autre navire?

Je m'amuse quelquefois à causer avec un de ces matelots, français d'origine, qui, avec sa barbe grise et sa veste en laine d'un jaune pâle, ressemble à un vieux phoque. Les notions de patrie et de parenté sont à peu près complétement effacées dans son esprit; il croit qu'il est né à Landerneau, mais il n'en est pas très-sûr. Embarqué comme mousse à l'âge de dix ans, il n'a plus eu de nouvelles de sa famille depuis quarante ans, et il a tout lieu de penser que son père et sa mère sont morts. Quant à ses voyages, il en parle comme nous parlerions d'une excursion de Paris à Saint-Germain. Il a doublé six fois le cap Horn, sept ou huit fois le cap de Bonne-Espérance. Il a été à la pêche de la baleine

au Groënland, et à la pêche des perles à Ceylan. Il se souvient qu'une fois il a eu froid dans le détroit de Behring, et qu'une autre fois, à Java, il ne savait comment faire pour se préserver de l'ardeur du soleil. Des orages qu'il a subis, des avaries dont il a été témoin, des temps de cap, des voiles enlevées et des mâts brisés, il n'en est pas question. Un soir que le ciel s'était couvert de nuages noirs, indice ordinaire d'un coup de vent, comme nous touchions à l'équinoxe, je lui demandai s'il ne pensait pas que le lendemain nous aurions une tempête. Sans prononcer une syllabe, il jeta sur moi un regard rempli d'un dédain superbe. Ce regard voulait dire : pauvre voyageur d'eau douce ! une tempête ! est-ce qu'un homme se soucie d'une tempête ?

Ces matelots exécutent toutes leurs manœuvres en chantant d'une voix gutturale, des chants dont l'accent mélancolique a un singulier charme. L'un entonne la mélodie maritime, les autres répètent en halant la bouline, et les voiles et les cordages se meuvent pour ainsi dire en mesure à chaque cadence musicale. J'imagine que les pierres dont Amphion construisait des cités marchaient ainsi aux sons de sa lyre. Souvent ces chants n'ont à peu près aucun sens. Ce ne sont que des mots sonores, coordonnés par une règle d'harmonie. Mais quelquefois les matelots improvisent une sorte de ballade, dans laquelle ils racontent ou les

plaisirs ou les contrariétés de leur navigation. Ainsi, le lendemain de notre départ, à la suite d'une altercation que quelques-uns d'entre eux avaient eue avec le lieutenant, ils chantaient à pleine voix un refrain où ils disaient en termes assez nets : « Le capitaine est bon enfant, le lieutenant un vaurien. » Un tel fait ne donne pas une haute idée de la discipline de bord; mais on sait que sur les bâtiments de commerce la discipline n'est pas forte.

Notre bâtiment appartient à une compagnie de New-York qui, sans faire tant de bruit que nous en avons fait avec nos projets de ligne transatlantique, a établi le service des paquebots, et en retire un très-joli bénéfice; car l'année dernière, tous frais payés, elle s'est partagé la petite somme de 150 000 dollars (750 000 fr.). Celui au sein duquel j'essaye en ce moment d'écrire, en dépit du roulis et du vent du nord-ouest, est divisé en deux parties comme la société américaine qui, dans ses mesures d'appréciation, n'admet guère que deux classes, les riches et les pauvres. Ici, d'un côté, les heureux de ce monde à qui la fortune bénigne permet de payer pour le trajet 650 francs; de l'autre, les passagers à 60 francs.

La première catégorie, parfaitement terne et fastidieuse, à l'exception de deux ou trois personnes, m'a laissé dans un complet état d'indifférence. Mais la seconde m'occupe et m'émeut à tout instant.

Il y a là une masse de deux cent quarante émigrants allemands, hommes et femmes, vieillards et enfants, agriculteurs et ouvriers; ceux-ci abandonnant volontairement la terre natale pour s'en aller au loin exercer leur métier; ceux-là forcés de fuir pour avoir pris une trop vive part aux dernières insurrections de l'Allemagne. La vieille Europe a les mamelles épuisées, et au lieu de la salutaire substance qu'elle devrait donner à ses fils, elle n'enfante dans les efforts de son indigence, dans le paroxysme de sa douleur, que des sucs corrosifs et des germes pestilentiels.

C'est grande pitié de voir cette agglomération de pauvres gens condamnés aux privations, aux souffrances de leur longue traversée, en face des voyageurs de la première classe, qui, du haut de la dunette, les dominent, comme naguère ils étaient dominés dans leur échoppe par la maison du banquier, dans leur village par le château féodal. Quatre fois par jour, une cloche nous appelle à une table fort peu attrayante, il est vrai, par son exhibition de sauces américaines, mais très-abondamment servie. S'il fait beau, nous avons pour nous promener un large pont; s'il pleut, nous pouvons nous réfugier au salon. Chacun de nous occupe une assez grande cabine bien confortablement meublée, et un coup de sonnette fait accourir près de nous deux ou trois domestiques.

A quelques pas de là, les deux cent quarante émi-

grants sont enfouis sous la niche du chien, sous les cages à poulets, sous la crèche de la vache dans le souterrain de l'entre-pont. Trente paillasses rangées sur des planches, trente paillasses à deux pieds plus haut, voilà leur couche. Chaque paillasse doit être occupée par quatre personnes, hommes ou femmes, n'importe. Le puritanisme américain, qui se ferait un si grave scrupule de troubler l'immobilité de son dimanche, ne s'inquiète point de ce qui doit nécessairement arriver dans un tel entassement d'individus, dans une telle confusion des âges et des sexes. A droite et à gauche des lits, chacun place comme il le peut ses coffres, ses provisions, ses ustensiles de cuisine : car l'administration du paquebot ne leur donne que l'eau et le feu; il faut qu'ils pourvoient eux-mêmes à leurs moyens de subsistance.

Qu'on se figure le spectacle qu'un tel gîte doit présenter par un temps d'orage, quand les cris des femmes souffrantes, des enfants effrayés se mêlent au sifflement des vents, au bruissement des vagues, et quand le mal de mer prend au milieu de cette foule ses hideux ébats. Même par un jour calme, il est triste de descendre dans cette sombre cavité. La lumière pénètre à peine aux deux extrémités. On s'avance à tâtons à travers un amas de sacs, de caisses sur un plancher humide et boueux où gisent tous les pauvres êtres débiles las de rester sur leur couche

et trop faibles cependant pour sortir de cet antre de douleurs. Hors de là les malheureux n'ont pour se promener, pour jouir de la clarté du soleil, que l'étroit espace enfermé au pied de la dunette, entre le mât de misaine et le grand mât, resserré par une double ligne de barriques, par une partie de la cargaison. Le matin, on les voit se presser autour des deux petits foyers qui leur sont accordés, se disputant une place pour leur poêle ou leur cafetière, puis emportant leur déjeuner à moitié cuit pour ne point trop irriter ceux qui attendent avec impatience le moment où ils pourront à leur tour user d'un coin de l'âtre et de quelques charbons.

On ne comprend pas qu'une compagnie qui réalise sur les voyages de ses navires de si larges bénéfices qu'une de ces compagnies d'Américains, qui affectent de si bien connaître la Bible et qui parlent si haut de philanthropie, puisse tranquillement laisser subsister un tel état de choses, et traiter comme un gouvernement humain ne traiterait pas des repris de justice, une cohorte de gens dont l'unique crime est de n'avoir qu'un trop petit nombre de dollars à offrir au Mammon des États-Unis.

Je dois dire que le capitaine s'efforce de remédier autant que possible à la cruelle situation de ses passagers. Je l'ai vu descendre chaque jour plusieurs fois parmi eux, s'informer de leurs besoins, écouter leurs

plaintes, conduire sa femme près des malades pour leur donner quelque boisson salutaire. J'ai vu dans ces moments-là l'expression de la commisération animer son austère figure de marin. De toutes les paraboles de l'Évangile, la plus belle est celle du Samaritain, et de toutes les vertus, celle qui ennoblit le plus le cœur de l'homme est sans doute la charité.

Après une orageuse série de vents du nord-ouest, qui pendant une semaine nous a fait rudement danser dans la Manche, peu à peu nous avons vu reparaître sur le pont une partie de la colonie émigrante qui se tenait tristement tapie dans son ténébreux refuge. D'abord sont venus les passagers les plus robustes, puis les enfants avides de mouvement, puis les femmes. Ils se rangent sur les mâts de rechange, sur les caisses qui bordent les bastingages, et se mettent à causer entre eux comme s'ils étaient assis à l'ombre d'un arbre fruitier dans les vertes plaines de la Saxe ou de la Souabe. Bientôt l'heureux naturel allemand leur fait oublier les mauvais jours qu'ils viennent de passer et ceux qu'ils sont destinés à subir encore. Il se forme çà et là des groupes animés qui se livrent aux jeux rustiques de leurs pays, des chœurs de chanteurs qui entonnent avec un harmonieux ensemble les chants populaires de l'Allemagne. J'éprouve une singulière émotion à entendre résonner ici ces

mêmes mélodies que j'ai écoutées autrefois avec tant de charmes sur les bords de l'Elbe et dans les vertes forêts de la Thuringe. Qui ne sait combien de souvenirs peuvent rester attachés à un simple accord de musique? Le goëland des mers du Sud ne fait pas jaillir d'un coup d'aile plus d'étincelles flamboyantes des flots phosphorescents; la brise du matin ne secoue pas plus de perles de rosée sur le feuillage qu'elle agite qu'une note n'éveille parfois de tendres pensées assoupies au fond de l'âme.

Naguère quand nos pauvres voisins se hasardaient à monter sur la dunette, le lieutenant les refoulait aussitôt dans les limites de leurs domaines. Maintenant c'est nous qui nous rapprochons d'eux; l'ennui règne dans notre sphère aristocratique, la joie dans leur étroite enceinte pareille à une prison, toujours l'histoire du savetier et du financier. Les souffrances matérielles n'altèrent que passagèrement la sérénité des caractères naturellement placides. Les peines les plus vives, les plus aiguës, les plus tenaces, sont celles qui naissent de nos passions, de notre orgueil, de notre ambition. Quand je regarde un de ces honnêtes Germains, supportant sans se plaindre avec sa petite veste ronde, ses culottes en toile, ses bas en fil, la froide atmosphère de l'Océan, et mangeant avec un air de satisfaction son morceau de pain noir assaisonné d'un peu de beurre salé ou de fromage, puis riant

d'un bon gros rire avec ceux qui l'entourent, si d'abord je suis surpris d'une telle apparence de contentement dans une situation qui me paraît si pénible, il me suffit, pour me l'expliquer, de songer à toutes les folles et turbulentes agitations dont il est exempt.

Cet homme n'a point éprouvé la douleur de voir un avide concurrent implanter son comptoir dans la ville où il espérait exercer sans rivalité un fructueux commerce. Il n'a point enfanté avec des espérances superbes, une tragédie en cinq actes qui, depuis plusieurs années, dort oubliée dans les catacombes d'un théâtre, d'où elle ne sortira peut-être que par arrêt du tribunal. Il n'a point vu se balancer à ses yeux, dans ses rêveries du jour, dans ses songes de la nuit, une fantastique croix d'honneur, sollicitée par une femme dévouée, promise par un haut fonctionnaire et fuyant devant lui, à chaque promotion, comme un feu follet. Il n'est point tourmenté de l'idée de se créer un nom dans les sciences, en découvrant une planète, en signalant un muscle encore ignoré dans le corps d'un quadrupède, en relevant une erreur dans les grammaires des hiéroglyphes, ou en démontrant que tel fameux Ptolémée a vécu six mois de plus qu'on ne le croit généralement. Il ne se préoccupe point de la diversité des systèmes philosophiques, ni de l'âge du monde, ni des progrès de l'humanité, ni de l'avenir de la république française. L'ouvrage

lui manquait dans sa contrée natale ; on lui a dit qu'en Amérique il trouverait aisément à gagner, non pas quelques kreutzers par jour comme dans sa pauvre Allemagne, mais un ou deux dollars. Il a réuni toutes ses ressources pour s'équiper, pour payer son passage, et le voilà parti. *A Dieu vat*, comme disaient nos anciens marins en faisant virer un navire vent devant. La Providence lui a donné la santé, le courage et deux bons bras, avec cela, on traverse bravement l'Océan et l'on s'en va sans crainte planter sa tente en Amérique.

Si simples que soient les circonstances dans lesquelles la plupart de ces émigrants ont vécu, et les motifs qui les ont portés à s'expatrier, il y a là plus d'une histoire touchante. A mesure que nous descendons des hautes régions dans lesquelles a été si longtemps concentrée l'invention des drames et des romans, et que nous touchons aux fibres d'une nature humaine plus humble que celle des Agamemnon, mais plus vivace et plus vraie, on doit être surpris de voir combien de larmes peuvent contenir les yeux de l'homme du peuple.

J'ai remarqué ici une vieille femme qui porte le costume des paysannes de la forêt Noire, qui malgré son grand âge est vive et alerte, fait elle-même toute seule son petit ménage, et, lorsqu'elle a fini, s'assied sur son coffre, met ses lunettes sur son nez, lit

une page de la Bible, puis tricote des bas. Elle a soixante-dix ans. Avant de mourir, elle a voulu, dit-elle, revoir son fils qui est établi depuis une trentaine d'années en Amérique. Comme il ne pouvait entreprendre lui-même ce voyage, c'est elle qui un beau matin s'est décidée à quitter sa paisible maison, son enclos, son jardin pour s'aventurer sur la grande mer, pour porter à son cher enfant la bénédiction maternelle et celle que son mari lui a léguée à ses derniers moments. « Mais, en partant, lui ai-je dit, vous vous êtes sans doute résolue à ne jamais revoir votre belle Allemagne, à finir vos jours près de votre fils ? — Non pas, non pas, m'a-t-elle répondu, je reviendrai. J'ai d'autres enfants qui m'attendent dans le village de Neukirche; des enfants, reprit-elle en baissant la tête, qui ne sont plus de ce monde, qui dorment dans le cimetière avec leur père, et que diraient-ils, et que dirait mon bon Sépélé avec qui j'ai vécu si heureuse pendant près de quarante ans, si je n'allais reposer à côté d'eux ? »

Sur le pont s'avance de temps à autre d'un pas timide une jeune fille tenant sur son sein un enfant dont elle semble être la sœur. Elle choisit une place à l'écart et reste là immobile et silencieuse. Au commencement du voyage, des passagers de l'entre-pont, des matelots la voyant ainsi délaissée, ont cru pouvoir

venir familièrement causer avec elle. Sans paraître offensée de leurs prétentions, sans effort, elle les a tous l'un après l'autre éloignés par l'expression de sa physionomie et la dignité de son maintien. Cette jeune fille dont le regard est si doux, la figure si virginale, a pourtant été séduite et abandonnée par celui qu'elle aimait. Cet enfant qu'elle porte si délicatement dans ses bras, c'est son enfant. Quand elle s'est vue trahie dans ses espérances d'amour, livrée aux reproches de ses parents et à la dérision de ses voisins, elle n'a pu rester plus longtemps dans sa jolie ville de Stuttgard, elle est partie pour aller cacher près d'une sœur, au milieu de la Louisiane, sa honte et ses regrets. Souvent quand je la regarde, assise solitairement au pied du grand mât, avec ses tendres yeux bleus voilés par ses longs cils, elle me rappelle la Margueritte de Goëthe, chantant son chant de deuil :

« Meine Ruhe ist hin;
Mein Herz ist schwer. »

Mais après être restée ainsi parfois des heures entières, absorbée dans le sentiment de son infortune, indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle, soudain une pensée consolante semble se réveiller dans son cœur. Elle découvre le front de son enfant, elle le regarde, et à l'aspect de cette innocente créature,

un rayon de joie brille comme un éclair sur le visage assombri de la pauvre mère.

A l'extrémité de l'entre-pont, deux hommes qui ont porté les armes sont chaque jour assis l'un à côté de l'autre, et causent entre eux de leurs campagnes qui ne se ressemblent guère. Le premier est un vieux soldat prussien qui est entré en France en 1814, et dont le regard pétille encore sous ses sourcils blancs lorsqu'il parle des *belles mamselles françaises.* C'est tout ce qu'il a retenu de notre langue. Un de ses anciens officiers qui a fait fortune dans l'État d'Ohio, l'a appelé à venir près de lui pour l'assister dans la surveillance de ses propriétés, et le vieux soldat a obéi à cet appel comme il obéissait autrefois dans la caserne ou sur le champ de bataille. Cependant il avoue qu'il n'a pas abandonné sans regret la retraite qu'il s'était choisie dans un village près d'Erfurth. De cette retraite il a emporté tout ce qui pouvait lui en rappeler le souvenir; tout, jusqu'à une simple cage en bois de sapin, avec son chardonneret. « Est-ce que vous n'avez pas craint, lui demandai-je, d'être embarrassé de cet oiseau, ou de le voir périr en route? — Oui, sans doute, me répondit-il, aussi étais-je résigné à l'abandonner, et je l'avais confié à un de mes voisins, en lui recommandant d'en avoir le plus grand soin. Mais le jour même de mon départ, voilà que lorsque je passais devant la

maison du voisin, mon diable de chardonneret se mit à siffler une mélodie militaire que je lui ai apprise, et il sifflait d'une façon si charmante, et il me regardait d'un air si amical que je n'ai pas eu le courage de me séparer de lui. Je l'ai donc emporté et je m'en réjouis, car jamais il n'a si bien chanté que depuis qu'il est ici. Dès le matin, il me salue par le refrain de l'*Alt Feldherr*. Ceux qui disent que les bêtes n'ont pas d'âme, ne les connaissent guère. Je suis sûr que cet oiseau en a une et qu'il me remercie de ne pas l'avoir laissé entre des mains étrangères. »

Le second de ces guerriers germaniques est un jeune homme à la taille élevée, à la figure martiale que nous observions il y a quelque temps, mon ami D.... et moi avec curiosité dans les rues de Heidelberg. Alors il marchait d'un air impérieux, un sabre au côté et des pistolets à la ceinture, dirigeant une cohorte de soldats, commandant aux bourgeois, réglant les affaires de la ville avec les fonctionnaires; car il était l'un des chefs de l'insurrection. Son pouvoir n'a pas été de longue durée. Il s'est élevé comme un nuage dans une heure de tempête et a disparu comme une brume légère à la lumière des baïonnettes prussiennes. Mais à son ardeur belliqueuse de jeune homme, il joignait, à ce qu'il paraît, la faculté de résignation et la sagesse philosophique d'un esprit réfléchi; car il ne semble point trop embarrassé de son changement

de situation. Il vit gaiement de la pauvre vie de l'entrepont, comme s'il n'avait pas été quelques semaines un des souverains du pays de Bade, et met lui-même ses pommes de terre dans sa casserole et sa casserole sur le feu, comme si ses mains n'avaient pas été ennoblies par le contact du sabre, ou par des signatures d'ordres militaires.

Une autre victime des révolutions nous est apparue peu de jours après notre départ d'une singulière façon. Un matin, le lieutenant qui sans cesse furetait partout, découvre sous des planches, au fond de l'entrepont, un béret bleu. A ce béret tenait une touffe de cheveux, à ces cheveux une figure rondelette comme une pomme, rouge comme une tomate, vive et rieuse comme celle d'un écolier en vacance, et armée d'une paire d'énormes lunettes qui achevait d'en faire la plus drôlatique des physionomies. Le lieutenant fort surpris de trouver un passager qu'il n'avait pas encore aperçu et qui n'était point porté sur ses contrôles, lui demande de quelle manière il est venu à bord; mais cet intrus ne sait pas le premier mot d'anglais. On l'amène comme un *outlaw* au tribunal du capitaine, et le pauvre étranger raconte de point en point son histoire avec un accent de franchise qui ne permet pas de lui faire l'injure d'un doute. Il est ouvrier imprimeur, compromis dans une de nos dernières insurrections et obligé de fuir; il a épuisé

en errant de côté et d'autre ses propres ressources et celles qu'il a pu obtenir de la commisération de quelques amis. Bientôt il s'est trouvé sans argent, sans ouvrage, sous le poids d'un mandat judiciaire. Enfin, ne sachant plus à qui avoir recours, ni comment échapper aux poursuites dont il était menacé, il s'était résolu à se déporter lui-même, plutôt que d'encourir la déportation ordonnée par quelque haute cour. Comme il n'avait plus le moyen de payer son passage, il avait franchi avec un groupe de curieux le seuil du paquebot, et s'était caché de son mieux avec quelques provisions. Si de temps à autre il levait le nez hors de sa souricière, si quelque charitable matelot connut sa retraite et l'aida à s'y maintenir, on ne sait. Le fait est qu'il n'apparut au jour que lorsqu'on était en pleine Manche, et qu'à moins de se diriger vers un port d'Angleterre tout exprès pour l'y débarquer, il n'y avait pas moyen de ne pas le conduire au delà de l'Océan. Un tel récit devait du reste exciter la pitié de ceux qui l'écoutaient, et après lui avoir fait un léger sermon sur sa supercherie, le capitaine lui permit de vivre avec les matelots. Mais le fier imprimeur ne voulait pas user gratuitement de cette grâce, il demandait à travailler et il travaille avec ardeur; il fait la distribution d'eau et de charbon aux passagers, il aide aux manœuvres; il seconde tour à tour et le chef d'office et les gabiers, et paraît maintenant aussi à son

aise dans cette maison ambulante qu'il a jamais pu l'être dans son atelier. En lui remettant le produit d'une petite collecte que nous avions faite pour lui, je lui demandais s'il connaissait à New-York quelqu'un qui pût le protéger à son arrivée. « Non, m'a-t-il répondu, mais je ne suis point en peine, j'ai un bon métier. Je puis non-seulement travailler comme compositeur, mais comme correcteur; j'irai me présenter dans les imprimeries, et dans l'une ou dans l'autre, je ne doute pas que je ne trouve un emploi. S'il faut me mettre à composer de l'anglais, je ne m'en inquiète pas. Les caractères sont les mêmes que les nôtres et disposés de la même façon dans la casse. »

La Providence est meilleure qu'on ne pense pour les pauvres gens. Elle leur donne, par un sentiment d'énergie, une compensation à leur disette pécuniaire. Il y a sur la dunette de ce bâtiment plusieurs riches négociants qui, avec leurs traites dans leur portefeuille ne s'en vont pas aux États-Unis avec autant de confiance que ce malheureux ouvrier avec quelques pièces de cinq francs.

Dimanche dernier, toute cette légion nomade, qui mériterait une peinture plus détaillée, a été réunie sur le pont autour d'un jeune théologien d'Iéna qui va commencer sur le sol américain ses fonctions de missionnaire. Le temps était beau, la mer paisible. Pour

donner plus de calme au service religieux, le capitaine avait fait carguer plusieurs voiles et le bâtiment se balançait mollement à la surface des flots. Le service commença par le chant des psaumes, puis le prêtre fit son sermon. Certes, ce sermon n'était point ce qu'on eût dû attendre en un tel lieu et devant un tel auditoire. Il ne s'y trouvait pas un mot sur cet immense temple qui, pour parvis avait l'Océan, pour enceinte l'horizon sans bornes, pour flambeau le soleil, pour orchestre le bruissement des vagues et pour voûte le ciel; pas un mot non plus, un mot de cœur sur la situation de tant de malheureux qui abandonnaient la maison où ils étaient nés, le sol où ils avaient grandi, la terre où ils avaient enseveli leurs pères, pour aller à tout hasard chercher une autre existence sur une terre étrangère. Le jeune prêtre d'Iéna ne parut pas même y songer. A un tel tableau, à un tel sujet d'émotions, il prononça d'une voix fort monotone une banale homélie élaborée dans une de ses veilles universitaires, et destinée sans doute à lui servir de brevet de capacité près des coreligionnaires qu'il va chercher en Amérique. Il faut dire aussi qu'une cérémonie catholique, une simple messe eût eu un caractère bien autrement imposant qu'un de ces offices, où l'homme fier d'avoir proclamé le principe de libre examen, ne s'incline pas même devant la majesté de Dieu. Cependant, en dépit de la sèche nature du culte des ré-

formateurs et de la froide harangue du prêtre, c'était un grand spectacle que celui de cette foule rassemblée avec une intention pieuse sur le pont de ce navire au milieu de l'Océan.

La vieille femme de la forêt Noire m'a dit que cette célébration du dimanche nous porterait bonheur, et je suis tenté de le croire. Depuis qu'elle m'a fait cette prédiction, nous avons traversé les bancs de Terre-Neuve sans autre inconvénient qu'une brume épaisse et pluvieuse, et nous n'avons payé notre tribut à l'équinoxe que par quarante-huit heures de ce joli petit temps vulgairement appelé temps de cape. Il est vrai que quand on a joui de ce divertissement maritime, on peut s'en souvenir pendant plusieurs semaines et plusieurs mois. Alors le navire ôte fort civilement son bonnet à monseigneur le vent, plie en signe de soumission armes et bagages et se dépouille du haut en bas de son dernier vêtement de toile, comme pour être mieux fustigé sur sa carcasse nue. Si le fantasque Éole est dans une de ses vraies colères, s'il a lâché les grosses outres de sa légion, le bénin navire n'a souvent rien de mieux à faire que de retourner très-lestement en arrière, fouetté, serré, chassé par l'ouragan, qui ne lui permet pas la moindre résistance : heureux s'il se trouve assez loin en pleine mer pour n'avoir pas à craindre de rencontrer trop tôt les rocs de la côte. Si, au lieu de rétrograder ainsi par le chemin qu'il a eu

tant de peine à parcourir, il parvient à se maintenir à peu près en place, il n'y reste qu'en subissant de cruelles secousses. Des vagues gigantesques frappent avec fureur ses flancs comme les béliers et les autres machines de guerre devaient jadis frapper les remparts des villes assiégées. D'autres vagues s'élancent à l'assaut de la citadelle flottante, inondent le pont de leur écume et se retirent en frémissant par les sabords. Dans cette lutte ardente, le bâtiment trébuche et vacille comme s'il avait le vertige, tantôt tombant affaissé sur un de ses côtés, puis se relevant avec effort pour retomber sur l'autre, tantôt plongeant de toute la longueur de sa flèche de beaupré dans l'abîme béant, comme s'il voulait d'une seule fois en finir avec les misères de la vie, puis soudain se redressant de toute sa hauteur avec une magnifique indignation et bondissant sur la lame comme s'il s'enorgueillissait de la braver.

Je ne sache pas que le grand roi Salomon ait beaucoup navigué, mais il a eu raison de compter ce mode de locomotion au nombre des trois choses qui lui semblaient difficiles : *Tria sunt difficilia mihi : viam aquilæ in cœlo, viam colubri super petram, viam navis in medio mari.*

Oui, c'est un imposant spectacle que celui d'un orage dans les montagnes, de l'avalanche qui s'écroule, des arbres brisés par la foudre, des torrents qui se

précipitent de cascade en cascade dans la vallée, mais plus imposant est le spectacle de la mer aux prises avec l'œuvre de l'homme isolé dans l'immense espace, le spectacle des éléments en fureur, hurlant, sifflant, mugissant sur tous les tons effroyables du gong, du tam-tam et de cent soufflets de forge autour de la frêle construction à laquelle est confiée une foule d'existences qui n'a pour parvenir à son but qu'un gouvernail et des voiles et dont la tempête rend inutiles à la fois les voiles et le gouvernail.

Que d'émotions s'éveillent dans le cœur à l'aspect de cette terrible beauté de la mer ! Sans être Faust ou Manfred, parfois on éprouve une joie étrange, une sorte de joie sauvage à se sentir emporté au bruit lugubre de la rafale, par les vagues écumantes comme par un coursier impétueux. Parfois on éprouve, je ne sais quelle sombre fierté à se représenter le péril de l'orage plus imminent encore qu'il ne l'est réellement, à se dire qu'on l'affronte assez stoïquement et qu'en tout cas on a dans ces heures graves connu des impressions ignorées de la plupart des autres hommes. Puis bientôt, à l'aspect de ces flots dont nulle puissance humaine ne peut vaincre la violence, ni subjuguer la force, de ces nuages noirs qui courent avec le vent, de ce ciel sans azur, de ce désert des eaux cerclé d'un horizon de fer, on se trouve tout à coup saisi d'une pensée plus humble et plus chrétienne, et l'on

s'incline, dans la conscience de sa faiblesse, devant l'image de l'infini.

Par suite de ces orages, nous avons assisté à une triste cérémonie, à l'ensevelissement d'un enfant. Le mal de mer à lui tout seul ne tue pas, mais quand il se joint à une autre maladie, il l'aide grandement à tuer. L'enfant que nous avons livré aux flots était déjà souffrant lorsque son père, pauvre ouvrier du Wurtemberg l'apporta sur le navire. Les fatigues de la traversée, les misères de l'entre-pont l'ont achevé. Un soir, dans l'agitation de la fièvre, il disait à sa mère : Je vois bien que l'Amérique est trop loin, je ne puis y arriver sans m'arrêter en chemin. L'air est chaud, le soleil me brûle, mais là-bas je vois le Neckar qui est si beau et si riant qu'il m'invite à me baigner dans son eau rafraîchissante. Ouvre-moi la porte du jardin, laisse-moi descendre vers le pont et me reposer dans le Neckar. Quelques heures après, il reposait dans l'Océan. Un matelot l'avait enveloppé dans une toile à voile, puis lié sur une planche ; un cercle de passagers l'entourait dans un morne silence, le prêtre prononça une prière et la planche descendit dans les vagues. La mère et le père pleuraient dans l'entre-pont, et il n'était personne de nous qui ne comprît la rigueur de leur affliction. Perdre en mer un être que l'on aime, c'est le perdre deux fois. Ailleurs il semble qu'on ne soit pas aussi cruellement séparé de lui. Dans cette

amère mémoire de la mort, dont parle la Bible, il y a une consolation à placer près de soi les restes de celui qui nous fut cher, à visiter le cimetière où il est enterré, à cultiver et à voir reverdir chaque année le gazon de sa tombe. Les femmes du pays des Natchez croyaient respirer dans les fleurs l'âme de leur enfant; les femmes turques, en se penchant dans leur douleur sur un sépulcre, croient que l'esprit de celui qu'elles pleurent, touché de leur souvenir, attendri par leurs larmes, se réveille de son sommeil et vient s'entretenir avec elles. Les chrétiens considèrent comme un symbole de la résurrection en laquelle ils ont foi, comme une image de la vie éternelle qui est leur espoir, les plantes qui croissent sur une sépulture, les roses qui s'y épanouissent au souffle du printemps, mais dans l'impitoyable sépulture de la mer, adieu ces tendres soins qui soulagent les regrets. Le navire ne s'arrête même pas pour la cérémonie funèbre. La même lame qui le pousse en avant emporte dans son repli le mort qu'on lui abandonne. En un clin d'œil elle s'est ouverte sous le poids du cercueil, en un clin d'œil, elle s'est refermée et rien à sa surface n'indique qu'elle vient d'engloutir une victime humaine. Si le cœur a, comme je n'en doute pas, sa boussole et son aiguille aimantée, ni cette boussole, ni cette aiguille ne révéleront à la malheureuse mère qui se désole près de nous, l'endroit où gît son enfant.

Cette mort a fait une triste impression sur plusieurs passagers malades, et comme dans la monotonie d'un voyage nautique, toutes les impressions bonnes ou mauvaises arrivent à un rapide degré d'exagération, peut-être n'en aurait-il pas fallu davantage pour achever de démoraliser quelques caractères affaiblis par un long malaise. Par bonheur, le vent, après s'être fort occupé des navires qui voguaient dans une autre direction que nous, a daigné enfin se tourner de notre côté, et grâce à cette aimable attention, grâce aux qualités du *Havre*, renommé comme un fin voilier, nous franchissons en deux jours un large espace, nous filons à vol d'oiseau devant les George's Banks, nous touchons au parallèle de Long-Island. Un cri de triomphe retentit du haut des huniers : Terre ! terre ! Et tout le monde de se précipiter sur le pont et de chercher à l'horizon qui, avec une longue vue, qui, avec des binocles, une ligne blanchâtre que l'œil exercé du marin peut seul découvrir à une énorme distance. C'est bien la terre pourtant, la terre qui va nous consoler des ennuis d'une traversée de trente-cinq jours, la terre que l'on salue comme si on n'espérait plus la revoir, avec le même enthousiasme que les compagnons éperdus du valeureux Christophe Colomb.

Le lendemain, une barque rasant les flots avec la légèreté d'une hirondelle dépose sur notre bâtiment un pilote qui nous apporte des journaux américains

dans lesquels nous cherchons avec avidité les nouvelles de France qui ont dû arriver par les steamers de Liverpool. Mais, des annonces de toute sorte, trois grandes pages d'annonces, une page sur les dernières élections de Philadelphie, sur la poudre d'or du Sacramento, et pas un mot de la France. Quel désappointement !

Trois heures après, un bateau à vapeur vient au secours de notre impatience. Maintenant nous pouvons rire du vent capricieux et de la marée. L'*Hercule* nous entraîne de toute la puissance de sa machine gigantesque. Nous voilà dans la magnifique baie de New-York, si vaste que les flottes du monde entier y tiendraient à l'aise ; puis, nous entrons dans la rivière de Hudson, et cette fois, adieu les fatigues, les privations du voyage. Tout est oublié devant le grand et magnifique tableau qui se déroule à nos yeux ; ici, la ligne azurée de Long-Island, là les vertes collines, les forêts de New-Jersey ; à droite et à gauche d'élégantes maisons de campagne, kiosques et châteaux à tourelles, pavillons aériens et habitations rustiques ; sur la rivière une quantité de chaloupes, de goëlettes, de bateaux à vapeur qui voguent vers l'Europe, vers les Indes, vers les Antilles ; et en face de nous, les clochers, les toits, les docks immenses, les légions de navires de New-York.

Nos passagers de l'entre-pont, encaqués pendant

cinq mortelles semaines, comme des noirs du Congo dans la cale d'un négrier, courent et sautent sur le pont, et se serrent les mains, et sont si heureux que c'est un bonheur de les voir, en se rappelant tout ce qu'ils ont souffert, et qu'avant d'y poser le pied, je me sens disposé à aimer cette terre d'Amérique dont l'aspect seul fait battre tant de cœurs et enfante tant d'espérances.

II.

De New-York à Albany. — Le bateau à vapeur. — Aspect de l'Hudson. — Robert Fulton. — Mœurs des Américains. — Physionomie du Yankee.

Vous voilà revenue, je pense, de vos excursions d'été. Vous avez voulu, dans vos élégantes coutumes parisiennes, passer quelques semaines au bord d'une de ces plages doucereuses qu'on appelle les plages de la mer, puis visiter la Suisse, ou les bords du Rhin avec Schiller ou Goëthe, ces deux poétiques compagnons de voyage dans de poétiques contrées. Maintenant les brumes d'octobre vous ramènent, frileuse hirondelle, à votre nid d'hiver. Il est midi près de vous. Je suppose que vos persiennes sont ouvertes, que votre femme de chambre est déjà venue vous apporter vos journaux, et qu'en les parcourant vous vous demandez sur quels noms la nouvelle assemblée fixera son choix pour les fonc-

tions de président, de secrétaires, si le gouvernement interdira la représentation de la *Prise de Rome*, et si vous vous rendrez ce soir à quelque aimable invitation, ou si vous resterez dans votre retraite, religieuse mondaine, enfermée entre votre bibliothèque et votre piano.

Pendant que vous pesez dans la balance de votre imagination ces graves questions, je me lève, dans mon hôtel de New-York, au tintement de l'église de la Trinité qui sonne sept heures. Car si cette ville du nouveau monde se flatte de dépasser par ses progrès industriels notre faible vieux monde, elle est par sa longitude en retard sur lui de cinq heures. C'est peut-être pour cette raison qu'elle est si alerte. Il est certain qu'ici, dès le milieu de la journée, la plupart des habitants ont fait plus de besogne que ceux de Paris n'en ont accompli le soir.

Le soleil, qui n'est pas tenu d'être si vif dans ses mouvements ; le soleil, qui n'a point de fonds sur la banque de l'Ohio, point de plantations de coton dans la Caroline, se lève lentement sur les coteaux de Brooklyn comme un surnuméraire de ministère fatigué de recommencer gratuitement chaque matin le même métier. Déjà deux bateaux à vapeur qui n'ont pas la patience de l'attendre sont partis pour Albany. Mais à New-York, la dernière chose dont on doive se mettre en peine, c'est le moyen de locomotion, à quelque heure que ce soit, et de quelque côté qu'on dé-

sire aller. Le quai de la rivière du Nord est inondé de tourbillons de fumée. Les israélites n'avaient qu'une colonne de feu pour les guider pas à pas dans le désert ; ici, il y en a des centaines qui vous mènent dans toutes les directions. Vous en cherchez une pour remonter l'Hudson, la voilà qui flamboie au-dessus d'un bâtiment colossal sur lequel brille en grosses lettres d'or : *The New-World* (le Nouveau-Monde). On monte à bord avec une nuée de passagers. Comme il n'y a guère qu'une soixantaine de steamers employés au service régulier de New-York à Albany, sans compter les bateaux qui desservent les stations intermédiaires, vous concevez que, dans une telle pénurie, les bâtiments doivent être sans cesse tous remplis, et celui-ci l'est depuis le rez-de-chaussée jusqu'au second étage. Car, il est bon de vous dire que ces bateaux américains qui font le trajet d'une rivière, d'un lac, sont de vraies maisons distribuées en trois grandes sections. Au rez-de-chaussée, la salle à manger, l'office ; au premier, un salon pour les femmes, un salon pour les hommes ; au second, une galerie avec un toit supporté par des colonnettes. Il en est qui ont de plus, au niveau du premier étage, un large balcon circulaire. Il en est dont le toit est fait, non point en verres grossiers comme ceux de nos passages, mais en verres de couleurs comme les vitraux de nos cathédrales. Tous sont, du reste, d'une incroyable splen-

tions de président, de secrétaires, si le gouvernement interdira la représentation de la *Prise de Rome*, et si vous vous rendrez ce soir à quelque aimable invitation, ou si vous resterez dans votre retraite, religieuse mondaine, enfermée entre votre bibliothèque et votre piano.

Pendant que vous pesez dans la balance de votre imagination ces graves questions, je me lève, dans mon hôtel de New-York, au tintement de l'église de la Trinité qui sonne sept heures. Car si cette ville du nouveau monde se flatte de dépasser par ses progrès industriels notre faible vieux monde, elle est par sa longitude en retard sur lui de cinq heures. C'est peut-être pour cette raison qu'elle est si alerte. Il est certain qu'ici, dès le milieu de la journée, la plupart des habitants ont fait plus de besogne que ceux de Paris n'en ont accompli le soir.

Le soleil, qui n'est pas tenu d'être si vif dans ses mouvements; le soleil, qui n'a point de fonds sur la banque de l'Ohio, point de plantations de coton dans la Caroline, se lève lentement sur les coteaux de Brooklyn comme un surnuméraire de ministère fatigué de recommencer gratuitement chaque matin le même métier. Déjà deux bateaux à vapeur qui n'ont pas la patience de l'attendre sont partis pour Albany. Mais à New-York, la dernière chose dont on doive se mettre en peine, c'est le moyen de locomotion, à quelque heure que ce soit, et de quelque côté qu'on dé-

Si cette rapide esquisse a pu vous donner une idée de la royale magnificence de ces steamers républicains, croiriez-vous que, sauf quelques cabines, il n'y a là ni premières, ni secondes places. Non, tous les passagers sont égaux devant l'*office* du capitaine, et l'émigrant le plus dénué de ressources, l'ouvrier le plus mal vêtu circulent librement entre ces parois dorées, sur ces tapis, comme le négociant qui dispose de plusieurs millions. Seulement celui que la fortune a bien voulu favoriser de ses dons retrouve le privilége des dollars en s'installant dans la salle à manger, devant une table où brille un de ces jolis petits livres qui contiennent tant de choses en si peu de pages, le memorandum de Brillat-Savarin, le poëme du café anglais, la carte enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, la carte en anglais et en français, imitée de l'œuvre parisienne, mais modifiée selon les productions et les habitudes locales.

Cette fois que je vous ai dépeint de mon mieux la demeure flottante où je vais m'établir, vous n'êtes plus en peine de moi, si vous daignez vous mettre en peine de votre fugitif ami. Me voilà parti, et je rends grâces à l'invention de la galerie, où je puis me promener de long en large tout à mon aise, et d'où je puis voir le paysage de chaque côté. Derrière nous, les églises, les maisons en briques des riches quartiers de New-York s'effacent rapidement; mais à notre

deur. L'amour du luxe est bien certainement un des enfants les plus impérieux de la civilisation, et les Américains qui, dans leur puritanisme démocratique, n'oseraient avoir nos belles voitures ni nos domestiques en livrée, se dédommagent de ces privations par l'ameublement de leurs maisons et par celui de leurs bateaux. Ici, les plus brillantes soieries de Lyon, les plus riches damas sont employés à décorer le salon. L'or y brille de toutes parts, et des tapis superbes en couvrent la surface. Les chambres à coucher sont disposées avec un soin qui ne laisserait rien à envier à nos plus difficiles fashionables. Il y en a deux entre autres qui sont des modèles d'élégance et de coquetterie. Rien n'y manque pour en faire des boudoirs tels que M. de Balzac les décrit si bien, ni les tapis moelleux, ni la portière discrète, ni le canapé qui invite à l'indolente causerie, ni la toilette en fine porcelaine. On les appelle les *wedding-rooms*. Leur nom indique leur destination. Elles sont réservées aux jeunes mariés, qui, en sortant de l'église, éprouvent le besoin d'échapper aux regards importuns et de s'en aller poursuivre leur doux songe, loin de la terre bruyante, entre le ciel et l'onde. Ah! quel bonheur de conduire là celle que l'on aime en lui murmurant les vers de Moore :

« Come over the sea
Come, maiden, with me. »

Si cette rapide esquisse a pu vous donner une idée de la royale magnificence de ces steamers républicains, croiriez-vous que, sauf quelques cabines, il n'y a là ni premières, ni secondes places. Non, tous les passagers sont égaux devant l'*office* du capitaine, et l'émigrant le plus dénué de ressources, l'ouvrier le plus mal vêtu circulent librement entre ces parois dorées, sur ces tapis, comme le négociant qui dispose de plusieurs millions. Seulement celui que la fortune a bien voulu favoriser de ses dons retrouve le privilége des dollars en s'installant dans la salle à manger, devant une table où brille un de ces jolis petits livres qui contiennent tant de choses en si peu de pages, le memorandum de Brillat-Savarin, le poëme du café anglais, la carte enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, la carte en anglais et en français, imitée de l'œuvre parisienne, mais modifiée selon les productions et les habitudes locales.

Cette fois que je vous ai dépeint de mon mieux la demeure flottante où je vais m'établir, vous n'êtes plus en peine de moi, si vous daignez vous mettre en peine de votre fugitif ami. Me voilà parti, et je rends grâces à l'invention de la galerie, où je puis me promener de long en large tout à mon aise, et d'où je puis voir le paysage de chaque côté. Derrière nous, les églises, les maisons en briques des riches quartiers de New-York s'effacent rapidement; mais à notre

droite longtemps encore apparaissent les chantiers, les fournaises de ses faubourgs, vraie cité de Vulcain, où sans cesse la fumée du charbon de terre s'échappe en nuages épais des hautes cheminées, où l'acier siffle dans l'eau qui le trempe, où le fer est tordu, effilé, arrondi sous toutes les formes, où des milliers d'ouvriers façonnent à grands coups de marteau les énormes machines qui bientôt subjugueront les vagues des deux océans. A notre gauche, autre tableau mélancolique et doux, les collines de New-Jersey couvertes de bois jaunis, rougis par l'automne. Nulle part je n'avais encore vu tant de teintes diverses dans une même forêt, nulle part ce feuillage des chênes qui a la couleur écarlate du corail, ou des grappes de l'arbre de Judée. Autour de nous passent et repassent sans interruption des chaloupes dont les deux voiles ressemblent aux deux ailes étendues d'un oiseau, des bateaux de transport à trois étages, magasins ambulants remplis de bétail et de denrées agricoles, des navires à trois mâts non moins chargés que les steamers, des barques de pêcheurs, et vers la plage, au bord de cette même rivière, occupée par tant de bâtiments, une locomotive entraîne en mugissant une trentaine de wagons sur un rail-road qui doit faire concurrence à tous les bateaux à vapeur. En France, nous n'avons pas idée d'un tel déploiement de machines, d'une telle abondance de moyens de communication. Mais

nous ne sommes pas voyageurs. Nous aimons la promenade à quelques lieues de distance, la rêveuse flânerie sur les boulevards et le retour au foyer. L'Américain est le peuple le plus nomade qui existe. Plus nomade que le Tartare des steppes, que le Bédouin du désert, s'il a une tente quelque part il est prêt à la quitter à chaque instant. Au premier espoir de lucre lointain qui lui sourit, au moindre souffle de spéculation qui lui arrive du nord ou du sud, il prend sa valise sous son bras, court à un embarcadère, passe d'un bateau dans un chemin de fer, d'un chemin de fer dans une carriole, campe dans une auberge, se remet en route et s'en revient à son comptoir, ayant fait des centaines de lieues pour recommencer le même trajet quelques jours après. A cette nature d'une activité fiévreuse, il faut sans cesse un nouvel aliment; à ce joueur intrépide, une nouvelle martingale. Il vient de faire sa fortune dans une entreprise heureuse, vous croyez peut-être qu'il va réaliser ses bénéfices, se retirer dans une paisible habitation, vivre de la vie de bourgeois, planter des arbres, dessiner un parterre, regarder tranquillement, du port où il est abrité, ceux qui aspirent au même repos et qui sont encore livrés aux orages de la mer. Non pas, non pas. Il ignore ou méprise le voluptueux *far niente* de l'existence du rentier. Il est en ce monde pour faire circuler des dollars et des billets de banque, pour rouler

perpétuellement sur la montagne de l'industrie, son rocher de Sisyphe, dût ce roc, en retombant, l'écraser dans sa chute. Le même million qu'il aura gagné dans une saison propice, dans un achat de cotons, dans un voyage aux Indes ou en Chine, il le placera à l'instant même d'un seul coup sur une construction de machines, sur une cargaison de glaces et de glacières pour les nababs de Calcutta. Naguère, il était passionné pour les terrains des États du sud ; il jouait sur des portions de sol qu'il n'avait jamais vues, comme jadis les Hollandais sur des tulipes qui n'existaient pas; maintenant il a d'ardents transports pour la Californie, et déjà il tourne ses regards vers le Canada. Où s'arrêtera-t-il dans sa soif d'entreprises? Dieu sait. Quand l'onde se desséchera dans ses bassins, quand la terre lui fuira sous les pieds, et alors je ne serais pas surpris que, dans ce naufrage de la nature, il ne découvrît un nouvel élément pour aligner des chiffres et forger des métaux.

Dire qu'une telle puissance de facultés commerciales et de telles habitudes constituent ce qu'on appelle une nation aimable, non vraiment, et je ne vous souhaite pas de vivre au milieu d'elle, et je n'imagine pas qu'elle me laisse jamais dans le cœur un des tendres souvenirs des chers peuples d'Allemagne, de Scandinavie, voire même des Turcs, qui sont de si braves gens. Mais je reviendrai sur les agréments de ces fiers

Américains. Pour le moment, j'ai près de moi l'aspect d'une nature qui me détourne de leur contact, et je bénis cette nature. C'est, d'un côté de l'Hudson, une ligne de rocs d'une couleur de granit taillés à pic, comme les remparts d'une citadelle, surmontés d'une masse d'arbustes qui, avec leur feuillage jaune, brillent au soleil comme une couronne d'or. C'est, de l'autre, une colline ondulante, parsemée de riants cottages. Çà et là on distingue au fond d'une anse étroite une cabane en bois où l'on se plaît à rêver un modeste bonheur. Au delà de ce premier détroit, nous entrons dans une double barrière de coteaux élevés qu'on appelle les Highlands. Au-dessus d'un de ces coteaux solitaires et sauvages apparaît la façade de Westpoint, l'école militaire et polytechnique du pays. Comment le gouvernement a-t-il eu l'idée de fixer à quinze lieues de distance de New-York, et dans une pareille situation, le seul établissement national des États-Unis? Si j'étais en Allemagne ou en Suède, je dirais qu'on a été séduit par la poétique pensée de placer les maîtres et les élèves de cette institution en dehors du bruit, du mouvement des affaires, dans le silence d'une nature austère; mais comme je connais les bons citadins de New-York, je suppose qu'ils n'ont pas conçu un tel rêve, et que par la raison seulement que le sol de Westpoint était d'une nature aride, difficile à défricher, ils se sont dit qu'ils n'a-

vaient rien de mieux à faire que d'en doter la science.

Après une halte de quelques minutes au pied de l'école et des batteries de Westpoint, on s'arrête successivement devant plusieurs villes dont le rapide accroissement atteste la prospérité de cette partie de l'Amérique. C'est Newbourg, fondé en 1789 par quelques émigrants du Palatinat, qui maintenant a une population de neuf mille cinq cents âmes ; Pougkeepsie, jadis petit hameau indien, qui a maintenant des bâtiments à voiles, des bateaux à vapeur, et douze mille habitants ; Catskill, bâti au bord d'une large baie, et la riante petite cité de Hudson, et une quantité de villages, de hameaux, dont je ne vous dirai pas les noms, de peur que vous ne m'accusiez de copier le *Guide du voyageur*.

Il y a deux cent quarante ans que le pilote anglais Hudson, attaché au service de la compagnie hollandaise, découvrit cette superbe rivière qui porte son nom. De Terre-Neuve, il arriva le 3 septembre 1609 sur la côte de New-Jersey, puis de là s'avança jusqu'à l'île où s'élève à présent New-York. Toutes ces plages étaient occupées par des tribus d'Indiens ignorants, sauvages, hostiles l'une à l'autre, mais qui reçurent avec douceur et confiance les Européens, ne se doutant guère que ceux à qui ils apportaient amicalement leurs fruits et leurs pelleteries, les déposséde-

tre témoins de mon humiliation. J'avais, de mon côté, des raisons pour douter de mon succès. La machine était neuve, mal construite, faite en grande partie par des hommes qui n'avaient pas l'intelligence d'un semblable travail. Le moment étant venu où le bateau devait se mettre en mouvement, mes amis se réunirent sur le pont. Dans leurs regards, je ne voyais qu'un funeste présage et je regrettais presque d'avoir tant osé et tant espéré. Cependant le signal est donné : le bâtiment se meut, chemine, puis tout à coup s'arrête et reste immobile. Au pénible silence qui naguère régnait sur le pont succèdent des murmures, ou d'amères remontrances. — Je l'avais bien prévu, disait l'un, c'est une erreur. — Un rêve, reprenait un autre, et un rêve dangereux, je voudrais être hors d'ici. Je m'approchai d'eux, je leur annonçai que je venais de découvrir la cause de cette halte subite, et je les priai de vouloir bien m'accorder encore une demi-heure, après quoi, si je ne réussissais pas entièrement dans mon entreprise, je l'abandonnerais à jamais. Je descendis près du machiniste et rajustai une pièce qui était mal posée. Le bateau se remit en marche. Nous quittâmes la rade de New-York, nous franchîmes les Highlands, nous arrivâmes à Albany[1]. »

[1] En rapportant cet essai de Fulton, nous ne devons pas oublier qu'à un de nos compatriotes, à M. le marquis de Jouffroy, appartient l'honneur d'avoir le premier appliqué la vapeur à la navigation. En 1782, M. de Jouf-

Que dirait le capitaine Hudson si, à cette même place où un Indien lui servait, dans une cabane en écorce, de la chair de chien bouilli, il voyait les splendides hôtels, les riches magasins, les opulentes maisons de New-York, et que dirait Fulton s'il savait quelle route a faite sa découverte?

Il est une joie qui ne se trouve mentionnée ni dans les Védas, ni dans la mythologie grecque et romaine, ni dans l'Edda scandinave, ni dans le Coran, et que je voudrais voir joindre à l'énumération de celles que l'on promet aux justes dans les béatitudes de l'autre monde. Et pourquoi ne pas l'admettre dans les images de la vie future? Pourquoi ne pas croire que ceux qui ont noblement, utilement, charitablement employé sur cette terre les trésors de leur pensée, la tendresse de leur âme doivent, dans des régions plus pures et plus calmes, jouir du bonheur de contempler le résultat de leurs efforts, le fruit de leurs œuvres? Oui, il est doux de penser qu'un Shakspeare, un Raphaël, un Mozart assistent au triomphe de leur génie; qu'un Christophe Colomb se plaît à voir les peuples du monde voguer sur les mers qu'il leur a révélées, qu'un Robert Fulton plane au-dessus de ces innombrables

froy construisit à Lyon un bateau à vapeur de quarante et un mètres de longueur sur cinq mètres de large. Ce bateau fut pendant quinze mois en usage sur la Saône. (*Traité des machines à vapeur*, par M. Tredgold,

tourbillons de vapeur dont il a enseigné la puissance; et que, dans une sphère plus humble, une douce âme qui aura mis toute sa gloire à aimer, à se sentir aimée, à faire quelque bien, goûtera le bonheur de voir son nom se perpétuer dans un souvenir fidèle, et le germe de ces bonnes pensées fructifier dans des cœurs honnêtes.

Pendant que je m'en vais ainsi causant avec vous, comme si j'étais (hélas! que n'y suis-je!) assis dans un fauteuil, au coin de votre cheminée, j'oublie cette salle à manger que j'ai déjà notée, cette carte imprimée sur papier vélin, et ces garçons de restaurateurs en veste ronde, en tablier blanc, comme ceux de Véfour. C'est une des félicités du bateau que mes compagnons de voyage n'ont pas oubliée. Il en est qui, dès le moment de l'embarquement, ont fait là une longue station et qui bientôt y sont retournés. N'est-ce pas Brillat-Savarin qui, dans une de ses pages d'axiome, a dit: « Ailleurs on mange, à Paris seulement on sait dîner. » S'il avait vu ce pays, il aurait dit: Ici on ne mange pas, on dévore. Le mot est à peine assez expressif. Pour mieux comprendre l'étendue que je désire lui donner, veuillez vous rappeler ce que vous avez lu dans Buffon à l'article *Brochet et Requin*. Vous aurez peut-être par là une idée de la voracité de l'Américain. Règle générale, voici l'ordre des repas journaliers aux États-Unis : entre sept et huit heures du matin, une

cloche, un gong, ou quelque autre instrument des plus retentissants annonce le déjeuner.

Ce déjeuner se compose de quartiers de bœuf rôti, de langues de bœuf d'un seul bloc, de canards, de poulets, le tout accompagné de plats de pommes de terre, de pains de beurre, et autres mets légers. Les Américains se précipitent à table comme des animaux affamés. Je ne puis en vérité employer un autre terme de comparaison. Sans s'inquiéter de son voisin, sans se soucier d'une des règles les plus banales de notre politesse européenne, chacun tire à soi tout ce qui se trouve à sa portée et entasse sur une ou deux assiettes, des pyramides monstrueuses de viande, de beurre, de légumes. Puis le voilà travaillant des mains et des dents, comme si chaque seconde lui était comptée, ne parlant pas, ne soufflant pas, mais suivant d'un œil hagard les plats qui s'éloignent de lui, et les harponnant dès qu'ils reviennent près de lui, pour y puiser une nouvelle provision.

Cette première opération finie, il allume un cigarre, s'en va au comptoir de spiritueux qu'on appelle le *barroom*, boit d'un trait un verre de whisky, ou de vin de Madère, puis se met à ruminer en attendant midi. Midi est bien loin et il en est beaucoup qui ne peuvent passer ce mortel intervalle de quatre heures sans faire une seconde et troisième descente au cher barroom, après quoi ils ruminent de nouveau. La

cloche annonce le *luncheon* qui se compose d'une soupe, d'une boîte de sardines, de viandes froides, de beurre et d'une boule de chester. A trois heures, autre coup de tam-tam, le meilleur, le plus désiré ; il proclame le dîner, dont les deux repas précédents n'étaient que la modeste préface. Cette fois la table est d'un bout à l'autre couverte de vastes plats où figurent, à la fois les rôtis les plus larges, les sauces les plus épicées et les puddings les plus prodigieux. Même appétit qu'au déjeuner, même silence sur chaque chaise. Vous n'entendez que le cliquetis des couteaux et des fourchettes et le broiement des os qui irritent ces mâchoires avides. L'empressement avec lequel on met fin à ce troisième repas est tel qu'on ne se donne pas la peine d'essuyer son couteau pour le porter à la salière ou à l'assiette de beurre, et que la serviette est habituellement mise de côté, par l'évidente raison que l'usage de la serviette exige un mouvement qui entraîne une perte de temps. Ces gens se moquent pourtant des Turcs qui n'emploient dans leurs repas ni cuillers, ni fourchettes. Je me souviens de quelques dîners que j'ai faits avec les Turcs, et je déclare que c'étaient des modèles de propreté comparés à ceux auxquels j'ai été forcé d'assister dans les hôtels et sur les bateaux américains.

Le dîner fini, le reste de la journée est long. Aussi vers les sept heures, vous entendez sonner pour la

quatrième fois, la bienheureuse cloche qui invite les habitants du logis à vouloir bien venir boire une tasse de thé ou de café, escortée de quelques tranches de gibier ou de salaison, après quoi on peut encore recommencer à volonté ses visites au barroom.

A voir ces hommes d'affaires courir ainsi à table et engloutir une cargaison de denrées culinaires, en moins de temps qu'il n'en faut à un Espagnol pour prendre une légère tasse de chocolat, on pourrait croire que les minutes qu'ils passent dans la salle à manger leur semblent autant de minutes perdues, qu'ils ont hâte de rentrer dans leur comptoir, de reprendre leur registre ou leur carnet. Par malheur, comme au sortir de là je les ai constamment presque tous trouvés, le corps penché sur une chaise, les pieds posés au niveau de leur tête sur le dossier d'une autre chaise, humant nonchalamment la fumée d'un cigarre, ou mâchant une once de tabac, j'ai dû en conclure que ce n'était point le souci du négoce, mais une voracité sans pareille qui les portait à faire de chaque repas une sorte de steeple-chase au canard rôti et au pudding fumant.

Je ne sais comment j'ose vous présenter de tels détails, à vous pour qui je devrais choisir les points de vue les plus riants et les images les plus attrayantes. Mais vous avez voulu savoir, fille d'Ève curieuse, quelle serait, après toutes mes pérégrinations en di-

verses contrées, l'impression que produirait sur moi la république américaine, et puisque j'ai commencé à vous le dire, permettez-moi de continuer.

Plusieurs voyageurs que l'on trouve ici fort impertinents et qui cependant écrivent avec des dispositions bienveillantes, attribuent la froide taciturnité des Américains à la préoccupation des combinaisons commerciales ou des affaires politiques. Je crois que sans être injuste envers eux, on pourrait très-souvent l'attribuer au labeur des facultés digestives qui, quatre fois par jour, sont mises à une épreuve difficile, qui fréquemment dans leur fatigue nécessitent l'emploi du *soda-water* et presque toujours l'acide et hideuse mastication d'un rouleau de tabac.

Le fait est qu'en général l'Américain est beaucoup plus silencieux que le Turc. En outre, il y a entre l'un et l'autre cette différence : le Turc, assis sur une natte, avec sa veste en soie, sa longue barbe, son large turban, a une attitude noblement indolente, ou doucement méditative, et une expression de physionomie calme et bonne sur laquelle l'œil de l'étranger se repose avec complaisance ; l'Américain, au contraire, est dans son silence sombre et inquiet, sec et dur. Sa figure est pointue, ses mouvements roides et anguleux. Son repos n'est pas l'heureuse placidité de l'homme d'Orient, ou de l'Européen du Sud, la jouissance du kief, le plaisir de la siesta ; c'est une sorte

de prostration agitée de temps à autre par un mouvement fébrile, et sa marche est une course impétueuse.

Where is nature is beauty, a dit un poëte; mais là où est la nature humaine, là est la laideur. Entre tous les animaux répandus à la surface du globe, l'un des plus laids sans contredit est l'homme. J'imagine que le bon Dieu quand il a eu l'idée de le créer, s'essayait la main, et que mécontent de sa production, il l'a laissée inachevée pour en commencer une autre. L'homme est à la femme ce que peut être une ébauche incomplète à une œuvre travaillée avec art et finie avec amour par un ciseau parfait. Cela posé, j'ajouterai que de tous les hommes qui appartiennent au monde civilisé, le plus laid sans aucun doute est l'américain. Imaginez-vous, s'il vous plaît, une maigre stature avec des poignets osseux, des pieds d'une dimension qui ternirait à jamais le blason d'un gentilhomme, un chapeau renversé sur le derrière de la tête, des cheveux plats, une jouée enflée, non point par une fluxion accidentelle, mais du matin au soir par une boule de tabac, des lèvres jaunies par le suc de cette même plante, un habit noir aux pans effilés, une chemise en désordre, des gants de gendarme, un pantalon à l'avenant, et vous aurez, je puis le dire, l'exact portrait d'un Yankee pur sang. Sur cette figure de Yankee, ne cherchez ni cet éclair de la prunelle

qui annonce l'essor de la pensée, ni ce sourire qui rayonne comme le reflet d'une âme affectueuse. Non, cette figure est impassible et froide comme un masque, ou comme une médaille.

Je voudrais bien voir ici mon vaillant ami A... avec les expériences qu'il a faites sur la fascination du regard. Je suis sûr que les regards les plus pénétrants glisseraient sur ces effigies de dollars comme des flèches en bois sur une lame d'acier. Que de fois dans mon audace de voyageur, j'ai essayé d'émouvoir ces chiffres ambulants et dévorants qu'on appelle des Américains, d'engager avec eux quelque entretien, d'obtenir de leurs seigneuries financières un de ces renseignements qu'en France et ailleurs un homme du pays donne à l'étranger avec tant d'empressement. J'ai presque constamment été repoussé dans mes tentatives comme un assaillant téméraire par une forteresse imprenable. Tout à l'heure encore après avoir étudié les groupes dispersés autour de moi, j'aperçois à l'écart un Yankee qui considérait d'un air assez débonnaire les bords de l'Hudson. Je m'approche de lui et je lui demande poliment, trop poliment peut-être, si la ville que l'on voit poindre à l'horizon n'est pas Albany. Il se détourne, me toise en silence des pieds à la tête, puis broie entre ses dents comme dans un casse-noisette ces deux monosyllabes : *No*, *sir*, et s'en va.

Avec un flegme auprès duquel le flegme britannique est une joviale vivacité, l'Américain pourtant est curieux comme un sauvage des anciens temps, et l'attention que je n'ai pas obtenue de lui par le désir d'avoir quelques détails sur les lieux que nous traversions, je l'ai fixée à mon grand désagrément par les diverses choses que je portais sur moi. L'un d'eux est venu prendre sans façon ma chaîne de montre, l'a tournée et retournée entre ses doigts sales, puis satisfait de son examen, s'est éloigné sans murmurer un mot. Un autre qui se trouvait assis à côté de moi me dit : *You have a pariser hat,* et sans plus de cérémonie, il le prend sur ma tête, en fait ployer les ressorts, le montre à un de ses voisins, le contemple avec lui en dehors et en dedans, puis me le remet dans les mains. Un instant après, pour payer mon compte au restaurant, n'ai-je pas eu le malheur d'ouvrir ma bourse, un bijou de bourse or et cerise? Aussitôt voilà un Américain qui se passionne pour cette bourse, qui tire de sa poche un affreux tricot et me propose un libre échange. Je lui ris au nez. Je cache ma bourse; il me poursuit. A la fin, je lui ai broyé à la façon américaine un d....d qui l'a fait reculer de deux pas. Pour mettre un terme à toutes ces obsessions industrielles, j'ai été renfermer mon chapeau dans son étui, j'ai posé sur ma tête la vulgaire casquette, j'ai enfermé ma chaîne de montre dans mon gousset, boutonné mon

gilet sur mon épingle, et grâce à ces précautions, j'ai pu me promener et m'asseoir sans être exposé à une stupide importunité.

Voilà le récit fidèle d'une de mes impressions de voyage en Amérique. Maintenant les Américains ont le droit de me dire : Nous ne sommes pas polis, c'est vrai ; nous ne cherchons à être ni affables, ni prévenants, il faut en convenir, et l'étranger qui vient parmi nous doit être fort choqué de notre froideur. Mais nous dédaignons comme des frivolités les habitudes élégantes de la société européenne, et nous avons une audace d'entreprises et une rapidité d'action qui doivent étonner l'Europe. A ne prendre pour point d'observation que le lieu même où nous sommes, nous avons en quarante ans couvert de bateaux à vapeur et de bâtiments de toute sorte cette rivière déserte de l'Hudson, défriché, peuplé ses rives, transformé en villes florissantes ses hameaux, creusé des ports et des canaux, aligné des chemins de fer, répandu sur cet espace la vie, le mouvement, la prospérité commerciale. Devant nous est Albany, qui au XVII[e] siècle n'était qu'une forteresse, qui maintenant a une population de quarante-deux mille âmes, et là-bas est la métropole commerciale de New-York, la première du monde après Liverpool. Rien n'égale l'élan de notre activité et la hardiesse d nos conceptions. Ce que vous combinez inutilement en France pendant des années entières,

ce que vous discutez longuement à la tribune et dans les journaux, nous l'accomplissons en un tour de main. Nous lancerons dans deux mois une ligne de bateaux à vapeur sur le Havre, une autre sur l'Angleterre. Déjà nous exploitons de la même façon l'Allemagne par le port de Brême, les Antilles, l'océan Pacifique. Il n'est pas une partie du globe qui ne soit atteinte par notre pavillon. Que de projets n'a-t-on pas élaborés dans votre vieille Europe pour le percement de l'isthme de Panama? L'Angleterre et la France ont envoyé là des ingénieurs qui ont publié de longs rapports, lesquels rapports ont été examinés dans le conseil des ministres, soumis à des commissions et ont fini par rester ensevelis dans les cartons d'une chancellerie. A New-York, deux ou trois négociants ont formé une association qui en quelques jours a décidé que l'isthme de Panama serait traversé par un chemin de fer, et sitôt dit, sitôt fait. Déjà les ouvriers sont sur le terrain; dans un an, la locomotive des États-Unis rejoindra les deux océans.

Je reconnais la justesse d'un tel raisonnement et je courbe la tête devant cette puissance du génie humain appliqué aux merveilles de l'industrie. Mais, ô braves Yankees, l'Évangile l'a dit : L'homme ne vit pas seulement de pain, le cœur et l'esprit ont d'autres besoins. A moins que notre esprit ne s'absorbe dans les mouvements d'une machine à haute pression et que

notre cœur ne se change en un bank-note, il nous restera toujours des songes charmants, des pensées d'art et de poésie, des jouissances de vie sociale et d'affections expansives que les efforts de votre courage et les succès de votre labeur ne peuvent remplacer.

III.

D'Albany à Montréal. — Le chemin de fer égalitaire. — Troy. — Un dimanche aux États-Unis. — Le canal de Whitehall. — Aspect de la contrée. — Les couchettes du bateau. — Whitehall. — Le lac Champlain.

Vous rappelez-vous combien de fois, dans un de ces spirituels paradoxes avec lesquels vous jouez comme un enfant avec sa raquette, vous m'avez accusé d'être aristocrate. Si je mérite cette accusation, et si c'est un péché, soyez persuadée que je l'expie, non point par une affliction volontaire de quelques heures, mais par une pénitence multiple de chaque jour.

Il ne se passe pas un instant où tout ce qui m'a séduit dans notre pauvre vie terrestre, où tout ce qui s'est doucement peu à peu infiltré dans mon imagination et dans mes sens : amour des lettres, splendeur des arts, vives et aimables causeries

d'une société gracieuse, et les distinctions de luxe et les habitudes élégantes d'une maison telle que la vôtre ne soit en moi péniblement atteint, froissé par un contact grossier, ou souillé par un souffle profane.

Je reprends le récit de mon voyage, et j'écris, je vous assure, sans haine et sans passion. Je me dis même, pour justifier l'Amérique des impressions désagréables que j'y ressens, que j'ai tort de lui demander ce qu'elle ne peut donner, que je ne devrais l'envisager qu'au point de vue de son génie particulier. Mais puis-je, pour la mieux apprécier, me dépouiller de ma nature européenne, noyer mes pensées de prédilection dans la vapeur de ses chaudières, renier les pensées de l'ancien monde pour revêtir ce mortel san benito d'un monde nouveau? Non, je voudrais être juste envers elle, rendre un légitime hommage à chacune de ses rares qualités. Ce que je souffre pourtant du contraste de ses mœurs avec les nôtres, je vous le conterai chemin faisant, comme un naturaliste qui s'en irait notant la grandeur du spectacle qui s'offre à ses yeux, et les herbes infectes et les animaux fâcheux qui lui apparaissent en différents lieux.

J'ai voulu voir Albany, capitale de l'État de New-York, magnifique ville, disent les Américains, qui n'emploient que le superlatif de la louange dès qu'il s'agit de leur pays. Je n'ai vu que des magasins et des boutiques encombrés de marchandises en désor-

dre, des édifices publics construits en marbre, il est vrai, mais que nos moins illustres architectes ne voudraient pas avouer. Il y a dans un de ces édifices une bibliothèque nationale. Quelle bibliothèque! Dix mille volumes! Il n'y a pas un de nos chefs-lieux d'arrondissement qui ne sourirait de pitié à ce chiffre.

Comme je n'avais point de balles de coton des États du Sud à vendre, point de bois du Canada à placer, je me suis senti saisi d'un ennui glacial après avoir erré dans ces rues dont l'alignement augmente encore la monotonie, après avoir contemplé le ventre en briques des *storehouses* et les arbres grelotants des squares. Je suis parti par le chemin de fer de Troy. Ah! voilà un chemin de fer égalitaire, un chemin de fer commode. Tout le monde y entre pêle-mêle, sans passer par un comptoir, sans se soucier de cette horrible différence d'une première à une seconde place. Les voyageurs sont assis sur deux bancs dans une longue et étroite avenue qui a la forme d'un omnibus. Il se peut que votre bonne fortune vous amène là, à droite et à gauche, des voisins qui se lavent quelquefois les mains et qui ne crachent que toutes les deux minutes; mais il se peut aussi que vous vous trouviez flanqué de quelques compagnons qui n'ont pas fait, comme ceux de Georges Sand, leur tour de France en belles blouses artistiques. C'est ce qui m'est arrivé. Je vous fais grâce des détails, et j'avoue

s'associer au chant des psaumes; mais l'office fini; personne n'oserait, sans causer un grand scandale, entonner chez soi un hymne religieux. Étrange despotisme du peuple qui se proclame le peuple le plus libre du monde! Étrange déviation des enseignements de la Bible où il prétend puiser sa règle de conduite! La Bible nous montre à tout instant les Israélites, les prophètes, les rois élevant leur voix vers Dieu, soit pour chanter ses bienfaits, soit pour implorer sa miséricorde. Elle ne dit pas qu'à tel moment seulement on célébrera sa grandeur, et que le reste du temps il sera défendu de toucher à la cimbale et au psaltérion. Les catholiques n'ont point ainsi faussé le dogme divin; à toute heure, leurs églises sont ouvertes; à toute heure, ils peuvent s'y jeter à genoux dans l'effusion de leur joie, ou dans l'étreinte de leur douleur. Les protestants ont jugé plus sage d'ouvrir leurs temples une fois dans la semaine, et d'employer les autres jours à leurs affaires.

Vous croyez peut-être qu'en se condamnant à ce mutisme général, à cette inaction, à cette pénitence du dimanche, ils ont voulu, comme les têtes rondes du XVIIe siècle, comme les puritains de Cromwell, se livrer sans trouble à leurs méditations, s'absorber dans l'étude des livres saints; détrompez-vous. Il est des familles, en effet, qui suivent cette pratique, qui font de pieuses lectures, accompagnées d'austères

sous votre chancelière, un orgue de Barbarie enroué sous vos fenêtres, un bois humide qui pleure sur vos chenets, une écritoire que vous renversez sur un album, un domestique qui d'un coup de plumeau casse un de vos verres de Venise, un importun des plus redoutés, des plus tenaces qui traverse votre antichambre au moment même où vous alliez sonner pour faire fermer votre porte, un ami qui se présente inutilement quand cette même porte est close, une lettre que vous attendez impatiemment et qui n'arrive pas, une autre que votre concierge se hâte de vous envoyer et qui vous oblige à abandonner un de vos plus agréables projets. Imaginez tout ce qui peut, par un picotement continu, irriter votre esprit, agacer vos nerfs, tout ce qui fatiguerait la résignation la plus robuste, vous aurez à peine une idée de la longueur, du deuil d'un dimanche américain. Pas une boutique ouverte, pas un mouvement dans les rues, pas une voiture sur le pavé. De loin en loin seulement quelques étrangers intrépides, quelque citadin forcé de sortir, et qui rase les murailles comme une ombre craintive. On dirait d'une ville dévastée par la peste, ou plongée par quelque sortilége dans le sommeil des sept dormants.

A l'intérieur des maisons, même silence et même immobilité. Le piano est fermé, la musique interdite. Il est bon, il est louable d'aller au temple

s'associer au chant des psaumes; mais l'office fini; personne n'oserait, sans causer un grand scandale, entonner chez soi un hymne religieux. Étrange despotisme du peuple qui se proclame le peuple le plus libre du monde! Étrange déviation des enseignements de la Bible où il prétend puiser sa règle de conduite! La Bible nous montre à tout instant les Israélites, les prophètes, les rois élevant leur voix vers Dieu, soit pour chanter ses bienfaits, soit pour implorer sa miséricorde. Elle ne dit pas qu'à tel moment seulement on célébrera sa grandeur, et que le reste du temps il sera défendu de toucher à la cimbale et au psaltérion. Les catholiques n'ont point ainsi faussé le dogme divin; à toute heure, leurs églises sont ouvertes; à toute heure, ils peuvent s'y jeter à genoux dans l'effusion de leur joie, ou dans l'étreinte de leur douleur. Les protestants ont jugé plus sage d'ouvrir leurs temples une fois dans la semaine, et d'employer les autres jours à leurs affaires.

Vous croyez peut-être qu'en se condamnant à ce mutisme général, à cette inaction, à cette pénitence du dimanche, ils ont voulu, comme les têtes rondes du XVIIe siècle, comme les puritains de Cromwell, se livrer sans trouble à leurs méditations, s'absorber dans l'étude des livres saints; détrompez-vous. Il est des familles, en effet, qui suivent cette pratique, qui font de pieuses lectures, accompagnées d'austères

commentaires. Mais celui-là se tromperait grandement qui ne verrait dans la loi du dimanche que l'impérieuse expression d'un sentiment religieux. C'est un calcul matériel qui l'a dictée ; c'est l'hypocrisie qui la soutient. Plusieurs Américains me l'ont eux-mêmes avoué. « Nous sommes, me disaient-ils, si occupés pendant six jours qu'il en faut un pour nous reposer, et nous ne nous reposerions pas convenablement si en fermant notre comptoir, notre atelier, nous voyions fonctionner celui de notre voisin. Pour ne pas être inquiétés par l'aspect d'une concurrence en action, nous obligeons chacun à suspendre pendant vingt-quatre heures ses travaux. Qu'il soit juif ou mahométan, déiste ou athée, n'importe. La question n'est pas là. Elle repose essentiellement sur le désir que nous avons de ne pas travailler pendant un jour avec la consolante pensée qu'aucun de nos rivaux en industrie ne travaille et ne nous enlève par là une partie des bénéfices que nous aurions pu faire. »

A l'hôtel de Troy, il y avait une cinquantaine d'individus qui se promenaient d'une salle à l'autre, s'étendaient de toute leur longueur sur deux chaises, mâchaient du tabac, fumaient, crachaient. Pas un ne tenait un livre et ne songeait à cette nourriture de l'âme. Un honnête propagandiste, un membre de quelque société biblique est venu déposer gratuitement sur le comptoir, je ne sais combien d'exem-

plaires d'une brochure qui recommandait, au nom des prophètes et des apôtres, l'étude de l'Écriture sainte. Les uns ne l'ont pas même regardée; d'autres l'ont prise et, après en avoir parcouru quelques lignes, l'ont remise à sa place. Je suis le seul qui l'ait lue.

A table, j'ai pourtant été un instant édifié de la mortification des Américains. Ils ne buvaient que de l'eau. J'ai demandé du vin; le domestique m'a répondu qu'on n'en donnait pas. Je me suis dit que j'étais sans doute au sein d'une société prêchée par le révérend Matthieu, convertie à la tempérance, et j'ai puisé comme les autres à la cruche d'eau qui, du reste, est toujours en Amérique servie à la glace et excellente.

Après le dîner, pendant que j'en étais encore dans mon innocence à réfléchir aux bienfaits des prédications du révérend Matthieu, et à l'heureuse influence que sa doctrine doit exercer sur la moralité des classes ouvrières, j'ai vu mes sobres Américains se glisser l'un après l'autre dans l'enceinte du barroom et boire d'un trait plusieurs couples de verres de wiskey, de gin et de vin de Porto. Si ce n'est pas là une coutume de sauvage, ou un acte d'hypocrisie, quel nom faut-il lui donner?

Pour être juste, je dois reconnaître qu'à la suite de ces copieuses libations, les mêmes Américains ont

repris en silence leur position horizontale sur leurs chaises, et se sont jusqu'au soir ennuyés très-dévotement.

Par bonheur, voilà le dimanche à son terme. J'ai tout lieu de croire que, conformément aux règles du calendrier, il ne se compose que de vingt-quatre heures comme les autres jours; mais il paraît au moins en avoir le double.

Enfin le voilà qui va rejoindre dans les abîmes de l'ennui ses saints prédécesseurs. Je m'éveille à un rayon de soleil d'automne qui éclaire les flots de l'Hudson, les collines de Troy et qui anime ces rues, ce port enseveli hier dans un si triste repos. Un chemin de fer conduit d'ici en trois heures les voyageurs à Whitehall. L'essai que j'en ai fait m'épouvante, et je vais m'embarquer sur le canal qui rejoint l'Hudson au lac Champlain, dans une barque pontée qui chemine lentement comme les treckhuits de la flegmatique Hollande. Il ne me donnera point les joyeuses émotions du bateau de Meaux, mais il me fera voir pas à pas un beau pays.

Cette barque est pleine de marchandises et pleine de passagers. Je ne sais quel moyen de locomotion on pourrait inventer aux États-Unis qui n'attirât pas des voyageurs, tant l'Américain est possédé du besoin d'aller et de venir. Dans la cabine, pas de place; sur le pont je finis par trouver un rouleau de cordages où

je m'installe avec un livre. L'air est doux, le ciel pur, la nature riante, le livre que j'ai choisi m'intéresse et personne ne semble vouloir m'importuner. En voilà plus qu'il n'en faut pour me mettre dans une heureuse disposition d'esprit.

De chaque côté du canal s'étendent des plaines ondulantes parsemées d'arbres, de hameaux, de maisons en bois, les unes élégamment construites, couvertes d'une couche de peinture, comme celles des villes de Suède et de Norvége; les autres plus simples, *loghouses* des colons primitifs. A droite, à quelques centaines de pas de nous, coule la Mohawk, rapide et impétueuse, luttant en mugissant contre des rochers qui interrompent le cours de ses flots, et çà et là enlaçant, comme notre gracieuse Saône, des massifs d'arbres, des îles qui, en été, avec leurs couronnes de chênes et leur vert gazon, doivent être charmantes. Un peu plus loin, cette rivière nous apparaît tombant en cascades du haut d'un rempart de rocs, puis se déroulant au large en une nappe azurée comme le ciel, transparente comme le cristal.

Nous faisons des haltes fréquentes aux cabanes des éclusiers, sur la porte desquelles on lit en grosses lettres : *Groceryes* (épiceries). Ces magasins d'épiceries se composent de quelques pains de suif, de quelques livres de sucre et de café. Mais sur leur comptoir brillent des bouteilles en verre qui ont un grand at-

qui devaient y trouver leur lit. Comment établir quarante lits dans un tel espace? Voilà un de ces problèmes qui embarrasseraient plus d'un mathématicien. En Amérique il a été bien vite résolu ; vous allez voir de quelle façon. Sur les parois intérieures de la barque sont des planchettes qui, pendant le jour, restant collées à plat, semblent faire partie de la boiserie. La nuit on les relève, et au moyen de quelques bouts de cordes et de quelques crochets, on les superpose l'une sur l'autre en deux ou trois étages selon les nécessités du moment. Sur les planchettes, un domestique étend une couverture, pose un sachet qui représente un oreiller et tout est prêt. Je n'en croyais pas mes yeux en regardant successivement sortir des flancs du bateau toutes ces couchettes. Il me semblait voir le tentateur de l'infortuné Pierre Schlemihl tirant de sa poche un télescope, une tente pour une douzaine de personnes et un carrosse à quatre chevaux. Les lits ainsi disposés, chacun choisit le sien. A ce moment décisif, je tombai dans une grande perplexité. Si j'avais pu rester assis près de la table avec une lumière et un livre, c'est ce qui m'aurait le mieux convenu ; mais les tables, les chaises, les bancs, tout avait été enlevé pour faire place aux couchettes. Force était donc de me décider et je me demandai quel rang j'adopterais. Le rez-de-chaussée, malgré ses avantages incontestables sous plusieurs rapports, était

prés-bois et leurs pâturages. Seulement je n'y vois pas s'élancer dans l'air nos majestueuses tiges de sapins; je n'y vois pas briller au haut des forêts sombres, la croix de l'église catholique, et je n'y entends pas retentir la plaintive et harmonieuse clochette des troupeaux. Un grand silence règne dans ces campagnes, un silence qui n'est interrompu que de loin en loin par un marteau de forge, par la roue d'une mécanique. Du reste, pas un bruit et pas un gazouillement d'oiseau. On m'a dit qu'il y avait moins d'oiseaux sédentaires aux États-Unis qu'ailleurs, et je le crois sans peine. Ces chers petits chantres du bon Dieu ne doivent pas pouvoir supporter le râlement des locomotives qui éclate au milieu de leurs concerts, le tourbillon de fumée des machines à vapeur qui souille la pureté de leur atmosphère. Ils s'en vont loin de cette terre industrielle, ils émigrent dans les régions où ils peuvent construire leur nid en paix et soupirer leurs amours dans les fraîches senteurs du feuillage.

Avec mon livre, ma contemplation de la nature, ce baume salutaire des cœurs, j'ai passé une agréable journée sur le canal de Whitehall, oubliant que je devais aussi y passer la nuit. Vers le soir, le ciel s'est chargé de nuages, la pluie est tombée. Il a fallu rentrer dans la cabine, une cabine de trente pieds de long sur dix de large, occupée par une quarantaine de passagers

qui devaient y trouver leur lit. Comment établir quarante lits dans un tel espace? Voilà un de ces problèmes qui embarrasseraient plus d'un mathématicien. En Amérique il a été bien vite résolu; vous allez voir de quelle façon. Sur les parois intérieures de la barque sont des planchettes qui, pendant le jour, restant collées à plat, semblent faire partie de la boiserie. La nuit on les relève, et au moyen de quelques bouts de cordes et de quelques crochets, on les superpose l'une sur l'autre en deux ou trois étages selon les nécessités du moment. Sur les planchettes, un domestique étend une couverture, pose un sachet qui représente un oreiller et tout est prêt. Je n'en croyais pas mes yeux en regardant successivement sortir des flancs du bateau toutes ces couchettes. Il me semblait voir le tentateur de l'infortuné Pierre Schlemihl tirant de sa poche un télescope, une tente pour une douzaine de personnes et un carrosse à quatre chevaux. Les lits ainsi disposés, chacun choisit le sien. A ce moment décisif, je tombai dans une grande perplexité. Si j'avais pu rester assis près de la table avec une lumière et un livre, c'est ce qui m'aurait le mieux convenu; mais les tables, les chaises, les bancs, tout avait été enlevé pour faire place aux couchettes. Force était donc de me décider et je me demandai quel rang j'adopterais. Le rez-de-chaussée, malgré ses avantages incontestables sous plusieurs rapports, était

exposé à un certain nombre de désagréments que je ne me sentais pas le courage d'affronter. Le second étage, plus aéré et plus indépendant, me paraissait perché bien haut. A la suite de ces graves observations, je finis par me glisser dans l'étui du premier étage, comme un lapin dans son terrier. Et d'abord je m'applaudis de ma sagesse. Celui qui se trouvait sur la même ligne que moi me donna bien un instant quelque inquiétude. Il avait les jambes tournées de mon côté, et comme sa couchette n'était probablement pas mesurée à sa taille, il essaya de faire une invasion sur mon domaine. Par malheur pour lui, il s'était complétement déshabillé; moi, j'avais au contraire gardé mes vêtements, et lorsque ses pieds nus rencontrèrent les clous de mes bottes, il jugea que la partie n'était pas égale et se retira comme une limace dans sa coquille.

J'allais donc jouir en paix du résultat de mes prudentes combinaisons, quand soudain voilà un homme énorme, un colosse qui, ne trouvant plus d'autre couchette, se mit à escalader celle qui pendait sur ma tête. Jugez de ma terreur. Un tel corps était en état de briser sous son poids les ressorts les plus solides. Je le vis deux fois prendre son élan du haut d'un escabeau, deux fois échouer dans sa tentative. J'allais le prier de ne pas recommencer son essai et de prendre mon lit, quand à l'aide d'un sonore *goddam,* il parvint à se hisser sur sa planchette. Crochets et supports, tout

craqua sous lui. Je pensai que je n'avais qu'à déguerpir au plus vite, si je ne voulais pas être écrasé sous une avalanche de chair et d'os. Cependant, les lits aériens étaient plus forts qu'il ne semblait. Je restai dans le mien, il resta dans le sien. Mais au moindre mouvement qu'il faisait, je me préparais à sauter à terre, car j'avais sur moi une épée de Damoclès d'une nouvelle espèce, peu aiguë il est vrai, mais effrayante par sa pesanteur.

Toute la nuit je n'ai fait que penser à une pauvre chambre sans tapis et sans tenture, où je me suis reposé dans un de mes voyages. Il n'y avait là pour tout mobilier que deux chaises, et pour lit qu'un rustique élément de lit, tranchons le mot, une paillasse. Que de bénédictions j'aurais données à celui qui, par la magie d'un Midsummersnight'dream eût pu me rendre cette cage en sapin et cette paillasse !

Le matin de bonne heure notre bateau qui, pour surcroît d'agrément, s'est heurté pendant la nuit à toutes les pierres des écluses, arrive enfin au terme de ses combats, de ses fatigues, sur le quai de Whitehall, à une trentaine de lieues des frontières des États-Unis.

Whitehall n'a que des rues fort désagréables à traverser par un temps de pluie, car il ne s'y trouve pas le moindre brin de pavé. Ses maisons sont en grande partie d'une construction peu recherchée et

avec ces méandres, en face de deux ou trois bateaux dont la coque échouée atteste les dangers de ce passage, comme les carcasses des chameaux qu'on trouve dans les sables d'Égypte attestent les longueurs et les fatigues de la traversée du désert.

Ses bords sont en cet endroit hérissés de forêts sombres au milieu desquelles apparaît çà et là une cabane de bûcheron qui, le pied sur un tronc d'arbre, et la hache à la main, regarde en paix la périlleuse manœuvre des marins.

Un peu plus loin, le Champlain s'élargit, et de ses flots baigne la rive de deux plaines, dont l'une offre aux regards une vaste surface parsemée d'arbres ou d'arbustes, dont l'autre aboutit à une échelle d'ondulations de terrain, de coteaux et de montagnes imposantes. On s'arrête à droite et à gauche, tantôt devant un embarcadère, qui touche à un hameau, tantôt devant une industrieuse bourgade.

Sur une langue de terre enlacée par le confluent du lac et de la rivière de Winooski s'élève Burlington, ville de quatre mille cinq cents âmes, située dans une position charmante, en vue des eaux, des bois, des cimes les plus escarpées des Green Mountains, et les sommités de la chaîne d'Addrondaski, qui ont une hauteur de six mille pieds.

A vingt-cinq milles de distance est Plastsbourg, dont les maisons s'étendent sur les deux côtés du Saranac,

à l'embouchure de cette rivière dans le Champlain. Ici vous avez des chances pour que l'Américain qui aura passé des heures entières sans se soucier de vous, qui n'aura reçu vos prévenances que comme un dogue de mauvaise humeur, pare tout à coup sa métallique figure d'un sourire jovial, et s'approche de vous d'un air complaisant. Car il aspire à vous raconter la victoire que les Américains remportèrent en 1814, près de cette ville, sur les troupes anglaises commandées par le commodore Macdonough, et il vous la raconte avec tant de détails et une telle emphase, que vous en venez à souhaiter qu'il rentre dans son mutisme habituel.

Les Américains ont, comme les Russes, un orgueil national qui va au delà de toute expression. Ils ne peuvent, comme le peuple russe, parler de leurs vieilles traditions; ils n'ont pas comme lui des monuments anciens d'un caractère vénérable, et des monuments nouveaux d'un aspect grandiose. Ils n'ont pas, comme les soldats des Souwaroff, d'Alexandre, conquis une réputation de bravoure sur les principaux champs de bataille de l'Europe. Ils n'ont pas non plus cette littérature si naïve dans ses chants populaires, si originale dans les compositions de Pouschkin et de Gogol. Mais peu leur importe ce qui existe en d'autres contrées. Ils ont le bonheur de croire que les autres nations leur sont fort inférieures, et tout ce que l'usage perpétuel

des chiffres leur a laissé d'imagination est agréablement employé à élever l'aérien édifice de leur gloire. Pour eux, le moindre succès est un événement dont le monde entier doit être occupé. Une bataille où ils ont pris un drapeau et tué une trentaine d'hommes est un autre Marengo. Le nom de leur général Scot doit être transmis à la postérité avec le même éclat que celui des Alexandre, des César, et chacun de leurs soldats qui a pris part à la guerre du Mexique est un petit Napoléon. Quand ils se mettent à parler de leur pays, et de ses progrès, la langue usuelle est trop faible pour leur enthousiasme. Il sont obligés de chercher des épithètes extraordinaires, des termes que le savant Johnson n'a jamais admis dans son dictionnaire. Ils me rappellent ce cicerone italien qui, montrant à un étranger un tableau de l'Albane, lui dit : Ah! *signor, questo è un maestro, e un grande pittore, e un pittorissimo.*

J'ai donc entendu de point en point le récit de la bataille de Plattsbourg, après quoi mon officieux Américain, satisfait probablement de mon attention, s'est incliné, chose rare! Je crois même, chose plus rare encore, qu'il a fait mine de porter la main à son chapeau. Puis, comme il n'avait plus d'autre épopée homérique à me narrer pour le moment, il s'est retiré me laissant en face des rives du Champlain, livré à mes réflexions.

à l'embouchure de cette rivière dans le Champlain. Ici vous avez des chances pour que l'Américain qui aura passé des heures entières sans se soucier de vous, qui n'aura reçu vos prévenances que comme un dogue de mauvaise humeur, pare tout à coup sa métallique figure d'un sourire jovial, et s'approche de vous d'un air complaisant. Car il aspire à vous raconter la victoire que les Américains remportèrent en 1814, près de cette ville, sur les troupes anglaises commandées par le commodore Macdonough, et il vous la raconte avec tant de détails et une telle emphase, que vous en venez à souhaiter qu'il rentre dans son mutisme habituel.

Les Américains ont, comme les Russes, un orgueil national qui va au delà de toute expression. Ils ne peuvent, comme le peuple russe, parler de leurs vieilles traditions; ils n'ont pas comme lui des monuments anciens d'un caractère vénérable, et des monuments nouveaux d'un aspect grandiose. Ils n'ont pas, comme les soldats des Souwaroff, d'Alexandre, conquis une réputation de bravoure sur les principaux champs de bataille de l'Europe. Ils n'ont pas non plus cette littérature si naïve dans ses chants populaires, si originale dans les compositions de Pouschkin et de Gogol. Mais peu leur importe ce qui existe en d'autres contrées. Ils ont le bonheur de croire que les autres nations leur sont fort inférieures, et tout ce que l'usage perpétuel

des chiffres leur a laissé d'imagination est agréablement employé à élever l'aérien édifice de leur gloire. Pour eux, le moindre succès est un événement dont le monde entier doit être occupé. Une bataille où ils ont pris un drapeau et tué une trentaine d'hommes est un autre Marengo. Le nom de leur général Scot doit être transmis à la postérité avec le même éclat que celui des Alexandre, des César, et chacun de leurs soldats qui a pris part à la guerre du Mexique est un petit Napoléon. Quand ils se mettent à parler de leur pays, et de ses progrès, la langue usuelle est trop faible pour leur enthousiasme. Il sont obligés de chercher des épithètes extraordinaires, des termes que le savant Johnson n'a jamais admis dans son dictionnaire. Ils me rappellent ce cicerone italien qui, montrant à un étranger un tableau de l'Albane, lui dit : Ah! *signor, questo è un maestro, e un grande pittore, e un pittorissimo.*

J'ai donc entendu de point en point le récit de la bataille de Plattsbourg, après quoi mon officieux Américain, satisfait probablement de mon attention, s'est incliné, chose rare! Je crois même, chose plus rare encore, qu'il a fait mine de porter la main à son chapeau. Puis, comme il n'avait plus d'autre épopée homérique à me narrer pour le moment, il s'est retiré me laissant en face des rives du Champlain, livré à mes réflexions.

Ces rives me présentaient de plus en plus un aspect mélancolique. La nuit les enveloppait d'un voile obscur. La lune, poursuivie par les nuages, lançait de temps à autre sur les flots un rayon qui éclairait l'espace d'une sorte de lueur fantastique, puis les laissait en s'éteignant dans une ombre plus profonde. Ce ciel brumeux, cette terre qui de chaque côté de nous se déroulait comme une double ceinture de fer, ce grand silence au milieu duquel on n'entendait que le sourd clapotement des flots et le mouvement du balancier de la machine à vapeur, monotone, régulier comme celui d'un pendule, tout en moi éveillait une de ces graves, pesantes émotions où le cœur, saisi d'une tristesse indicible, d'une espèce de frisson, cherche dans sa pénible étreinte un souvenir d'amour, un rêve d'espoir, une pensée religieuse qui le rassure et se réjouit de la trouver. Tieck a, dans un de ses lieder, exprimé les deux phases de cette émotion. Vous dire ses vers, c'est vous dire ce que j'éprouvais par une froide soirée d'automne dans la solitude du lac Champlain.

« Au bruit du vent dans le repos de la nuit, un voyageur s'avance. Il s'avance timidement, soupire, pleure et invoque les étoiles.

« Mon sein palpite. Mon cœur est lourd dans ces lieux solitaires, sur cette route inconnue. Où vais-je et que vais-je trouver? Est-ce la joie? Est-ce la douleur?

« Petites étoiles d'or, vous êtes si loin, si loin, et j'aimerais tant à me fier à vous. »

Soudain un son retentit à son oreille, la nuit s'éclaircit. Le cœur du voyageur est moins lourd. Il se sent ravivé.

« Oh! homme, tu es loin et près de nous, et tu n'es pas seul. Aie confiance, tourne tes regards vers notre lumière. Les petites étoiles d'or ne seront pas éternellement à une longue distance de toi. Les petites étoiles d'or pensent à toi. »

Je me suis retiré dans mon *stateroom*, songeant à mon aimable poëte Tieck, à son chant nocturne, à une douce étoile qu'il n'a jamais connue. Le matin, je me suis réveillé sur les frontières du Canada, près de l'île aux Noix, occupée, fortifiée par les Anglais, qui, de là, au moyen de leurs canons, arrêteraient à droite et à gauche toute tentative d'invasion ennemie sur le lac. A quatre lieues plus loin est le village de Saint-Jean, garni aussi de casernes. Un chemin de fer me conduit de là en quarante minutes à la Prairie.

Ici, nouveau transbordement de bagages et de voyageurs. Nouveau bateau à vapeur. Cette fois nous sommes sur le Saint-Laurent. Je touche à la terre qui jadis était inscrite sur nos cartes, dans notre histoire, sous le nom de Nouvelle-France, qui, en cessant de nous appartenir, n'a pas cessé de nous aimer. J'en-

tends parler français autour de moi, j'entends prononcer des noms qui transportent ma pensée à deux siècles de distance. Au delà d'une magnifique rade, je vois se dresser des mâts de navires, des tours, des clochers, des cimes d'édifices. C'est la ville construite en ces lointaines régions par la main de nos pères. C'est Montréal.

Je rencontre des soldats en habit rouge que nous n'aimerions pas à voir défiler sous nos fenêtres. Devant le palais du gouverneur flotte un drapeau qui ne porte point nos couleurs, et à l'entrée d'une place s'élève une statue que nous n'aurions nulle envie d'ériger parmi nous, la statue de Nelson. Et jetant les yeux sur une carte, je remarque aussi entre la situation de cette contrée et celle que j'ai quittée tant de fois pour y retourner toujours avec tant de joie, une différence de latitude et de longitude qui me fait faire bien des réflexions.

Mais je suis pourtant sur la terre de France, c'est certain; sur cette terre du Canada découverte par Quartier, colonisée par Champlain, convertie par nos missionnaires, régie pendant plus de cent ans par des gouverneurs français et conquise par les Anglais après une longue lutte où chacun de nos soldats fit vaillamment son devoir, où notre armée, si forte par son courage, fut écrasée par le nombre de ses adversaires.

Près d'un siècle s'est écoulé depuis le fatal événement qui nous enleva ce beau et riche pays, rejoint par les grands lacs à une autre de nos possessions, aux rives du Mississipi découvertes par le père Marquette.

Dans ce long espace d'un siècle, l'Angleterre a envoyé ici ses gouverneurs et ses bataillons; elle y a introduit une partie de ses lois et de ses règlements

administratifs. Elle a agi sur cette région par tous les moyens qu'elle a en sa puissance, par son industrie et son commerce, par le courant d'émigrants britanniques, irlandais, qu'elle a cherché à porter de ce côté, elle n'a pu parvenir à dénationaliser la petite population française qui se trouvait dans le Canada à l'époque de la conquête. Bien plus, cette population s'est accrue dans des proportions extraordinaires. En 1763, elle ne s'élevait pas à plus de soixante mille individus ; on en compte à présent, dans le bas Canada, près de six cent mille qui, en dépit des vicissitudes que leur pays a subies et du nouveau royaume auquel ils appartiennent, aiment la France et se glorifient de leur origine française.

Autour de moi je n'entends parler que français. Le domestique de l'hôtel où je loge, la pauvre femme qui vend des fruits au coin de la rue, le cocher de fiacre qui m'invite à monter dans sa voiture, l'avocat, le médecin, le rentier, le marchand, tout le monde parle français, et tout ici me rappelle par un fait, par une date, par un monument public, quelque pieux souvenir de la France. La grande rue qui s'étend d'un bout à l'autre de la cité s'appelle la rue Notre-Dame ; à droite et à gauche est la rue Saint-Jacques, la rue Saint-Paul, coupée par les rues Saint-Laurent, Saint-François Xavier. Les Anglais n'ont encore baptisé que deux rues ; tout le reste vient de la France.

Représentez-vous une de ces plantes dont un coup de vent emporte le germe sur une plage lointaine où il prend racine, où il se développe, où il produit des rejetons qui s'élèvent au milieu d'un amas de plantes étrangères. C'est l'image de cette population française, si petite d'abord, mais si ferme, qui a grandi entre les tribus indiennes, qui les a peu à peu surmontées, qui maintenant conserve, comme le vase aromatique dont parlaient les anciens, le parfum de son origine, le feu sacré du foyer natal, sous l'empire du léopard britannique, sous les brumes du régime anglais.

Lorsque cette vaste contrée fut découverte, on lui donna le nom de Nouvelle-France. On pourrait maintenant l'appeler la Vieille-France, car elle a gardé mieux que nous ne l'avons fait sur les rives de la Seine, à travers toutes nos commotions politiques, le culte, les mœurs, les traditions d'une autre époque.

Au fond des mers du nord, il existe une île peu fréquentée et peu connue, où quelques centaines de Norvégiens se retirèrent, il y a environ huit siècles, pour échapper au despotisme d'un conquérant. Cette île est devenue le sanctuaire de la langue primitive et des sagas historiques de la péninsule scandinave. Les Islandais, séparés du reste du monde, parlent encore le même idiome et s'entretiennent des mêmes expéditions aventureuses. Ce que je remarque dans le Canada me fait souvenir de ce qui me frappait si vive-

ment autrefois sous le toit des pêcheurs de Reykiavik, dans les cabanes de Skalholt, avec cette différence que les Islandais ont dû, par le fait de leur isolement, maintenir sans effort, tout ce qu'ils portaient au fond de leur cœur dans leurs migrations, et que les Canadiens ont maintenu le même trésor patrimonial dans leurs relations de commerce avec l'Amérique, dans leur contact perpétuel avec l'Angleterre.

Ici, ce demi-million d'enfants de la France, qui se nomment les *habitants*, a pour la religion catholique, pour les prêtres, le même respect qu'au temps de Louis XIII. Dans chaque village, le curé exerce sur ses paroissiens une autorité incontestée. Il est le guide des familles, le confident des douleurs secrètes, l'arbitre des dissensions domestiques. Quand on le voit passer, il n'est personne qui ne le salue avec respect, et l'on s'honore de s'entretenir avec lui. Aux jours de fête l'église est pleine de fidèles, hommes et femmes, qui assistent dévotement à l'office et n'entendent point à leur retour au logis, une raillerie philosophique sur le chant du chœur ou la longueur du prône. En faisant de côté et d'autre quelques excursions avec des membres du barreau et des membres du parlement, je les ai vus, comme nos bonnes gens de Franche-Comté, ôter leur chapeau devant chaque humble croix qui s'élevait au bord du chemin.

Ici, l'on a gardé dans l'usage de notre langue, cette

élégance, cette sorte d'atticisme du grand siècle. Le peuple lui-même la parle assez correctement et n'a point de patois.

Ici, l'on se complaît à narrer les expéditions de nos anciens marins, les courageux voyages de nos missionnaires, la vaillante odyssée de Champlain, les brillants combats qui ont illustré çà et là les rives du Saint-Laurent. C'est la légende vénérée de cet essaim chevaleresque qui traversa l'Océan avec la croix et l'épée; c'est le poëme de ces pieux Énée.

Chaque famille a, en outre, sa petite chronique particulière, qu'elle garde précieusement dans ses archives et dans sa mémoire. Chacune de ces familles remonte à la France par une ligne plus ou moins directe, et s'arrête au nord ou au sud sur une ville, sur un hameau que les enfants apprennent à connaître dès leur bas âge. Celle-ci est venue de la Normandie, celle-là de la Vendée, cette autre des montagnes du Jura. Chacune d'elles vante par tradition les qualités de la province d'où elle est issue, et il s'établit quelquefois entre les descendants de ces diverses provinces de glorieuses discussions d'amour-propre national, après quoi tous se réunissent amicalement sous leur titre générique d'habitants, dans leur communauté d'origine française.

Je suis entré dans la demeure d'un de ces aimables Canadiens au moment où il venait de recevoir une

lettre qui lui rajeunissait le cœur. Cet homme qui s'est acquis, par la dignité de son caractère, par la distinction de son esprit, une noble place entre ses concitoyens, était depuis longtemps poursuivi par une sollicitude amère. Il savait qu'il venait de la France, mais ses titres premiers étaient perdus, et nulle tradition domestique transmise de génération en génération ne les ayant remplacés, il ignorait à quelle famille et à quelle province appartenaient ses ancêtres. Un matin, en lisant un journal de France, il y trouve un nom exactement orthographié comme le sien. Il écrit aussitôt à celui qui le portait. C'était un honorable notaire du Mans, qui, quelques semaines après, lui envoya le récit circonstancié de la vie d'un de ses grands oncles qui, au XVIIe siècle, était parti pour la Nouvelle-France, la généalogie de sa famille et les portraits de plusieurs de ses parents. Le bon Canadien lisait cette généalogie, contemplait ces portraits avec amour, et se réjouissait à l'idée d'aller un jour voir le sol natal de ses pères, et embrasser ses cousins du Mans.

Je ne puis vous dire les douces émotions que j'ai éprouvées à mon entrée dans ce pays, au milieu de ces fidèles commémorations de la France. Mon rapide passage parmi les froids Américains m'avait littéralement gelé le cœur et la langue. Je n'osais plus m'approcher d'un de ces ours de comptoir qui ne répon-

dait à mes avances que par une sorte de grognement, je sentais qu'il n'y avait aucune espèce d'aimant, ni de point de jonction entre les mercantiles pensées de cette race additionnante et multipliante, et les fantaisies de ma pauvre nature de voyageur. J'avais fini par me retirer à l'écart, et malgré mon horreur pour cette romantique situation, j'entrais forcément dans la classe des êtres incompris. Tout à coup voilà que je retrouve la vive et expressive physionomie de la France, le regard animé, les lèvres riantes. Au lieu de ces cohortes de mécaniciens ou de marchands qui naguère me sifflaient comme par grâce, ou me cassaient entre leurs dents quelques secs monosyllabes, je rencontre des gens à la figure ouverte, qui apprenant l'arrivée d'un de leurs compatriotes, viennent eux-mêmes au-devant de moi, me cherchent avant que j'aille les chercher, me tendent la main, m'offrent affectueusement leurs services. Ma pensée se ravive; mon cœur se dilate. Je commençais à me croire à demi mort. Je suis ressuscité.

Je suis ressuscité au 45e degré et demi de latitude et au 73e et quart de longitude. Le fait est assez important pour que je le relate avec soin. En vous le citant, je vous donne de plus la position exacte de Montréal, et j'aspire en outre à vous faire une description de cette cité, quoique en général les descriptions de villes, et notamment celles dont je me

suis rendu coupable sur différents points du globe, me semblent bien ennuyeuses. Mais c'est, dit-on, un des devoirs du voyageur, et je tiens à remplir les conditions de mon état.

Pour me faciliter ma tâche, daignez déployer une carte de l'Amérique septentrionale. En suivant ses divers linéaments vous trouverez en partant du lac Champlain, à l'est des États-Unis, une île enlacée par les flots de l'Ottawa, qui serait un fleuve important en Europe, qui n'est qu'une des rivières secondaires de l'Amérique, et par les ondes du Saint-Laurent, qui est tout simplement l'un des plus grands fleuves du monde. C'est l'île de Montréal, qui a environ onze lieues de longueur sur deux à cinq de largeur. Presque au milieu de cette petite terre s'élève une montagne fendue en deux comme par le sabre d'un Roland. Avec votre poétique imagination, vous ferez de ces rivières qui se rejoignent deux lames d'argent et d'or, et de ce sol qu'elles embrassent une broche d'émail surmontée d'une émeraude. Ajoutez y des ciselures représentant des maisons élégantes, des couvents, des églises, des jardins et des bois, toutes les gracieuses fantaisies des artistes et vous aurez un assez fidèle tableau de l'aspect de Montréal.

Voltaire a dit dans je ne sais plus quel livre : « En ce temps-là, on se battait au Canada pour quelques arpents de neige. » En écrivant cette phrase, le roi des

railleurs traitait fort impertinemment un pays qui est dix fois plus étendu que la France, et qui offre à ceux qui voudront le cultiver d'immenses ressources.

J'y suis venu malheureusement dans la saison la plus défavorable. Je ne puis faire reverdir par la pensée ces forêts dépouillées par le vent d'automne, colorer ces eaux, remplir de fleurs ces jardins, et de moissons ondulantes ces prairies. Cependant sous les ombres d'un ciel de novembre, dans ce deuil gris de la nature, tout ce paysage est encore très-riant et très-beau, et du haut de la montagne, j'ai passé des heures à regarder ce nouveau coin de terre dont je n'avais en quittant le Havre qu'une fausse idée, cette large baie du Saint-Laurent, bordée par les deux îlots de Saint-Paul et de Sainte-Hélène, et à l'horizon les cimes vaporeuses des coteaux de Sainte-Césaire, Saint-Hilaire, Saint-Thomas (toujours des saints !), tandis qu'à mes pieds les toits en zinc ou en fer-blanc des maisons de la ville ruisselaient au soleil comme des flots d'argent.

L'histoire de cette ville n'est pas longue, mais elle l'est plus pourtant que celle des reines commerciales des États-Unis, qui date de leur fortune d'hier, et a plus d'intérêt pour un esprit animé comme le vôtre d'un noble sentiment national.

En 1535, Jacques Quartier, le vaillant capitaine de Saint-Malo, remonta dans son second voyage le

Saint-Laurent jusqu'à l'île de Hochelaga (l'île actuelle de Montréal). Il a lui-même écrit avec la naïveté qui fait le charme des anciens récits de voyages son arrivée en ce lieu et ses relations avec les sauvages. « Et nous, dit-il, étant arrivés audit Hochelaga, se rendirent au-devant de nous plus de mille personnes tant hommes, femmes qu'enfants, lesquels nous firent aussi bon accueil que jamais père fist à enfants, menans une joie merveilleuse ; car les hommes en une bande dansoient, et les femmes de leur part, et leurs enfants d'autre, lesquels nous apportèrent force poisson, et de leur pain fait de gros mil, lequel ils jetoient dedans nos petites barques, en sorte qu'il sembloit qu'il tombast de l'air. Voyant ce, le capitaine descendist à terre, accompagné de plusieurs de ses gens, et sitost qu'il fut descendu, s'assemblèrent tous sur lui, et sur les autres, en faisant une chère inestimable, et apportoient les femmes, leurs enfants à brassées pour les faire toucher audit capitaine, et aux autres qui estoient en sa compagnie, en faisant une feste qui dura plus de demi-heure. Et voyant ledit capitaine leur largesse et bon vouloir, fit asseoir et ranger toutes les femmes, et leur donna certaines patenostres d'étain, et autres menues besongnes ; et à partie des hommes des couteaux, puis se retira à bord desdites barques pour souper et passer la nuit durant laquelle demeura icelui peuple sur le bord

dudit fleuve, au plus près desdites barques, faisant toute la nuit plusieurs feux et danses, en disant à toute heure *Aguiazé*, qui est leur dire de salut et joye. »

A son retour en France, Quartier eut plusieurs audiences du roi, et lui dépeignit les ressources qu'on pourrait tirer des vastes terres du Canada. Vous croyez peut-être qu'après cette seconde exploration, des cohortes de colons vont s'embarquer pour ces nouvelles régions, comme les Espagnols pour les montagnes du Pérou et du Mexique. Non, Quartier avait été obligé de reconnaître qu'il n'y avait sur les rives du Saint-Laurent point de mines d'or ni d'argent. Le sol de la France n'était pas assez cultivé pour que ses habitants éprouvassent la nécessité d'aller au loin chercher d'autres champs à défricher. Puis les guerres de François Ier et son amour pour les arts, et ses galanteries, détournèrent sa pensée des conquêtes que lui livrait le brave marin de Saint-Malo.

Plus d'un siècle se passe pendant lequel des hommes investis du titre de gouverneur, ou d'un privilége de commerce exclusif dans le Canada, naviguent vers cette contrée, s'y arrêtent sans y former aucun établissement sérieux et en rapportent des pelleteries.

L'œuvre que n'avait pu faire Roberval avec les deux bâtiments qu'il équipa à ses propres frais, le marquis de La Roche, avec son emploi de lieutenant général,

Chauvin avec son monopole, le valeureux et intelligent Champlain l'entreprit et la religion l'acheva.

Champlain construisit des forts sur plusieurs points, posa les bases de la colonie, obtint, par l'entremise du duc de Ventadour Henri de Lévi, quelques prêtres qui devaient aider au progrès de cette entreprise, en convertissant et pacifiant les Indiens.

En 1627, Richelieu révoqua les priviléges de la compagnie industrielle qui n'avait fait qu'exploiter les produits du Canada sans rien fonder dans ce pays, et organisa une société de cent membres qui se prescrivait une plus belle mission.

Elle s'engageait à transporter au Canada seize mille ouvriers et laboureurs, tous catholiques, à les loger, à pourvoir à leur subsistance pendant trois ans, à leur donner des terres et du blé pour faire leurs semailles. Elle leur adjoignait trois prêtres dont elle assurait les moyens d'existence pendant quinze ans.

Le roi accordait à cette société le droit de nommer des juges, de construire des forteresses, de fondre des canons, de décerner des titres. Il lui donnait en outre le privilége exclusif du commerce des pelleteries, le droit d'importer et d'exporter toutes sortes de marchandises sans rien payer au fisc.

Cette compagnie, dont le vénérable Charlevoix se plaît à louer la constitution, allait se mettre à l'œuvre, quand, par suite de la guerre qui, en 1628, éclata

entre la France et l'Angleterre, les Anglais envahirent le Canada et s'emparèrent de Québec qui en était alors le point le plus important. Mais ils ne comprenaient pas encore la valeur de cette conquête, et ils la rendirent sans difficulté, en 1632, à la paix de Saint-Germain. Champlain qui était retourné en France, revint deux ans après au Canada, y reprit le cours de ses travaux, et mourut en 1635, laissant un nom que les Canadiens vénèrent à juste titre et que la France doit honorer.

Dans l'été de 1641, deux petits bâtiments mettaient à la voile dans le port de la Rochelle. Sur l'un de ces bâtiments était un gentilhomme champenois, M. de Maisonneuve, qui, à la suggestion de M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, avait lui-même, avec quelques associés, organisé dans un but religieux une expédition pour le Canada. Il était accompagné d'un prêtre et de vingt-cinq hommes ouvriers ou soldats. Sur l'autre navire était une sainte fille, mademoiselle Mance de Langres, qui renonçait aux avantages d'une belle position dans le monde pour porter l'ardeur de sa charité chrétienne parmi les sauvages.

Cette émigration, composée en tout de trente personnes, arriva à Québec au mois d'août. La petite colonie naissante de cette ville essaya de retenir les pieux voyageurs qui eussent été pour elle un utile renfort, car elle ne se composait pas de plus de deux

à trois cents âmes. Mais M. de Maisonneuve s'était engagé à aller à Montréal et voulait aller à Montréal. En vain lui représenta-t-on les dangers auxquels il s'exposait en abordant avec si peu de forces sur cette île occupée par une nombreuse tribu d'Indiens. Il répondait en vaillant gentilhomme : « Je ne suis pas venu pour délibérer, mais pour exécuter. Y eût-il à Montréal autant d'Iroquois que d'arbres, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie. »

Il partit et arriva le 14 octobre sur la côte de Hochelaga. Il éleva des cabanes, construisit une chapelle en bois. Sur le même lieu, mademoiselle Mance fonda un hôpital ; la sœur Bourgeois, une autre sainte fille de Troyes, établit sa communauté de la congrégation de Notre-Dame, qui se consacre à l'éducation gratuite des jeunes filles.

Quelques tentes dressées en face des sauvages, au milieu des bois, une chapelle près de laquelle un arbre servait de clocher, une maison de refuge pour les malades, une maison d'éducation pour les pauvres ; tels furent les éléments de la ville de Montréal, qui, d'abord, porta le nom de Ville-Marie.

Bientôt la petite cité française fut contrainte de se fortifier contre les attaques des sauvages. Elle s'entoura d'abord d'une palissade en bois, puis d'un mur de quinze pieds de hauteur. Ainsi protégée, elle se

développa et grandit quelque peu. Elle organisa un commerce d'échange avec les Indiens, elle eut ses jours de grande foire et ses jours de marché. En 1657, M. l'abbé Quélus, de l'ordre de Saint-Sulpice, érigea dans cette ville un séminaire. L'île entière devint la propriété de cet établissement. Il en est resté le seigneur. D'autres terres du Canada furent concédées, avec le même titre seigneurial, à des officiers, à des gentilshommes.

La révolution de 1789 a renversé parmi nous toutes ces possessions nobiliaires. L'Angleterre les a respectées en conquérant le Canada. C'est un fait qui doit nous paraître singulier quand nous posons le pied sur cet ancien domaine de France, que d'entendre à tout instant parler de fiefs et de seigneurs. Il faut qu'à cet égard je vous donne quelques mots d'explication. Cette distribution de terres fut une des sages mesures de Colbert, une mesure qui pourrait être, avec quelques modifications, utilement appliquée à l'Algérie. En acceptant la concession de tant de milliers d'arpents, le seigneur s'engageait à les répartir entre un certain nombre d'individus qui devaient les défricher, y fixer leur demeure et qui devenaient légitimes possesseurs du sol qu'ils occupaient, à la condition de payer en proportion de son étendue une modique redevance annuelle à celui de qui ils l'avaient reçu. Si les seigneurs subsistent au Canada, ils n'ont,

comme vous le voyez, ni serfs, ni vassaux. Le seigneur transmet à son fils aîné ses titres et ses droits. Il a un banc réservé à l'église ; le prêtre lui présente l'eau bénite, et le recommande, ainsi que sa famille, aux prières des fidèles, selon les vieilles coutumes de France. Il perçoit ses redevances qui, étant restées fixées au même taux qu'au XVIIe siècle, n'ont plus qu'une faible valeur. Il perçoit, en outre, un droit de vente ou de mutation sur chaque lot de terrain dépendant de son domaine. Voilà tous ses priviléges. Quand le prix d'un terrain nu s'accroît par la culture, par la construction d'une maison, ou d'un établissement industriel, il est clair que si ce terrain passe par un contrat de vente en d'autres mains, les droits attribués dans ce cas au seigneur deviendraient considérables, mais alors il les règle avec les intéressés, à l'amiable. Ainsi le séminaire, seigneur de l'île de Montréal, dont le droit primitif est de douze pour cent sur le prix de chaque vente, l'a successivement réduit, et fait encore chaque jour de nouvelles concessions. Sauf ce tribut que l'on paye ici au seigneur comme nous à notre enregistrement, le paysan est libre et n'a rien à envier à la constitution civile des paysans de la France. S'il lui plaît de racheter, au moyen d'une somme une fois payée, ses redevances annuelles, d'affranchir à perpétuité son domaine du droit de mutation, le seigneur ne peut s'y refuser.

Cependant, comme ce droit n'a point été réglé par une loi générale, plusieurs seigneurs n'ont point voulu l'abaisser équitablement selon les circonstances. Autrefois, en cas de conflit entre eux et leurs censitaires, la cause était portée devant l'intendant, qui la tranchait par un arrêt souverain. Maintenant on en appelle aux tribunaux qui s'en réfèrent à la coutume de Paris, laquelle coutume n'avait point prévu les nouvelles questions litigieuses. Les gens parfaits (on en rencontre partout en ce temps d'heureuse lumière), les gens parfaits du Canada, pour obvier à ces difficultés accidentelles, prennent la pioche et le marteau et demandent à renverser de fond en comble tout l'édifice seigneurial. Leurs clameurs ont déjà retenti plus d'une fois au sein du parlement. Ils ne parviendront sans doute pas, ou du moins pas de sitôt, à accomplir leur acte de démolition, car on ne pourrait, en bonne justice, dépouiller les seigneurs de leurs droits sans leur donner une indemnité, et ce n'est pas une petite affaire. Mais il est probable qu'à la session prochaine, le ministère présentera un projet de loi destiné à établir, d'une façon normale, un tarif pour la mutation des diverses propriétés.

J'en reviens à mon histoire de Montréal, qui, malheureusement, va bientôt tomber dans celle de l'Angleterre, qui déjà y touche par un fâcheux côté. Lorsqu'en 1664 les Anglais se furent emparés de la

province de New-York et des autres possessions néerlandaises, désignées sous le nom de Nouvelle-Hollande et de Nouvelle-Belgique, ils se sentirent fort contrariés d'avoir dans leur voisinage une colonie française qui avait la hardiesse de faire comme eux le commerce des pelleteries, et de leur enlever une partie de leurs bénéfices. Ils se mirent aussitôt en devoir d'entraver les progrès de cette impertinente rivale, et suscitèrent contre elle les belliqueux Iroquois, dont nous avions déjà suffisamment enflammé la colère en nous alliant à leurs ennemis les Hurons.

Ameutés, protégés, armés par les Anglais, les confédérés des cinq nations entrèrent sur nos domaines, harcelèrent nos colons, et quelquefois firent entendre leurs cris sanguinaires jusqu'aux portes de Montréal. En cet orageux XVII[e] siècle, les puissances européennes étaient souvent en lutte l'une contre l'autre, et dès que la guerre éclatait entre la France et l'Angleterre, elle éclatait par contre-coup dans l'Amérique du Nord. Vieux Guelfes et vieux Gibelins combattaient au delà de l'Océan, et les fils luttaient avec la même ardeur dans les forêts du nouveau monde. Mais les Anglais n'avaient pas même besoin du prétexte des événements européens pour s'armer contre nous : le Canada blessait leurs intérêts, irritait leur orgueil, et le *delenda Carthago* était leur devise.

Malgré leurs efforts, leurs cabales artificieuses, la colonie française qui, en y comprenant les Indiens convertis, ne se composait pas alors de plus de huit mille âmes, se soutenait bravement. Tantôt elle faisait dans l'enceinte de ses fortifications, une vaillante défense, tantôt elle allait elle-même attaquer ses adversaires, et elle finit par les obliger à souhaiter la paix.

Les Anglais étaient las de leurs tentatives infructueuses; les Iroquois humiliés de scalper si peu de têtes. La fière république des cinq nations s'inclinait devant l'épée de la France et envoyait des ambassadeurs à Montréal. La perfidie d'un de nos alliés anéantit ces heureux projets. Un chef de Hurons, décoré d'un petit nom indigène que vous n'êtes pas tenu de prononcer, du nom de Michillimakina, mais plus généralement appelé le Rat, ne voulait point que nous fissions un traité d'alliance avec ses ennemis les Iroquois. Pour en prévenir la conclusion, il se mit en embuscade au bord du chemin par où devaient passer leurs envoyés, en tua quelques-uns, en fit quelques autres prisonniers, et déclara qu'en agissant ainsi, il ne faisait qu'obéir aux ordres du gouverneur. Bien entendu qu'après ce guet-apens, il n'y eut plus de proposition de paix possible. Les Iroquois rentrèrent en campagne avec fureur, et il s'ensuivit de part et d'autres d'horribles scènes de carnage.

De 1690 à 1709, sauf un court intervalle de repos

commandé en 1697, par le traité de Ryswick, la colonie canadienne fut sans cesse sous les armes. Dix années de paix réparèrent enfin les désastres de cette longue suite d'agitations et de combats. En 1720, la population française de Québec était de sept mille âmes, celle de Montréal de trois mille. Les progrès du commerce sont constatés à la même époque par le mouvement des navires. En 1733, dix-neuf bâtiments sortirent de la rade de Québec, et il en fut construit huit dans les chantiers de la colonie.

Deux ans après, la guerre recommença sous le gouvernement du marquis de Beauharnais, dont le caractère hautain froissa les Anglais. Elle se continua sous l'administration de son successeur M. du Quesnes de Menneville, sous celle du marquis de Vaudreuil de Cavagnal, qui fut, dans le Canada, notre dernier gouverneur.

Pendant deux ans encore, l'armée française remporta la victoire. C'était la dernière faveur du destin changeant, la dernière auréole de notre pouvoir dans le Canada.

En 1759, Québec fut pris par les Anglais. Quand j'en viendrai à vous parler de cette belle ville de Québec, je vous dirai plus en détail la fatale catastrophe qui nous l'a enlevée. Le valeureux chevalier de Lévi et le marquis de Vaudreuil se retirèrent à Montréal. Ils furent cernés par une telle masse d'ennemis, qu'en

réalité toute résistance était à peu près impossible. Le 7 septembre 1760, ils capitulèrent.

Le traité de capitulation démontre que les Anglais ne se croyaient pas assez forts pour prononcer sur notre tête le *væ victis* de Brennus, pour nous imposer les conditions arbitraires d'une armée conquérante. Ce traité se compose de cinquante-cinq articles. J'en note seulement les principaux.

« Les Français s'engagent à déposer les armes et à ne plus les reprendre dans le cours de la guerre. Mais ils doivent recevoir à Québec, où ils s'embarqueront, les honneurs militaires. Le marquis de Vaudreuil restera librement dans sa demeure jusqu'à ce qu'on trouve un navire convenable pour le ramener en France. Les catholiques conserveront le libre exercice de leur culte. Les prêtres, les missionnaires ne seront point inquiétés dans leurs fonctions; les priviléges des communautés religieuses seront strictement maintenus; les biens du clergé, les droits des seigneurs seront respectés. Les particuliers garderont la libre possession de leurs propriétés mobilières et immobilières; les archives du conseil et des tribunaux resteront dans la colonie. »

Il faut dire à l'honneur de l'Angleterre qu'elle a fidèlement observé ces conditions. Le clergé catholique du Canada est aussi puissant sous le régime protestant de l'Angleterre qu'il l'était sous la domination

française, les cérémonies de son Église aussi libres et aussi splendides. Les processions religieuses se font dans toutes les paroisses avec la même pompe qu'autrefois en France. Dans les villes de garnison, elles sont escortées par des détachements de soldats anglais en grand uniforme. Que les descendants des vieux puritains, que les sociétés bibliques crient et tonnent parfois contre un tel scandale, c'est ce qu'il est aisé de concevoir. Mais le gouvernement anglais n'en est pas moins resté sourd à leurs pieuses vociférations, et n'en a pas moins respecté les anciennes coutumes civiles et ecclésiastiques du Canada. Après la conquête, il avait seulement mis sous le séquestre les biens des jésuites : sur les représentations de la colonie, il les a rendus en 1834, avec les revenus qu'il avait perçus. Le produit de ces biens est affecté aux établissements d'instruction publique.

En 1763, la conquête du Canada fut ratifiée par le traité de Paris. Nous avions alors un roi qui dans sa triste décrépitude se souciait peu des intérêts, de la dignité de la France, et nous avons ainsi perdu une possession qui aujourd'hui serait pour nous d'un grand prix. Mon cœur s'indigne à la pensée que l'acte qui, d'un trait de plume, déshéritait notre pays de la terre illustrée par tant de noms français, de l'œuvre de Quartier, de Champlain, des institutions de nos religieux et de nos missionnaires, des

plaines arrosées de notre sang, fut peut-être signé d'une main légère, avec un gracieux sourire, entre une promenade au parc de Versailles et un souper avec une courtisane. Si ce pays devait nous être enlevé, mieux valait pour notre honneur qu'il le fût dans l'orage de notre révolution, quand toute notre jeune milice était appelée à défendre nos frontières, ou dans les guerres de Napoléon, quand ce géant des batailles s'en allait jouer les provinces et les royaumes sur le damier de l'Europe.

Inutiles regrets! le Canada est resté uni aux destinées de l'Angleterre, et il conservera longtemps encore les liens de ce mariage morganatique, malgré les adresses de quelques milliers de ses citoyens pour demander son annexion à l'Amérique.

Il faut reconnaître que l'Angleterre a, dans l'espace de quatre-vingts ans, plus aidé aux progrès matériels de cette contrée que nous ne l'avons fait en un siècle et demi. De nombreux colons de la Grande-Bretagne, de l'Irlande surtout et de l'Écosse viennent encore chaque année augmenter la population des villes, défricher les champs, planter les piquets de leurs rustiques cabanes sur un sol autrefois désert. L'industrie anglaise a donné l'essor aux Canadiens, et les capitaux anglais ont vivifié le commerce.

En peu de temps, la pauvre petite bourgade de Montréal est devenue une grande cité animée et élé-

gante, trop élégante même pour celui qui préfère les capricieuses arabesques, les romantiques fantaisies des anciennes villes à la règle du cordeau, à la systématique uniformité des constructions nouvelles. Ses rues sont, pour la plupart, tracées en droite ligne, remplies de maisons édifiées en belle pierre grise, avec le perron haussé de quelques gradins, la porte vernissée, le marteau en cuivre poli, les persiennes peintes en vert. Elles ressemblent, sauf la grandeur des bâtiments, aux rues récentes de Londres et de Bruxelles. Elles s'étendent sur une plaine de deux milles de largeur, qui, de la base de la montagne, descend jusqu'aux bords du fleuve. Cette cité, dont les premiers édifices furent une chapelle et un hôpital, n'a point failli à son origine. Dans tous ses quartiers, il y a des établissements de bienfaisance et d'éducation, et, de tout côté, on y voit briller des flèches de clochers. Au-dessus de ces diverses fondations du culte catholique, épiscopal, presbytérien, s'élèvent les deux tours de la nouvelle église paroissiale, magnifique vaisseau construit sur un plan d'architecture gothique. Il me semble que ses proportions n'ont pas été assez habilement mesurées, que ses tours sont trop massives pour sa façade. Mais tel qu'il est, c'est le plus vaste et le plus beau monument catholique qu'il y ait dans l'Amérique septentrionale.

En dehors de la ville même, il y a tout une autre

ville dispersée dans la longueur du vallon, nichée sur les flancs des collines, suspendue aux plis de la montagne, maisons agrestes de laboureurs, maisons superbes de négociants, cottages solitaires de rentiers. Il y en a, à la côte, qui portent le nom poétique de Notre-Dame-des-Neiges, sur la terre plate de Griffin, en face du Saint-Laurent, et en face de l'Ottawa. Il y en a qui vous étonnent par le luxe de leur colonnade et de leurs galeries; d'autres qui attirent doucement votre imagination sous leur toit modeste, sous leurs rameaux d'arbres, qui vous font rêver le bonheur d'être là pour finir en paix la vie, comme dit Burns, au milieu des amis de nos premiers jours :

« Among the friends of the early days. »

La population de Montréal qui n'était, il y a cent trente ans, que de trois mille âmes, s'élève maintenant au delà de cinquante mille, la plupart Canadiens-Français, le reste d'origine anglaise.

Les deux races rivales, séparées en Europe par le détroit, se trouvent ici face à face en contact journalier sur le même sol, et conservent les mêmes instincts particuliers, les mêmes défiances, les mêmes antipathies. L'une a pour elle l'autorité de son drapeau, de son gouvernement; l'autre la force numérique et ses anciens droits de possession. La race anglaise est plus active, plus entreprenante; la race française mieux

ancrée dans le sol. Toutes deux vivent à la fois sans se confondre, comme deux fleuves qui se rejoignent sans perdre la couleur distincte de leurs eaux. A les voir marcher en silence sous la même bannière, et régler d'un ton amical leurs affaires, on pourrait les croire sincèrement unies. Mais d'un côté, subsiste l'orgueil du torysme, et de l'autre le foyer de l'inquiète et ardente nature française. Tout à coup le foyer se rallume, ou l'orgueil éclate comme un ressort longtemps comprimé; et il s'ensuit des collisions qui anéantissent en un instant le souvenir de plusieurs années de paix.

En 1837, c'est le parti français qui un beau jour lève l'étendard de la révolte, range ses soldats en bataille et menace de renverser le régime britannique. Cette funeste explosion fut violemment étouffée et cruellement punie. Un grand nombre de ceux qui y avaient pris part furent condamnés à mort; d'autres à la prison; d'autres à l'exil, et les soldats de sa glorieuse majesté britannique dévastèrent les propriétés des vaincus.

En 1849, c'est le parti tory à son tour qui, regardant comme un acte de trahison le bill par lequel le parlement votait une indemnité pour les victimes des ravages de 1837, s'ameute avec des cris forcenés dans les rues, insulte le gouverneur, casse à coups de pierres sa voiture, envahit et saccage les maisons de plusieurs

ministres, de plusieurs députés et incendie l'hôtel du parlement.

A la suite de cette dernière insurrection, lord Elgin a quitté Montréal et a ordonné aux fonctionnaires de le suivre à Toronto où il ouvrira la prochaine session du parlement. C'est une perte considérable pour Montréal, mais une autre perte plus difficile à réparer dans un pays qui a si peu de communications directes avec l'Europe, c'est celle de la bibliothèque nationale détruite en entier dans l'incendie du parlement.

Outre vingt mille volumes de différents ouvrages de choix amassés avec soin, cette bibliothèque renfermait une précieuse collection de livres relatifs à l'Amérique et surtout au Canada, notés, cherchés, recueillis en France, en Angleterre, en Hollande, avec de grandes difficultés et à un haut prix.

C'était le fruit de dix-huit années d'études, de correspondance d'un homme qui s'était dévoué de cœur à cette fondation patriotique, du savant M. Faribault de Québec. Il se réjouissait d'avoir conduit si loin sa noble tâche, il contemplait d'un regard paternel les trésors qu'il avait réunis, et en marquait les lacunes avec l'espoir de les combler. Encore quelques efforts, et son œuvre était achevée, encore quelques livres et sa collection était complète et il pouvait prononcer l'*exegi monumentum*. Mais un amas de bandits plus sauvages que les sauvages contre lesquels nous combattions autrefois, se lève, allume des torches, et tout

est anéanti. Oh! Schiller, tu l'as dit : « La colère du lion est terrible, mais plus terrible est la colère de l'homme dans le délire de sa passion. »

Au milieu de ces divisions de partis, sous le poids de ces coups de vents politiques, qui prennent un caractère grave, beaucoup de Canadiens sont restés fidèles au pacifique autel des Muses. J'en ai connu plusieurs qui se consacrent avec une religieuse patience à l'étude de leurs anciennes annales, qui s'estiment heureux quand après une longue et consciencieuse investigation, ils arrivent à corriger l'erreur d'un historien, à rectifier une date, à reconstituer un fait. J'en ai connu d'autres qui se livrent avec une innocente candeur aux douces joies de la poésie. Comme ils n'ont point de théâtres, et point de lecteurs assez nombreux pour encourager les grands travaux, ils ne se hasardent ni dans les orageux défilés de la tragédie, ni dans les vastes espaces de l'épopée. Humbles jardiniers du Parnasse, ils cultivent à l'écart l'aiguillon de l'épigramme, la fleur du madrigal, les rameaux éplorés de l'élégie.

Les journaux, les grands journaux politiques de Montréal, de Québec qui n'ont point pour la poésie le suprême dédain des nôtres, entremêlent quelquefois les branches de lilas à l'opium de leur polémique. Un jeune écrivain, M. Hutson, a publié sous le titre de *Répertoire de littérature canadienne*, les compo-

sitions en prose et en vers de ses compatriotes. Il y a là plusieurs œuvres d'un mérite réel.

N'en déplaise pourtant à ces poëtes à qui je ne voudrais rien dire de désagréable, je préfère encore à leurs stances habilement cadencées, quelques chansons populaires qui bravent les règles les plus élémentaires de la versification, mais qui ont un charme de naïveté rare. L'une de ces chansons :

Derrière chez mon père....

appartient à la Franche-Comté. Elle aura été apportée ici, par je ne sais quel galant enfant du Jura, et s'y sera propagée comme une plante féconde par sa propre vertu.

Une autre qui vient aussi probablement de la France, mais dont j'ignore le point de départ, est plus remarquable. Dussiez-vous dans votre pureté de goût littéraire vous railler de cette composition, laissez-moi vous la copier.

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.

Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé.
Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé.
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer.
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer.
J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver.
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver,
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai.
Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.

Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Et que le rosier même
Fût à la mer jeté.

Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

Comme vous le voyez, il n'y a là ni vers, ni rir
rien autre chose qu'une mesure de syllabe outr
par cet affreux ennemi des poëtes qu'on ap
l'hiatus. Mais ces couplets si primitifs, chantés su
air des plus champêtres, ont je ne sais quelle m
colie qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. Quai
m'arrive d'être saisi par la serre du vautour, par
serre aiguë à laquelle nous sommes si souvent li
sans être enchaînés sur un roc du Caucase, sans
comme Prométhée, ravi le feu du ciel, je m'er
errant sur les rives du fleuve, et répétant ce re
qui est ma romance du saule :

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer.

V.

LES IROQUOIS DU SAUT-SAINT-LOUIS.

Poésie primitive. — Anciens Iroquois. — Leur courage et leur fierté. — Mœurs actuelles. — Village de Caughnawaga. — Marcoux le missionnaire. — Service religieux.

Un de mes agréables rêves de voyage, en entrant dans le Canada, était d'y trouver quelques restes de ces vaillantes tribus d'Indiens qui jadis occupaient cet immense continent d'Amérique, et que les Européens ont écrasées ou refoulées au fond des forêts.

Il y a douze ans que je traversais pour la seconde fois la Laponie, m'arrêtant à chaque hameau de Lapons pêcheurs, à chaque campement de Lapons nomades, et observant la physionomie, les mœurs de ces vieilles peuplades rejetées, par une race conquérante, dans les montagnes du nord, comme les Indiens dans le désert.

Il y a quatre ans que, sur le chemin de Jérusalen la mer Morte, j'avais un autre objet d'étude dans personne d'un honnête brigand bédouin qui, moy nant une centaine de francs, m'escortait avec do hommes de son clan vagabond. Il y a trois ans que El-Arisch, dans les plaines d'Égypte, et quelq mois après, en Algérie, au delà des remparts de C stantine, j'assistais aux exercices équestres, aux b lantes fantasias des Arabes, ces valeureux enfants l'islamisme, qu'on a vaincus parfois, qu'on n'a pas dompter.

Tout ce qui nous sort des galeries d'aquarelles d vie ordinaire, a pour les yeux et pour l'imagination singulier attrait. Tout ce qui n'est point encore ton sous le joug uniforme de nos modes et de notre é cation offre à l'esprit, en échange de sa nourriture bituelle, je ne sais quelle saveur acide qu'on se p à goûter. Tout ce qui subsiste à l'état plus ou m primitif a des qualités inhérentes à sa nature, com les teintes de lumière au crépuscule, et la limpi d'un fleuve à sa source. L'enfant est doué d'une g qui ne se trouve point dans les mouvements de l'hon mûr. L'Arabe a une poésie dont on chercherait va ment une image dans les recueils de nos académ

Le Circassien du Caucase a des cris de guerre l'électrisent plus que jamais les combattants de nos volutions ne l'ont été par la *Marseillaise*. Le Lapo

le Samoïède, accroupis autour de leur foyer, sous leur tente couverte de neige, racontent des traditions cosmogoniques, épiques, plus ingénieuses et plus surprenantes que le réseau d'événements extraordinaires tissus par nos romanciers; et les Indiens d'Amérique avaient au temps des premiers colons et des premiers missionnaires, une éloquence près de laquelle celle des orateurs de nos parlements constitutionnels paraîtrait bien timide et bien pâle. J'ai donc voulu voir un de ces derniers clans d'Indiens établis dans le Canada. Cette visite me séduisait d'autant plus que, d'après ce que j'avais lu sur leur physionomie, leurs habitudes, leurs superstitions premières, j'avais la prétention (pardonnez-moi cette vanité) de faire une curieuse comparaison ethnographique entre eux et mes amis les Lapons. A trois lieues de Montréal, sur la rive droite du Saint-Laurent, il y a un village d'Iroquois; rien de plus facile que d'y aller, et nulle tribu ne pouvait m'offrir plus d'intérêt que les restes de cette belliqueuse peuplade, qui malheureusement fut notre ennemie, et dont les attaques incessantes tiennent pendant près d'un siècle une si grande place dans les annales de notre colonie.

Par ce nom d'Iroquois, on désigne d'un seul mot cette puissante confédération des cinq nations, composée des Agniers (ou Mohawks), des Onneyouths, des Onontagus, des Anniégués, des Tsonnonthonaus.

Elle s'étendait sur l'immense territoire des bords de l'Ontario, des rives méridionales du fleuve Saint-Laurent, du lac Champlain, de la rivière d'Hudson.

Chaque nation était subdivisée en trois espèces de clans désignés sous les noms : d'Ours, de Loup et de Tortue. Chaque village formait une république particulière, gouvernée par ses propres chefs. Les affaires générales se traitaient dans un grand conseil qui s'assemblait annuellement à Onondéga. On y voyait quelquefois jusqu'à quatre-vingts Sachems. On y discutait, comme actuellement au congrès des États-Unis, les questions de paix et de guerre et les intérêts de chaque tribu. Les historiens s'accordent à dire que tout s'y passait avec un grand ordre et une grande solennité. Un des traits remarquables de cette confédération, c'était son esprit de liberté et d'indépendance. Chaque clan qui en faisait partie se regardait comme un souverain, n'admettait aucune espèce de contrôle étranger, et ne reconnaissait d'autre maître que le Grand Esprit. Par le même principe démocratique, il n'acceptait aucune distinction héréditaire. Le titre de Sachem était la récompense du mérite individuel, du courage ou de l'éloquence.

Le sol des États-Unis est-il destiné à n'enfanter que des républiques? Jadis c'était celle des Indiens, maintenant celle des diverses races réunies sous le nom d'Américains. Et qui sait si la nouvelle vaut mieux que

l'ancienne, si le congrès d'Onondéga n'était pas plus grave et plus sage que celui de Washington ?

Ainsi campée, la confédération des Iroquois barrait de plusieurs côtés le chemin à nos premiers soldats. Champlain, l'intelligent, le courageux Champlain eût peut-être pu les avoir pour alliés. Mais en arrivant au Canada, il trouva la guerre établie parmi les indigènes, prit parti pour les Hurons qui réclamaient son secours, et les Iroquois devinrent ses adversaires, les adversaires les plus redoutables qu'il pût trouver dans les vastes régions qu'il était appelé à occuper avec les faibles ressources que la France lui confiait. Car les Iroquois, fiers surtout de leur valeur sur le champ de bataille, ne dédaignaient pas de recourir à la ruse pour surprendre leurs ennemis. Ils se vantaient de joindre la force du lion à la férocité du tigre, à la finesse du renard, et ils en vinrent à inspirer une telle terreur dans l'Amérique septentrionale que, à l'aspect de l'un d'entre eux, ce cri : un Iroquois ! un Iroquois ! suffisait pour mettre en fuite tout une population.

Vaincus dans les premières batailles que Champlain leur livra, ils reparaissaient bientôt avec une nouvelle audace. Épouvantés d'abord par nos armes à feu, commes les Indiens du Mexique et du Pérou par celles des Espagnols, ils ne tardèrent pas à apprendre l'usage de nos fusils, de nos canons, et s'en servirent avec habileté. Secondés par les Anglais, par les Hollandais,

qui regardaient d'un œil jaloux notre établissement en Amérique, ils finirent par écraser leurs ennemis les Hurons, et furent pour nous une cause perpétuelle d'inquiétudes et de luttes. Puis le jour arriva où, ayant vaincu, dispersé les autres tribus sauvages, ils furent eux-mêmes vaincus et dispersés par les forces toujours croissantes de la colonisation européenne.

C'est avec ces souvenirs historiques que je me dirigeais vers le village de Caughnawaga (au-dessus des rapides) traduit en français par Saut-Saint-Louis. Chemin faisant, je me dessinais à moi-même des costumes bizarres, des physionomies étranges. Je m'attendais au moins à voir dans le campement que j'allais visiter, quelque belle copie vivante de l'Œil-de-Faucon, du Bas-de-Cuir, ou des autres héros de Cooper. Mais j'avais compté sans la pierre ponce des années et de la civilisation qui efface tant de nuances diverses et polit tant d'aspérités.

En premier lieu, il faut vous avouer que, sur le sol de Caughnawaga, je n'ai vu ni l'ancien wigwam, ni même la cabane d'écorce qui lui a succédé, mais une longue ligne de maisons en bois, construites à peu près sur le même plan et dominées par une belle église qui ferait honneur à plus d'une de nos campagnes; au bord d'un fleuve, deux jeunes filles, aux cheveux flottants, au teint olivâtre, à l'œil noir, légèrement relevé du côté des tempes, sont assises dans une barque : deux

jeunes sauvages, me dis-je, et je m'avance avec mes compagnons de voyage pour les observer de plus près. Elles détournent la tête en riant comme des coquettes, et l'une d'elles s'écrie : « What seek the gentleman ? » Les malheureuses nous parlent déjà la langue de leurs maîtres. L'idiome de la perfide Albion nous poursuit jusqu'au milieu d'une tribu iroquoise.

Nous nous hâtons de quitter ces enfants dégénérés, et nous entrons dans le village, un village d'un millier d'âmes, plusieurs rues régulières, des vitres à toutes les fenêtres, un perron à chaque porte, des lits, des chaises, des meubles européens dans chaque chambre, pas la moindre apparence de vie primitive.

C'était un dimanche; la plupart des habitants erraient nonchalamment de côté et d'autre, ou causaient avec le voisin sur le seuil de leur demeure. Les hommes portaient des pantalons, de vrais pantalons en drap, et des vestes. Les femmes, un peu plus fidèles aux vieilles coutumes, avaient de lourds colliers et de longs pendants d'oreilles; à leurs jambes, une espèce de guêtre montant jusqu'aux genoux, sur le corps une camisole flottant autour de leur taille, serrée autour du col, et sur la tête un manteau en laine qui retombait au bas de leurs épaules. Mais en vain je cherchai dans les différents groupes épars sur mon chemin le type décrit par les premiers missionnaires, les traits kalmoucks qui ont

fait attribuer à juste titre, je crois, une origine asiatique à ces peuplades américaines. Ce que j'ai pu remarquer de plus caractéristique, ce sont des touffes de cheveux lisses et noirs, des yeux noirs taillés à peu près comme ceux des Chinois, un teint qui a la couleur d'un citron foncé, le tout altéré évidemment par un mélange de sang étranger depuis plusieurs générations. On nous conduit dans l'habitation d'un des principaux personnages du lieu, fils d'une belle demoiselle sauvage, qui lui a légué le nom sonore d'Ozónhiatchka, mais en même temps fils d'un Canadien d'origine française, qui lui a donné son nom de Lormier. M. Lormier a une belle maison bâtie en pierre de taille; au rez-de-chaussée, une boutique : au premier étage, un balcon, une large cuisine, un salon où il nous a servi un très-bon déjeuner. Il porte le gilet taillé en pointe, la redingote serrée à la taille, la cravate en satin, parle français, très-couramment et très-purement. S'il allait à Paris, personne en le voyant, ne s'aviserait de lui appliquer une de nos exclamations proverbiales : Quel Iroquois ! On le prendrait aisément pour un honnête marchand de province.

Je tombais de surprise en surprise, et, pour augmenter mes déceptions, en regardant la population de Saut-Saint-Louis, je me rappelais ce que les *Lettres édifiantes* ou d'autres relations de voyages m'avaient appris sur les mœurs des anciens Iroquois.

Jadis quand un enfant de cette tribu commençait à se mouvoir, son père lui mettait entre les mains un arc et des flèches pour qu'il s'exerçât à faire la guerre aux animaux en attendant qu'il la fît aux hommes.

Jadis, quand un Iroquois voulait se marier, il s'en allait trouver le père de celle qu'il désirait épouser, et lui adressait ces simples et énergiques paroles : « J'aime ta fille ! veux-tu me la donner, afin que les plus petites racines de son cœur s'enlacent au mien, de telle sorte que le vent le plus fort ne puisse les séparer ? »

Jadis, quand il célébrait les funérailles des guerriers qui avaient succombé sur le champ de bataille il s'écriait : « Os de mes ancêtres qui êtes suspendus au-dessus des vivants, apprenez nous à vivre et à mourir. Vous avez été braves, vous n'avez pas craint de piquer vos veines ; le maître de la vie vous a ouvert ses bras et vous a donné une heureuse chasse dans l'autre monde.

« La vie est cette couleur brillante du serpent qui paraît, disparaît plus vite que la flèche ne vole ; elle est cet arc-en-ciel que l'on voit à midi sur les flots du torrent ; elle est l'ombre d'un nuage qui passe.

« Os de mes ancêtres, apprenez au guerrier à ouvrir ses veines, à boire le sang de la vengeance. »

Jadis, quand un chef iroquois comparaissait devant un de nos gouverneurs français pour négocier un

traité de paix et réclamer ses prisonniers, il lui disait : « Prête l'oreille. Je suis la voix de mon pays. J'ai passé près du lieu où les Algonquins nous ont massacrés au printemps. J'ai passé vite et j'ai détourné les yeux pour ne point voir le sang de mes compatriotes, pour ne point voir leurs corps étendus dans la poussière. Ce spectacle aurait excité ma colère. J'ai frappé la terre, puis prêté l'oreille, et j'ai entendu la voix de mes ancêtres qui m'a dit avec tendresse : — Calme ta fureur, ne pense plus à nous, car on ne peut plus nous retirer des bras de la mort, pense aux vivants ; arrache au glaive et au feu ceux qui sont prisonniers. Un homme vivant vaut mieux que plusieurs qui ne sont plus. — Ayant entendu cette voix, je suis venu pour délivrer ceux que tu tiens dans les fers. »

Maintenant l'enfant de l'Iroquois, au lieu de s'essayer à tendre un arc, à lancer des flèches, à brandir le tomawk, barbote dans les rues avec les canards. Le jeune homme se marie très-bourgeoisement. On célèbre les funérailles des morts sans invoquer leur courage, et les fils de ceux qui parlaient un si fier langage à nos agents officiels s'inclinent avec respect devant un shériff et devant un officier anglais.

Quelques traits de caractère seulement distinguent encore cette peuplade dans la transformation qu'elle a subie : sa persistance à conserver l'usage de sa langue, son éloignement pour toute espèce de travail

régulier, et son horreur de la domesticité. Il y a cette grande différence de la race nègre et de la race indienne de l'Amérique du nord, que les nègres se plient en peu de temps aux habitudes les plus serviles, et qu'il n'y a pas d'exemple qu'un Indien ait jamais consenti à entrer dans une maison pour y faire l'office de valet. Le labeur agricole même lui répugne par la continuité d'attention qu'il exige. Les habitants de Caughnawaga possèdent de vastes champs faciles à défricher ; chacun d'eux a près de sa maison un terrain qu'il serait facile de convertir en jardin. Mais jusqu'à présent toutes les suggestions qu'on leur a données à cet égard sont restées à peu près inutiles. Ils ne cultivent qu'un peu de maïs, se livrent à la chasse, à la pêche, et, après tout, préfèrent la misère avec l'indolence à l'aisance matérielle qu'ils acquerraient par le travail.

Les missionnaires sont seulement parvenus à les déterminer à apprendre quelque métier de menuisier ou de tailleur; et ces métiers, ils les exercent à leurs heures, selon leur libre volonté, avec une entière indépendance. Les femmes, plus actives, façonnent divers ouvrages en peaux, des mocassins, des étuis, des boîtes qu'elles couvrent de broderies en grains de couleur ou en poil d'orégnal, et qu'elles vont vendre dans les villes voisines. Elles dessinent elles-mêmes ces broderies avec une habileté remarquable.

Elles possèdent le secret de teindre avec le suc de certaines plantes les matériaux qu'elles emploient, et leur donnent un éclat extraordinaire.

A l'église, j'ai pourtant retrouvé une réunion qui ne ressemblait en rien à celles que l'on voit en Europe. Les mêmes hommes que j'avais rencontrés se promenant tête nue devant leur demeure, n'arrivaient à l'office religieux qu'en s'affublant la tête d'une couverture de laine blanche qui leur enveloppe la face et les épaules. Les femmes s'avancent avec le même manteau ; les plus riches et les plus élégantes remplacent cette couverture blanche par une large pièce de drap carrée, verte ou noire, ornée de sa lisière, que les Anglais fabriquent exprès pour ces belles sauvagesses. Les deux sexes forment dans l'église deux chœurs séparés, et chantent tour à tour les psaumes d'un ton nasillard et avec des cris de fausset qui font frémir les oreilles. Vous avez souvent ri de la façon dont j'entonnais dans mon audace quelque grand air d'opéra ; mais à côté des choristes de Caughnawaga, je suis un Mario, un Dupré. Ceux qui ont l'honneur de s'associer à ce concert, trônent dans les bancs ; les autres, après être restés un instant à genoux, s'accroupissent par terre le long de la nef. Du haut de la tribune où nous étions assis c'était un curieux spectacle de voir cette masse d' hommes et de femmes voilés, de la même façon, dans un manteau de la

même forme. On eût dit une communauté de pénitents blancs et de pénitents noirs.

Cette tribu d'Iroquois est convertie à la foi depuis un siècle et demi, et malgré l'ambition des sociétés bibliques, le dogme du protestantisme n'a pu pénétrer parmi eux.

Le prêtre de leur paroisse, M. Marcoux, est établi là depuis trente-sept ans. C'est le même qui envoya à M. de Chateaubriand un vocabulaire iroquois, que l'illustre auteur des *Martyrs* a imprimé textuellement dans son *Voyage en Amérique*. Depuis cette époque, M. Marcoux a considérablement développé ce travail philologique. Il a fait un dictionnaire complet et une grammaire raisonnée de la langue iroquoise, deux volumes in-folio, qui, sans doute, ne verront jamais le jour, qui jamais ne seront loués dans un journal ni analysés dans une société scientifique. Mais ils serviront d'élément d'instruction aux jeunes missionnaires appelés à exercer leur apostolat dans ces lointaines régions, et l'humble prêtre qui a, mot à mot, par une longue suite de recherches et d'études, composé ces deux ouvrages, ne demande pas une autre récompense de son patient labeur.

M. Marcoux se plaît à louer les qualités des habitants de Saut-Saint-Louis, qu'il connaît mieux que personne, et dont il est justement vénéré. Ils sont, me disait-il, d'un caractère doux et docile. Quoique por-

tés par leur tempérament à l'indolence, ils savent, quand il le faut, surmonter ce penchant. Nulle école n'a été encore établie dans le village. Cependant tous ces Iroquois ont une instruction élémentaire dont beaucoup de nos paysans sont dépourvus. Avec un petit livre en langue iroquoise, rédigé par les missionnaires, avec un modèle d'écriture, ils apprennent eux-mêmes à lire et à écrire. Ils apprennent aisément aussi le catéchisme publié à Montréal dans leur idiome et observent avec ponctualité les pratiques de la religion. En bon chrétien, j'ai dû me réjouir de recueillir ces détails. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à quatorze cents lieues de la France, au nord de l'Amérique, j'espérais voir une vraie tribu de sauvages, et je n'ai vu qu'une agglomération d'individus qui, sauf le mocassin brodé ou non brodé, la couverture en laine blanche, et quelques traits un peu hétérogènes, ne feraient pas grande disparate avec un bon nombre de nos villageois d'Europe.

VI.

QUÉBEC.

Le cours du Saint-Laurent. — La terrasse de Durham. — Aspect de la ville. — Singuliers contrastes. — M. Duberger et M. By. — Premiers souvenirs historiques. — Jacques Quartier. — Questions d'étymologie. — Premiers essais de colonisation. — Guerre et désastres. — Héroïsme du malheur. — Siége de Québec. — Wolf et Montcalm. — Défaite de la France dans le Canada. — Environs de Québec. — Les chutes de Montmorency. — Littérature. — Commerce.

Je vais peut-être vous sembler bien prétentieux, avec quelques bribes de science d'emprunt, j'ai peur de voir éclore sur vos lèvres, à mon apparent pédantisme, un de ces sourires au fond desquels surgit le léger dard d'une épigramme. Il faut pourtant que je mesure très-gravement ce fleuve du Saint-Laurent, sur lequel je viens de faire une centaine de lieues, que je vous donne des chif-

fres, quoique je n'aie jamais eu aucun penchant pour les chiffres, et que je les trouve encore plus désagréables depuis mon arrivée en Amérique.

Sachez donc, si toutefois vous ne le savez déjà, que ce Saint-Laurent, sur lequel je me suis déjà embarqué trois fois, a, de sa source à son embouchure, du lac Supérieur au cap Chat, deux mille cent vingt milles de longueur, c'est-à-dire environ sept cent dix lieues. A Karamouska, sa largeur est de vingt milles, au cap Chat de quarante milles, et au cap Rosier où il se confond avec l'Océan, ses deux rives sont à trente lieues l'une de l'autre. Dans cette immense étendue, il passe par diverses vicissitudes, et porte différents noms, comme ces souverains qui, à leur titre royal, joignent celui de ducs et seigneurs de plusieurs principautés.

D'abord avant d'entrer dans le lac Supérieur, il s'appelle le fleuve Saint-Louis. De là il tombe dans le lac Huron par le canal de Sainte-Marie. En quittant le lac Huron, il prend le titre de rivière de Sainte-Claire, et se jette dans le lac du même nom. De là il s'avance vers le lac Erie, et s'appelle le Détroit. Au sortir du lac Erie, il se jette, avec le nom pompeux de rivière Niagara, dans le lac Ontario. A Kingston, il s'appelle le Kataraqui ou l'Iroquois, traverse le lac Saint-Louis, et enfin, près de Montreal, devient le Saint-Laurent.

De Montréal à Québec, ce grand fleuve qui, d'un

côté, touche, par les lacs que je viens de vous citer, par le Mississipi, au golfe du Mexique, et de l'autre, aux glaces du Groënland, ce grand fleuve est triste, comme toutes les grandeurs de ce monde. Il n'a point pour se distraire, dans sa longue route, les verts vignobles, les coteaux pittoresques, les châteaux du Rhin peuplés de légendes, ni les anciens manoirs féodaux et les puissantes villes et la variété des races du Danube. Il n'est point égayé, comme le Rhône, par un beau ciel méridional, par une vive et joyeuse population. Il n'a même plus, comme les fleuves du Nord, ces hautes forêts qui jadis entouraient sa royauté d'un voile solennel. Ces forêts ont été sapées par la hache du bûcheron, équarries sur les lieux mêmes, liées en radeaux. Il les a lui-même patiemment portées jusqu'à la mer pour qu'elles servent à faire des mâts de navire et des maisons aux Anglais. Çà et là seulement, au bord du sol qu'il arrose, s'élèvent, comme un vestige de sa primitive splendeur, quelques arbres épars, quelques bois ménagés par un propriétaire économe. Çà et là apparaît une longue ligne de maisons basses, petites, séparées l'une de l'autre par un enclos, égrenées sur la plage, comme la semence tombant d'une main avare, et formant, sur un cordon de plusieurs lieues, une ville ou un village par l'anneau de l'église.

Le plus souvent, les rives du Saint-Laurent sont

nues et plates, couvertes de joncs ou de touffes d'herbe qui se courbent sous le vent avec un son plaintif. On n'y voit point, comme dans les plaines de la Hollande, les génisses au poil luisant, au large poitrail, lever la tête et regarder d'un œil curieux les passants. On n'y voit point, comme dans les *pustas* de la Hongrie, bondir les troupeaux d'étalons ardents et de cavales sauvages. Quelques vaches d'une race chétive, comme celles d'Islande, broutent, avec fatigue, les plantes humides dont elles tirent à peine assez de suc pour remplir leurs mamelles. Quelques nuées d'oiseaux de passage s'abattent un instant dans ces froides prairies, puis reprennent leur essor et poursuivent leur vol.

Et le fleuve coule à flots lents, réguliers, sans s'égarer en de capricieux méandres, sans rencontrer un obstacle, sans jouer, comme nos folles rivières d'Europe, avec un roc ou un massif d'arbres. Majestueux et sévère, il s'en va, entre ses rives silencieuses, sans rien changer à son allure, recevant, sans émotion, les nombreux cours d'eau qui viennent tomber dans son bassin, enlaçant une île de deux bras impassibles, rasant, avec la même indifférence, le sable de la grève solitaire ou les quais de la ville marchande. On dirait d'un robuste et consciencieux ouvrier qui ne pense qu'à remplir sa tâche, d'un vieillard qui dédaigne les aventureuses fantaisies de la jeunesse ou d'un censitaire attardé qui n'a point de temps à perdre

pour s'affranchir du lourd tribut qu'il doit porter à l'Océan. Au mois de novembre, à la fin du jour, quand les nuages précoces de l'automne s'étendent sur cette morne nature avec les ombres du soir, je ne connais pas de scène plus mélancolique, pas de tableaux d'un effet plus imposant et plus religieux que celui de ce géant des fleuves, assoupli entre quelques brins d'herbes, et suivant à travers l'obscur espace, dans sa muette obéissance, la ligne que Dieu lui a tracée.

Mais voici que tout à coup les plaines s'élèvent et deviennent des collines ondulantes ou escarpées, les unes revêtues d'un rideau de sapins, les autres parsemées d'habitations agrestes, surmontées d'un clocher d'église, qui sert de point de reconnaissance aux bateliers. Quelques rivières se précipitent en mugissant dans le fleuve, celles-ci portent le nom illustre de Jacques Quartier, qui y passa l'hiver de 1536; celle-là descend du cap Rouge; cette autre qui bouillonne et écume, comme si elle s'élançait, ainsi que les Geysers, d'un foyer volcanique, s'appelle la Chaudière.

A l'horizon apparaissent de chaque côté du fleuve des masses confuses qui semblent surgir du sein des ondes pour se noyer dans une brume vaporeuse. Peu à peu leurs formes indécises se dessinent au regard. L'étranger les observe avec surprise, et le Canadien

les salue avec amour. A droite, c'est la pointe de Lévy, à gauche le cap Diamant, dominé par la citadelle de Québec, griffe de lion de l'Angleterre, Gibraltar britannique du nouveau monde.

Une de ces singulières voitures canadiennes, qu'on appelle des *cabs*, boîte carrée qui se balance sur deux roues, m'a conduit rapidement de l'embarcadère à l'hôtel Saint-George. A quelques pas de là est la vaste terrasse, construite par lord Durham, au pied des bastions, sur l'emplacement jadis occupé par le fort Saint-Louis. J'ai couru sur cette terrasse dès mon arrivée, et j'y suis resté, je ne sais combien de temps, absorbé dans un de ces rêves où l'on oublie la fuite des heures. Que je vous ai souhaitée là avec votre enthousiasme pour les beautés de la nature! que j'aurais voulu vous voir appuyée sur la balustrade et contemplant l'immense panorama qui s'offrait à mes yeux!

Non, je ne dirai pas, comme quelques écrivains, que c'est le plus beau point de vue du monde; malgré l'admiration qu'il m'inspire, je ne puis oublier celle que j'ai éprouvée en d'autres contrées. Mais c'est, sans aucun doute, l'un des spectacles les plus saisissants, les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer.

Autour de moi, la ville descendant en pente abrupte jusqu'au bord du fleuve, s'alignant le long des eaux, enlaçant dans sa nature, bigarrée de toutes

sortes de couleurs, les flancs d'un promontoire, en face l'amphithéâtre de la pointe de Lévy, avec ses gradins de maisons blanches, ses champs et ses bois. A gauche, le large ravin par lequel la rivière Saint-Charles se joint au Saint-Laurent, le riant village de Beauport qui, le long de la colline, se déroule, comme un chapelet de nacre, jusqu'aux chutes de Montmorency; à quelque distance, l'île d'Orléans, une île de sept milles de longueur sur cinq de largeur, qui renferme cinq belles paroisses, et que le fleuve, dans sa puissance, embrasse comme un grain de sable; à l'horizon, les sombres rives du cap Tourment, première chaîne des sauvages montagnes qui s'étendent jusqu'aux neiges éternelles des régions polaires, et de quelque côté que mon regard se tourne, le fleuve, calme et superbe, qui s'en va d'ici, avec ses chaloupes, ses goëlettes, ses bâtiments à trois mâts, se marier à la mer, comme un roi dans toute la pompe de son pouvoir.

Peu de villes offrent à l'observateur autant de contrastes étranges que Québec, ville de guerre et de commerce perchée sur un roc comme un nid d'aigle, et sillonnant l'Océan avec ses navires, ville du continent américain, peuplée par une colonie française, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Écosse, ville du moyen âge par quelques-unes de nos anciennes institutions, et soumise aux

modernes combinaisons du système représentatif, ville d'Europe par sa civilisation, ses habitudes de luxe et touchant aux derniers restes des populations sauvages et aux montagnes désertes, ville située à peu près à la même latitude que Paris, et réunissant le climat ardent des contrées méridionales aux rigueurs d'un hiver hyperboréen, ville catholique et protestante où l'œuvre de nos missions se perpétue à côté des fondations des sociétés bibliques, où les jésuites bannis de notre pays trouvent un refuge assuré sous l'égide du puritanisme britannique.

Même contraste dans la disposition des rues et la structure des habitations. Québec est divisé en deux parties : ville haute et ville basse. Dans la première, sont les grands hôtels, les magasins de luxe, les rentiers et les fonctionnaires; dans la seconde, les ouvriers, les marchands, les bateliers. On va de l'une à l'autre par des avenues étroites, tortueuses. On descend du large quartier de l'évêché dans de sales ruelles bordées de petites maisons dont l'extérieur donne une triste idée de la situation matérielle de ceux qui les occupent. Au dehors des remparts s'étendent de vastes faubourgs qui sont un indice de prospérité. Au mois de mai 1845, le faubourg Saint-Roch fut dévasté par un incendie; un mois après, jour pour jour, le faubourg Saint-Jean fut abîmé dans le même désastre. L'un et l'autre ont été, dans l'espace de

trois années, entièrement et solidement rebâtis en briques.

Avec ses accidents de terrain, sa variété de construction, et je ne sais quelle teinte grise répandue sur son ensemble, Québec m'a rappelé plus d'une fois l'aspect de plus d'une vieille ville de France ou d'Allemagne. Les voyageurs se complaisent dans la diversité d'images de cette noble cité, et ses bons habitants parlent avec un naïf orgueil de leurs anciens monuments, de leur citadelle, surtout des sites romantiques qui les environnent. Ils aiment à servir de guides à l'étranger dans ces lieux dont ils sont fiers, et lorsqu'ils les conduisent d'escarpement en escarpement, ils étudient son émotion dans l'accent de sa voix, ils cherchent dans son regard l'éclair de l'enthousiasme. Ne pas admirer comme eux, c'est les déconcerter et les affliger.

A propos de cet amour des citoyens de Québec pour leur ville, on m'a conté une histoire à joindre à toutes ces histoires de *sic vos non vobis* illustrées par le génie de Virgile. L'un d'eux employé aux travaux du génie et français d'origine, il s'appelait M. Duberger, s'était tellement passionné pour sa noble cité qu'il résolut d'en faire le plan en relief. L'œuvre entreprise, il la poursuivit pendant de longues années, avec une patience infatigable et une rare habileté. Pas une élévation de terrain, pas une muraille qui ne fût par lui

mesurée et reproduite à sa place dans ses justes proportions, avec la stricte exactitude d'un calcul géométrique. De quartier en quartier, de rue en rue, d'édifices en édifices, il en était venu enfin à composer en plusieurs compartiments qui se rejoignaient au moyen d'un mécanisme, un Québec en miniature, un Québec complet.

Ce long et difficile ouvrage était achevé lorsqu'un capitaine anglais, M. By, vint le voir et en parut émerveillé. Après avoir comblé d'éloges l'ingénieux artiste, il lui demanda s'il ne pensait pas à retirer le bénéfice qu'il devait naturellement attendre de tant d'heures, de tant de veilles employées à une telle tâche. M. Duberger répondit que l'idée ne lui était jamais venue de faire une spéculation d'un travail auquel il s'était dévoué avec amour, et qu'il avait poursuivi avec joie; que sa récompense serait de le voir apprécié de ses concitoyens, et de le léguer à son fils comme un exemple de sa persévérance.

Quelques jours après, M. By revient le trouver et lui dit : « Je vais partir pour l'Angleterre, je suis sûr que votre plan serait estimé à un très-haut prix à Londres. Si vous voulez me le confier et me permettre d'en disposer dans vos intérêts, je me fais fort d'obtenir pour vous soit l'avancement que vous méritez pour une telle preuve de talent, soit une rémunération pécuniaire.

L'honnête Duberger, qui n'était pas riche, qui n'oc-

cupait qu'un modeste emploi et qui avait des enfants à élever, se laisse séduire par ces offres, par les témoignages de dévouement qui les accompagnaient, emballe les diverses parties de son œuvre, les confie à son généreux protecteur, et se met à faire une autre construction plus aisée mais moins solide que celle qu'il venait d'abandonner, la construction de plusieurs beaux châteaux en Espagne.

Pendant qu'il se promenait ainsi gaiement dans la région des songes, M. By annonçait dans la capitale de la Grande-Bretagne qu'il avait, lui, M. By, dans les loisirs de sa vie de garnison, dessiné, composé dans tous ses détails le plan en relief de Québec, et en montrait avec une aimable satisfaction les différentes pièces à ses chefs, aux hommes de l'art et aux curieux. Cependant il s'agissait de rajuster ces pièces disjointes pour en former un ensemble complet, et par malheur, M. By avait, dans la précipitation de sa conquête, oublié d'apprendre le mécanisme inventé par M. Duberger. Mais une fois engagé dans la voie de la trahison, une perfidie de plus ne devait pas embarrasser sa conscience. Il écrit donc au confiant artiste de Québec que son œuvre excite une admiration universelle, qu'il ne lui manque plus pour en obtenir le prix qu'il lui a promis que de pouvoir la présenter dans son unité. Courrier par courrier, M. Duberger lui adresse une explication détaillée à l'aide de laquelle

M. By rejoint la citadelle à l'église, la haute ville à la basse ville et invite tous ceux dont il voulait gagner les bonnes grâces à venir observer son travail. Cette fois, il fut pleinement récompensé de sa belle invention. Les ingénieurs vantèrent ses connaissances mathématiques; ses chefs le signalèrent comme un officier d'un rare mérite. Il obtint immédiatement un grade supérieur et plusieurs autres témoignages de distinction.

Tandis qu'il jouissait de son triomphe, le pauvre M. Duberger était frappé d'une paralysie qui bientôt le conduisit au tombeau. Son fils ne sachant ce qui se passait à Londres ne pouvait réclamer l'héritage qui lui avait été si indignement ravi. Quelques années plus tard, M. By revenait au Canada avec le rang de colonel et fondait, sur les rives de l'Ottawa une ville qui s'appelle glorieusement *Bytown* (la ville de By).

Sur la pente des collines, et dans la plaine couverte des maisons de Québec, ce qui m'intéressait surtout, ce que j'aimais à retrouver, c'étaient, il n'est pas besoin de vous le dire, les traces de la France, les traditions de notre histoire depuis le hardi Jacques Cartier jusqu'au brave et infortuné Montcalm.

En 1534, Jacques Cartier avait, avec deux navires de soixante tonneaux, exploré les parages de Terre-Neuve, pénétré jusqu'au golfe du Saint-Laurent. L'année suivante, il s'embarquait de nouveau pour les

mêmes régions. Cette fois, par la protection spéciale de François Ier, il avait sous ses ordres trois bâtiments que le plus modeste armateur oserait aujourd'hui à peine avouer. C'était l'*Hermine* de cent tonneaux, la *Petite Hermine* de soixante, et l'*Émerillon* de quarante. En ce temps-là, on comptait un peu moins sur la force de la charpente nautique et un peu plus sur la grâce de Dieu. On n'avait que de petits chantiers et de pauvres arsenaux, mais avant de partir, on prenait la religieuse précaution qui est ainsi relatée en tête du récit de l'honorable marin :

« Le dimanche, jour et feste de la Pentecoste, seiziesme jour du mois, du commandement du capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçurent tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo, après lequel, après avoir reçu, furent nous présenter au chœur de ladite église devant révérend père en Dieu, Monsieur de Saint-Malo, lequel en son estat épiscopal nous donna sa bénédiction. »

Le 8 septembre, Jacques Cartier, ayant remonté le fleuve Saint-Laurent, jusqu'au delà de l'île d'Orléans, arrivait dans une baie formée par une rivière à laquelle il donna le nom de Sainte-Croix.

« Auprès d'icelui lieu, dit-il, dans sa narration, y a un peuple dont est seigneur Donnaconna et y est sa demeurance, laquelle se nomme Stadaconé, qui est aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et bien

fortifiante, pleine de moult beaux arbres de la nature et sorte de France, comme chênes, ormes, fresnes, noyers, pruniers, ifs, cèdres, vignes, aubépines qui portent fruits aussi gros que prunes de Damas, et autres arbres sous lesquels croît aussi bon chanvre que celui de France, lequel vient sans semence ni labeur. »

Cette rivière Sainte-Croix, que Jacques Cartier choisit pour abriter deux de ses navires pendant qu'il se dirigeait avec l'*Émerillon* et des barques vers Hochelaga, est celle que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de rivière Saint-Charles. Stadaconé occupait l'emplacement actuel d'un des faubourgs de Québec, et le seigneur Donnaconna était dans ce pays le précurseur de la reine Victoria.

Comment de Stadaconé on a fait Québec, voilà de ces questions dignes d'occuper les veilles d'un esprit ambitieux, des questions dont le choix seul indique un homme de race scientifique et dont l'étude opiniâtre peut le conduire triomphalement, par un défilé de dilemmes et une forêt de citations, jusqu'au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Depuis que je suis dans le Canada, je ne vous ai pas encore dit un mot de l'origine de ce dernier nom, autre problème qui pourrait donner lieu à plusieurs beaux arguments et se dresser fièrement sur toute la longueur d'un in-folio. Ne vais-je pas d'une façon déplo-

rable, baisser dans votre estime, si je vous avoue que je ne me sens pas le courage de m'aventurer dans ces épineuses régions, et qu'au laurier immortel qu'on peut y cueillir, je préfère le stérile plaisir de regarder le reflet des rayons de la lune dans les eaux du Saint-Laurent?

Cependant, pour vous montrer que je ne suis pas tout à fait aussi ignorant que vous pourriez le croire d'après cette confession, je vais vous dire très-brièvement ce qu'il serait aisé de délayer en plusieurs pages.

En ce qui concerne le Canada, le père Hennepin et La Potherie racontent pertinemment que des Espagnols ayant les premiers touché à cette contrée, s'écrièrent, à l'aspect de ses champs incultes, de ses montagnes froides : *Cabo de nada* (cap de rien); d'où nous avons fait bien vite, avec notre habitude d'altération, Canada. D'autres écrivains prétendent que ce mot vient du mot indien : *Kanata*, lequel signifie : amas de cabanes. Je serais fort tenté d'adopter cette dernière hypothèse, mais je me trouve arrêté par un autre savant, le père Ducreux (Creusius), qui s'occupait de notre colonie dès sa fondation, et qui me dit : *De etymologia vocis* CANADA, *nihil satis certi potui comperire* (je ne puis rien rapporter d'assez certain sur l'étymologie du mot *Canada*).

Le plus sage est peut-être de s'en tenir à ce dernier doute.

Quant à l'étymologie du mot Québec, La Potherie raconte qu'après avoir dépassé l'île d'Orléans, les matelots de Cartier, en apercevant un cap élevé s'écrièrent : *Quel bec!* ou *qué bec* dans le patois normand, et que de là est venu le nom de notre ancienne capitale canadienne.

Charlevoix a une autre opinion qu'il justifie par un détail topographique. Québec, dit-il, est placé sur le fleuve le plus navigable de l'univers. Mais au-dessus de l'île d'Orléans, il se rétrécit tout à coup de telle sorte qu'il n'a plus qu'un mille de largeur. C'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de Québec, qui, en langue algonquine, signifie *rétrécissement*. Les Abennaquis le nomment Québec, qui veut dire *ce qui est fermé*, parce que, de l'entrée de la petite rivière de la Chaudière, par où ces sauvages venaient à Québec du voisinage de l'Acadie, la pointe de Lévi cache entièrement le canal du Sud; l'île d'Orléans cache celui du Nord, de sorte que le port de Québec ne paraît de là qu'une grande baie.

Cette fois que vous en savez suffisamment, j'espère, sur la formation de ces deux noms, je clos ma parenthèse érudite et reprends mon récit.

Le Canada dont Cartier avait, dans ses relations, révélé l'étendue et les ressources, n'avait servi d'abord qu'à fournir des pelleteries à quelques corporations de négociants. Pas un essai sérieux de colonisation n'y

avait été fait, et, au commencement du XVIIe siècle, on l'abandonnait pour se porter vers les plages plus tempérées de l'Acadie .(aujourd'hui la Nouvelle-Écosse). M. de Monts, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, ayant obtenu le privilége exclusif de la traite, depuis Terre-Neuve jusqu'au cinquantième degré de latitude, équipa, à l'aide de plusieurs négociants, quatre navires, partit avec Champlain et M. de Poitraincourt, un des fils de cette vaillante noblesse française, dont le blason s'est fait sur nos champs de bataille, dont le nom se retrouve à toutes les époques dans l'histoire de nos œuvres mémorables.

La flottille, partie du Havre en 1604, côtoya la presqu'île acadienne jusque dans la baie de Fundy et entra dans un vaste bassin entouré de riantes collines. Le baron de Poitraincourt obtint la concession de cette rade, et y forma un établissement auquel il donna le nom de Port-Royal (maintenant Annapolis). De Monts continua sa route avec Champlain, découvrit la rivière Saint-Jean, atteignit une petite île fertile à laquelle il donna le nom de Sainte-Croix (aujourd'hui Boom-Island) et y fixa sa colonie. La culture de la terre, le commerce d'échanges avec les indigènes, qui avaient reçu amicalement nos compatriotes, semblaient assurer le succès de cette nouvelle expédition. Grâce à l'intelligence, à l'activité de Lescarbot, qui dirigeait les colons par ses conseils, et les encoura-

geait par son exemple, l'établissement de Port-Royal était, après deux années de travaux, en voie de prospérité, quand soudain il fut frappé de deux coups mortels. Toutes les pelleteries qu'il avait amassées lui furent enlevées par les Hollandais. En même temps, les négociants de Saint-Malo, ayant obtenu la révocation du privilége accordé à M. de Monts, il fallut abandonner une entreprise dont on pouvait avec raison attendre un heureux résultat.

Cependant Poitraincourt n'était pas homme à se laisser abattre par un échec. De retour en France, il forma une association avec de riches négociants de Dieppe, et, en 1610, repartit gaiement pour l'Acadie avec des artisans et des cultivateurs.

L'assassinat de Henri IV renversa une nouvelle fois ses espérances. Les jésuites obtinrent de Concini, le tout-puissant ministre de Marie de Médicis, un ordre qui enjoignait à Poitraincourt de les admettre comme missionnaires dans sa colonie. A cette nouvelle, les négociants protestants avec qui il s'était associé rompirent leur traité. Ils furent remplacés par la marquise de Guercheville, qui fit armer à ses frais un bâtiment pour les jésuites et en donna le commandement à M. de La Saussaye.

Par malheur l'Angleterre, qui ne tolérait qu'avec peine notre conquête du Canada, n'était pas d'humeur à souffrir celle de l'Acadie. Elle réclamait la possession

du pays jusqu'au quarante-cinquième degré de latitude. En vertu de cette prétention, le capitaine Argalt, après s'être emparé du point sur lequel La Saussaye venait de débarquer, après avoir capturé ou dispersé ses équipages, partit avec trois vaisseaux et s'en alla dévaster l'établissement de Sainte-Croix, puis celui de Port-Royal. Poitraincourt, atterré par cette dernière catastrophe, se retira en France, et fut tué sous les murs de Château-Thierry, dans les troubles qui éclatèrent à l'époque du mariage du roi.

Pendant ce temps, Champlain était retourné dans le Canada. En 1608, il construisit la première habitation française de Québec, un bâtiment à deux étages, entouré de fossés, servant à la fois d'arsenal et de logement aux ouvriers et aux soldats. Douze ans après, il jetait là les fondements du château Saint-Louis, qui devint la résidence du gouverneur et qu'un incendie a détruit en 1834.

Dans la même année, les récollets, les premiers missionnaires qui vinrent de France prêcher le catholicisme aux sauvages, élevaient un couvent sur les bords de la rivière Saint-Charles. La population de Québec ne se composait pas alors de plus de cinquante Européens. Mais tel était, dit M. Garneau, l'esprit de dévotion en France que différents ordres religieux purent, par les libéralités des personnes pieuses, élever au milieu des forêts du Canada, qu'ils

étaient obligés de défricher, de vastes établissements d'éducation et de bienfaisance qui font encore aujourd'hui l'honneur de ce pays. La différence de caractère du peuple anglais et du peuple français se dessinait dans les régions américaines par le contraste de ces institutions. Tandis que nous érigions des couvents, le Massachusets construisait des navires qui devaient faire le commerce du monde.

En 1628, le sol canadien fut labouré pour la première fois avec des bœufs. Jusqu'à cette époque, la plupart de nos colons avaient été employés à la recherche, à l'achat des pelleteries.

Mais que pouvait faire Champlain avec tout son courage et son intelligence, dans l'abandon où le laissait la France, au milieu des obstacles dont il était entouré, dans les périls qui sans cesse le menaçaient?

La guerre ayant de nouveau éclaté entre la France et l'Angleterre, tandis que le superbe Buckingham marchait au secours des huguenots de la Rochelle, l'Angleterre lançait à la fois dix-huit vaisseaux sur nos possessions d'Amérique. Un calviniste français, David Kertk, de Dieppe, fut chargé de prendre Québec. Arrivé à Tadoussac[1], il écrivit à Champlain qu'il connaissait la disette de sa colonie, que, posté à l'entrée du fleuve, il arrêterait tous les secours qui pourraient

[1] A l'embouchure de la rivière de Saguenay dans le Saint-Laurent.

lui être envoyés et qu'il lui conseillait de capituler. Champlain répondit d'un ton si fier à cette lettre, que Kertk, le jugeant mieux armé et mieux approvisionné qu'il ne l'avait cru, n'osa venir l'attaquer.

La petite cité de Québec était pourtant dans la disette. Ses habitants se trouvèrent réduits à une ration de sept onces de pain par jour, et il n'y avait pas cinquante livres de poudre dans les magasins.

Un convoi qui leur arrivait, sous le commandement d'un bon officier, fut capturé par M. de Kertk. Il n'y avait plus rien à attendre de la France avant plusieurs mois, et il fallait passer l'hiver. Champlain acheta du poisson des Indiens, et envoya chez les sauvages une partie de ses gens pour ménager ses provisions.

L'hiver fut long et rude, et nos colons souffrirent cruellement. Champlain souffrait comme eux et leur donnait l'exemple de la résignation. Dès que la neige commença à fondre, les pauvres gens s'en allèrent dans les bois cueillir des racines pour apaiser leur faim. On attendait les navires de France, et chaque jour, à chaque instant, les regards se tournaient vers le golfe. Soudain, un cri de joie retentit dans la ville : Une voile ! une voile ! *A sail! a sail!* Voilà le secours tant désiré. Voici le drapeau de la patrie. Voici la fin des amères douleurs ! Hélas ! non, cet étendard qui flotte sur les eaux est celui de l'ennemi. Ces trois navires voguant derrière la pointe Lévi sont ceux de

Kertk, qui, comme un vautour sans pitié, vient fondre sur sa proie sans défense.

Toute tentative de lutte était impossible; il fallut se rendre. Québec n'avait pas plus de cent habitants. On comprenait alors si peu, dans les conseils du roi, l'importance de la conquête du Canada, qu'en la réclamant des Anglais, Louis XIII obéissait moins à une pensée d'intérêt matériel qu'à un sentiment religieux, au pieux désir de propager dans ces contrées l'enseignement du catholicisme. Les Anglais rendirent Québec en 1632; Champlain y revint avec plusieurs prêtres.

Sur les pentes encore sauvages du cap Diamant, un jésuite, fils du marquis de Gamache, bâtit un collége; la duchesse d'Aiguillon y fonda un hôpital, et une jeune veuve, madame de La Peltrie, y établit le couvent des Ursulines. A Québec, comme à Montréal, notre colonisation se formait par les anneaux d'or des œuvres de bienfaisance.

En 1657, les immenses régions désignées sous le nom de Nouvelle-France furent érigées en vicariat apostolique, trois ans après en évêché. Le premier évêque du Canada fut un homme d'une haute naissance et d'une ardente piété, M. de Laval-Montmorency; il fonda le séminaire de Québec, le dota de plusieurs domaines qu'il acheta de ses propres deniers, et l'unit à la communauté des Missions étrangères de Paris.

Je n'essayerai pas de vous raconter les détails de l'histoire de notre colonie, depuis cette époque jusqu'à la guerre de Sept ans, triste et pénible histoire de querelles religieuses, de rivalités de pouvoir entre les évêques et les gouvernants, de luttes incessantes contre les Indiens et contre les Anglais ; triste histoire rehaussée pourtant par de nobles faits d'armes, par de brillantes entreprises, illustrée par les voyages de nos missionnaires canadiens qui, au nord, découvraient le Saguenay, et s'avançaient jusqu'à la baie d'Hudson, qui, au sud, s'en allaient, par les lacs, jusque dans la vallée du Mississipi, et dotaient notre pays de cette magnifique contrée de la Louisiane, que nous n'avons pas su garder.

Toutes ces batailles, dans lesquelles les habitants du Canada suppléaient par leur bravoure à leur faiblesse numérique, toutes ces nouvelles explorations où nos prêtres prenaient possession d'un nouveau domaine, au nom de la croix et du roi, ne faisaient qu'irriter de plus en plus l'ambition des Anglais et enflammer en eux l'ardent désir de prendre ou de ruiner notre colonie. Il ne leur fallait qu'une occasion favorable pour se jeter, les armes à la main, sur le Canada ; la guerre de 1744 la leur donna. Cette guerre fit éclater la passion des colonies anglaises de l'Amérique contre les Canadiens, passion qui exaltait jusqu'au grave Franklin, qui s'écriait : « Point de repos à espé-

rer pour nos treize colonies tant que les Français seront maîtres du Canada. » Cette guerre, que l'Angleterre soutenait de toutes ses forces, fut à peine interrompue en Amérique par le traité d'Aix-la-Chapelle. Elle se raviva bientôt avec une nouvelle ardeur; elle amena les troupes anglaises aux portes de Québec; elle leur livra le Canada.

Avant d'en venir à cette fatale conclusion, arrêtez-vous un instant avec moi sur les événements qui l'ont précédée. Votre cœur sera ému de tout ce que nos concitoyens ont souffert dans cette longue lutte, et l'héroïque constance qu'ils y ont déployée.

Je ne crains pas de dire que l'histoire de nos dernières batailles dans le Canada est une des pages les plus glorieuses de nos annales militaires, et que jamais peut-être on ne vit une si faible population se défendre avec tant d'opiniâtreté, pendant plusieurs années, contre des armées considérables et remporter tant de succès.

Pour apprécier la valeur des Canadiens dans les campagnes de 1757 et 1758, il faut dire quelles étaient leurs ressources et quelle était la force de leurs adversaires. Tandis que, pour écraser la domination de la France en Amérique, lord Chatham armait les plus grands vaisseaux et rassemblait sur les frontières du Canada une armée de soixante mille hommes, le ministère français n'accueillait qu'avec impatience les dépêches de

Vaudreuil, de Montcalm, qui lui demandaient les secours les plus indispensables, et ne répondait quelquefois à leurs cris d'alarme que par de froides observations. Souvent il se plaignait du chiffre trop élevé des traites qu'il était sommé d'acquitter. « Dans les temps ordinaires, disait-il, le Canada ne coûtait à la France que dix à douze cent mille livres par an. Depuis le commencement des hostilités, les frais qu'il nécessite ont monté graduellement à six, sept, huit millions. » Là-dessus le sage ministère se mettait à contrôler, à discuter chaque article de dépense, et un jour enfin, dans un de nos derniers moments de crise, il adressa au gouverneur de Québec cette lettre incroyable :

« Je suis bien fâché d'avoir à vous mander que vous ne devez point espérer de recevoir de troupes de renfort ; outre qu'elles augmenteraient la disette des vivres, que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage, et comme le roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent. »

Le rouge ne vous monte-t-il pas au front en lisant cette lettre, et croyez-vous qu'il ait pu se trouver dans notre fier pays de France un conseil de ministres pour la rédiger, un secrétaire d'État pour la signer?

De temps à autre cependant, on expédiait, comme par grâce, à notre valeureuse colonie un ou deux bâtiments avec quelques centaines d'hommes et quelques provisions. Puis le roi recevait à son petit lever les seigneurs chamarrés de broderies, et madame de Pompadour écoutait avec un bienveillant sourire les vers galants de M. de Bernis.

En vain le maréchal de Belle-Isle insistait pour qu'on fît passer en Canada un corps de troupes composé en partie des gentilshommes qui aspiraient à défendre nos possessions contre les Américains; on répondait à ses instances que les moyens de transport étaient trop chers et le trésor épuisé. Honteux temps d'intrigues de boudoir et de corruption! Le prix de quelques-unes des fêtes de Versailles eût suffi pour donner un utile renfort aux pauvres bataillons qui soutenaient si vaillamment l'honneur de notre drapeau, et peut-être pour sauver notre colonie.

Dans cet indigne abandon, l'armée qui devait défendre nos frontières et plusieurs centaines de lieues de pays contre les forces réunies de l'Angleterre et de ses colonies américaines se composait de trois mille hommes de troupes régulières, de trois mille Cana-

diens et de seize à dix-huit cents sauvages appartenant à trente-deux tribus différentes, ennemis de la discipline et difficiles à gouverner.

Pour former un tel corps de bataille, il avait fallu enlever l'artisan à son atelier, le laboureur à ses sillons. La culture de la terre, qui était déjà si restreinte, fut sur plusieurs points complétement abandonnée, et comme il n'arrivait de la France que de trop minimes provisions, la disette se joignait à la guerre pour désoler le pays et abattre le courage de nos soldats.

Quand le gouverneur appela les Canadiens à prendre les armes, ils se levèrent avec une noble audace, abandonnèrent leurs familles, la meilleure part de leur récolte, et se résignèrent à vivre de maïs et de légumes.

En 1757, on se trouvait dans une telle pénurie, que les habitants des villes furent mis à la ration de quatre onces de pain par jour. L'année suivante, la récolte ayant manqué, on vit des paroisses qui n'avaient pas même assez de blé pour faire leurs semailles. La ration des maisons religieuses, des hôpitaux fut diminuée; les soldats furent dispersés dans les campagnes avec l'espoir qu'ils y trouveraient plus aisément à se nourrir que dans les villes, et l'intendant fit acheter des tonnes de morue et douze cents chevaux pour suppléer à la disette de farine. Au mois d'avril de cette même année, la ration des habitants de Québec était

de deux onces de pain par jour, de huit onces de lard ou de morue.

Pour complément de misère, le gouverneur et le général vivaient l'un à l'égard de l'autre dans un état de défiance et de sourde inimitié, et l'intendant Bigot, chargé du maniement des recettes et des dépenses, employait à ses voluptueux caprices l'argent dont chaque parcelle devait être religieusement consacrée à soulager tant de souffrances.

Rien ne manquait donc à nos soldats canadiens pour énerver leurs bras, pour démoraliser leur cœur, pour leur rendre odieuse une lutte dans laquelle ils étaient livrés sans secours à un ennemi formidable. Mais ils étaient soutenus par une invincible pensée de patriotisme, et ils marchaient avec ardeur au-devant des légions américaines, et ils se couvraient de gloire.

A la bataille de la Monongahela, deux cent trente-cinq Canadiens, sous les ordres de M. de Beaujeu, mettent en déroute un corps de troupes six fois plus nombreux commandé par le général Braddock. Huit cents Anglais restèrent là sur le champ de bataille. Le général y périt avec soixante-trois officiers.

Washington, qui recueillit les débris de cette colonne, écrivait : « Nous avons été honteusement battus par une poignée de Français qui ne songeaient qu'à inquiéter notre marche. Quelques instants avant l'action, nous croyions nos forces presque égales à toutes

celles du Canada, et cependant, contre toute probabilité, nous avons été complétement défaits, et nous avons tout perdu. »

Au mois de mars 1756, M. de Lévy s'emparait, avec quelques centaines d'hommes, d'un magasin considérable désigné sous le nom de fort Bull, palissadé et garni de meurtrières.

Au mois d'août de la même année, M. de Montcalm faisait capituler le fort Oswega, défendu par dix-huit pièces de canon, quinze mortiers et dix-huit cents soldats.

L'année suivante, Montcalm forçait encore à capituler la citadelle de W. Henry avec ses deux mille quatre cents hommes de garnison, et rasait les murs du camp retranché de cette forteresse.

Le 8 juillet 1758, le général Abercromby attaquait avec une armée de seize mille hommes le fort de Carillon où Montcalm s'était retranché avec une troupe qui ne s'élevait pas à plus de trois mille six cents combattants. Toutes les forces, tout l'orgueil d'Abercromby échouèrent devant quelques faibles remparts qui dans le cours de l'action furent plusieurs fois enflammés par son artillerie. Après une bataille de six heures, il se retira laissant sur le terrain cent vingt-six officiers tués ou blessés, et deux mille soldats.

Ces combats étonnants, ces succès incroyables ne faisaient cependant qu'affermir la résolution que le

gouvernement anglais avait prise de nous enlever le Canada. Tôt ou tard, nous devions succomber dans une lutte dont nous accroissions encore l'inégalité par nos victoires. La moindre perte que nous faisions laissait dans nos rangs un vide déplorable, tandis que les pertes les plus nombreuses des Anglais étaient promptement réparées par de nouvelles recrues.

Sur la fin de 1748, le gouverneur écrivit au ministère que le projet des ennemis était d'assiéger Québec l'année suivante. En lui annonçant cette nouvelle, qui, malheureusement, n'était que trop vraie, il lui traçait un triste tableau de notre situation : « Nous n'avons, disait-il, que dix mille hommes à opposer aux armes de nos ennemis, et nous ne pouvons compter sur les habitants. Ils sont exténués par les marches continuelles. Leurs terres ne sont pas cultivées à moitié ; leurs maisons tombent en ruine. Ils sont toujours en campagne, abandonnant femmes et enfants, qui pour l'ordinaire sont sans pain. Il n'y aura point de culture cette année, faute de cultivateurs. »

A la suite de ce douloureux exposé, le gouverneur demandait des soldats et des provisions. Le commissaire des guerres disait dans une dépêche au ministre : « L'Angleterre a actuellement plus de troupes en mouvement dans ce continent, que le Canada ne contient d'habitants, en y comprenant les vieillards, les femmes et les enfants. Quel moyen de résister ! »

M. de Montcalm écrivait de son côté, qu'à moins un bonheur inattendu, les Anglais s'empareraient Canada dans la campagne de 1759. M. de Bou-inville partit pour la France, afin de représenter de re voix au ministère les dangers qui menaçaient le anada et la nécessité de lui donner un prompt se-urs. Toutes ces démarches furent inutiles. La France 'envoya rien, et l'année suivante, ainsi que M. de audreuil l'avait dit, les Anglais assiégèrent Québec. Une escadre de vingt vaisseaux de ligne, de vingt égates remonta le fleuve, atteignit l'île d'Orléans, une escadre de trente mille hommes s'établit en face la ville.

Le jeune et vaillant général Wolfe, auquel avait été écialement confiée l'attaque de Québec, disait en artant pour son expédition : « Si Montcalm trompe ncore cette fois nos efforts, il pourra passer pour un ficier habile; ou nos généraux sont plus mauvais ue de coutume, ou la colonie a des ressources que on ne connaît pas. »

Ces ressources n'étaient malheureusement pas con-dérables. En réunissant les habitants des campagnes ceux de la ville, on parvint à composer un corps de eize mille hommes. C'était encore plus que Mont-alm n'avait espéré. « On ne comptait pas, dit un té-moin oculaire des événements, sur une armée aussi orte, parce qu'on ne s'était pas attendu à avoir un si

grand nombre de Canadiens. On n'avait eu intention d'assembler que les hommes en état de soutenir les fatigues de la guerre, mais il régnait une telle émulation dans le peuple, que l'on vit arriver au camp, des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge. Jamais sujets ne furent plus dignes des bontés de leur souverain, soit par leur constance dans le travail, soit par leur patience dans les peines et les misères qui dans ce pays ont été extrêmes; ils étaient dans l'armée exposés à toutes les corvées. »

Cette fois, la fortune servit encore ces braves gens. Wolfe bombarda, incendia avec une cruauté indigne de sa noble nature, les maisons de Québec, ravagea les campagnes. Mais il échoua dans son entreprise, il échoua avec tous ses vaisseaux, toute son artillerie, contre quelques milliers d'hommes armés à la hâte. Comme il avait l'âme haute et fière, il éprouva une telle douleur de sa défaite à Montmorency, qu'il en tomba dangereusement malade.

Ses lieutenants parvinrent cependant à relever son courage, et en lui démontrant l'impossibilité de continuer le plan de campagne qu'il avait adopté, l'engagèrent à remonter la rive droite du Saint-Laurent, et à se rejeter de nouveau vers la rive gauche, pour parvenir aux plaines d'Abraham.

Il se rendit à cet avis, et le 7 septembre, ses bâtiments chargés de troupes, allaient jeter l'ancre au cap Rouge. Le 13, dans l'obscurité de la nuit, ces mêmes troupes descendaient avec le reflux de la marée le long du rivage. Quelques heures après, elles gravissaient la falaise, et se rangeaient en bataille dans les plaines d'Abraham. Par une déplorable fatalité, Montcalm qui avait placé là un bataillon qui eût pu s'opposer au débarquement, venait de l'en retirer. Il se trouvait au village de Beauport avec six mille hommes, lorsqu'il reçut un billet de M. de Vaudreuil qui lui annonçait la nouvelle manœuvre des Anglais. Il pensa qu'il ne s'agissait que d'un détachement isolé, prit avec lui un petit nombre d'hommes, partit précipitamment, et à huit heures se trouva en face de l'armée ennemie. Ses officiers lui conseillaient de ne pas engager immédiatement le combat. Le gouverneur le priait aussi d'attendre qu'il eût réuni toutes ses forces, mais emporté par son caractère impétueux, sans donner le temps à ses troupes de reprendre haleine, il se mit en marche. A quarante pas de distance, ses bataillons furent reçus par une telle décharge, que le désordre se mit dans leurs rangs. Wolfe, qui les avait laissés s'approcher, prit aussitôt l'offensive, et déjà blessé au poignet fut frappé d'une balle qui lui traversa la poitrine. On le porta à quelque distance du champ de bataille, tandis que ses soldats exécutaient

l'ordre qu'il leur avait donné de charger à la baïonnette. Un des officiers qui se trouvaient près de lui s'étant écrié : « Ils fuient ! — Qui ? demanda le général mourant. — Les Français. — Quoi déjà ? alors, je meurs content. »

Et il expira.

Montcalm, en essayant de rallier son régiment, avait déjà reçu deux blessures, une troisième le jeta à bas de son cheval. Il fut emporté dans la ville et vécut encore assez d'heures pour apprendre la défaite de notre armée.

J'ai visité ce funèbre champ de bataille avec M. Garneau, le jeune et savant historien du Canada, qui m'en montrait les principaux points, et m'expliquait les divers mouvements qui s'y étaient opérés. Lorsque des bords de cette falaise, je contemplais le large cours du Saint-Laurent, et ces rives si riantes et l'immense espace qui de la pointe du cap Rouge se déroule aux regards, quelle tristesse j'éprouvais en songeant que toute cette grande contrée nous avait appartenu et qu'elle était maintenant à jamais perdue pour nous !

Montcalm fut enseveli dans le couvent des Ursulines. Sa tête est conservée dans une châsse. Sur la promenade de Québec s'élève un obélisque sur lequel est gravé son nom avec celui de Wolfe. C'est le gouverneur Dalhousie qui a eu la généreuse pensée de consacrer un même monument au souvenir de ces deux

vaillants soldats, qui avaient vécu de la même vie, et qui avaient été, l'un en face de l'autre, frappés par la même mort.

Après la perte de Montcalm, Québec capitula. Le Canada n'était cependant pas encore conquis. M. de Vaudreuil s'était rejoint à Montréal aux troupes commandées par M. de Lévy. Si le ministère eût voulu appuyer cet officier, qui par son intrépide courage, mérite une belle place dans nos annales, les Anglais pouvaient être chassés du poste dont ils venaient de s'emparer. Mais tandis que l'Angleterre accueillait avec des acclamations enthousiastes la nouvelle de la prise de Québec, et faisait avec ardeur de nouveaux préparatifs pour achever son œuvre, la France envoyait quatre cents hommes au Canada.

M. de Lévy ayant passé l'hiver à Montréal, partit au commencement du printemps pour attaquer Québec avec sept mille hommes, et s'empara du cap Rouge. Le 28 avril, il battait l'armée du général Murray, et commençait le siége de la ville où Murray s'était retranché après sa défaite et d'où il expédiait de côté et d'autre des dépêches pour demander des secours. Ces secours arrivèrent en assez grande quantité pour obliger M. de Lévy, dont les munitions d'ailleurs étaient épuisées, à abandonner son audacieuse entreprise. Il se retira sur le lac Champlain où nous avions encore quelques centaines d'hommes, et parcourut le pays

pour ranimer par ses exhortations le dévouement des habitants.

Cependant, trois armées anglaises marchaient sur Montréal, trois armées auxquelles cette ville n'avait à opposer qu'un mur d'enceinte de deux à trois pieds d'épaisseur, et environ trois mille combattants qui n'avaient plus de vivres que pour quinze jours.

Il fallut se rendre, malgré les remontrances de l'inflexible Lévy, qui voulait se retirer dans l'île Sainte-Hélène [1] pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le 8 septembre, Montréal capitula, et le même jour les Anglais y plantèrent leur drapeau.

Le ministère français ne trouva, après la perte du Canada, qu'une satisfaction à donner à l'opinion publique. Il intenta sans raison un procès criminel à M. de Vaudreuil, et condamna l'indigne intendant Bigot à l'exil à perpétuité. M. de Lévy devint gouverneur de la province d'Artois, puis maréchal de France. M. de Bougainville, qui dans les plus graves jours de péril du Canada avait reçu la mission de se rendre à Paris pour y solliciter le ministère en faveur de la colonie, est le savant marin qui s'est signalé par son voyage autour du monde. De retour à Québec, pendant qu'il combattait sous le drapeau français, il eût pu voir passer sur un des navires de Wolfe un autre officier

[1] Dans le fleuve Saint-Laurent, en face de Montréal.

destiné à de grandes aventures, Cook, le célèbre Cook. Les deux principales illustrations de la marine du XVIIIe siècle, se trouvaient en même temps sous les murs de Québec.

M. Garneau a eu la bonté de m'accompagner avec son excellent concitoyen M. Faribault sur un champ de bataille qui me rappelait de meilleurs souvenirs que celui des plaines d'Abraham. Le long de la côte où Wolfe opéra à son grand dam, comme disaient nos anciens, son premier débarquement, s'étend aujourd'hui le village de Beaufort, charmant village qui, d'enclos en enclos, de jardin en jardin, s'en va par une ligne continue de maisons agrestes, de pavillons coquets, d'ermitages qu'on voudrait habiter, jusqu'à la chute de Montmorency.

Cette chute si large, si forte qui, de la sommité de son bassin de roc, tombe d'un seul jet à deux cent cinquante pieds de profondeur, ne m'a pas paru aussi grandiose que je me l'étais figurée. Peut-être que le souvenir des cascades de la Suisse et de la Norvége en diminuait à mes yeux l'élévation, peut-être aussi que la description de quelques écrivains en exagérant son éclat me la faisaient paraître en réalité moins imposante. Mais ce dont les voyageurs parlent trop peu, et ce qui m'a vivement frappé, c'est l'étonnant encadrement de cette masse de flots impétueux ; ces sapins qui inclinent leurs sombres rameaux sur l'écume des

ondes, et d'un autre côté, le magique aspect de la baie et du fleuve, de l'île d'Orléans et des montagnes, qui au loin se déroulent vers les régions du nord comme des nuages. Pour celui qui porte là le souvenir de la France, il y a un intérêt de plus dans l'aspect de ces lieux. C'est là, c'est au bruit de ces flots, en face de cette nature superbe que nos soldats mirent encore une fois en déroute les Anglais. Pour ce dernier triomphe, ils ne pouvaient pas avoir un plus magnifique théâtre.

Après l'esquisse que j'ai essayé de vous tracer de l'histoire de Québec, pour donner au moins un caractère régulier à cette ébauche, à défaut d'un autre mérite, je devrais au moins la continuer jusqu'à son dernier plan. Mais je vous l'avouerai, il n'y a pour moi, dans l'histoire du Canada, que deux époques intéressantes : celle de la découverte, de l'exploration de ce pays, et celle de sa lutte contre le colosse anglais. Plus tard cette poésie des voyages d'un Cartier, d'un Champlain, des périlleuses aventures de nos missionnaires, des diverses péripéties d'une guerre qui a souvent toute la majesté d'une épopée antique, cette poésie des premières chapelles balançant leurs cloches au milieu des bois disparaît dans le prosaïque débat des questions matérielles, s'engloutit dans les liasses poudreuses des plaidoyers d'avocats, des arrêts de chancellerie. Ne vous semble-t-il pas que les gouver-

nements constitutionnels, avec leurs torrents de paroles, sont de très-ennuyeuses choses, et ne pensez-vous pas que dans ce temps de découvertes perpétuelles, il se trouvera un jour ou l'autre quelque ingénieux esprit pour inventer une autre forme d'administration plus calme et plus agréable?

L'héroïque Canada est tombé dans sa chute sous le poids du régime bureaucratique comme une vulgaire bourgade de marchands. Je ne crois pas que je vous réjouirais beaucoup en vous racontant de quelle manière on raisonne dans cette contrée sur les impôts et sur la responsabilité des ministres, combien d'orateurs s'y disputent le droit d'exposer leurs idées lumineuses à propos de la fondation d'une école, ou du tracé d'un chemin de fer, quel est celui qui se fait gloire d'y prendre la place de tribun, et celui que l'on accuse d'être vendu à l'administration. Les mêmes systèmes enfantent les mêmes aberrations, et sans sortir de votre salon, vous pouvez voir ce tableau des modernes folies humaines sur une plus grande échelle.

Je vous dirai seulement ce qui est vrai, c'est que depuis la domination anglaise, Québec a, comme Montréal, pris un grand développement. On n'y comptait pas, en 1763, plus de sept mille habitants. Il y en a là aujourd'hui, d'après le dernier recensement, quarante-cinq mille six cents dont vingt sept mille sept cents Canadiens-Français, le reste Anglais, Écossais, Irlandais.

Sur ces quarante-cinq mille six cents individus, trente-six mille quatre cents appartiennent à la religion catholique. Les autres se divisent en une dizaine de petites sectes : épiscopales, anabaptistes, wesleyennes et autres noms recommandables.

Comme vous le voyez, la population française et catholique est encore ici en grande majorité. Québec a, par sa position à l'extrémité du pays, mieux conservé encore que Montréal les mœurs, les traditions de la France. Ce caractère se manifeste par des formes de politesse dont plus d'un écrivain anglais a fait l'éloge, par un penchant particulier pour les lettres qui furent notre gloire et qui est encore aujourd'hui notre plus doux rayon dans les ombres de notre politique.

Les établissements d'éducation datent ici de la fondation même de la colonie. Mais l'imprimerie ne fut établie que très-tard dans le Canada. Et chose singulière! la première œuvre sortie de cette première presse ne fut comme en Europe, ni un livre de prières, ni un livre de lois ou de légendes, mais un journal. Évidemment, le Canada était destiné à subir comme nous les orageux tourments de l'amour des journaux, et il le subit. La petite ville des Trois-Rivières a son journal, la bourgade de Saint-Jean a son journal, la ville de Montréal en a huit, Québec tout autant, sans compter l'*Abeille* du petit séminaire, rédigée, imprimée à côté de la salle d'étude et publiée

à jours fixes par les élèves de seconde et de rhétorique.

Mais Québec a de plus que Montréal quelques poëtes, un historien d'un grand mérite, M. Garneau, un bibliographe dévoué surtout à la bibliographie des régions américaines, M. Faribault, et une société littéraire qui a formé un cabinet d'histoire naturelle, un musée canadien, une bibliothèque.

Le grand séminaire, fondé par M. de Laval et moins riche que celui de Montréal, a aussi formé une collection de minéralogie, un très-beau cabinet d'instruments de physique et une bibliothèque de douze cents volumes, ce qui n'est pas un petit trésor dans un pays où les frais de commission et de transport et les droits de douanes mettent les livres à un très-haut prix.

C'est principalement, sinon exclusivement dans la population française que l'on remarque cette prédilection pour l'étude et pour les lettres. Les Anglais, considérant ces aimables occupations de l'esprit comme une frivolité ou un stérile emploi du temps, se tournent vers les affaires pratiques, les traitent avec leur habileté accoutumée, et s'emparent peu à peu du haut commerce de Québec.

Ce commerce a, dans les dernières années, acquis une très-grande importance. Jusqu'à présent, il était, par une sorte de monopole, forcément affecté à l'Angleterre. A partir de l'année prochaine, il pourra

s'exercer librement avec les autres contrées de l'Europe, et il n'y a pas de doute qu'il ne s'agrandisse par cette réforme. Nos denrées qui, autrefois, n'arrivaient au Canada que par l'entremise de Liverpool pourront entrer directement dans le port de Québec, et déjà les bons Canadiens se réjouissent de voir flotter sur le Saint-Laurent, le drapeau de la France.

Par malheur, le climat entrave ici d'une façon rigoureuse cette ardeur de négoce, d'industrie et de voyages nautiques qui est un des traits distinctifs de notre époque. A partir de la fin de novembre jusqu'au mois d'avril, le fleuve est gelé, la navigation impossible. Pendant près de la moitié de l'année, le Canada ne peut plus avoir de communications directes avec l'Europe. Ses rapports avec les diverses régions se continuent par terre, par la voie des États-Unis. C'est pour une grande partie de ses habitants un temps de loisirs forcés. C'est le temps où l'Indien marche d'un pied léger sur la neige avec ses raquettes, où les chemins sont sans cesse sillonnés par des traîneaux, où la rade de Québec est couverte d'une légion de patineurs, de traîneaux élégants, de bateaux garnis de deux lames en fer, surmontés de trois voiles et glissant sur la glace comme sur le courant de l'onde.

C'est le temps où la famille aime à se voir le soir rassemblée près du poêle autour de la table et de la bouilloire chantée par le bon poëte Cowper, où l'on

se plaît à élargir le cercle domestique pour faire place à un voisin, à un étranger.

J'ai souvent entendu parler de ces heureuses journées d'hiver au Canada dont le tableau me rappelait celles de la Suède, mais je n'ai pas eu besoin d'en goûter le charme pour emporter un doux souvenir du bienveillant entretien, de l'affectueuse hospitalité des habitants de Québec.

VII.

SAINT-HYACINTHE.

Le télégraphe électrique. — Mouvement industriel dans le Canada. — Le collége de Saint-Hyacinthe. — Les paysans. — Leurs mœurs et leur bien-être. — Nature du sol et du climat du Canada.—Mouvement révolutionnaire.—Idées d'annexion aux États-Unis. — Inutiles projets.

C'EST pourtant une belle chose que les découvertes de l'industrie. Si quelquefois, dans mon ignorance, je me suis permis d'en parler d'un ton peu révérencieux, j'ai résolu de m'amender et de m'incliner désormais avec un légitime respect devant cette nouvelle manifestation de l'esprit humain. Que si vous êtes curieuse de savoir par quel rayon mes yeux se sont dessillés, comment j'en suis venu à faire un sérieux examen de conscience et à reconnaître mon injustice, je vais vous le dire. J'attendais des lettres de la *cara patria*, qu'un ami devait aller

chercher pour moi à la poste de New-York et m'envoyer à Montréal. Chaque matin, je voyais luire ces lettres dans mon espoir, et, dès l'arrivée du bateau, je courais au-devant du facteur; mais le facteur ne répondait à ma question que par un signe de tête négatif et continuait sa route, sans se soucier de ma déception. Vous avez attendu, dans le cours de votre vie, des lettres désirées, et vous savez combien alors le temps paraît long d'un courrier à l'autre, et comme on se crée toutes sortes de chimères plus ou moins désolantes. Après avoir inutilement importuné de mes demandes quotidiennes les honnêtes employés du bureau de cette ville, suspecté leur exactitude, je crois même leur probité, le meilleur moyen de mettre fin à ma sollicitude était évidemment d'écrire à New-York, pour savoir si ma commission avait été exécutée. Mais il y a d'ici là près de deux cents lieues, trois jours pour aller, trois jours pour revenir; en six jours, on peut aisément mourir six fois d'impatience. Un honnête citoyen de Montréal, touché de ma peine, en me montrant du doigt un brin de fil de fer qui se balançait sur ma tête, m'a enseigné un moyen de correspondance plus rapide. J'ai été au comptoir du télégraphe électrique, ouvert aux particuliers comme aux agents du gouvernement : pour la somme d'un dollar, j'ai expédié ma requête par ce postillon aérien, qu'un enfant mettait en mouvement

devant moi, en posant la main sur un ressort magique. Le merveilleux télégraphe est allé chercher mon ami au fond de son hôtel de New-York, et trois heures après, revenait avec la même intelligence me chercher pour m'apprendre que mes lettres m'avaient été expédiées, mais que, comme on avait oublié de les affranchir, elles étaient probablement restées à la frontière. Un nouveau signe du télégraphe suffit pour les réclamer à Burlington, et le lendemain matin, elles m'arrivaient par le bateau à vapeur. Voilà de ces inventions par lesquelles la physique réalise les rêves de la poésie, de ces merveilles qui auraient tenu éveillé le difficile sultan des contes arabes, et sauvé sans doute à la mille deuxième nuit la tête de l'ingénieuse Schéherazad.

Le télégraphe électrique traverse aujourd'hui le haut et le bas Canada, se rejoint à celui qui parcourt tous les États-Unis, depuis Boston jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Les Américains, non contents de lui avoir fait faire ce chemin de douze cents lieues, parlent de le conduire jusqu'en Californie ; et, comme ils ne sont pas gens à abandonner un de ces gigantesques projets, je vois venir le temps où, de Québec, de l'extrémité septentrionale du continent américain, on pourra lancer dans l'espace, à trois mille lieues de distance, sa pensée du matin, et correspondre avec l'océan Pacifique comme avec un voisin.

Le Canada, qui ne fait que naître aux créations de l'industrie, a déjà, à l'exemple des États-Unis, creusé ses canaux et déroulé ses rails sur plusieurs points.

Un de ses chemins de fer m'a pris au delà du Saint-Laurent, a franchi sans s'arrêter la rivière Richelieu, et m'a conduit au village de Saint-Hyacinthe. Naguère une partie du district que nous avons traversé était inculte et inhabitée. Le chemin de fer, ce puissant moteur des peuples modernes, y a amené des ouvriers, des laboureurs. A droite et à gauche de la ligne qu'il parcourt, on aperçoit à présent d'énormes troncs d'arbres arrachés au sol où ils enfonçaient leurs racines séculaires; les champs, qui n'avaient jamais porté que des plantes sauvages, sont sillonnés par la charrue, et au bord des forêts, si longtemps abandonnées, apparaissent les *loghouses* des colons. Chacun d'eux a bâti sa modeste cabane, à sa façon, selon son goût et selon ses moyens, dans le carré de terrain dont il a obtenu la concession. Mais, à voir ce qui se fait là en peu de temps, il y a tout lieu de penser que, dans quelques années, la vaste plaine qui s'étend de la rivière Richelieu à la rivière Yamaska sera peuplée d'habitations.

C'est sur les bords de cette jolie rivière que s'élève le village de Saint-Hyacinthe, l'un des plus beaux et des plus considérables du bas Canada. C'est le chef-lieu d'une seigneurie de vingt-trois lieues d'étendue,

appartenant à un aimable jeune homme qui a fait plusieurs voyages en Europe, et qui en a rapporté un esprit très-libéral avec une instruction très-variée. En entrant chez lui, j'aurais pu me croire dans un salon de Paris, à l'aspect des œuvres d'art dont il s'est entouré. Ce qui pourtant ne ressemble guère à une scène de notre cher pays, c'est la perspective qui se déroule sous ses fenêtres, les rives agrestes de l'Yamaska, l'immense plaine silencieuse, parsemée de forêts sombres, coupée seulement d'un côté par les cimes bleuâtres de la montagne de Belœil, et fuyant au nord comme un océan sans fin.

M. de S. a pour voisin un propriétaire riche et instruit, chez lequel j'ai passé une agréable soirée à entendre deux enfants, frais et vermeils comme deux fraises des bois, chanter, en s'accompagnant sur le piano, des mélodies canadiennes et de naïves chansons sauvages.

Entre ces deux aristocratiques habitations est un collége important, fondé en 1814 par l'ancien curé de la paroisse, qui l'a doté d'une fortune de deux cent mille francs. On y compte deux cent cinquante élèves qui y terminent, non-seulement leurs études classiques, mais qui peuvent même y suivre un cours complet de théologie. Le supérieur de cet établissement a fait aussi un voyage à Paris et parle avec bonheur des institutions qu'il y a visitées et des hommes illustres qu'il

y a connus. C'est le privilége des célébrités d'étendre à une longue distance, comme un doux rayon, leur patronage sur quiconque a eu l'honneur de les approcher. Quoique j'aie eu la gloire de retrouver dans la bibliothèque de Saint-Hyacinthe quelques-uns de mes pauvres livres, il m'a été promptement démontré que le meilleur moyen pour moi de gagner la bienveillance des bons frères de Saint-Hyacinthe, c'était de leur parler de M. de Montalembert. Dans le couvent des dominicains de Varsovie, le nom de l'éloquent orateur avait été déjà ma plus efficace recommandation.

Après avoir visité les habitations champêtres des environs de Québec, je désirais revoir ici le foyer du paysan; c'est un tableau qui vous plairait par sa chaste simplicité, par le calme bienfaisant qu'on y respire.

Le paysan canadien a mieux conservé que l'habitant des villes les traditions et les coutumes du passé. En vain les capricieuses fantaisies de la mode s'étalent à ses regards quand il va vendre ses denrées à Montréal, en vain les journaux l'invitent à suivre leurs discussions ou à occuper son esprit des productions littéraires qu'ils importent des pays lointains; au milieu de ces nouvelles façons d'habits, de gilets, il regarde sa bonne grosse redingote taillée sur le modèle de celle de ses pères, et se trouve assez bien vêtu. A ces prévenances de la presse, à ces grands mots inventés par les systèmes constitutionnels ou les poésies romantiques, il

ôte honnêtement son bonnet et s'en va en disant : Que m'importe?

Que lui importe, en effet, que lord Elgin soit ou non un grand homme, que l'Allemagne démocratique maudisse le tzar de toutes les Russies, et que les libraires de New-York annoncent avec de pompeuses réclames la traduction d'un nouveau roman de M. E. Sue? Il n'a pas besoin, pour être heureux, de se mêler aux débats politiques qui agitent le monde, ni de se fatiguer les yeux à lire les livres qui l'égarent. N'est-il pas paisible possesseur d'un coin de terre qui, lorsqu'il en a prélevé la dîme pour le curé, la redevance pour le seigneur, ne doit plus rien à personne? N'a-t-il pas une brave femme qui lui fait aimer sa demeure, et de robustes enfants qui grandissent pour l'aider dans ses travaux?

Moins instruit que son voisin l'Anglais, il n'étudie pas, comme lui, les nouvelles découvertes et n'essaye pas de les mettre en pratique; mais il pourrait dire avec Byron, si jamais il avait eu le malheur de lire Byron :

« The tree of knowledge is not the tree of life[1]. »

Il laboure son patrimoine à la façon de ses pères, sans s'inquiéter des ingénieuses méthodes décrites par d'honorables membres de sociétés d'agriculture qui se-

[1] « L'arbre de la science n'est pas l'arbre de la vie. »

raient fort embarrassés de tenir une bêche, ou de diriger un soc de charrue. Ses champs lui donnent du blé, de l'orge, des pommes de terre, du chanvre; son verger des prunes, des noix, et des pommes d'une saveur parfaite, désignées, à juste titre, sous le nom de *fameuses*. S'il ne possède que quelques arpents de bois, il y a non loin de lui une forêt où il peut prendre pour son hiver du combustible à bon marché. A sa porte est l'érable canadien, où il n'a qu'à faire, au printemps, quelques incisions pour en voir découler une liqueur dont il forme un sirop rafraîchissant ou du sucre qui remplace, dans une quantité de familles, celui des colonies.

Sa femme, ses filles, tissent elles-mêmes et façonnent ses chemises et ses vêtements de laine. Avec ces ressources, il n'a pas à se préoccuper du nombre de dollars qu'il recueille dans son armoire. La terre, cette bonne nourricière, lui fournit à peu près tout ce qui lui est nécessaire. Autrefois il avait un certain goût qui lui coûtait bien des schellings; il aimait à s'arrêter au *barroom*, à savourer le verre de rhum et de whiskey. La sage doctrine des sociétés de tempérance, enseignée, propagée par les prêtres, a fait tant de progrès dans cette contrée, qu'elle a, dans la plupart des campagnes, complétement aboli l'usage des spiritueux, et qu'il est tel village où l'aubergiste ne conserve quelques bouteilles de vin que pour les malades.

Le paysan canadien a remplacé les boissons alcooliques par le thé, et du reste se nourrit bien : trois repas par jour, aux mêmes heures que nos ancêtres, et à chaque repas un plat de viande, si ce n'est aux jours maigres, dont il ne voudrait pas enfreindre la loi.

Sa maison est petite, construite en bois ordinairement, recouverte à l'intérieur d'une couche en plâtre; mais il pourrait écrire sur la porte :

« Parva domus magna quies[1]. »

Pour tout appartement, il n'a parfois qu'une chambre, mais dans cette chambre il y a assez de place pour le lit conjugal, pour le berceau des enfants, pour le voisin qui vient y jouer le dimanche, et même pour le voyageur qui peut y réclamer sans crainte un asile.

Élevé dès son bas âge dans le respect de la religion et des prêtres, le paysan canadien n'a pas encore appris à discuter les enseignements du catéchisme. Il accomplit fidèlement ses devoirs de catholique, écoute avec piété la parole qui lui est adressée du haut de la chaire, consulte son curé dans les circonstances épineuses, et lui remet consciencieusement sa dîme. Cette dîme, qui se compose de la vingt-sixième partie du produit des récoltes, peut donner au desservant

[1] « Petite maison, grand repos. »

de la paroisse un revenu de deux mille cinq cents francs au moins. En beaucoup de villages, il s'élève à quatre mille francs, six mille francs et au delà. Il est vrai que les paroisses sont ici, pour la plupart, très-considérables, et parfois dispersées sur une étendue qui impose au curé une tâche pénible.

Telle est la situation du paysan canadien. Qu'il s'y trouve des exceptions, assurément; mais j'ai tenté de vous la dépeindre dans sa généralité, et je ne crois pas m'être trompé.

Comment ce beau pays du Canada, qui présente tant de ressources, n'est-il pas plus habité? Comment n'attire-t-il pas ces masses d'émigrants qui sans cesse se dirigent vers les États-Unis où déjà il n'est plus si facile de trouver un emploi et d'acheter une terre? Voilà les questions auxquelles j'ai souvent pensé sans pouvoir pleinement les résoudre. Je sais bien que personne n'entend ce que nous appelons l'art de la réclame comme l'Américain. Il est le père du *puff*, et il a élevé cette monstrueuse progéniture à des proportions dont on chercherait vainement ailleurs un exemple. C'est par le puff, présenté sous toutes les formes, affiché dans les journaux, imprimé dans les livres, gravé sur l'acier, répandu à travers toutes les régions par des agents officieux et officiels, qu'il a tourné la tête à nos braves paysans d'Alsace et à tant de milliers de familles d'Allemagne; c'est par le puff qu'il

les détermine à quitter leurs champs, leur clocher, pour s'en aller au delà de l'Océan labourer la terre d'Amérique ; c'est par le puff le plus actif, le plus étourdissant, qu'il peuple aujourd'hui les plages de la Californie, en attendant qu'il applique ses fanfares et ses coups de tamtam à une autre spéculation. Le peuple canadien ignore encore cet éclatant charlatanisme. Il ne sait pas proclamer chaque matin, dans ses journaux et répéter sans cesse à tout venant, que son pays est la contrée sans pareille, l'asile de la liberté, le temple de la fortune, l'Eldorado tant rêvé et tant chanté par les anciens voyageurs.

Les Américains, qui convoitent le Canada, mais qui se garderont bien d'en faire l'éloge avant qu'il soit annexé à leur confédération, disent que ses hivers sont longs et rudes. C'est vrai. Ils disent aussi qu'il y a là une quantité de terres improductives, de savanes dont nos romanciers se sont fait une image idéale, et qui ne sont, en réalité, que des marais revêtus de broussailles. C'est vrai. Enfin ils ajoutent que le Canada n'est point, comme les États-Unis, sillonné de tout côté par des routes, des canaux ou des chemins de fer ; qu'à une certaine distance des rivières, les moyens de communication et d'exploitation sont difficiles et dispendieux. C'est encore vrai.

Mais ce climat n'est pas plus rigoureux que celui d'une grande partie de la Suisse, des régions mon-

tagneuses de la France, ou des provinces septentrionales de l'Allemagne. De plus, il est très-sain. On n'y connaît ni le *vomito* des plages du Mexique, ni la fièvre jaune qui ravage la Nouvelle-Orléans. S'il y a là des terres que l'on ne peut entreprendre de cultiver, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui sont couvertes aujourd'hui des plus beaux bois, qu'il serait aisé de défricher, et que la couronne concède au plus bas prix, à un franc vingt-cinq centimes l'arpent, payables en cinq ans. Que ces bois solitaires soient livrés à la hache du bûcheron, que ces immenses plaines désertes qui s'étendent autour de Montréal et de Québec soient animées par le travail, fécondées par la charrue, et l'on verra bientôt s'ouvrir, d'un point à l'autre, ces voies de communication dont les Américains sont si fiers, des routes pour relier l'un à l'autre les villages, des canaux pour rejoindre les grandes rivières, des chemins de fer pour transporter du nord au sud les denrées et les voyageurs. Par la nature du sol, par le bas prix des matériaux, on construit ici des chemins de fer à aussi bon marché qu'aux État-Unis. Celui qui touche aujourd'hui à Saint-Hyacinthe, et qui va se prolonger jusqu'à Portland, revient à cinq cent mille francs par lieue. En France, on compte, terme moyen, chaque lieue à un million.

Pour moi, je me plais à croire à l'avenir du Canada. Je vois là un sol fertile qui tôt ou tard ne peut

manquer d'attirer des colonies de laboureurs, et sur son sol une population honnête au sein de laquelle il est agréable d'habiter. C'est vers cette région que les émigrants français devraient se diriger; ils y trouveraient tout aussi aisément qu'aux États-Unis un moyen d'existence, et de plus leur langue, les souvenirs vivaces de la France, l'image de la lointaine patrie.

Cependant des discussions fâcheuses ont éclaté dans ce pays. Les villages n'ont pas encore perdu leur heureuse tranquillité; mais les habitants des villes se plaignent des embarras du commerce, de la marche des affaires. Cet état d'inquiétude tient en grande partie à une cause accidentelle, et en partie au caractère même du Canadien. Je vais m'expliquer. Il y a quelques années, le Canada emprunta, par l'entremise et sous la garantie du gouvernement anglais, trente-cinq millions de francs qui furent très-sagement employés à divers travaux d'utilité publique. Cette somme, répandue dans une contrée où le numéraire n'est pas très-abondant, donna une impulsion subite à diverses branches de commerce, et enflamma l'esprit des spéculateurs. Par la raison qu'on voyait circuler dans la contrée plus d'argent qu'il n'y en a jamais eu, on prit pour un signe de prospérité durable un fait passager. Le prix des terrains s'éleva rapidement. On fonda de nouveaux magasins, on bâtit à grands frais de nouvelles maisons. Après ce mouve-

ment, il y eut une réaction. Les travaux étant finis, les trente-cinq millions épuisés, il s'en est suivi un embarras inévitable. Ceux qui avaient fait, en vue d'une fortune apparente qu'ils prenaient pour la réalité, des entreprises disproportionnées aux vrais besoins et aux vraies ressources du pays, ont dû nécessairement expier leurs erreurs; ceux qui avaient fait à Montréal des constructions qui n'étaient point encore nécessitées par l'accroissement de la population ont dû en voir les écriteaux inutilement suspendus à leur porte, et ceux qui avaient surenchéri les terrains, ont reconnu qu'ils s'étaient trop pressés.

A une ardeur outrée a succédé alors une défiance extrême, et l'on sait que la défiance est une maladie contagieuse; elle se communique rapidement à toutes les classes de la société; elle entre dans la demeure des propriétaires et dans celle du marchand, resserre la bourse du rentier, les portefeuilles de la banque, et, de proche en proche, gagne l'artisan qui, vivant au jour le jour, crie plus haut que tout le monde à la décadence du commerce, dès que son travail diminue ou que son salaire est amoindri.

Pendant que cette espèce de crise financière se manifestait dans le Canada, les États-Unis continuaient, avec cet air superbe qui les caractérise, leur ascension industrielle. Leurs acclamations de triomphe retentissant du haut de leurs nouveaux

wagons ont dû naturellement frapper l'oreille et retentir dans le cœur de leurs voisins.

Ici, j'arrive à la seconde cause de l'agitation canadienne.

Si le peuple canadien a conservé les qualités de sa nature française, il en a aussi gardé les défauts. Il est d'un caractère impressionnable et mobile, prompt à s'enthousiasmer, et non moins prompt à se laisser abattre. Il n'a pu voir la fortune des États-Unis sans se l'exagérer, sans l'envier, et il a pensé qu'il suffirait d'entrer dans la confédération de l'Amérique septentrionale pour s'ouvrir aussitôt un chemin pavé de dollars. De là ces cris d'annexion proférés d'abord par quelques-uns, répétés ensuite par d'autres ; de là ces éternelles dissertations d'une douzaine de journaux sur les bienfaits inappréciables de l'annexion, et ces assemblées où le même thème est reproduit et commenté avec emphase.

Un grand nombre de ceux qui se passionnent pour cette idée s'imaginent réellement qu'elle n'est pas irréalisable. Mais parmi ceux qui la jettent en avant, qui la prêchent par tous les moyens possibles, il en est plus d'un qui n'y voit, pour le moment, qu'un mobile d'agitation, et qui, au sortir d'une réunion où il a longuement développé ses espérances d'annexioniste, reconnaît franchement, en petit comité, que ses espérances flottent dans un lointain espace.

Et en effet, comment croire que l'Angleterre consente de gaieté de cœur non-seulement à se déposséder du Canada, mais à rejoindre cette vaste contrée à sa rivale sur l'empire des mers, à son ennemie, à son odieuse fille la république des États-Unis! On dit que le Canada ne rapporte rien à l'Angleterre, qu'il est même pour elle un objet considérable de dépenses. Si le fait est vrai, en n'évaluant la possession d'un pays que par le nombre d'écus qu'il paye au trésor, il n'en est pas moins vrai aussi que le Canada contribue à enrichir le commerce de la Grande-Bretagne, et devient, d'année en année, pour elle un point de colonisation plus important. Or, à supposer encore qu'elle ne soit liée à ce pays par aucun intérêt matériel, elle doit y tenir par un sentiment de fierté nationale; elle ne pourrait l'abandonner sans se marquer elle-même d'un signe d'impuissance aux yeux du monde entier, et sans porter une grave atteinte à tout son système colonial.

Que si enfin, malgré ces raisons, elle accueillait d'une main complaisante les adresses des annexionistes, que si elle accédait à leurs vœux, il resterait à régler quelques questions financières qui ne laissent pas que d'être assez embarrassantes : d'une part la dette de trente-cinq millions contractée par le Canada, de l'autre toutes les dépenses que l'Angleterre a faites pour la forteresse de Québec, pour plusieurs autres

villes, et dont elle exigerait sans doute le remboursement. Les États-Unis aiment-ils assez le Canada pour l'épouser à la condition de couvrir son déficit ? J'ai de la peine à le croire. Et si en acceptant sa part dans les dépenses du gouvernement fédéral, le Canada se trouve en outre chargé d'une dette particulière de cinquante millions, je n'imagine pas que son divorce avec l'Angleterre et son mariage avec la république américaine le mette très à l'aise.

Il n'y a qu'un événement imprévu, une insurrection victorieuse, une guerre qui puisse renverser la domination de l'Angleterre sur le Canada. Pas un homme sensé ne se le dissimule, et la question d'annexion n'en échauffe pas moins les têtes, comme si elle allait être immédiatement résolue. Ceux qui l'ont enfantée, et ceux qui l'adoptent, emploient, pour propager cette nouvelle combinaison politique tous les arguments qui garnissent les gibernes des révolutionnaires de tous les pays : dilapidation des fonds publics, traitements désordonnés des fonctionnaires, oubli constant des misères du peuple, nécessité d'une réforme radicale dans l'administration du pays.

Il y a en effet des économies à faire dans le budget du Canada, et des réformes considérables à apporter dans sa législation, qui présente un singulier mélange d'anciennes coutumes françaises accolées à quelques parties du code anglais ; d'anciennes ordonnances des

gouverneurs invoquées par les avocats, subsistent comme des lois à côté d'une série de nouveaux règlements qui en révoquent les dispositions. Mais pour opérer ces réformes, est-il absolument nécessaire de recourir à l'autorité républicaine des États-Unis? Ne peuvent-elles s'opérer peu à peu par des réclamations légales, par les vœux du peuple, par les votes du parlement?

Les partisans de l'annexion s'arment d'un autre grief, qui, au premier abord, paraît avoir une assez grande portée. Ils accusent le ministère britannique d'avoir voulu paralyser la force, annihiler l'ascendant de la population française, en réunissant, au mois de février 1841, sous un même gouverneur et sous une même législature, les provinces du bas Canada à celles du haut Canada. Précédemment le bas Canada avait son gouvernement spécial et un parlement composé de quatre-vingt-huit représentants. En vertu du bill de 1841, le nombre de ses comtés a été réduit de quarante à trente-six, et il ne nomme plus que quarante-deux députés. Le haut Canada en nomme le même nombre. Or, comme cette dernière province est tout entière habitée par des Anglais et dévouée à l'autorité anglaise, il résulte de la réunion législative des deux contrées que les élections françaises de Québec, de Montréal doivent être neutralisées sinon dominées par les choix qui se font à Kingston et à To-

ronto, et que les deux races rivales, qui sont déjà perpétuellement en lutte dans le mouvement journalier des affaires, se retrouvent encore face à face sur le champ de bataille du parlement.

Mais le rappel de cette union a déjà été vivement demandé, et plusieurs personnes pensent que l'Angleterre se déterminera à l'accorder. Que si pourtant l'acte d'union devait subsister, il n'y aurait encore là, si je ne me trompe, pour les légitimes pouvoirs des Canadiens français, qu'un danger secondaire, qu'ils pourraient aisément écarter en faisant tous cause commune pour le combattre.

Dans l'annexion américaine je vois, au contraire, l'anéantissement rapide, radical de ce qui reste au Canada de nationalité française. Quelque résistance que les Canadiens puissent opposer à l'influence des États-Unis, leurs mœurs primitives seront absorbées dans le flot des habitudes mercantiles, leur langue s'effacera devant une autre langue, leur drapeau héréditaire devant un autre drapeau. Ils deviendront Américains. Ils se noieront dans le tourbillon industriel de l'Amérique, comme les eaux de leur Saint-Laurent dans les vagues de l'Océan.

Leur culte, auquel l'Angleterre n'a jamais porté la moindre atteinte, sera tourné en dérision, harcelé, attaqué par tous ces inventeurs de nouvelles doctrines, par tous ces prédicateurs fougueux qui tonnent contre

l'idolâtrie papale dans les *meetings* américains, par toutes ces sectes qui, sous tant de noms différents, pullulent aux États-Unis. Or, la religion catholique est dans le Canada la clef de voûte, le lien le plus ferme de la nationalité française. C'est elle qui a fait cette colonie, qui l'a éclairée par ses enseignements, ennoblie par ses institutions. C'est elle qui réunit dans une même foi, par les mêmes souvenirs, des hommes divisés par la politique, et de plus rallie à une partie de la nouvelle population les émigrants d'Irlande. C'est à l'église canadienne qu'on peut appliquer surtout le mot sublime de M. de Montalembert : l'Église est plus qu'une femme, c'est une mère.

Avec elle, je crois à la perpétuité de la nationalité canadienne. Sans elle, c'en est fait de tous les vestiges que la France des autres siècles a laissés dans ce lointain pays.

VIII.

DE MONTRÉAL AU NIAGARA.

Le Saint-Laurent. — La Chine. — Attraction de la vie sauvage. — Les voyageurs canadiens. — Les bateliers de l'Ottawa. — Les Rapides du Saint-Laurent. — Les Mille-Iles. — Kingston. — Oswego. — Les cascades de Genesée. — Rochester.



J'AI quitté avec peine la riante ville de Montréal et ses bons habitants, dont plusieurs avaient bien voulu devenir en peu de temps mes amis. Les amitiés que l'on forme en pays étranger ont un singulier charme et renferment une singulière tristesse. C'est une fortune inattendue; c'est une fleur délicate que nous n'espérions point découvrir, et que nous saisissons avec joie dans la solitude de notre sentier. Mais au fond de sa corolle embaumée cette fleur recèle une goutte de fiel, qui bientôt altère ses parfums, et plus le calice auquel on s'arrête est

séduisant, plus amère est sa dernière essence; plus les amitiés lointaines nous plaisent, plus on s'effraye de les quitter. Car, lorsqu'on doit s'en aller au delà des monts, au delà des mers, à des milliers de lieues de distance, l'adieu que l'on dit à celui qui nous a tendu la main dans la contrée où l'on ne doit jamais revenir, n'est-il pas un éternel adieu? En vain, on se promet de se revoir, on l'espère peut-être! mais l'Océan est si large et la vie si courte! et nos plus fermes projets si incertains!

La veille de mon départ, une douzaine de Montréalais s'étaient réunis à un de mes compatriotes pour m'offrir à dîner, et tandis qu'ils buvaient à ma santé les deux dernières bouteilles de vin de Champagne déterrées dans les caves du Véry de la cité, je les regardais l'un après l'autre en silence, et nul d'entre eux sans doute ne devinait ce qui me rendait si pensif. Je songeais que de tous ces convives qui étaient venus si affectueusement au-devant de moi, qui m'avaient ouvert leur cœur et leur foyer, il n'en était pas un que je dusse jamais retrouver en ce monde. Je songeais à ces amis que j'ai eus en d'autres régions, à ceux qui m'ont fait chérir les plus froides régions de l'Allemagne et les plages les plus arides du nord. Je devais les revoir aussi, je ne les ai jamais revus. Ils sont morts peut-être, et le souvenir que je leur adresse de Montréal ne les atteindra pas sous leurs rameaux de chêne,

ou sous leur couche de neige, sur les bords de l'Elster, ou sur les rives de la mer Glaciale.

Quoi qu'il en soit pourtant, il est doux de ne point entrer dans une nouvelle contrée sans y éveiller une bienveillante pensée, sans y faire vibrer une corde sympathique. Que l'Américain, au retour de ses voyages, s'enorgueillisse des habiles calculs notés sur son carnet! Plus heureux est celui qui n'ayant fait que semer ses schellings sur les chemins de fer et dans les hôtels, inscrit seulement dans sa mémoire quelques noms qui seront sa moisson.

Une nouvelle heure d'adieux est venue et le bateau part, et me voilà voyageant encore sur les ondes du Saint-Laurent, voyageant non point selon le bon vouloir de notre machine, mais selon les caprices de ce fleuve puissant. Car, ce n'est qu'en descendant de Montréal qu'il prend une allure grave et régulière. Plus haut, il se livre à toutes sortes d'excentricités. Tantôt il se berce paresseusement dans son lit et chemine avec une telle lenteur, qu'à peine distingue-t-on son léger courant ; tantôt il se creuse une large rade sur la côte du Canada ou sur celle d'Amérique ; tantôt resserré par des collines, entouré par des rocs, il bondit contre ces barrières qui irritent son orgueil, et mugit comme un torrent, et tombe en cascades dans les profonds bassins où il peut dérouler à l'aise la grandeur de ses flots.

Les navires ne montent point par ces passages difficiles, qu'on appelle les Rapides. Pour assurer leur marche, il a fallu creuser le long de ces points dangereux des canaux. Il y en a un de douze milles de longueur près de la ville de Cornwall, à l'endroit que les Français appelèrent autrefois la Pointe Maline; un autre près du lac Saint-Louis, qui porte le nom de Beauharnais; un autre encore qui, de Montréal, aboutit au village de la Chine. Ce village, qui s'étend comme un long cordeau sur la rive gauche du fleuve, en face de l'église iroquoise de Caugnawhaga, fut fondé par un de nos anciens gouverneurs, qui, dans les suppositions géographiques du XVIIe siècle, s'imaginait que par cette ligne du nord on devait aller directement en Asie. Son village lui semblait le premier point de départ vers les États du Grand-Mogol, et il l'appelait la Chine.

C'est à présent la résidence du gouverneur de la compagnie commerciale de la baie d'Hudson, qui a aussi rêvé, cherché le fameux passage du nord-ouest, et qui a fini par se contenter de faire de très-vulgaires mais très-bons bénéfices avec le commerce des pelleteries. C'est ici qu'elle expédie de Londres les marchandises que de courageux bateliers transportent avec de légers canots sur le lac Huron, sur le lac Supérieur, dans les différents comptoirs où elles sont échangées contre les produits de la chasse des Indiens. C'était là

jadis notre principale opération dans cette contrée. Dès les premiers temps de notre conquête, il se forma une cohorte d'intrépides aventuriers, qu'on appelait les voyageurs. A des centaines de lieues de distance, par les lacs, par les rivières, par les sentiers les plus impraticables, ces hommes s'en allaient pour le compte de quelques marchands, séduire les peuplades lointaines par l'appât des denrées européennes, par la funeste tentation de l'eau-de-vie, et rapportaient des cargaisons de fourrures. Leur trajet durait quelquefois une année entière. A leur retour, ils n'avaient qu'un souci, celui de jouer comme les trappeurs du Nouveau-Mexique, et de dissiper en quelques instants le fruit de leur long labeur; après quoi ils préparaient de nouveau leurs canots et se remettaient gaiement en route.

C'est un fait remarquable que l'homme civilisé entre plus aisément dans les habitudes de la tribu sauvage, que les sauvages dans les mœurs de la civilisation. Je ne voudrais point ajouter un pâle paragraphe à l'un des éloquents paradoxes de Rousseau. Mais, quand on sort du rouage social, du cercle de conventions où notre existence tourne comme une aiguille d'horloge sur son cadran, et quand on touche à la fière et mâle liberté de ceux dont le corps et l'âme n'ont point été enchaînés dans le réseau de nos modes et de nos préoccupations journalières, il semble qu'on soit, par

un penchant naturel, par un instinct héréditaire, ramené à la vie primitive de l'homme.

Il y a dans les coutumes nomades des habitants des steppes, du chamelier arabe, du Bédouin qui n'a pour tout bien que sa lance et son cheval, je ne sais quelle poésie qui nous émeut et nous séduit comme un souvenir de l'ancien état des peuples, comme une image vivante de l'humanité dans son enfance.

Il y a dans les montagnes rocheuses, des Européens qui, en partant, leur fusil sur l'épaule, ne pensaient qu'à faire une intéressante excursion dans des régions peu fréquentées par les touristes, et qui, après avoir revêtu la peau de buffle, chaussé le mocassin, tendu des piéges au castor, et fait rôtir à leur foyer la bosse de bison, n'ont pu se déterminer à abandonner cette indépendante et aventureuse existence pour rejoindre leur patrie et s'incliner en riant sous le sceptre d'un salon. Un jeune officier anglais, M. Ruxton, qui vient de mourir malheureusement, a écrit deux charmants livres sur les mœurs des trappeurs du Nouveau-Mexique. Après avoir longtemps erré avec eux dans les déserts de l'Arkansas, dans les neiges des montagnes; après avoir pris part à leurs chasses et à leurs jeux, il voulut revenir en Europe, et dès sa rentrée dans le monde civilisé, il se trouva saisi d'un regret insurmontable, tourmenté par le désir de

retourner dans les périls des bois, dans l'immense solitude des prairies.

Les voyageurs canadiens étaient aussi devenus en très-peu de temps à demi sauvages. Ils adoptaient le costume, les mœurs des Indiens et se dépouillaient de leur culte comme d'un inutile fardeau. Peu à peu ils en vinrent à un tel déréglement qu'il fallut y mettre ordre. Les missionnaires dont ils auraient pu être les auxiliaires et dont ils ne faisaient qu'aggraver la tâche, obtinrent du gouvernement un ordre en vertu duquel nul ne pouvait trafiquer avec les Indiens sans une permission spéciale. Ces permissions qui constituaient un privilége furent d'abord accordées à des hommes dont le caractère présentait de suffisantes garanties. Plus tard, elles furent données comme une récompense à des militaires ou à des veuves d'officiers qui, ne pouvant en user elles-mêmes, les vendaient à des marchands, lesquels marchands reprenaient à leur service les voyageurs ou coureurs des bois, comme on les appelait à juste titre. A la fin, pour plus de sûreté, on établit au confluent des lacs, des postes de soldats pour réprimer la licence de ces vagabonds agents, et protéger les échanges.

La compagnie de la baie d'Hudson a régularisé et vulgarisé ce commerce jadis si étrange et si aventureux, et l'a étendu au delà des anciens postes français, dans des régions glaciales où l'on ne trouve

d'autres habitations que celles de ses fonctionnaires. Elle emploie chaque année un grand nombre de bateliers canadiens et les paye largement. Mais ils ne peuvent plus, comme leurs aïeux, s'abandonner çà et là à de joyeux caprices, et ils ont à remplir une rude tâche. Ils s'embarquent à la fonte des glaces, ordinairement vers le mois de mai, sur des canots d'écorce si fragiles en apparence, qu'à peine les croirait-on en état de résister aux flots d'une rivière. Avec ces canots chargés de tabac, d'ustensiles en fer, et d'autres denrées, ils s'en vont pourtant de fleuve en fleuve, de lac en lac, jusqu'à sept ou huit cents lieues de distance. A chaque cascade, à chaque Rapide, ils sont obligés de décharger leur cargaison, de la transporter par terre au delà du passage, de prendre ensuite l'embarcation sur leurs épaules, et de la transporter de même, à travers les broussailles touffues ou les marais fangeux. Leurs aïeux avaient dans leurs débordements conservé une pieuse pratique qui d'âge en âge s'est perpétuée dans le cœur de cette race intrépide. En entrant dans la rivière de l'Ottawa, ils se retournent et saluent le clocher de Sainte-Anne qui s'élève à la pointe de l'île de Montréal. C'est là que commence leur voyage, et sainte Anne est leur patronne. Plus d'un, la veille de son départ, a fui l'auberge du village pour s'agenouiller dans son église et faire brûler un cierge sur l'autel de la bonne mère de la Vierge, à laquelle

il recommande sa petite barque, et sa femme et ses enfants qui vont l'attendre dans sa cabane. Dans les pays les plus lointains, il n'oublie point sa protectrice qu'il apprit à vénérer dès son enfance. Un capitaine anglais a raconté que sur les côtes de l'océan Pacifique, un des hommes de son équipage, un matelot canadien, vint un soir le prier de vouloir bien lui avancer quelques schellings sur sa solde. C'était, disait-il, la fête de sainte Anne, et il voulait lui faire une offrande.

Sur ce même fleuve de Saint-Laurent, sillonné par des bateaux à vapeur, par les lourds bateaux de transport, par les légers canots d'écorce, on voit flotter au printemps d'immenses amas de bois enlevés aux profondes forêts du nord, équarris sur place, traînés sur la neige, liés en radeaux. Des cohortes de Canadiens y dressent des mâts, y larguent des voiles, et tantôt à l'aide d'un bon vent, tantôt avec leurs longues rames, descendent hardiment les Rapides et conduisent jusqu'à Québec ces arpents de sapins en s'animant dans leur travail par leurs mélodies populaires. L'un deux entonne le chant canadien :

A la claire fontaine;

les autres répètent les deux derniers vers en laissant à la fois tomber et relevant à la fois leurs rames. Pas un fleuve n'a sans doute entendu autant de ser-

ments d'amour que le Saint-Laurent; car pas un batelier du Canada ne l'a descendu ou remonté sans répéter à chaque coup de rame dont il frappait les flots, ce refrain national :

Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

Et je me dis qu'il y a un harmonieux accord entre ces paroles si simples et le caractère imposant de ces lieux. Sur nos coquettes rivières d'Europe, on peut parler d'amour en riant, entre leurs rives fleuries, et sous leurs rameaux de vignes, comme sous les rideaux d'un salon. Mais ici, dans cette grande et sévère nature, auprès de ces immenses plaines à demi désertes, dans le silence de ces vastes forêts, au bord de ce fleuve gigantesque qui s'en va si majestueusement verser ses ondes dans l'éternel Océan, on ne doit avoir que de graves pensées. Si dans cette solitude solennelle on ouvre son âme à un rêve d'amour, il faut que ce soit un rêve sérieux, et s'il est un être béni à qui l'on puisse dire entre le ciel et l'onde ces mots sacrés : je t'aime, il faut y ajouter la promesse du chant canadien :

Jamais je ne t'oublierai.

Dans l'austère émotion que j'éprouvais à l'aspect des larges bassins du fleuve et de ses rives infinies,

j'ai noté, seulement pour l'acquit de ma conscience, quelques-uns des villages et quelques-unes des villes qui apparaissent de loin en loin à droite et à gauche : Mariatown, Moulinette, Prescott, Oydensburgh, Brockville. Si animés, si florissants que soient ces amas d'habitations, je les regarde (puisqu'il faut bien les regarder) avec impatience. Il me semble qu'ils n'ont pas le droit d'être là, de troubler par leur petite agitation, de profaner par leur petit trafic le calme religieux et l'auguste grandeur de ces lieux.

Mais j'arrive à un point de vue extrêmement remarquable, au lac des Mille-Iles. Représentez-vous un vaste parc anglais avec ses massifs d'arbres, ses collines, ses accidents de terrain, ses berceaux de verdure, remplacez un gazon par le cristal d'une eau bleüe et transparente, vous aurai-je donné par cette comparaison une idée de cet étonnant lac? Non, je n'ose l'espérer. Sur un espace de douze lieues de longueur, de deux à trois de largeur, de quelque côté que vous tourniez les yeux, vous ne voyez que des îles de toutes sortes de formes; les unes élevant fièrement au-dessus des eaux leur tête pyramidale; d'autres s'inclinant jusqu'au niveau du fleuve, comme pour recevoir le baiser qu'il leur donne en passant; celles-ci hérissées de bois de sapin, celles-là nues et plates comme un champ qui attend la main du laboureur, tantôt un roc aride, sauvage,

comme ceux qu'on voit dans le pittoresque archipel des Feroë, tantôt un groupe d'arbres solitaires, ou une corbeille de fleurs, ou un léger mamelon pareil à un globe de malachite, et partout le fleuve tournoyant lentement, enlaçant avec le même amour la plus grande comme la plus petite de ces îles, fuyant au loin, revenant sur ses pas comme un bon patriarche visitant ses domaines, comme le dieu Protée comptant ses blancs troupeaux. Non, sans doute, ce ne sont pas les îles de la Grèce avec leur manteau de lumière et leurs fruits embaumés; les îles poétiques qui ont inspiré les chants d'Homère et couronné de fleurs la tête d'Anacréon, les îles voluptueuses qui ont enfanté l'immortelle beauté de Paphos, l'*Alma mater* de Lucrèce, et enivré jusqu'à la mort les sens de Sapho. Non, ce n'est ni Rhodes dont mes yeux sont encore éblouis, ni Chypre que je voudrais tant revoir, ni Lemnos. C'est moins saisissant et c'est plus doux. Il semble qu'une fée amie de l'homme, qu'une Titania du nord ait dans un de ses jeux avec ses Ariel semé sur le miroir de l'onde toutes ces îles, tous ces bois mystérieux, toutes ces vertes pelouses pour donner par leur aspect quelque bonne pensée à ceux qui viennent dans ces parages.

Que faire dans un gîte à moins que l'on ne songe?

J'étais en traversant le lac des Mille-Iles fort isolé

dans mon gîte à l'extrémité du bateau, et je songeais, devinez à quoi? A une autre Icarie, à un projet qui me rappelait celui du vertueux M. Cabet.

On ne s'attendait guère, allez-vous me dire, à voir M. Cabet dans cette affaire! Patience! Vous savez bien que je n'ai pas la moindre entente du communisme. Ainsi rassurez-vous. Je ne viens point vous développer un nouveau plan de l'une de ces aimables sociétés qui doivent, dit-on, régénérer la vieille humanité. Je songeais seulement dans mon pauvre esprit rétrograde qu'on ferait là une heureuse colonie d'amis, chacun ayant son île, son Pathmos, pour s'y recueillir dans son ermitage et en sortir avec son apocalypse. Comme ces îles n'ont encore pour la plupart point de nom, on les baptiserait selon ses souvenirs et ses affections. Dans les soirées d'été, on s'en irait en légères gondoles avec les chants du Tasse respirer la fraîcheur du lac sous les ombrages du voisin. En hiver, on courrait de part et d'autre avec des traîneaux ou des patins, sans crainte d'être écrasé par un omnibus, de tomber dans une émeute, ou d'entendre au détour d'une de nos îles philosophiques, une douzaine de bons apôtres prôner la panacée du socialisme. Que dites-vous de mon rêve? Il y a des gens pourtant qui au beau milieu de mon exposition m'arrêteraient tout net pour me demander de quoi nous vivrions sur ces

rocs arides et dans ces massifs d'arbres incultes? De bonne foi, si l'on se heurte à de pareilles difficultés, il n'y a plus moyen de faire un seul rêve paisible.

Le lac des Mille-Iles aboutit à la rade de Kingston. Nous avions là jadis un fort qui d'abord porta le nom indien de Cataraqui, qui plus tard, prit celui d'un de nos gouverneurs : Frontenac. Les Anglais, qui ne font rien à demi, ont construit sur le même emplacement une large citadelle garnie de canons et occupée par deux régiments. Au pied de la citadelle s'étend la cité de Kingston, qui compte aujourd'hui quinze mille âmes. Mais ce n'en est pas moins une triste cité, qui semble dans sa morne torpeur déplorer chaque jour le temps où le gouvernement et le parlement siégeaint dans son enceinte. Il n'y avait là qu'un établissement qui m'interressât : le pénitentiaire. Malgré mes instances et malgré les démarches d'un obligeant Écossais auquel j'étais recommandé, je n'ai pu y entrer. Il fallait pour en franchir la porte de fer, une permission spéciale des membres de la commission de surveilance, et toute la commission était absente.

Après avoir assez erré dans de larges rues désertes, où l'on passe sans transition d'une énorme maison en briques à une misérable échoppe en planches; après avoir traversé plusieurs fois le colossal édifice que l'on prendrait de loin pour un palais, et qui sert tout simple-

ment de marché, je n'ai eu d'autre satisfaction que de me poser comme une mouette fatiguée, au bord du fleuve, de contempler la baie, les forteresses, l'île de Wolfe qui s'élève en face de la ville, et d'attendre la *Dame du lac*, qui devait me conduire à Rochester. La belle dame est enfin venue me prendre, et je voudrais, pour l'honneur de l'Écosse, pour celui de son digne poëte Walter Scott, qu'on lui enlevât son nom, car, elle ne chante pas la moindre ballade et reçoit fort mal ses hôtes. Son unique souci est d'emmagasiner dans les flancs de son bateau des sacs, des caisses, des tonnes de marchandises. Quant aux voyageurs qui, à son nom d'heureux augure, s'élancent d'un pied léger sous ses longues galeries, elle s'en moque parfaitement. Elle les trahit en leur offrant des *staterooms* qui pourraient servir de glacières, et ne leur donne à souper que du beurre rance avec du pain moisi. Les bateaux canadiens portent des noms moins poétiques et sont plus hospitaliers.

Dans le malaise physique qui m'obligeait à sortir de la longue et ténébreuse cellule décorée du titre de salon, et à courir sur le pont pour me réchauffer les pieds, j'ai pu du moins regarder fort longuement le spectacle de l'Ontario, cet immense lac qui verse ses flots dans le bassin du Saint-Laurent. Mais d'un côté, je ne voyais que la ligne bleuâtre de l'État de New-York, et de l'autre, l'onde sans fin comme en pleine

mer. Par bonheur le vent était calme. En un jour d'orage, j'eusse pu me trouver là saisi, comme dans la Manche, de l'affreux mal auquel je ne puis songer sans frémir.

Après des haltes commerciales à une douzaine d'embarcadères, après une station de plusieurs heures à la naissante et déjà fière ville marchande d'Oswego, nous entrons vers le soir dans la rivière de Genesée, une charmante rivière qui serpente avec grâce entre deux collines parées de bois de sapins et nous porte dans ses molles sinuosités, jusqu'au pied d'une montagne du haut de laquelle tombent en mugissant deux belles cascades.

Il y a une quarantaine d'années, qu'un Anglais, en parcourant les rives alors désertes de la Genesée, ne se laissa séduire, comme beaucoup de ses compatriotes l'eussent fait, ni par le plaisir de les admirer, ni par l'innocente tentation de les dessiner dans son album, ou de les chanter dans un sonnet. C'était un homme positif, qui se dit qu'une telle chute d'eau n'avait pas été mise là pour la stérile satisfaction des artistes, ou des poëtes, mais pour la féconde conception des spéculateurs. Il se construisit près de là une demeure, il établit au bord de la rivière un moulin.

Sur le sol où s'élevait son habitation solitaire, se déroulent à présent les longues, larges rues de Rochester, une de ces cités qui naissent en Amérique comme des

champignons dans les bois, et grandissent en quelques années comme des géants de cent coudées. En 1825, elle ne comptait encore que cinq mille habitants. Grâce au canal Érié qui la traverse et au voisinage du lac Ontario, à celui de la vallée de Genesée, l'un des plus fertils district des États-Unis, elle a pris un rapide développement. Sa population s'élève aujourd'hui à près de quarante mille âmes.

Quant aux cascades mesurées par l'intelligent Anglais, elles sont maintenant employées à faire tourner des cylindres de fabriques et des roues de moulins. Les Américains qui calculent tout, ont calculé que la puissance de ces cours d'eau équivalait à celle de dix-neuf cents machines de la force de cent chevaux, et ils ne sont pas gens, je vous assure, à laisser inerte la moindre de ces machines. Chaque cascade est bordée d'une double haie de bâtiments industriels, chaque filet d'eau a son emploi. Si dans la ligne que la nature lui avait tracée, il ne fonctionne pas au gré de son maître, on le détourne de sa pente, on l'assouplit dans un canal. C'en est fait des beautés primitives de ce site romantique. Mais qu'importe, pourvu que l'honorable compagnie qui a engagé ses capitaux dans l'ouverture d'une écluse, dans la construction d'une machine hydraulique, livre chaque matin au marché de Rochester, tant de boisseaux de farine, ou tant de kilogrammes de laine filée. En vérité, je vois venir le jour où la

merveilleuse empreinte de l'œuvre de Dieu disparaîtra sous les œuvres de l'homme, où le monde perdra jusqu'au dernier lambeau de sa robe virginale, où la terre mythologique de l'antiquité, la terre religieuse du moyen âge ne sera plus qu'une terre commerciale, un immense bazar et une immense fournaise.

A Rochester, j'ai retrouvé les Américains tels que je les avais laissés, il y a six semaines. Le temps ne les a pas changés. Il faut croire qu'ils sont incorrigibles. Mêmes figures moroses, même rudesse et même saleté. C'est un ennui mortel de les voir, c'est un tourment d'être un instant à table, assis au milieu d'eux. Mais demain soir, je serai au Niagara.

IX.

AU NIAGARA.

L'*American fall* et le Fer-à-Cheval. — La cascade. — Les bords du fleuve. — Le Table-rock. — Le pont suspendu. — Une maison de colon allemand. — Légende de James Abbott.

NON, je ne tenterai pas de vous décrire le tableau que je viens de voir. Je briserais inutilement dans cet essai les plumes d'or inventées par les Américains. Lamartine, avec son mélodieux langage, et Byron, avec sa souveraine poésie, pourraient seuls dépeindre cette scène qui exalterait leur génie et qui écrase ma faible pensée.

Il est des lieux, vous le savez, qui s'embellissent par la distance. Les récits des voyageurs, les gravures, les tableaux leur donnent un aspect sans pareil. On veut les voir, on y court avec l'idée exagérée que l'on s'en est faite et l'on est déçu dans son attente. J'ai eu peur

de subir la même déception en allant au Niagara, et peu s'en est fallu que, pour m'épargner un regret, je ne renonçasse à faire le long détour qui devait me conduire au delà du lac Érié. Mais lorsque, à quelques centaines de pas de l'hôtel de l'Aigle, sur la lisière d'une forêt sombre, je me suis trouvé tout à coup en face de la cascade, j'ai été saisi d'une telle surprise, d'un tel ravissement, que je suis resté comme cloué sur le sol, ne poussant qu'un cri d'admiration. Puis l'émotion a paralysé ma voix et m'a rempli les yeux de larmes.

Des gens sensés diront que c'est une faiblesse de nerfs. Soit! Je n'ai pourtant éprouvé, en face des œuvres de la nature, qu'une émotion semblable. C'est lorsque, de la dernière grève du Spitzberg, je contemplais les dernières limites du monde, les barrières éternelles des glaces du pôle. Là, c'était l'idée de l'isolement humain à cette fin du globe qui me troublait jusqu'au fond de l'âme, et ici le spectacle le plus grandiose, le plus éblouissant qu'il soit possible de concevoir, un spectacle unique sous le ciel et qui doit faire époque dans la vie.

Je suis resté là, je ne sais combien de temps, seul, immobile et muet. Il pleuvait à flots, mais je ne sentais ni la pluie qui ruisselait sur mes épaules, ni le vent qui s'engouffrait sous mon manteau. Je n'entendais que le bruit de la cascade, ce tonnerre des eaux,

comme l'appellent les Indiens, je ne voyais que ces larges ondes tombant du haut de leur bassin dans leur précipice. Et lorsque enfin je suis rentré à l'hôtel, j'ai été comme par instinct m'asseoir devant le feu; je ne distinguais rien de ce qui se passait autour de moi. Mes yeux et mon esprit étaient fixés sur le torrent du Niagara, et tout le soir je l'ai vu, et toute la nuit j'y ai rêvé.

Le lendemain matin j'y suis retourné. Cette fois, j'ai pu reprendre possession de moi-même et contempler avec plus de calme ce qui m'avait tant agité la veille. Cette fois, je pourrai peut-être vous donner une esquisse topographique de cette merveille de la création. Quant à vous en révéler la sublime beauté, non! c'est pour moi chose impossible!

Le Niagara est formé par la masse d'eau qui, du lac Érié, en se resserrant dans un étroit canal, va se jeter à trente-six milles de distance dans le lac Ontario. De la cime escarpée d'un plateau de cent soixante-cinq pieds de hauteur, il se précipite dans un lit de rocs, en deux vastes chutes séparées par l'île d'Iris, l'une que l'on appelle la Chute américaine (american fall), l'autre le Fer-à-Cheval. Ce nom est parfaitement adapté à l'image qu'il représente. J'en voudrais cependant un plus poétique.

La Chute américaine serait à elle seule un des beaux tableaux qu'il y ait à la surface du globe, et pourtant

on ne le considère plus que comme un phénomène secondaire, quand on a vu dans toute son étendue l'immense cercle du Fer-à-Cheval. Les Américains, qui, en général, ne se soucient guère des scènes de la nature, mais qui ne négligent rien de ce qui peut favoriser leur industrie, ont tout fait pour rendre aux voyageurs le spectacle du Niagara plus facile et plus attrayant.

Des bateaux à vapeur, des chemins de fer vont les chercher à Lewiston, à Buffalo et les amènent jusqu'au village. Des voitures et des commissionnaires sont postés sur leur passage, d'élégants hôtels leur sourient par leurs nombreuses fenêtres. Du haut de la montagne ils descendent jusqu'à la rivière par une pente rapide, dans un fauteuil posé sur des rails et soutenu par des câbles. Au bord de la rivière, une barque les attend et les conduit devant le Fer-à-Cheval. C'est là le point de vue par excellence, c'est là que l'on veut s'arrêter longtemps et que l'on veut revenir. De là, on contemple dans toute sa largeur, dans toute son élévation, à gauche, la Chute américaine, l'île d'Iris et en face de soi, le cirque de la cascade canadienne avec ses flots profonds, plus verts que l'émeraude, ses nappes d'écume plus blanches que la neige. Son élan est si impétueux que l'onde qui tombe dans l'abîme rebondit et remonte en tourbillons de vapeur au-dessus du bassin qui la contenait. A plus de cent

milles de distance, on a pu distinguer ce tourbillon flottant comme un nuage d'argent à la cime de la montagne. Le jour, cette poudre de perles s'irradie aux feux du soleil et forme un arc-en-ciel. La nuit même, parfois, la vaporeuse écharpe se colore aux rayons de la lune et reluit dans l'ombre comme un pont de lumière, le pont de la mythologie scandinave.

De chaque côté des cascades, s'étendent des remparts de rocs, des forêts sauvages dont les sombres teintes augmentent encore l'effet du tableau qu'ils encadrent. Quoiqu'on sache que ces lieux sont habités, on n'éprouve là cependant que le sentiment d'une solitude imposante, d'une Thébaïde solennelle. Dans cette profonde enceinte fermée par les eaux, couronnée par les bois, on ne voit d'autres êtres animés que les goëlands qui tournoient au-dessus du gouffre, et dont les blanches ailes disparaissent dans les plis de sa blanche écume. Si je croyais à la métempsycose, ce qui, par parenthèse, me plairait assez, je penserais que ces oiseaux renferment des âmes de poëtes à qui il a été donné de jouir dans leur nouvelle existence d'une des splendeurs de Dieu dans les splendeurs de la création.

Au delà de la rivière, sur la côte du Canada, est la Table de roc, table ronde et plate qui déborde de soixante pieds sur l'abîme. Ceux qui ne craignent pas d'être saisis par le vertige peuvent s'avancer jusqu'à

la lisière de ce promontoire et de là plonger leurs regards dans le précipice, sifflant, mugissant, bouillonnant comme une chaudière.

De cette pointe merveilleuse on descend par un étroit sentier au pied du torrent. Mais il semble qu'une divinité jalouse en défende l'approche par les lames qu'elle lance contre le profane curieux qui s'avance vers son sanctuaire. Nul danger réel pourtant ne le menace. Il ne court d'autre risque que de s'en revenir trempé jusqu'aux os, et, en bravant ce vulgaire inconvénient, il arrive sous un des rideaux de la cascade, sous une prison de flots limpides. Et quelle prison ! Jamais les fées et les naïades n'en ont construit une pareille pour le chevalier qu'elles retenaient captif dans leurs palais de cristal. Pour passer là quelques instants, pour goûter le charme fabuleux d'une telle aventure, ce n'est pas trop que de traverser l'Océan et de faire six cent milles, de wagon en wagon au milieu des mornes américains.

De retour au sommet du roc, je trouve un paysan canadien avec une rustique voiture garnie d'une peau de buffle qui me conduit le long de la côte par les forêts touffues, à une lieue de distance, au pont en fil de fer qui a été lancé d'un des bords à l'autre de la rivière. Après avoir admiré l'œuvre de la nature, je devais admirer aussi celle du génie humain. Je n'en connais pas une plus hardie, et quoique dans une

description de paysage les chiffres m'apparaissent sous une forme hideuse, il faut bien, pour vous en donner une idée, que j'aie recours aux chiffres. Ce pont, d'une seule jetée, a sept cent cinquante-neuf pieds de longueur et s'élève à deux cent trente pieds au-dessus du précipice. Les plus lourdes voitures peuvent le franchir en toute sûreté, et cependant il tremble sous le pied d'un enfant et vacille comme une barque au souffle du vent : il m'a fallu saisir des deux mains un de ses pilastres pour contempler du milieu de cet édifice aérien la cascade lointaine et le gouffre béant, car la charrette qui en ce moment le traversait le faisait osciller comme un léger lambris, et il me semblait qu'il allait s'écrouler dans l'abîme.

De l'autre côté de ce pont est le chemin de fer de Lewiston, qui rase intrépidement la crête de la montagne, le bord du précipice, et, à quelques pas de là, apparaît une riante campagne, des sillons fertiles, des enclos remplis d'arbres à fruits, des génisses errantes dans les pâturages, des maisons dont la propreté annonce l'ordre et l'aisance, toute une douce scène de vie paisible près des terribles scènes par lesquelles on vient de passer, une verte aquarelle hollandaise près des éclats d'une tempête.

Ce sol produit aisément tout ce qu'on peut obtenir d'un bon sol de France : blé, orge, légumes. Il est occupé en grande partie par des colons allemands qui,

en y appliquant leur intelligent labeur, y font une fortune. Il y a là des lots de terrain qui leur ont été livrés pour quelques centaines de dollars et dont un habile défrichement a, en quelques années, décuplé la valeur.

Je suis entré un dimanche après midi dans une de ces habitations germaniques. Le maître de la maison était assis près du poêle, fumant sa pipe. Deux beaux et robustes garçons jouaient aux dames à côté d'une jeune fille aux blonds cheveux qui les regardait en riant. Dans le fond de la chambre, une vieille femme, qui me parut être et qui était en effet l'aïeule de la famille, lisait à l'aide d'une paire de larges lunettes la Bible. Il y avait dans cet intérieur, dans la disposition de son ameublement, dans l'aspect de ce cercle domestique, une telle apparence de bien-être matériel, de calme moral, un effet si séduisant, si *hemmlig*, comme disent les Suédois, que je m'arrêtai un instant sur le seuil, avec une sorte de respect, avec la crainte de troubler l'harmonie de ce tableau.

Le père se leva à mon approche et fit deux pas au-devant de moi, attendant en silence que je lui expliquasse l'objet de ma visite. Je lui adressai la parole en allemand, je lui dis que je venais de loin et que j'avais désiré voir une ferme allemande en Amérique. Au premier mot que je prononçai dans sa langue maternelle, il fit un signe à sa fille qui courut me cher-

cher une chaise et vint en souriant gracieusement me l'apporter près du foyer. Je demandai à cet homme de quelle province il était; il me répondit qu'il était de la Saxe, de Gorlitz. « Oh! m'écriai-je, ce charmant village de Gorlitz près de Leipzig! Que de fois j'y ai été par le Rosenthal! » A ces noms, la vieille femme qui n'avait pas semblé s'apercevoir de ma présence, qui n'avait pas détourné la tête de son livre, ôta ses lunettes et me regardant avec deux yeux pétillant sous ses sourcils gris : « Quoi! me dit-elle, *sie sind in Gorlitz gewesen?* (vous avez été à Gorlitz?) » Et ses mains se joignirent sur sa poitrine et je crus voir une larme rouler sur ses joues. Oh! *cara patria!* tu n'es point un vain mot, et si loin que l'on soit de toi, et quelque effort que l'on fasse pour t'oublier, ton image vit à jamais dans la mémoire, et il suffit d'un incident inattendu, d'un son de voix, d'un souffle pour qu'elle s'éveille comme celle du montagnard suisse au *Ranz des vaches*, pour qu'elle fasse tressaillir le cœur, et baigner de pleurs la paupière.

Après le cri qu'elle avait jeté, la vieille femme, comme si elle se reprochait son émotion, reprit sans rien dire de plus son livre. Peut-être lisait-elle le *Super flumina Babylonis*, peut-être le chapitre qui raconte comment l'ange du ciel ramena Tobie à sa famille, sainte et touchante lecture! Nul autre livre n'a comme la Bible pénétré dans les profondes tris-

tesses de l'âme humaine et nul autre livre ne peut en tenir lieu, quand on souffre et qu'on veut être consolé.

Je restai à causer seul avec le maître de la maison qui me racontait ses travaux, ses succès, comment il tirait parti de son petit domaine, comment il coupait en hiver du bois pour le village de Niagara, comment il récoltait du blé et engraissait des bestiaux pour le marché de Buffalo, et comment il augmentait peu à peu l'héritage de ses enfants.

Je lui demandai s'il n'éprouvait pas quelquefois le désir de retourner en Allemagne. « Oui, sans doute, me répondit-il, nous n'oublions point ici notre pays et vous venez de voir l'émotion qu'a ressentie ma mère en entendant prononcer le nom de Gorlitz. J'ai bien souvent rêvé, en conduisant ma charrette, au bonheur de revoir les beaux chênes de nos campagnes et le clocher de mon pauvre village. Mais à présent je ne retrouverais plus ma bonne vieille Allemagne. Les nouvelles que les journaux nous en rapportent depuis un an me font mal. » Puis tout à coup s'interrompant et me regardant fixement : « Êtes-vous, me dit-il, de ceux qui pensent que rien de ce qui existait autrefois n'est bon à conserver, qu'il faut au plus vite démolir chaque ancienne institution, et briser chaque trône. — Non, sur ma foi, m'écriai-je, je n'ai point à me reprocher la moindre velléité de révolution démocratique.

— Tant mieux, reprit-il. Nous avons ici une république toute faite, et je ne m'en plains pas, quoiqu'elle ait bien aussi ses mauvais côtés, mais celles que l'on veut créer là-bas m'épouvantent. Je ne devrais plus toucher à une de ces maudites feuilles qui maintenant s'impriment dans chaque bourgade d'Amérique, car chaque fois que j'en lis une, j'en ai pour des heures entières à grommeler devant mes fils qui, plus sages que moi, ne s'occupent point de politique. »

Il me fallut abréger ma visite à cet honnête et franc cultivateur, et résister non sans peine aux instances qu'il me faisait pour souper avec lui. Je devais partir, et auparavant, je voulais voir quelques autres environs du Niagara et l'île d'Iris où jadis il était assez difficile d'aborder, mais où maintenant on arrive par un pont aussi sûr que commode. Presque à la pointe de ce lambeau de terre est une humble *loghouse* que j'ai regardée avec une mélancolique impression. Je vous dirai pourquoi. Seulement ne croyez pas que je tente de vous tracer l'esquisse d'un roman. C'est une simple et véridique histoire que je voudrais simplement vous raconter.

En 1829, un jeune étranger arriva au village de Niagara, dans l'intention d'y passer quelques jours. Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent ; il s'en allait chaque matin s'asseoir en face des cascades,

dans une muette contemplation ; il y retournait le soir et de plus en plus se plongeait dans sa solitaire rêverie, dans la fascination de ces lieux.

James Abbott, tel était son nom. Du reste, on ne savait ni d'où il venait, ni qui il était. Cependant on ne pouvait le voir sans être frappé de sa distinction, de sa physionomie, de la grâce de ses manières, et ceux qui avaient pu s'entretenir un instant avec lui disaient qu'il avait beaucoup voyagé et beaucoup étudié ; cependant ce n'était pas chose facile que d'entrer en relations avec lui. Il n'avait point le sombre abord du misanthrope, mais il fuyait toutes les réunions, s'écartait des chemins fréquentés et restait seul dans sa demeure, seul sur la crête du coteau, seul sur la lisière des bois.

Il avait demandé l'autorisation de se construire une cabane sur une petite île inhabitée qu'on appelle île des Trois-Sœurs. Elle lui fut refusée, je ne sais pour quelle raison. Il s'établit alors sur l'île d'Iris et nul domestique ne le servait. Il préparait lui-même ses repas, vrais repas d'anachorète si jamais il en fut ; un peu de farine bouillie et de l'eau, tel était son régime. Il était d'ailleurs d'une moralité austère. Pas un regard de jeune fille ne faisait scintiller ses yeux, pas un chant, pas une fête n'attirait son attention. Avait-il trouvé au fond de la coupe des joies de la vie une telle amertume qu'il ne voulût plus y porter ses lèvres ?

Était-il possédé par un regret qui lui rendait insipides les légers plaisirs du monde, ou par une passion qui fermait l'entrée de son cœur à tout penchant vulgaire? C'est ce que l'on n'a pas su.

Au mois de juin 1831, il sortit un matin pour aller se baigner dans la rivière, selon sa coutume, et le lendemain des pêcheurs ramenaient sur le rivage son corps inanimé qui avait été emporté par le courant, à quinze milles de distance. Des Anglais qui en ce temps-là se trouvaient au Niagara se réunirent pour lui rendre les derniers devoirs, pour lui faire ouvrir une tombe sur le plateau qu'il aimait, en face de la cascade qu'il avait tant de fois comtemplée. On apprit alors qu'il était Anglais, fils d'un honorable recteur de paroisse. Quant au secret qu'il gardait dans son âme, quant à la cause de sa profonde tristesse et de son isolement, personne n'a pu le dire. Pauvre James Abbott! Lorsqu'il mourut il avait vingt-huit ans. N'est-ce pas pour lui que le tendre poëte de l'Irlande, Th. Moore, a écrit cette élégie :

« Pauvre cœur brisé, adieu, ton heure de repos est venue, bientôt tu seras dans ton refuge. Pauvre cœur brisé, adieu. La douleur que tu ressentiras en te déchirant sera moins cruelle pour toi que la longue souffrance de la vie.

« Pauvre cœur brisé, adieu. L'angoisse est passée, la dernière angoisse. Tu ne saigneras plus. Pauvre cœur

brisé, adieu. Il ne te reste qu'à mourir comme
geur qui après son courageux élan, expire sur l
rivage. Tu vas enfin dormir en paix. Pauvre
brisé, adieu. »

X.

DE BUFFALO A NEW-YORK.

Les noms antiques en Amérique. — Remarques en voyage. — Silence dans les wagons. — Respect pour les femmes. — La chasse au mari. — Simplicité de construction des chemins de fer. — Sectes religieuses. — Les trembleurs. — Jeanne Southcott, nouveau Messie. — Procès de sorcellerie. — Histoire de Christophe Gardner. — Défrichement du sol. — Souffrances des colons.

Si vous daignez penser à moi, vous vous imaginez peut-être que je suis dans quelque obscur district du nord, affligé de barbares noms indiens comme Chittenango ou Canajoharée, et pendant que vous faites cette hypothèse, je parcours tout simplement une demi-douzaine des plus célèbres villes du monde : Batavia, Vienne, Genève, Syracuse, Utique, Rome, Amsterdam. Oui, voilà les cités que je traverse en un jour sans me détourner de ma route.

Qu'on dise après cela que le peuple américain ne s'occupe pas d'étude, lui qui veut retrouver un souvenir de l'antiquité, du moyen âge, les régions splendides de l'Asie et les régions classiques de la Grèce, de l'Italie, jusque dans le baptême de ses nouvelles bourgades. C'est vraiment le plus singulier peuple qui existe, un peuple qui allie à la plus triste sévérité les prétentions les plus puériles. Il se moque perpétuellement de la vanité européenne, et il est lui-même le plus vaniteux des personnes. Le paon qui déroule sa queue diaprée, fait la roue et se dandine fièrement dans la basse-cour ; le pique-bois des forêts du Brésil, qui à chaque coup de bec qu'il donne sur l'écorce d'un arbre séculaire, court aussitôt de l'autre côté pour voir s'il n'a pas percé cette tige gigantesque, sont des animaux modestes comparés à l'Américain dès qu'il se met à considérer sa propre grandeur.

Si vous entrez en conversation avec lui, pour Dieu, ne lui refusez aucune qualité, ni littéraire, ni poétique, ni artistique. Vous ne feriez que le révolter, sans lui donner en ce qui le concerne aucune juste appréciation. Il est convaincu qu'il possède tous les dons du ciel et de la terre, et qu'à moins d'être égaré par les plus sottes préventions ou la plus aveugle ignorance, on ne peut lui refuser la prééminence en tout genre sur toutes les nations du monde. Un fait historique le gêne quelque peu. Il est à l'égard des

nobles vieux États de l'Europe comme un banquier dont l'arrogance financière avait un jour blessé une aimable grande dame du faubourg Saint-Germain. « Il a beau se hausser sur son portefeuille, disait-elle en jetant les regards sur le portrait d'un de ses aïeux ; avec tous ses écus, il ne peut se donner six cents ans d'un pur blason. » Les États-Unis n'ont point de blason sanctifié par les croisades, illustré par des exploits chevaleresques, ennobli par une longue durée. Leur histoire ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. Leur plus ancienne ville date de 1612. Mais l'Américain, qui ne doute de rien, a trouvé un ingénieux moyen de remédier à cette petite lacune, c'est de faire venir à lui l'antiquité, la terre sainte, Troie, Athènes, Jéricho, par les noms qu'il donne à ses nouveaux établissements. C'est de copier dans la construction de ses églises, de ses écoles, de ses bazars, les plans des édifices gothiques, les pilastres corinthiens, les colonnades doriques, après quoi si vous lui parlez encore d'antiquité, il vous dira qu'il la tient, cette admirable antiquité, et s'il a lu Corneille, je ne serais pas surpris qu'il s'écriât avec un superbe accent :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Je suppose que pour en venir là, vous l'avez, par votre gracieuse puissance, déterminé à parler, ce qui

n'est pas chose facile, car il a tant d'idées en tête, cet habile Américain, tant de projets à l'état de bourgeon naissant, ou de fruits prêts à cueillir, que de peur d'en laisser échapper un seul dans le sein d'un rival, il ne tourne la langue que pour savourer son tabac, et ne desserre les dents que pour cracher. J'ai cru d'abord que mon accent étranger, mes solécismes et mes barbarismes anglais le fatiguaient, mais comme je l'ai vu se plonger dans la même taciturnité avec ses propres concitoyens, j'ai dû conclure de cette observation que si la parole lui a été donnée, c'est pour en faire le plus strict, le plus parcimonieux usage, et j'en ai pris mon parti. J'entre dans le long omnibus du chemin de fer, j'y choisis la place qui me convient, sans m'inquiéter de mon voisin, qui ne s'inquiète pas davantage de moi; je tâche seulement de mettre ma redingote, mon sac de nuit à l'abri des jets de salive, et lorsque j'ai combiné suffisamment mes précautions, j'ouvre un livre, je lis, puis je regarde le paysage.

Les Américains ne lisent rien et ne regardent rien. Ils ruminent en silence quelque spéculation. C'est la seule différence qu'il y ait entre eux et les coffres qu'ils ont déposés dans le wagon des bagages. Assis l'un à côté de l'autre sur leur banquette, les pieds étendus sur le dossier qui se trouve devant eux, ils s'en vont ainsi comme des souches d'arbres jusqu'à la

station où ils doivent s'arrêter. Un seul événement les arrache à leur immobilité, c'est lorsqu'on annonce que le train va faire une halte d'une demi-heure, et lorsque le tam-tam retentit à la porte d'un hôtel. A ce son joyeux, vous croiriez entendre la trompette du jugement dernier réveillant les morts dans la vallée de Josaphat. Les Américains se précipitent pêle-mêle hors du wagon, courent à la salle à manger, dévorent aussi vite qu'il est possible à une mâchoire humaine de dévorer, boivent d'un trait un verre de gin ou de vin de Porto, puis rentrent dans leur léthargie.

De Buffalo à Albany, sur un espace de plus de cent lieues, je n'exagère point en affirmant que je n'ai pas entendu prononcer dix mots au milieu de plus de cent individus. On eût dit une population sortant du pénitentiaire, et se croyant encore sous le rude régime de sa loi de silence.

Les femmes mêmes, qui partout ont l'heureux don d'animer l'esprit de l'homme, de le surprendre au milieu de ses plus graves réflexions, et de l'intéresser, si rebelle qu'il soit, à leurs douces fantaisies, les femmes ici sont comme paralysées par le cercle qui les entoure. Comme l'oiseau dont les ailes fléchissent sous la chaleur qui précède l'orage dans les contrées tropicales, leur pensée fléchit sous la pesante atmosphère du moral américain.

Ce peuple se vante de son respect pour les femmes

et traite à cet égard avec une suprême réprobation les mœurs européennes. Il est vrai qu'une femme, si jeune, si séduisante qu'elle soit, peut se mettre seule en route, voyager sur tous les bateaux à vapeur, entrer seule dans les hôtels des États-Unis sans crainte d'être offensée par la moindre inconvenance. Il est vrai aussi que partout la première place leur est réservée, qu'on ne s'asseoit pas à table avant qu'elles y soient assises elles-mêmes, que sur les bateaux grands et petits, il y a toujours pour elles un salon particulier, que dans les diligences et les wagons personne ne s'avisera de leur contester le siége qu'elles désirent; mais je crois ce respect fort voisin de l'indifférence. Une fois que l'Américain a installé sa femme ou sa fille dans l'appartement qui lui est assigné, qu'il l'a conduite au haut bout de la table ou qu'il a rudement écarté un voyageur de la banquette qu'elle ambitionne, il semble qu'ayant rempli son devoir il n'ait plus à y songer, et le fait est qu'il ne s'en occupe plus. Il s'en va fumer son cigare sur le pont, boire au barroom, ou se rejette dans ses méditations, et laisse sa femme dans l'isolement.

Je ne sais si je me trompe, mais je crois que nos belles dames de France s'accommoderaient fort peu d'un tel respect, et qu'au risque d'avoir peut-être parfois à se défendre contre une galanterie un peu vive, elles aiment encore mieux la lutte que l'abandon.

Puisque j'ai abordé cette délicate question, permettez-moi d'y toucher par un autre côté. En Amérique, comme en Angleterre et en Allemagne, les femmes jouissent jusqu'à leur mariage de la plus grande liberté. Une jeune fille s'en va seule dans les rues d'une grande ville, entre seule dans les magasins, revient seule d'une soirée. Ni camériste, ni duègne n'accompagne ses pas et ne surveille ses promenades. Si elle s'attarde dans ses visites, si elle s'émeut à une rencontre, si elle est en train de prendre au filet un mari, c'est son affaire. Les parents ne donnent point de dot à leurs enfants en les conduisant à l'autel, c'est à eux à ne pas s'engager sans un soutien convenable sur le chemin pierreux de la vie conjugale. Ce *sans dot* de Molière jette dans le cœur des Américaines une sollicitude matrimoniale qui de bonne heure éveille leur perspicacité et règle leurs démarches. Le grand point pour elles est de se procurer un époux qui accepte et compense par ses propres ressources ce terrible sans dot, et l'impérieuse nécessité donne en ce cas de l'esprit à l'Agnès la plus novice. Notre spirituel écrivain, M. Ch. de Bernard, qui a fait de si jolies nouvelles sur la *chasse aux amants*, pourrait composer ici un roman fécond en incidents curieux sur la chasse aux maris.

Une fois pourtant que l'habile chasseresse est parvenue à saisir dans les grottes du comptoir, ou sur les

plages du salon, cet oiseau sauvage qu'on appelle un mari, adieu son indépendant essor, sa libre existence de jeune fille. Elle est prise elle-même dans le réseau qu'elle a tissé, elle porte au col la chaîne du maître, elle doit rester au colombier et y attendre chaque jour le pigeon errant. Si j'en juge d'après les livres que j'ai lus, et d'après quelques récits particuliers, je ne crois pas, quoi qu'en disent les Américains, qu'il y ait dans les grands centres de population des États-Unis, notamment à New-York et à la Nouvelle-Orléans, plus de rigidité de mœurs que dans nos villes d'Europe. Mais tout s'y passe au moins dans un plus profond mystère, tous les péchés conjugaux s'y tiennent cachés sous un voile épais. L'opinion publique condamne ici sans rémission l'homme qui entretient des relations illicites avec une femme mariée. Dès que sa tendre histoire est découverte, il est signalé comme un être de la plus venimeuse espèce, il est banni de la société comme un nègre ou comme un paria. Et cela doit être. L'Américain ne réside pas dans sa maison, il ne fait qu'y camper; il est négociant ou fonctionnaire. Son comptoir ou son bureau est toujours placé à distance de son foyer domestique. Il y va dès le matin et n'en sort que le soir; il est, comme je vous l'ai déjà dit, d'une nature extraordinairement nomade. Il s'embarque un beau jour à l'improviste, avec sa valise sous son bras, et le voilà parti pour des semai-

nes, pour des mois entiers. Tandis qu'il se livre à ses spéculations sur le pupitre de son magasin, ou qu'il court après la fugitive fortune sur les lacs du nord ou les mers du sud, il ne veut pas avoir à s'inquiéter de la femme qu'il laisse seule dans sa demeure. Pour obtenir cette quiétude, il s'allie à la corporation des maris par un traité d'assurance générale ; il forme avec elle un *wehgericht*, qui frappe d'une sentence de flétrissure quiconque ose agiter par un illégal aveu d'amour son asile conjugal.

Les femmes du nord des États-Unis sont cependant assez belles pour éveiller de dangereuses tentations. Elles n'ont, il faut le reconnaître, ni la grâce sans pareille de la vraie Parisienne, ni la tendre et mélancolique expression des femmes d'Allemagne, ni les doux grands yeux bleus des *flickor* de Suède, qu'un poëte a comparés à des lacs d'azur voilés par des bouleaux ; elles n'ont point le charmant mélange de coquetterie française et de poésie septentrionale, qui distingue les reines de maisons de Pétersbourg ou de Moscou, ni le soleil ardent qui flamboie entre les cils soyeux des *ninas* de Cadix. Elles ont en général une taille assez élégante, la physionomie régulière, le visage frais. Elles ressemblent à des fleurs un peu mornes et un peu froides. Mais enfin ce sont des fleurs qu'un Linnée de la végétation humaine ne pourrait se dispenser de placer dans sa classification, et quand j'en

vois une plus riante et plus attrayante que les autres, je la plains, savez-vous pourquoi? parce qu'elle tient au sol d'Amérique, et qu'il est probable qu'elle se mariera avec un Américain, c'est-à-dire qu'elle le verra chaque jour chiffrer, manger. Non, je ne veux pas penser à un tel tableau.

Voyez pourtant où me mène la chère habitude que vous m'avez laissé prendre de causer avec vous à cœur ouvert. Je voulais vous parler de la route de Buffalo, et voilà que je m'aventure sur le plus inextricable des *railroads*, sur le railroad des attractions de la femme et des périls du foyer domestique. Je me hâte de quitter ce sillon brûlant pour rentrer dans le repos de mon honnête wagon, où je n'ai guère à redouter qu'une explosion de chaudière, ou le choc d'un train volant de toutes ses forces à notre rencontre.

Ces chemins de fer sont les témoignages ambulants du génie essentiellement positif et pratique de l'Américain, qui réduit toutes ses entreprises à la plus stricte raison d'utilité. On n'y voit point ces grands travaux d'art dont s'honorent nos ingénieurs, ni les larges édifices qui parent nos stations, ni cette multitude d'employés portant le galon d'or à la casquette et des broderies d'or au collet de leur habit, ni ces charmants coupés où le tapissier a mis ses ressorts les plus souples et ses plus fraîches passementeries.

Un long wagon rempli de banquettes fort dures, doit suffire à tout le monde, aux riches comme aux pauvres, à la grande dame de finance comme au colporteur. Nous sommes dans un pays où le principe d'égalité peut être étranglé par des muets entre les portes d'un salon, mais doit dominer dans la vie intérieure. Nous ne devons pas oublier qu'il y a quelque temps, des membres du congrès s'avançant avec peine au milieu d'une multitude nombreuse, l'un d'eux s'avisa de dire : « Faites place, mes enfants, nous sommes les représentants du peuple, » et qu'un yankee le prenant par le bras, s'écria en le rejetant en arrière : « C'est à vous à nous faire place, car nous sommes le peuple lui-même. »

Ce wagon, construit, comme je viens de vous le dire, de la façon la plus simple, roule sur un terrain plat qui n'a pas exigé de grands frais de terrassement. S'il se présente une rivière, il la traverse sur un grossier pont en bois ; si c'est une colline, il y pénètre par une ouverture sans maçonnerie. A chaque ville, il entre sous un rustique hangar ; à chaque station, un agent, qui n'a d'autre signe distinctif qu'une pancarte à son chapeau, fait la tournée de l'omnibus, perçoit le prix des places, met l'argent dans sa poche, et tout en est dit. Quant aux bagages, on ne les porte à aucun bureau, on ne les met sur aucune balance, on ne les inscrit sur aucun registre. Un employé les en-

tasse dans un fourgon, en y marquant seulement avec un morceau de craie le lieu de leur destination. La loi l'oblige à donner pour chaque objet un *ticket* au voyageur, mais lorsqu'on lui demande ce faible signe de garantie, il en paraît surpris et offensé. C'est une chose étrange que l'indifférence avec laquelle les administrations publiques traitent les affaires individuelles, dans un pays qui a le privilége pourtant d'attirer de toutes les parties du globe, et d'enfanter, pour son propre compte, quantité de fripons. A la poste, par exemple, on affiche sur les murs, et l'on publie dans les journaux une liste, par ordre alphabétique, de toutes les lettres adressées bureau restant. Le premier venu qui voit cette liste peut aller réclamer la lettre que vous attendez. On ne lui demande ni qui il est, ni quel droit il a de la réclamer. Il suffit qu'il la désire, pour qu'on s'empresse de la lui remettre. Sur les chemins de fer, même incurie pour les bagages ; un inconnu peut aisément prendre votre malle et l'emporter et la vider avant que personne se doute du chemin qu'elle a fait. L'administration a seulement soin d'inscrire en grosses lettres sur les murs de toutes les stations :

«*Beware of pick pockets* (prenez garde aux voleurs),» après quoi elle s'endort sur les deux oreilles, dans la paix de sa conscience.

Le prix du transport sur ces chemins de fer est

assez modique. Il ne s'élève ordinairement qu'à quarante centimes par lieue, et l'on ne paye rien pour les bagages; mais ils ne marchent pas avec la rapidité des chemins de fer d'Angleterre, ni même de France. Ils ne font guère, terme moyen, que six lieues à l'heure; les postillons russes en font presque autant avec leurs légères charrettes et leurs chevaux à longs poils.

Il faut dire qu'on s'arrête fréquemment, et qu'à différentes stations on fait de longues haltes, ce qui me convenait fort, non pas tant pour voir les villes par où nous passions que la contrée. Les villes des États-Unis sont d'une uniformité sans égale. Qui en connaît une peut, sans un grand effort d'imagination, se former une juste idée des autres; il n'y a entre celle-ci et celle-là qu'une différence d'étendue et de population. Du reste, elles sont toutes basées sur le même modèle et animées par un même esprit de spéculation. New-York est leur type, et toutes à qui mieux mieux se façonnent à l'image de cette métropole. Elles commencent par un magasin, par une auberge, puis vient le bureau de poste, et dès qu'une centaine de maisons sont alignées le long d'un canal, vous pouvez être à peu près sûr d'y voir s'élever deux banques et plusieurs chapelles. Nul pays, que je sache, n'est divisé en plus de sectes religieuses, et chaque secte veut avoir son temple, son prédicateur, qu'elle élit elle-même et

paye de ses propres deniers. Le gouvernement ne se mêle point de ces différents cultes et ne contribue point à leurs dépenses. Vous pouvez vous figurer de quelle autorité est investi un prêtre qui dépend entièrement et du vote et des cotisations volontaires de quelques groupes de familles qui ne sont strictement liées à lui par aucun principe fixe d'unité, qui toutes se croient en droit d'interpréter la Bible et d'en commenter les commentaires. Sa mission est de leur démontrer que leur schisme est la seule vraie doctrine, qu'elles seules comprennent le juste sens de l'Écriture sainte et adorent Dieu comme il veut être adoré. Il s'acquitte de cette tâche avec zèle, et ne manque pas de tonner contre les autres dogmes, ou de gémir pieusement sur leurs erreurs. Mais pendant qu'il s'exalte ainsi dans l'explosion de sa croyance, arrive un de ses paroissiens ou un autre missionnaire qui lui démontre catégoriquement qu'il a mal compris tel et tel passage de la Genèse ou du livre des prophètes, et qui, en vertu d'une nouvelle interprétation, détache de son troupeau plusieurs brebis, et forme peu à peu une autre secte.

Je n'entreprendrai pas de vous énumérer les diverses communautés dont chacune prétend posséder le véritable sens de l'Évangile, encore moins de vous expliquer en quoi diffèrent leurs préceptes. Il faudrait des volumes entiers pour raconter leur origine, pour

faire comprendre leurs dissidences, et chaque année il faudrait ajouter un appendice à cette histoire, car chaque année la féconde Amérique enfante de nouveaux apôtres.

Sur la route que je parcours est la corporation des *shakers* ou trembleurs, qui compte dans les États-Unis environ quatre mille prosélytes. Leur principal exercice religieux consiste à danser et à tournoyer avec une sorte de frénésie, comme les derviches turcs, jusqu'à ce qu'ils soient saisis par le vertige.

Sur la même route, près de la ville de Genève, dont le nom rappelle, à quinze cents lieues de distance, celui du farouche Calvin, une femme du peuple, Jeanne Southcott, s'annonça, il y a quelques années, non point comme une nouvelle prophétesse, mais comme le Messie, comme le sauveur du monde, ni plus ni moins. Dans quel livre avait-elle lu que le Messie devait paraître au sein de l'Amérique en bonnet et en jupon, c'est ce que je ne saurais vous dire. Quoi qu'il en soit de cette petite difficulté, elle proclama hardiment sa céleste mission et fit des adeptes. Pour prouver sa suprême puissance, elle déclara qu'à certain jour, à certaine heure, elle partirait d'une des rives du lac et marcherait paisiblement à sa surface comme sur un frais gazon. Au jour indiqué, elle se rendit en voiture au bord de l'onde, suivie de ses disciples qui, en vérité, se réjouissaient d'assister à son triomphe.

Elle fit deux pas dans le lac, et voyant que ses pieds s'y enfonçaient comme ceux d'une simple mortelle, elle revint vers ses prosélytes et leur dit : « Êtes-vous tous réellement convaincus que je puis opérer le miracle que je vous ai promis? » Tous s'écrièrent qu'ils n'en avaient pas le moindre doute. « En ce cas, reprit-elle, votre foi est assez grande; il est inutile que je la corrobore par cette épreuve, » et elle s'éloigna.

Quand on entend conter de pareilles folies, quand on voit jusqu'où va l'égarement du libre examen, on ne peut que se rattacher plus fortement à la ferme unité, à la colonne invariable du catholicisme.

Il n'y a pas longtemps, du reste, que les Américains ont admis cette tolérance en matière religieuse. Au siècle dernier, dans plusieurs districts de la Nouvelle-Angleterre, les conseils communaux, dirigés par le ministre de la paroisse, persécutaient les quakers et proscrivaient tout ce qui présentait la moindre apparence de papisme, tout, jusqu'au sublime livre de l'*Imitation*. Alors on croyait encore aux sorciers. Après avoir fait fouetter publiquement une première fois quiconque était soupçonné d'exercer des maléfices, s'il était de nouveau accusé de se livrer à la magie, on le condamnait à mort. En 1679, dans le Massachusets, une pauvre vieille femme fut accusée de sorcellerie; comme elle se défendait énergiquement

d'avoir jamais eu le moindre commerce avec Satan, « Elle est endurcie dans le crime, dit un des juges, elle ne veut rien avouer. » Avec cette curieuse façon d'interpréter ses dénégations, elle fut condamnée à être pendue. Le ministre fit, au sein du tribunal, un long sermon dans lequel, prenant pour texte l'épître où saint Paul parle de la mission des chefs du peuple, et s'appuyant surtout sur ce passage : *Non sine causa gladium portat* (le prince ne porte pas l'épée en vain), il démontra que les magistrats devaient être les instruments d'un Dieu vengeur, qu'ils devaient châtier ses ennemis, et notamment les sorciers. Les auditeurs remarquèrent que la vieille femme fut vivement émue de ce discours : « Sans doute, dirent-ils, parce que les savantes paroles du prédicateur lui enfonçaient dans le cœur l'aiguillon du remords, et qu'elle était saisie par l'appréhension de l'enfer. » Personne n'eut la bonté d'imaginer qu'elle pouvait bien pâlir et gémir en entendant prononcer contre elle un arrêt si cruel et si immérité. Son sort étant résolu, son jugement sans appel, l'infortunée demanda comme une dernière grâce qu'on voulût bien envoyer chercher sa fille. Un messager lui fut dépêché. Et cette fille répondit que, puisqu'il avait plu à sa mère de se vendre au diable, elle ne devait plus implorer aucun secours humain. « Oh! Dieu, s'écria la malheureuse femme quand on lui rapporta ces paroles, voir mon sang et ma chair

se tourner contre moi. C'est une douleur plus amère que la mort. »

Ce souvenir du passé me ramène à une autre histoire de persécution, une histoire touchante racontée en quelques pages dans les *Mémoires de Mme Marguerite Smith* qui, vers le milieu du XVIIe siècle, séjourna dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Je vous la dirai telle que je l'ai apprise, sans y rien ajouter. Un autre Chateaubriant en ferait un digne pendant à son drame d'*Atala*.

Un jour, dans un village situé à quelques lieues de Boston, il arriva un gentilhomme anglais nommé Christophe Gardener, accompagné d'une jeune et belle personne qu'il appelait sa cousine, et plus souvent Anna. Bien que les manières, le langage de sir Christophe annonçassent un homme distingué, il voyageait fort modestement, sans autre suite qu'une jeune fille attachée au service de sa cousine. Comme il n'y avait point d'auberge dans le lieu où il s'était arrêté, il demanda l'hospitalité à un honnête paysan, installa chez lui sa cousine avec sa domestique, et le soir même partit sans dire où il allait, ni quand il reviendrait. Plusieurs semaines se passèrent sans qu'on entendît parler de lui. La jeune étrangère qui, par sa grâce et sa douceur, avait promptement séduit le cœur de ses hôtes, mais qui vivait d'une vie fort retirée, semblait n'avoir qu'une pensée, la pensée de revoir

au plus tôt son mystérieux compagnon. Chaque matin, elle s'en allait avec sa servante sur la route qu'il avait prise, regardant au loin, prêtant l'oreille au moindre bruit, comme si à tout instant elle espérait entendre le pas de son cheval. Le soir, elle retournait sur le même chemin, s'asseyait, pensive, au pied d'un arbre, puis, à l'approche de la nuit, rentrait à pas lents dans sa demeure, en se disant avec la foi du cœur :

Il ne vient pas ; demain, je le verrai sans doute.

Ce lendemain si désiré apparut enfin. La jeune femme eut le bonheur de revoir celui qu'elle attendait avec tant d'impatience. Mais il avait le regard sérieux, le visage triste. Il ne resta que quelques instants avec sa belle cousine qui le reconduisit à son départ jusqu'à une longue distance du village, et lorsqu'elle revint près de ses hôtes, à sa figure pâle, à ses paupières encore humides, il était aisé de reconnaître qu'elle avait souffert et qu'elle avait pleuré.

Bientôt on apprit que le chevalier anglais avait été poursuivi à Boston comme papiste, et le jour même Anna s'enfuit laissant sur sa table quelques pièces de monnaie, une croix en or et deux vêtements en soie. Ces divers objets étaient sans doute abandonnés à dessein comme une rémunération pour l'hospitalité qu'elle avait reçue. Mais dans la précipitation de son-

départ, elle avait oublié au fond d'une armoire des fragments de lettres qui révélaient les douloureux événements de sa vie. Elle appartenait à une noble famille du nord de l'Angleterre. Élevée près de son cousin, elle avait, dès son bas âge, conçu pour lui une affection de sœur qui, par la suite, s'était changée en un sentiment plus tendre, et lui l'aimait avec ardeur. Quand elle fut en âge d'être mariée, ses parents voulurent lui imposer un époux de leur choix. Elle pria, pleura, puis finit par montrer une apparence de résignation. Christophe la croyant à jamais perdue pour lui, et n'écoutant que son désespoir, quitta l'Angleterre et entra dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Après diverses aventures sur lesquelles on n'a pu recueillir que de vagues renseignements, après plusieurs expéditions et plusieurs combats en Hongrie, dans l'un desquels il fut fait prisonnier, Christophe, étant parvenu à s'échapper, fut chargé par ses supérieurs d'une mission en Amérique. Anna qui l'aimait, qui n'avait pas cessé de lui rester fidèle, apprit qu'il devait se trouver à Boston et partit aussitôt pour le rejoindre. Elle avait fini par vaincre l'obstination de ses parents, elle était libre encore, mais lui ne l'était plus. Il avait fait vœu de célibat, et le serment religieux devait anéantir dans son cœur le serment de l'amour. Cependant lorsqu'il vit devant lui, dans le candide

abandon de sa tendresse, celle qu'il avait maudite en un jour de vertige, celle dont il avait juré de ne plus prononcer le nom, et dont l'image l'occupait sans cesse malgré ses efforts, une lueur d'espoir brilla dans l'ombre de son âme. Il se dit que, peut-être, la rigueur de son sort n'était pas irremédiable, qu'il pourrait en appeler à la commisération de l'Église et se faire relever de ses vœux. Il partit avec cette pensée pour le Canada, afin d'exposer sa situation à l'évêque de Montréal. Ce fut pendant son absence que l'inquiète Anna s'en allait chaque jour, de la maison où il l'avait laissée, l'attendre sur le chemin. Quelle attente! La vie était suspendue à l'arrêt qu'il devait lui apporter. Quand il revint, sa conscience l'obligeait à lui avouer l'infructueux résultat de son voyage. Cependant il pouvait en appeler au chef suprême de l'Église, et avant tout il avait un devoir à remplir, celui de ramener la confiante jeune fille à sa terre natale. Il se rendit à Boston pour y préparer son embarquement sur un navire anglais et fut arrêté dans ses démarches par une populace fanatique à laquelle il avait été signalé comme un agent de la papauté. Ce qu'il devint ensuite, ce que devint la pauvre Anna, on ne sait. Si les deux amants vécurent et moururent séparés l'un de l'autre, ou si le chevalier de Saint-Jean obtint de la cour de Rome la grâce à laquelle il aspirait, personne n'a pu l'apprendre. Plus jamais dans le pays où ces infortunés avaient

porté le poids de leur destinée, on n'entendit parler d'eux. Mais quelle légende d'amour! et quelles souffrances!

Parmi les reliques de cœur que la jeune fille avait emportées au delà des mers, et qu'elle oublia dans l'égarement de sa douleur, on trouva dans une enveloppe quelques feuilles de roses décolorées avec cette inscription : A Anna, son cousin adresse la première rose qui cette année a fleuri dans le jardin du collége de Saint-Omer, juin 1630. On trouva là aussi des vers latins qu'il lui écrivait du même lieu, et une ballade anglaise qui en dit plus sur les tortures morales du malheureux religieux que tout ce que les romanciers pourraient inventer. La voici, non pas telle que vous aimeriez à la lire dans l'original, mais telle que je puis la traduire :

VERS ÉCRITS PAR SIR CHRISTOPHE, PRISONNIER DES TURCS EN MOLDAVIE, ET ATTENDANT D'EUX LE COUP DE LA MORT.

« Avant que le soleil disparaisse derrière les cimes bleues des Carpathes, adieu à cette vie et à ses misères, adieu à la cellule et aux chaînes.

« Noires et froides sont les ombres de cette prison, mais plus noires les ombres du chagrin invétéré qui pèse sur mon cœur.

« Depuis le jour où mon coursier m'emportant hors des bois de Workworth, je m'en allai étranger à mon nom, à mon sang, comme un vil rebut condamné à la destruction.

« Depuis l'heure où, jetant encore un regard en arrière, je vis une tourelle briller dans le crépuscule du soir, et à la fenêtre une main blanche qui me faisait un signe d'adieu.

« Comme celui qui, du milieu du désert, découvre l'île verdoyante du repos, et qui aspire vainement à l'atteindre sous les vastes cieux, dans les larges vagues.

« Ainsi du désert de mon destin, je contemple le passé, et un nuage s'étend sur le cadran de ma vie.

« J'ai erré de plage en plage. Je me suis agenouillé devant plus d'une châsse vénérée, j'ai courbé le front sur le sol rocailleux où brillent les flambeaux de Bethléem.

« J'ai dévoué mon épée de chevalier au saint-sépulcre, à l'Église, au Christ et à sa divine Mère.

« Inutile vœu ! Inutile combat ! Tout me semble inutile. Mon âme n'existe que dans le passé, et la vie présente ne m'apparaît que comme un rêve.

« En vain je me suis astreint à une longue et dure pénitence, j'ai prié, j'ai jeûné, j'ai porté le cilice et le sac de crin.

« Les yeux de la mémoire ne peuvent s'assoupir, ses

oreilles ne peuvent se fermer. Soit que je lui cède, ou soit que je lui résiste, ma mémoire veille avec le passé.

« Et l'amour et les espérances d'autrefois s'emparent de mon esprit; et je vois flotter des boucles de cheveux blonds et reluire des yeux azurés.

« Hélas ! ces cheveux tombent sur un autre sein que le mien, ces yeux qui étaient à moi sourient à d'autres yeux.

« J'entends le maître s'écrier : Prêtre infidèle ! parjure chevalier ! chasse au loin cette coupable pensée, tu dois être mort à la terre et à la nature.

« L'Église de Dieu est ton épouse. Que tout ce qu'il y a d'humain dans ton cœur soit subjugué par tes vœux.

« Inutiles remontrances ! Ce cœur ne cessera de souffrir que lorsqu'il aura cessé de vivre. Le même coup mortel tuera à la fois et l'amant et le prêtre.

« Oh ! mère compatissante ! Oh ! anges de lumières, saints et martyrs, priez pour un faible pécheur. Soutenez un malheureux homme.

« Et que les païens accomplissent leur œuvre, et que la mort me délivre de mes chaînes avant que le soleil disparaisse derrière les cimes bleues des Carpathes. »

L'histoire du chevalier de Saint-Jean m'a éloigné du spectacle de mon wagon et de la terre qu'il sillonne. J'y reviens.

La contrée que nous avons à traverser en venant de Buffalo n'est pas montagneuse. Néanmoins, elle présente aux regards une quantité de sites très-variés et très-pittoresques. Tantôt on longe le canal Érié, cette riche artère du commerce de New-York, qui s'étend sur un espace de trois cent vingt-cinq milles, qui rejoint l'Hudson au lac dont elle porte le nom, et par là l'océan Atlantique aux immenses cours d'eau du nord. Tantôt on passe près des bords d'un lac riant où flotte la voile blanche du pêcheur; tantôt au milieu d'une forêt sauvage pleine de broussailles touffues, hérissées de tiges de sapins qui sont morts de vieillesse ou qui ont été renversés par le vent, brisés par la tempête. Ce ne sont pas les magnifiques forêts vierges de l'Amérique du Sud, avec leurs arbres gigantesques, leurs réseaux de lianes, leurs splendeurs de végétation. Pendant un nombre incalculable d'années, elles ont été soustraites au bras destructeur de l'homme, elles ont péri, elles se sont renouvelées sur leur sol désert. L'Indien seul y pénétrait d'un pied furtif, en allant à la chasse, ou en poursuivant ses ennemis. Maintenant elles sont cadastrées, entourées d'une barrière, livrées à l'exploitation. Sur leurs lisières s'élève çà et là un hameau naissant, ailleurs une habitation isolée, un *loghouse*, premier noyau d'un village, d'une bourgade, d'une ville future.

J'éprouvais un intérêt extrême à regarder ces es-

sais de défrichements, ces petites maisons de colons, dont quelques-unes ont déjà leur jardin, leur enclos d'arbres à fruits, leur pâturage où le bétail broute l'herbe d'automne. Que d'angoisses secrètes ces lieux ont cachées dans leur solitude ! Que de larmes ont été versées à la dérobée sur ce sol, depuis le jour où la famille qui vint s'y établir commença à le défricher, à en arracher les racines jusqu'à celui où, ayant achevé sa conquête, elle se bâtit sa demeure ! Que de fois la pauvre femme allemande a dû, sur cette terre inculte, sous ce ciel étranger, tourner ses regards vers le foyer paternel et regretter les rives fleuries du Rhin, les verts coteaux du Wurtemberg ! On ne sait pas à quelle souffrance sont condamnés les pauvres émigrants que le désir de faire fortune, ou une fatale inquiétude, quelquefois aussi la pauvreté amènent des États d'Europe dans ces lointaines contrées. Je les ai vus en Alsace s'arrachant en pleurant des bras de leurs parents et de leurs amis, emportant comme un dernier souvenir tout ce qui parait leurs pénates. Je les ai vus entassés par centaines dans le hideux entre-pont des navires qui les portent au delà de l'Atlantique, et jamais je n'oublierai ces douloureuses scènes. Arrivés à New-York, dans leur ignorance du pays, de la langue, ils tombent entre les mains d'une légion de brigands patentés qui les guettent au passage, les séduisent par leurs offres de service, les entraînent dans d'infâmes

auberges, leur vendent des billets de transport sur des chemins de fer qui n'existent pas ou sur des canaux imaginaires, et ne les lâchent que lorsqu'ils ne peuvent plus leur voler un dollar. Il en est de ces pauvres étrangers qui échappent à ces misères et à ces périls. Il en est qui trouvant dès leur arrivée en Amérique une direction sûre, un appui honorable, s'établissent convenablement et prospèrent. Mais la chronique ne dit pas combien il y en a chaque année qui succombent dans le dénûment et l'abandon.

Dans les villes d'Europe, la police surveillerait les tavernes où ils se laissent débonnairement conduire et qui sont de vrais repaires de filous. La justice les prendrait sous son patronage. Ici, la police est essentiellement passive, et la justice a besoin, pour condamner un coupable, de l'accord unanime des jurés.

Si un seul membre de ce tribunal populaire composé de bourgeois et d'artisans, refuse d'adhérer à la sentence de ses collègues, l'accusé est absous.

J'ai moi-même un jour été pris au piége par un de ces vendeurs de *tickets* qui flairent comme les chiens de chasse la piste d'un européen. J'ai payé, en partant de New-York, huit dollars un billet qui devait me conduire à Montréal et qui m'a juste délaissé à moitié chemin. Pour six dollars je devais faire le trajet entier. Quand je suis revenu à New-York j'ai vu mon marchand assis tranquillement à son comptoir et souriant

à d'autres dupes. J'ai demandé si ce n'était pas un devoir de signaler sa friponnerie. « A quoi sert? m'a-t-on répondu. Si vous le traduisez devant la police, cet homme dira que vous avez fait avec lui un libre marché, qu'il ne vous a point obligé à prendre son billet, que s'il en tire un bénéfice c'est un bénéfice légitime, et que si vous n'avez pu aller avec sa contre-marque jusqu'à Montréal, c'est votre faute, ou celle des agents canadiens auxquels vous pouvez adresser votre réclamation. Cet homme paye du reste probablement avec régularité son loyer, ses impôts. Il est citoyen américain. Il prend part à l'élection des membres du congrès, des magistrats, des fonctionnaires publics. C'est un honnête homme... »

Le soir, le chemin de fer de Buffalo m'a déposé sur un de ces bateaux superbes qui, chaque jour, descendent à New-York. Le ciel était pur, l'air doux. La lune n'éclairait que les flots où notre bâtiment traçait un long sillage. Les rives du fleuve ne m'apparaissaient dans l'ombre que comme des lignes vaporeuses. On n'entendait aucun bruit, on ne distinguait aucune agitation, on ne voyait d'autre lumière que celle de l'astre nocturne luisant sur notre tête comme un phare pour guider notre marche, et celle des flammèches de nos cheminées qui voltigeaient au souffle de la brise et tombaient dans l'onde comme des étoiles filantes. Debout, à l'écart sur le pont du

bateau, je contemplais en silence la vaste et noble rivière de l'Hudson, ses côtes qui paraissaient inhabitées, et il me semblait voir le fleuve au temps où le hardi navigateur hollandais le remontait pour la première fois avec son aventureuse chaloupe, au temps où le travail de l'homme n'avait point encore altéré l'image primitive de ces lieux et détruit leur caractère de solitude auguste. C'est une des meilleures impressions que j'aie éprouvées.

XI.

NEW-YORK.

Impression nocturne.—Souvenir de Suède.—Immense progrès de New-York. — La religion nouvelle. — Le Broadway. — Activité générale. — Les dollars font des petits. — Journaux et littérature.—L'argent en toute occasion.—La valeur d'un homme. — Catherine Johnson contre James Reynolds. — Le jour d'actions de grâces. — Faillites glorieuses. — New-York refuge dangereux. — Courtoisie de la police envers les citoyens américains. —Vols et brigandages.

La première fois que j'entrai à New-York, c'était le soir. Je venais de passer trente-cinq jours sur un bâtiment qui, au Havre, me faisait les plus belles promesses du monde, et qui m'avait rendu l'existence fort désagréable. En posant le pied sur l'île fortunée de Mahattan, je n'éprouvais, faut-il l'avouer, qu'un très-vulgaire désir, le désir de savourer, après l'infâme boisson corrompue qu'on

XI.

NEW-YORK.

Impression nocturne.—Souvenir de Suède.—Immense progrès de New-York. — La religion nouvelle. — Le Broadway. — Activité générale. — Les dollars font des petits. — Journaux et littérature.—L'argent en toute occasion.—La valeur d'un homme. — Catherine Johnson contre James Reynolds. — Le jour d'actions de grâces. — Faillites glorieuses. — New-York refuge dangereux. — Courtoisie de la police envers les citoyens américains. — Vols et brigandages.

La première fois que j'entrai à New-York, c'était le soir. Je venais de passer trente-cinq jours sur un bâtiment qui, au Havre, me faisait les plus belles promesses du monde, et qui m'avait rendu l'existence fort désagréable. En posant le pied sur l'île fortunée de Mahattan, je n'éprouvais, faut-il l'avouer, qu'un très-vulgaire désir, le désir de savourer, après l'infâme boisson corrompue qu'on

nous avait constamment servie à bord, un véritable verre d'eau pure, et de me mettre au lit. A peine le dernier de ces vœux était-il réalisé que j'entendis tinter la cloche d'une église voisine. Ce tintement me rappelait celui qui autrefois m'avait souvent frappé à Stockholm par une harmonie mélancolique; et soudain, par la magique puissance que l'assimilation des sons exerce sur l'esprit, me voilà de songer à la romantique capitale de la Suède. Je me représente le pittoresque tableau de ses édifices gothiques et de ses maisons modernes, son port sur le lac Mélar, ses chaloupes conduites par des Dalécarliennes et son Diurgarden chanté par Bellemann. Je m'imprègne tellement la pensée de ces riantes images que toute la nuit j'y rêve, et que mon rêve m'emporte tour à tour sur les hauteurs du Mosebacka, dans le salon où le vénérable Wallin nous lisait jadis ses vers, et dans celui où le bon roi Charles-Jean daignait m'accueillir sans tenir compte de mon obscurité de voyageur.

Dans aucune ville du monde, un tel rêve ne pouvait être une illusion plus complète. Car ici, il n'y a ni monuments gothiques, ni rois, ni poésie. Le lendemain matin je m'éveillai au bruit des charrettes, des omnibus qui roulaient sous mes fenêtres, au bruit d'une foule active, pressée qui déjà courait à ses affaires. D'un côté, je voyais se dérouler devant moi les longues perspectives des magasins de Broad-

way; de l'autre, mes regards s'arrêtaient sur les milliers de navires, de bateaux à vapeur qui, de leurs larges flancs, couvrent la rivière du nord. Adieu les doux songes de mes anciennes pérégrinations, les légendes que j'allais cherchant sur les rives de la Baltique, les souvenirs de gloire semés là-bas en tant de lieux, les monuments mythologiques qui racontent les croyances des siècles passés, les coutumes traditionnelles qui se sont perpétuées au foyer scandinave, les vertus hospitalières qui l'animent, les chants populaires qui l'égayent. Adieu ce cher pays à qui je pouvais, en le quittant, adresser ces beaux vers de Goldsmith :

« Bless'd be that spot, where cheerful guest retire
To pause from toil, and trim their evening fire;
Bless'd that abode, where want and pain repair
And every stranger finds a ready chair [1]. »

Je suis dans la cité des intérêts pécuniaires, des idées positives, dans la cité qui rejette loin d'elle, comme de vaines frivolités, toute chronique chevaleresque, toute rêverie idéale, qui n'admet que le labeur positif et le rigoureux exercice des idées pratiques.

[1] « Béni soit le lieu où l'hôte vient gaiement se reposer de ses fatigues, et préparer le feu du soir. Bénie soit la demeure où l'on apaise ses besoins et ses peines, où chaque étranger a sa place préparée. »

tique sentier bordé d'aubépines à un chemin de fer paré de ses deux voies, il est clair que je ne puis pas apprécier le mouvement industriel des États-Unis, les grands travaux qu'ils ont déjà accomplis et ceux qu'ils projettent. Puisque j'ai commencé ma confession, autant vaut la finir tout d'une fois, dussé-je au lieu de l'absolution à laquelle mon humilité me donne peut-être quelque droit, entendre prononcer sur ma tête une sentence qui me bannisse de cet élysée des amants de la fortune comme un profane. Eh bien! je vous le dirai, je m'étais fait une autre image de l'Amérique. Même après avoir lu les récits de M. Michel Chevalier, le livre de M. de Tocqueville et celui de miss Martineau, il m'était resté dans l'esprit je ne sais quels fantastiques tableaux des grands fleuves, des grandes forêts, des traditions indiennes et des profondes, silencieuses savanes. En pensant de loin à New-York, je voyais cette ville s'élever comme une île enchantée entre les vagues de l'Océan et les flots azurés de l'Hudson, dans le prestige poétique d'un monde paré des charmes de la jeunesse. Et le prestige a disparu, et ma folle poésie s'est noyée dans des tourbillons de vapeur.

Je ne vois plus à présent ici qu'une vaste métropole qui, par toutes ses portes, par toutes ses fenêtres, annonce une nouvelle ère et proclame un nouveau dogme.

Pendant que Moïse était sur le Sinaï, recueillant la parole de Dieu et lisant ses lois sur les tables de marbre, les Israélites impatientés de l'attendre se mirent à fabriquer une idole et adorèrent le veau d'or.

Pendant que la vieille Europe cherchait dans les orages des révolutions les nouvelles lois qui, il est vrai, n'étaient pas toujours celles de Dieu, en dépit de l'axiome : *Vox populi*, *vox Dei*, la république des États-Unis a fait comme les Israélites, elle s'est passionnée pour le veau d'or, elle s'est agenouillée devant lui. Nul Moïse ne l'arrachera à ce culte idolâtre. Elle prétend au contraire nous démontrer qu'elle seule est dans le droit chemin, et que nous n'avons fait jusqu'à ce jour que marcher dans l'erreur. Elle nous crie, en empruntant les termes mêmes des saints livres : « Adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré. » Il n'y a qu'une religion vraie, la religion du bien-être matériel. La banque est son temple, le registre en partie double sa loi, et l'or californien son soleil. Ceux qui pratiqueront dignement cette religion auront la joie infinie de contempler face à face la splendeur d'une caisse de dollars, et ceux qui la renieront languiront dans les tortures de la pauvreté.

En formulant ainsi le dogme des États-Unis et de la moderne Carthage, je ne prétends pas dire que la digne république bannisse de son sol toute autre ap-

parence de doctrine et tout autre symbole religieux. Au contraire, elle est à cet égard d'une complaisance sans pareille. Elle enfante des sectes dont l'énumération seule est déjà fort longue, elle paye des prêtres, des missionnaires, elle fonde des églises. A New-York, on ne compte pas moins de deux cent vingt-deux églises, et une vingtaine de communautés différentes, depuis celle des Épiscopaux, qui est la mieux dotée, jusqu'à celle des Swedenborgiens qui ne possède encore que deux chapelles. Mais les fidèles ne donnent qu'un jour, une heure au prône du pasteur, et le reste de la semaine est du matin au soir dévotement consacré au culte par excellence, au culte de l'argent. Qui prononce ici ce grand mot d'argent est sûr de tenir les esprits attentifs et les oreilles éveillées. Tout autre langage n'est admis que par occasion, ou ne résonne que comme une parole vide de sens au milieu d'une foule indifférente.

New-York est la Jérusalem de cet évangile, et toutes les autres cités se conforment à qui mieux mieux à l'enseignement de New-York.

Le Broadway qui traverse cette ville est l'une des rues les plus longues, les plus animées qu'il y ait au monde. Mais ne croyez pas que vous puissiez y voir rien qui ressemble à l'aristocratique aspect de la *Newsky perspective* de Pétersbourg, au riant spectacle de nos boulevards, à la sévère grandeur des *Tilleuls*

de Berlin, ni même à l'*Ostergade* de Copenhague. Fi donc ! ce sont là les vanité de l'ancien monde, les lieux de parade d'une impuissante oisiveté. Ici, chacun est occupé, chacun va, vient, à pied, en omnibus, en fiacre, en charrette avec un but précis, une affaire en tête, un compte à régler. On ne marche pas, on court, on se heurte, on passe sans y faire attention sous les échafaudages d'une maison en construction, sur les planches mal jointes qui couvrent l'antrée d'une cave, entre les chevaux et les voitures. Nul obstacle n'arrête cette perpétuelle fourmilière qui, à chaque instant, semble se répéter la sentence du bonhomme Gorgibus :

Apprenez qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien.

Quant aux charmes de ce délicieux *far-niente*, de la promenade capricieuse, de la béatitude parisienne qu'on appelle la flânerie, il n'est pas un honnête citoyen de New-York qui éprouve seulement la velléité de s'y livrer. Il faut qu'un étranger sans emploi vienne ici pour donner l'exemple d'une telle monstruosité. Pendant le temps que j'ai passé à New-York, je suis à ma connaissance le seul flâneur qu'on ait vu errer niaisement à droite et à gauche, de la place du parc à l'hôtel Delmonico, s'arrêter devant les boutiques de libraires ou les étalages des mar-

chands de journaux, descendre sur la pelouse de la batterie, au bord de la rivière, et faire des ronds dans l'eau comme le flandrin de Molière.

Non, je me trompe. Entre midi et deux heures, dans les parages les plus brillants du Broadway, on voit apparaître une quantité de femmes, de jeunes filles qui semblent aussi dominées par le démon des paresseuses fantaisies, qui s'en vont nonchalamment de magasin en magasin, contemplant la nuance d'un nouveau satin, et faisant de longs commentaires sur une forme de chapeau. Mais à voir comme elles sont chargées de tout ce qu'un pauvre corps de femme peut porter d'étoffes en soie ou en velours, de châles et de dentelles, de colliers et de bijouterie, j'imagine qu'elles ne se promènent point seulement pour leur bon plaisir, qu'elles doivent par l'exhibition de leur toilette représenter la fortune de la maison, et peut-être annoncer par un surcroît de panaches ou de diamants chaque victoire remportée par l'ennemi dans les engagements de la spéculation.

La spéculation est le champ de bataille des Américains, et les femmes en sont les hérauts d'armes. A chaque instant, il se livre, non-seulement sur la longue ligne du Broadway, mais dans la populeuse Wallstreet, dans la Waterstreet et enfin dans tous les quartiers de la ville, de terribles assauts d'agio et d'escompte. Plus d'un hardi combattant voit entamer

son portefeuille et saigner sa caisse, tandis que son heureux antagoniste regagne ses foyers dans son mâle triomphe, et que sa femme, tressaillant de joie à la vue de ses couronnes de *bank-notes,* entonne comme une valkyrie le mâle chant de la victoire.

Une tribu d'Indiens ayant un jour à recevoir cent mille dollars, pour des terrains que la magnanime république avait bien voulu consentir à acheter, les commissaires du gouvernement proposèrent aux anciens possesseurs du pays de placer leur demi-million à la banque de Philadelphie, leur disant que chaque année ils pourraient en percevoir l'intérêt sans amoindrir leur capital. Les bons Indiens se mirent la tête à la torture pour s'expliquer un tel calcul. Ils ne concevaient pas comment ils pourraient chaque année avoir à dépenser cinq mille dollars, sans ébrécher leur trésor. A la fin, l'un d'eux, plus ingénieux que les autres, leur dit que sans doute la banque de Philadelphie était un établissement où les dollars faisaient des petits comme les oiseaux dans les buissons.

Les Américains ont beaucoup ri de cette naïveté. Cependant ils sont convaincus qu'en effet leurs dollars doivent faire des petits, et ils les palpent avec une tendre sollicitude et ils les couvent avec amour.

Pour comprendre l'ardeur avec laquelle ils s'occupent de cette reproduction, il faut penser que,

dans leur vertueuse démocratie, il n'y a pas d'autre signe réel de distinction, ni naissance, ni titres nobiliaires, ni talent artistique ou littéraire. Tout ici doit être chiffré ou pesé au trébuchet de l'orfévre. Tel capitaine de bâtiment s'est illustré par un voyage de découverte, vous vous plaisez à citer les lieux intéressants qu'il a vus, les observations qu'il a faites. On vous interrompt pour vous demander quels étaient ses appointements. Tel peintre s'est distingué à l'exposition et a reçu avec les éloges les plus encourageants une médaille d'or. On ne s'arrête pas aux éloges, on veut savoir le poids de la médaille. Quand on raconte à un Américain que Murray donnait à lord Byron mille six cents guinées pour un chant de *Child-Harold*, il ouvre de grands yeux, et s'écrie avec un poétique enthousiasme qu'il voudrait bien avoir composé *Child-Harold*. Mais si l'on ajoute que Béranger occupe une modeste maison à Passy, et qu'il n'a pour tout bien qu'une rente modique, il se moque de la gloire de Béranger, et pense qu'il eût mieux fait d'entrer dans le commerce.

Avec de telles idées, vous concevez que la littérature ne prend pas ici un grand essor. Cooper, Washington Irving et le savant historien Prescott se sont bien certainement acquis une plus grande gloire en Europe qu'aux États-Unis. Car là on ne voit que le

mérite de leurs œuvres, et ici on remarque gravement qu'avec tous leurs écrits, ils n'ont pas fait fortune.

Cependant, quand on entre dans les librairies de New-York, et quand on énumère l'immense quantité de journaux qui se publient en Amérique, on pourrait croire qu'il n'existe pas à la surface du globe un pays plus littéraire. Mais ces libraires ne font que réimprimer en format compacte, au prix le plus modique, les élégants in-octavo de l'Angleterre, ou traduire nos feuilletons de romans. Alexandre Dumas alimente ici plus de presses, plus de papetiers et de brocheurs qu'en France. Quant aux deux mille quatre cents journaux dont se glorifient les États-Unis, comme d'un signe de diffusion de lumière, à moins qu'on ne les ait tenus entre ses mains et parcourus de ses propres yeux, je ne pense pas qu'il soit possible de se faire une idée d'un tel amas de diatribes personnelles, de chroniques grossières, d'anecdotes puériles, d'une telle confusion de notices politiques ou commerciales, entremêlées de dithyrambes en vers, ou de réclames de marchands, et noyées dans un océan d'annonces. Rien de ce que l'on voit en France ne peut vous donner une idée de ces annonces. C'est un inventaire quotidien de toutes les marchandises imaginables entassées pêle-mêle comme dans une immense arène, c'est le registre de toutes les inventions

et de toutes les industries depuis celle du tavernier jusqu'à celle de l'homme d'affaires. En voici une que je traduis littéralement pour vous montrer jusqu'où s'étendent les ingénieuses combinaisons des Américains. Aux femmes et aux maris malheureux « (*To unhappy wives and husbands*). Le soussigné ayant une grande expérience dans les affaires de divorce, offre ses services aux personnes qui désirent être affranchies des liens du mariage et se mettre en état de contracter une autre union. Il répondra promptement aux communications confidentielles qui lui seront adressées *port franc.* »

Voyez quel progrès! M. Foy a pris sous son patronage les célibataires. Mais M. Foy en est encore à la vieille école des romanciers. Une fois le mariage conclu, on s'embrasse et tout est fini. Voici un sage Américain qui sait que les choses ne vont point ainsi dans le monde réel, qui prend en pitié ceux que cette dernière page des romans a trompés, qui leur offre son expérience. Notez ce mot d'expérience. Le brave homme a peut-être divorcé plusieurs fois. Il sait comment on s'y prend, et dans sa généreuse philanthropie, il répondra immédiatement à ceux qui lui adresseront *franco* leurs élégies matrimoniales. Non-seulement il brisera leurs liens odieux, mais il les aidera à en nouer de nouveaux. Ah! que les Américains sont des gens habiles, et que nous sommes

en arrière nous qui nous vantons de notre intelligence!

Après avoir rendu ce juste hommage aux annonces, je dois ajouter qu'à part *l'Abeille* de la Nouvelle-Orléans, et le *Courrier des États-Unis*, je ne connais pas un journal américain, pas même le meilleur de tous, celui d'un poëte distingué, M. Bryant, qui pour l'ordre des matières, pour l'exposé des faits puisse être comparé à nos plus simples journaux de province. Comme chaque cité considérable en publie au moins une douzaine et chaque petite ville deux ou trois, il en résulte que pas un n'arrive à une assez grande extension pour pouvoir offrir une juste rémunération à une phalange d'écrivains de talent. Les uns sont soutenus par les cotisations des hommes de parti auxquels ils servent d'organe; et la plupart ne vivent que des produits des annonces.

En résumé, la profession d'homme de lettres, de savant, de *privat gelehrte*, comme disent les Allemands, n'existe pas ici, ou n'y existe que dans des conditions d'humilité et de souffrance. L'unique profession convoitée, honorée, est celle de l'industriel et du négociant. C'est celle qui ouvre le difficile sentier de la fortune, et la fortune est la première, sinon l'unique ambition de l'Américain.

On emploie aux États-Unis, dans la conversation habituelle, dans les livres et les journaux, une ex-

pression qui mérite d'être citée comme un trait de mœurs, et que j'essayerai de faire ressortir plus nettement par une comparaison. En France, lorsque nous parlons de la situation matérielle d'un individu, nous disons : il possède tant de terres ou tant de capitaux. Il possède ! c'est-à-dire, il est le maître de ce domaine. Il en use comme d'un instrument, selon son bon vouloir. Par cette énonciation, la propriété est placée dans l'ordre secondaire, l'homme la domine. Dans le langage des États-Unis, l'homme au contraire tombe non-seulement dans un ordre inférieur, il est absorbé et annulé dans le chiffre de ses propriétés. On vous dit : cet homme vaut un million. Peu importe qu'il soit instruit ou ignorant, beau ou laid, élégant ou vulgaire. Il vaut un million, voilà le fait, et si demain il était frappé par une banqueroute, il ne vaudrait peut-être plus que cinq cent mille francs, et après-demain, peut-être plus rien du tout.

C'est qu'en effet, de même qu'en France, d'après notre organisation décimale, nous n'avons pour les distances et les pesanteurs qu'une mesure uniforme, il n'existe ici qu'un mode d'appréciation : l'argent. De même qu'en Russie, les rangs de la hiérarchie sociale sont assimilés à différents grades militaires, de même chaque position est ici classée suivant une certaine quantité d'argent. Si les Américains, qui se vantent de faire une étude assidue de la Bible, pensent

quelquefois à l'échelle divine de Jacob, je suppose que beaucoup d'entre eux doivent se la représenter comme un édifice magique où au niveau du sol, le génie de l'industrie n'entasse que des schellings, ou plus haut résonnent les écus, et plus haut encore les chères pièces en or qu'on appelle des aigles. Succès et défaites, peines et récompenses, tout est tarifé, réglé sur une somme d'argent. Un crime se paye par une amende, une promesse solennelle de cœur s'acquitte par tant et tant de dollars. En voulez-vous une preuve? j'en ai plusieurs à votre service.

J'ouvre un journal de New-York et je vois que le machiniste accusé d'un petit crime : l'explosion du bateau *la Louisiane*, qui n'a massacré que deux cents personnes, fournit une caution de huit mille dollars et se promène en attendant son jugement comme un honnête citoyen, dans les rues de la Nouvelle-Orléans.

J'ouvre le journal de Syracuse du 26 novembre, qui par hasard me tombe entre les mains, et j'y lis à la seconde page ce curieux entre-filet, que je vous traduis textuellement : « *Rupture d'engagement*. L'affaire de Catherine Johnson contre James W. Reynolds, pour rupture de promesse de mariage, a été jugée à Pittsbourg vendredi dernier. Les deux parties occupent dans la société une position respectable. Il a été prouvé que l'amant valait (was worth) trois mille dol-

lars, et après vif débat, le jury l'a condamné à donner à la plaignante, à titre de dommages et intérêts, une somme de cent dollars. »

Voyez-vous tout ce qu'il y a de notables incidents contenus en ces quelques lignes ! Voilà un individu qui a séduit une femme par une promesse de mariage, qui l'a conduite par cette promesse, Dieu sait où, et à qui il plaît ensuite de dire : c'en est assez, je ne veux plus me marier. La pauvre créature trompée ne s'arrache point les cheveux, ne va pas se jeter dans le lac, et n'en appelle pas aux souvenirs, à l'honneur de son infidèle. Elle sait qu'aux États-Unis les choses ne se traitent point d'une façon si romanesque. Elle envoie une sommation à celui qui l'a trahie, elle le traduit devant le tribunal comme un débiteur de qui elle a le droit de réclamer la solde légale d'un sentiment. L'un et l'autre comparaissent face à face devant le jury, et l'un l'autre occupent, dit la chronique, une position respectable dans la société. On ne dit point ce que vaut la femme, mais l'amant vaut trois mille dollars, c'est là sa position. Par malheur pour lui, il paraît qu'il a vraiment trop abusé de son éloquence et de ses serments. Le jury, après un sérieux examen de la question et un vif débat (*warm contest*), le condamne à donner à celle qui le poursuit si vivement un billet de cent dollars. Après cette sentence, l'amant vaut cent dollars de moins, et sa maîtresse cent dollars

de plus. Voilà comme aux États-Unis le crime est puni, et la vertu récompensée.

Mais ce n'est pas seulement envers la chétive race humaine que ce jury d'argent s'exerce. Il possède à un si noble degré le sentiment de sa mission qu'il s'élève jusqu'à la Providence. Quand l'année a été assez fructueuse, quand chaque champ a rendu à peu près ce qu'on devait en attendre, qu'il n'y a pas eu trop d'épidémies sur les bestiaux, de ravages de grêle dans les sillons, et de naufrages sur mer, quand Dieu enfin s'est assez bien conduit envers sa fille américaine, on lui sacrifie par reconnaissance vingt-quatre heures de travail. Le gouverneur, interprète de la justice du peuple, ordonne que tel jour les magasins seront fermés et le mouvement commercial interrompu. Et vraiment on fait à Dieu ce jour-là, le sacrifice de l'argent que l'on pourrait gagner. Je me suis trouvé à New-York dans une de ces occasions solennelles. Toutes les portes des magasins étaient closes, tous les commis absents. La ville entière célébrait les bienfaits du Seigneur par le plus morne silence, un silence de dimanche, c'est assez dire. Dans la matinée, le bateau à vapeur anglais avait apporté la nouvelle que le prix des cotons était augmenté de *trois cents* par livre sur le marché de Liverpool. Aussitôt voilà un journaliste qui prend la plume, fait un calcul, trouve que cette élévation de prix donne aux États-

Unis, pour l'année 1848, un bénéfice inespéré de plusieurs millions de dollars, et à la fin de son addition, applaudit à la pensée que le gouvernement a eue de consacrer cette dîme de vingt-quatre heures à l'Être suprême.

Oh! Dieu de bonté, fais que l'année prochaine le coton augmente de six cents par livre, et l'on te votera deux jours d'actions de grâces.

Si cet amour de l'argent se révélait seulement par quelques singulières manifestations et quelques coutumes étranges, on ne pourrait qu'en rire, on n'oserait le condamner. Malheureusement il va plus loin, il pénètre jusqu'au cœur de la population, il corrode ses sentiments, il pervertit jusqu'aux premiers principes de morale et de loyauté. Il légitime des faits que nous frappons d'une juste réprobation, et glorifie des succès que nous aurions honte d'avouer.

En France, il nous est doux de le dire, un acte d'improbité commerciale est flétri par l'opinion. Une banqueroute est une tache qui ne se lave pas en trois flots de générations. Aux États-Unis, il n'y a de sentence rigoureuse que pour celui qui échoue dans une de ses entreprises financières, de triomphe que pour celui qui réussit, n'importe les moyens qu'il emploie. Aux États-Unis, on parle d'une faillite comme d'un simple accident, quelquefois même comme d'une adroite invention. On vous montre une maison splen-

dide en vous disant : cet homme qui a couvert de billets de banque le précieux terrain où il voulait élever cet édifice, qui a fait dessiner cette façade et ciseler ces colonnes, qui pour parer convenablement sa demeure a commandé à Paris les plus riches tentures et les plus beaux meubles, cet homme-là a failli trois fois, mais c'est un gaillard habile ; il a su se tirer d'embarras, et à présent il a de l'or plein les mains. Ce que pensent ses créanciers, en mesurant de l'œil la hauteur de son palais, je ne sais. Peut-être qu'ils reconnaissent aussi son habileté et se blâment de n'avoir pas su profiter de son exemple.

Si la faillite ne suffit pas pour sauver un négociant d'une crise inattendue, pour couvrir ses folies, pour accroître son capital, il a recours à un moyen plus énergique, il met le feu à sa maison. Il expose ses voisins aux plus grands désastres, mais sa maison est assurée pour une somme qui en dépasse la valeur réelle, et ses registres et les preuves de son déficit périssent dans les flammes. C'est un fait bien connu que nulle part, pas même à Constantinople, les incendies ne sont aussi fréquents que dans les villes d'Amérique, et il est certain qu'un grand nombre de ces incendies sont allumés par ceux-là mêmes qui le lendemain poussent des cris de désespoir et se lamentent sur leur catastrophe. La police ne les soumet qu'à une débonnaire enquête ; le jury ordinairement les ac-

quitte, et cette belle invention est tellement mise en pratique que vous entendez des Américains vous dire avec un grand sang-froid : les affaires vont mal, les échéances sont lourdes ; dans le courant du mois les pompiers auront de l'ouvrage.

Ce n'est pas tout. J'ose affirmer qu'en aucune capitale d'Europe, dans aucune *whitechapel* de Londres ou de Paris, la misère ou la cupidité n'enfante des crimes aussi monstrueux que ceux qui se commettent périodiquement aux États-Unis, et dont les journaux de chaque ville, de chaque bourgade, semblent se complaire à narrer les affreux détails. New-York est le refuge d'une immense quantité d'aventuriers que la police de l'ancien monde a la cruauté de troubler dans leur industrie ; c'est le Botany-Bay volontaire du crime et du vagabondage de l'Europe. Comme on entre là sans passe-port, comme on peut en posant le pied sur cette terre de liberté, échanger sans la moindre difficulté un nom mal sonnant contre un nom encore vierge, comme il est très-aisé ensuite d'obtenir le titre de citoyen américain et de jouir de tous les priviléges qui y sont attachés, il résulte de cette bienfaisante organisation que tel individu qui ne pourrait sans quelque danger prendre l'air dans les rues d'une de nos capitales, peut ici se montrer tranquillement au grand jour et se livrer en paix à ses chers petits trafics. Nulle part, j'en suis convaincu, il

n'existe dans la proportion de la population autant de fripons patentés et de filous de grandes rues qu'à New-York. L'étranger y est à tout instant exposé à se voir très-doucement dupé, ou audacieusement volé. En pareil cas, ce qu'il a de meilleur à faire est de se résigner en silence à son accident, et de s'en souvenir comme d'une bonne leçon. S'il essaye de réclamer, il peut fort bien arriver qu'il ne soit pas entendu. S'il persiste, s'il a le courage de s'aventurer dans la filière judiciaire, on appliquera peut-être à sa blessure un remède qui la lui rendra plus cuisante. Juges et commissaires sont ici élus par le peuple, et ils ont de touchants égards pour ce bon peuple qui leur donne un titre, des appointements. Quant à l'étranger, ces honnêtes gens ne lui doivent rien. Il n'a point voté pour eux aux dernières élections, et il ne votera point aux prochaines élections. L'étranger volé est à leurs yeux une espèce de naufragé sur lequel un citoyen américain prend un droit d'épave. En conscience, est-ce là un si grand mal? Ce que je dis ici, je pourrais l'appuyer d'une quantité de faits authentiques. Et ce n'est là qu'un des côtés de l'immoralité de New-York. Quel effrayant tableau il pourrait peindre celui qui a observé de ses propres yeux l'intérieur de ces antres de rapines, où un hôte famélique héberge à leur arrivée les innocents émigrants, celui qui a pénétré dans ces quartiers maudits, dans ces cours des miracles de la

métropole commerciale. J'en ai entendu citer des traits, raconter des scènes qui font frémir.

Après cette esquisse, comprendrez-vous que New-York soit une ville agréable ! Et cependant c'est vrai, non au premier abord, mais dans un séjour de quelque durée. Il y a là tout le caractère d'une très-grande ville, puis il y a dans sa romantique situation, dans les magnifiques points de vue qui l'entourent, dans ses ressources infinies, dans ses actives relations avec l'univers entier, je ne sais quel charme d'une forte et étrange saveur qui finit par séduire les plus rebelles et les attacher à cette puissante Carthage. Pour mon compte, j'avoue qu'après l'avoir maudite, j'en suis venu comme tant d'autres à fléchir sous son singulier magnétisme. Après l'avoir quittée pendant un mois, j'y rentrais avec plaisir, j'étais heureux de revoir son Broadway et du plus loin que je pouvais l'apercevoir, je saluais avec joie ma jolie chambre de l'hôtel Delmonico, le seul bon hôtel du reste que j'aie trouvé aux États-Unis.

XII.

PHILADELPHIE.

Trois hommes mémorables. — Trois types distincts. — Stephan Girard. — Sa vie et son collége. — Le pénitentiaire. — Les prétentions de Philadelphie.

Voulez-vous que nous tournions un autre feuillet de l'album des États-Unis? Voici Philadelphie : deux rivières pour aider à son commerce, la Schulkyll qui se rejoint à la Delaware, et la Delaware, vaste et profond cours d'eau qui à cent-vingt milles, se rejoint à l'Océan, une plaine fertile, de larges rues rangées symétriquement, coupées à angle droit; au centre, un mouvement perpétuel de chariots de transport, d'omnibus, de gens affairés et deux cent trente mille âmes de population; sur plusieurs points, une reproduction exacte du tableau de

New-York; sur d'autres, une physionomie distincte que j'essayerai de vous indiquer.

Trois hommes ont attaché leur nom à cette ville et représentent ses trois principaux traits de caractère. C'est G. Penn, Franklin et Girard.

Le premier, qui tout en professant les austères principes de la secte des quakers, faisait fort bien en Angleterre son office de courtisan, obtint de Charles II la concession de ce district alors couvert de forêts et qu'il désignait par le nom expressif de Sylvanie. A la demande du roi, il y ajouta son nom de Penn, fonda Philadelphie et lui donna dès son origine ce type de quakerie qu'elle a toujours conservé.

Franklin qui vint tout jeune s'établir à Philadelphie, qui y fit sa fortune et y acheva noblement son active carrière, introduisit dans cette cité les goûts d'étude qui s'y sont maintenus après lui, et la distinguent du prosaïsme exclusif de New-York.

Enfin Girard, le héros glorieux des légions commerçantes, le nabab du Calcutta américain, le roi des spéculateurs, Girard exerça une grande action sur les entreprises financières de Philadelphie, les encouragea par ses succès, les appuya par son crédit.

Cet homme, que l'on peut considérer comme la plus complète image du peuple américain, dans son amour de l'argent, dans ses froides et sévères habitudes, dans la rigidité et l'audace de ses calculs, cet

homme qui fut, comme une éclatante manifestation des principes d'ordre, d'économie, si souvent formulés par Franklin, un témoignage vivant de la sagesse du bonhomme Richard, cet homme était Français, non pas de la fine Normandie, ni de l'âpre et laborieuse Auvergne, ni de l'opiniâtre Picardie, ni de la mâle et industrieuse Franche-Comté, mais d'une des provinces les plus gaies, les plus riantes de France, des bords de la Gironde.

Parti en fugitif de la maison paternelle, comme un autre Robinson, avec cet ardent besoin d'aventures, qui fait les hommes mémorables, ou les *outlaws*, il s'embarqua à l'âge de douze ans, comme mousse, sur un navire qui allait aux Indes occidentales. Comme les fleuves dont la source se cache sous les nuages des montagnes, l'origine de ce fleuve de dollars, dont l'heureuse ville de Philadelphie contempla pendant près d'un demi-siècle les ondes scintillantes, est fort peu connue.

On sait seulement que de l'humble office de mousse, Girard s'éleva à celui de maître d'équipage, et qu'en cette qualité il arriva à New-York, vers l'année 1775. De là, il se retira à New-Jersey, et profitant des leçons qu'il avait prises aux Indes, se mit à fabriquer des cigares. Cette industrie ne réussissant pas au gré de ses vœux, ou le théâtre de ses spéculations lui paraissant trop petit, il se rendit en 1779 à

Philadelphie, où on le vit dans une espèce d'échoppe, vendant des cordages et de la ferraille. A cette époque, rien n'annonçait encore sa brillante destinée de financier, et les matelots et les paysans qui allaient marchander près de lui quelques bouts de câbles ou quelques vieux clous, ne se doutaient guère qu'ils avaient devant eux l'un des plus grands hommes futurs de l'Amérique, c'est-à-dire l'un des plus riches.

Le temps, a dit l'évangéliste du comptoir, le bonhomme Franklin, le temps est de l'argent, et Girard ne perdait pas une heure, pas une minute. Avant d'ouvrir sa boutique de ferraille, il avait fait autour de Philadelphie un rude commerce. Il s'en allait avec une barque le long de la Delaware, portant aux gens de la campagne diverses denrées communes et recevant en échange leurs produits. Vingt années se passèrent pendant lesquelles il travailla comme une fourmi, amassant en silence tout ce qu'il trouvait sur son chemin, vivant obscurément et ne faisant sonner quelques écus que lorsqu'il en était besoin pour séduire un chaland. Il préparait dans l'ombre ses ailes, et ce n'était pas les ailes d'Icare. Une fois qu'il les eut faites, il pouvait sans crainte affronter le soleil de la finance. En 1812, il fonda lui-même une banque, et y déposa un capital de huit millions de francs. Un an après, le gouvernement cherchant à négocier un emprunt de cinq millions de dollars (vingt-cinq millions

de francs), Girard lui fournit ces vingt-cinq millions.

A partir de cette époque, le nom de l'aventureux Bordelais se trouve mêlé à la plupart des grandes entreprises commerciales de Philadelphie. Tout en s'engageant dans ces diverses associations, il se livrait pour son propre compte à un vaste commerce. Il avait des capitaux dans une quantité de spéculations, des navires voguant dans toutes les directions, et il n'était pas homme à équiper un seul de ces bâtiments sans en avoir habilement calculé les chances de succès. Très-concentré en lui-même, il ne confiait à personne ses projets et n'acceptait qu'avec une extrême réserve ceux auxquels on désirait l'intéresser. Au reste, il n'entendait que le langage des affaires : tout autre ne résonnait que comme un vain bruit à son oreille, et celui-là eût été probablement fort mal venu qui eût voulu l'entretenir de l'azur du ciel méridional et des sites pittoresques de la Gironde. Nulle harmonie poétique ne touchait son esprit absorbé dans la région des chiffres ; nul rêve de doux loisir ne souriait à sa pensée. Il n'avait qu'une passion, le travail, et qu'une joie, celle de contempler l'addition de ses registres et de compter les arpents de terrain qu'il achetait de côté et d'autre. Si son cœur surpris a quelquefois palpité au milieu de ses matérielles jouissances, sous l'impression d'un sentiment plus tendre,

l'histoire ne le dit pas. S'il s'est trouvé quelque innocente femme qui, en faisant luire sur lui le rayon caressant de son sourire et de ses yeux, a cru pouvoir lui donner un plus noble élan, il faut la plaindre ; car elle l'aura bientôt vu retomber sous l'empire des deux idées uniques qui devaient dominer sa vie : travail et argent.

Au sortir de son comptoir, Girard allait dans une de ses fermes, visiter ses jardins, examiner ses bois, et se reposer de ses calculs, en prenant la bêche ou la fourche, pour cultiver ses plantes ou pour donner à manger à ses bestiaux. Il s'enorgueillissait d'avoir dans ses propriétés les plus beaux fruits de la contrée, mais ce n'était point pour les étaler sur sa table et en goûter lui-même la saveur : c'était pour les envoyer au marché et en percevoir exactement le prix. Avec ses habitudes parcimonieuses, il n'était cependant point un Skylock, ni un Harpagon. Sa main s'ouvrait parfois généreusement pour soutenir une entreprise d'utilité publique ou soulager une infortune. C'est un autre point de ressemblance entre ce type mémorable et celui du grand négoce américain, qui en général dépense largement les dollars qu'il poursuit sans cesse avec ardeur.

Enfin, Girard devint riche, énormément riche. Il possédait de vastes terrains dans la Louisiane, d'autres dans la Pensylvanie, je ne sais combien de maisons dans les rues de Philadelphie, de navires à la voile,

un espace de dix années après sa mort, et qu'à cette époque seulement les magistrats pourront en disposer comme bon leur semblera.

Il lègue une somme de quinze cents dollars (sept mille cinq cents francs) à chacun des capitaines de navire qui aura fait au moins deux voyages à son service, à la condition que ce capitaine ramène au port le dernier bâtiment qui lui aura été confié, et n'ait point dans le cours de son trajet failli à ses instructions. Même après sa mort, Girard ne voulait pas être trompé.

Il fait à divers établissements de bienfaisance une large part de sa fortune. Une pareille dotation suffirait pour faire à jamais honorer sa mémoire. Mais il a voulu avoir son monument à lui, sa pyramide de Chéops. Cette pyramide est un collége qui portera son nom, et où trois cents pauvres orphelins seront gratuitement logés, nourris, élevés. En donnant à cet établissement un vaste terrain situé en dehors de la ville, en lui léguant près de quinze millions, il s'est complu à tracer en détail le plan de l'édifice que l'on devait construire, à établir les principales bases réglementaires de son institution. En premier lieu, il veut que les orphelins admis dans son collége y reçoivent une éducation essentiellement pratique. Quant aux langues classiques, il ne les considère que comme un luxe superflu. Que si pourtant quelques élèves

montraient des dispositions particulières pour l'étude de ces idiomes qui ne sont d'aucun usage dans les affaires, il ne leur défend pas de s'y livrer. Mais avant tout, il exige qu'on leur enseigne ce qui peut faire de bons négociants, des industriels, des agriculteurs.

Cette première loi est parfaitement raisonnable, et il serait à souhaiter que nous eussions en France plusieurs Girard pour nous donner des institutions basées sur le même principe. Nous avons, grâce au ciel et au budget, assez de colléges où l'on commente Horace et Sophocle et où nous passons les plus belles années de notre vie à suivre une longue et stérile routine.

En second lieu, il interdit formellement l'entrée de son collége *à tout ecclésiastique missionnaire ou ministre de quelque culte que ce soit*. « En formulant, dit-il, cette défense, je ne veux pas porter la moindre atteinte au caractère des prêtres. Mais comme il y a parmi nous tant de doctrines religieuses différentes, je désire préserver les élèves de mon collége des excitations que pourraient produire sur eux ces divers enseignements. Je désire que leurs professeurs se bornent à leur enseigner les plus purs principes de morale, la charité envers leurs semblables, l'amour de la vérité, de la sobriété, de l'industrie, et que plus tard, dans la maturité de leur raison, ces élèves choisissent eux-mêmes leur culte. »

Quoique notre chère France ne soit plus le religieux

royaume des siècles passés, une telle loi y exciterait pourtant de généreuses répulsions, et il y a là, j'en suis sûr, une quantité de familles pauvres qui ne voudraient point confier leurs enfants à une institution interdite à l'enseignement religieux. En Amérique, l'excessive tolérance en matière de religion conduit aisément à l'indifférence. La prescription de Girard n'a pas éprouvé la moindre difficulté, et n'a peut-être excité aucune surprise.

Après sa mort, on s'est mis à construire son collége sur le plan qu'il avait indiqué, et on n'y a épargné ni le marbre, ni les ornements de luxe. Au milieu d'un immense enclos s'élève un édifice en marbre qui semble copié sur notre église de la Madeleine. Là sont les salles d'étude avec des tables en acajou et des pupitres recouverts en drap. Là est le salon des inspecteurs. Sous le portique s'élève une statue de Girard devant laquelle le concierge qui me conduisait près du directeur s'est incliné comme un sacristain devant un autel. Tout l'escalier est en marbre, et tous les parquets sont couverts de tapis. De chaque côté de ce magnifique monument sont deux autres édifices plus petits, mais également construits en marbre, dans d'élégantes proportions. Ces cinq constructions ont coûté un million neuf cent trente-trois mille huit cent vingt et un dollars, c'est-à-dire près de dix millions de francs. Il reste au collége trois cent cinquante mille

livres de rente. Je n'ai pu m'empêcher de manifester au directeur l'étonnement que j'éprouvais à la vue d'une telle splendeur d'architecture pour un établissement qui après tout ne doit être autre chose qu'une de ces écoles de second ordre telles qu'il en existe des centaines en Allemagne sous le nom de *Realschulen*.

On a voulu, m'a-t-il répondu, honorer par cette somptuosité la mémoire de Girard. Mais je pensais en moi-même qu'on l'eût bien mieux honorée en ménageant sa royale dotation, de manière à venir en aide à un plus grand nombre d'enfants pauvres.

Dix millions représentent, si je ne me trompe, cinq cent mille francs d'intérêt, lesquels ajoutés aux trois cent cinquante mille francs de rente forment annuellement la somme énorme de huit cent cinquante mille francs, employés à donner des leçons de français, d'espagnol, et des leçons élémentaires de mathématiques, de physique, à trois cents enfants. Avec un tel revenu on élèverait la jeune génération de plusieurs de nos départements.

En sortant de là, on m'a montré une misérable cabane en planches, habitée par la mère d'un des élèves du collége Girard, pauvre veuve qui gagne sa vie à vendre des fruits et des légumes. Pendant qu'elle lutte au jour le jour contre l'indigence, son fils est vêtu comme le fils d'un riche bourgeois, il s'assoit à une

bonne table, couche dans un beau lit et habite un palais. Nul prêtre au doux langage n'entretiendra dans son cœur le souvenir du foyer natal, l'amour qu'il doit garder à l'humble femme qui lui a donné le jour. Ses professeurs n'iront pas au delà de la tâche qui leur est imposée : ils se contentent d'entasser dans sa mémoire des mots et des chiffres ; quant à son âme, ils n'ont point à s'en occuper. Lorsque cet enfant sort de sa magnifique demeure, il se sent mal à l'aise en passant devant celle de sa mère ; il a honte d'être le fils d'une malheureuse marchande de fruits. Oh ! vanité de l'homme ! oh ! superbe Girard ! vous avez cru faire une grande œuvre ! Et qui sait combien de mauvais sentiments germeront sous les voûtes brillantes de votre institution, et combien de pauvres mères vous accuseront un jour de leur avoir ravi le respect et l'affection de leurs fils.

A quelque distance de cet établissement, dont les citoyens de Philadelphie s'enorgueillissent, et qui m'a fait faire de tristes réflexions, est le pénitentiaire que je désirais vivement visiter.

Grâce à l'obligeance d'un Américain à qui j'étais recommandé, j'ai pu obtenir la permission de le voir en détail hors des heures où il est ouvert au public. C'est un vaste édifice entouré d'une haute muraille, flanqué de plusieurs tours carrées. On l'a tant de fois décrit que je n'essayerai pas de le décrire de nouveau.

Vous savez qu'il est construit de telle sorte que d'une rotonde qui s'élève dans son enceinte, les gardiens peuvent voir tout ce qui se passe dans les galeries occupées par les prisonniers. Dans les galeries inférieures sont les hommes, dans celles du haut, les femmes. Chaque homme a une cellule assez large, assez aérée, où il trouve une couchette, une table, une chaise, quelques sentences religieuses clouées à la muraille et une Bible. Son habitation solitaire touche, d'un côté, à une espèce de jardin de quelques pieds carrés, dont on lui ouvre la porte chaque jour pendant une heure, de l'autre, au corridor qui lui est fermé par une porte en fer et par une porte en bois à travers lesquelles le surveillant peut, sans être vu, appliquer à tout instant sur lui un œil scrutateur. Les femmes n'ont point de jardin, mais deux chambres. Le tout est disposé de façon qu'aucun des prisonniers ne puisse voir un de ses compagnons d'infortune. Le silence le plus absolu, la réclusion la plus complète, telles sont les lois qu'il doit subir. En entrant au pénitentiaire, il laisse à la porte le monde des vivants derrière lui, il y laisse jusqu'à son nom, prend un numéro et devient un chiffre. Mort pour sa famille, mort pour ceux qui peut-être s'intéressent encore à sa coupable existence, il ne peut recevoir un témoignage d'affection ou de souvenir. Pour tout le temps que doit durer sa prison, il est rayé du livre

des humains. Chaque jour un fourneau ambulant lui apporte sa nourriture; chaque dimanche il est invité à entendre de sa cellule le prêtre qui lui adresse son sermon sans qu'il puisse le voir, ni en être vu. Nul regard compatissant ne descend jusqu'à lui; nulle main amie ne peut toucher sa main : sa cellule est un tombeau où la justice l'ensevelit vivant.

Je me suis arrêté dans plusieurs cellules vacantes, et, je dois le dire, elles m'ont paru établies selon les principes les plus hygiéniques. Pendant que mon guide m'en démontrait avec une incroyable éloquence l'habile construction, j'y cherchais les vestiges de ceux qui les avaient habitées, et il en est une où je suis resté longtemps avec une émotion que je ne puis exprimer : c'est celle d'une femme qui avait passé là cinq ans, qui pendant ces cinq ans a travaillé à orner sa demeure de toutes sortes d'ingénieux ouvrages, broderies de soie, tapis en laine, fleurs artificielles; la nudité des murailles a disparu sous ces décorations, et dans le cabinet attenant à sa chambre à coucher est un piédestal qu'elle a chargé de bouquets, comme s'il y avait là une invisible image qui fixât sans cesse sa pensée. Pauvre femme! Qui était-elle? et qu'avait-elle fait? Je n'ai pas même eu l'idée de le demander aux gardiens. Ces hommes sont muets comme les murs, ces murs muets comme les pierres d'un sépulcre. Peut-être était-ce quelque jeune ardente

créature qui aura été en une minute de délire entraînée à un crime par l'effervescence de la passion. Toutes ces fleurs, toutes ces délicates broderies, étaient pour moi comme l'expression d'une tendre et poétique pensée. En y travaillant, elle s'efforçait sans doute de tromper son âme consternée, elle essayait de reproduire par ces riantes couleurs, une image des champs, des bois où elle avait joué dans son innocente enfance, où elle avait aimé, où le génie de la perdition l'avait saisie. Puis le jour était venu où la loi de l'homme lui permettait de franchir le seuil de sa prison, et elle avait laissé sur les parois cette œuvre patiente de plusieurs années, comme un legs charitable pour celle qui lui succéderait.

Malgré les précautions hygiéniques que l'on emploie ici à l'égard des prisonniers, malgré tout ce que mon guide officieux a pu me dire sur l'excellente administration de l'établissement, je suis sorti de là avec l'opinion que j'avais en y entrant. Ma conviction est que, de tous les genres de châtiments inventés par les sociétés humaines pour punir l'infraction à leurs lois, celui-ci est le plus froidement barbare. Oui, je crois que les tortures du moyen âge, les plombs de Venise, étaient moins redoutables que ce sépulcre dans lequel on ensevelit ici le condamné. Les bourreaux alors n'attaquaient que le corps, ne lacéraient que la chair : ici c'est l'âme même que l'on livre au plus

affreux supplice ; on enlève au captif l'usage des trois organes par lesquels la pensée s'alimente : l'ouïe, la vue, la parole. Tandis que chaque jour le monde se meut autour de lui, que les saisons se renouvellent, il est seul ignoré du monde entier, seul entre ses quatre murs, seul dans le deuil de son cœur, dans la sombre agitation de ses pensées. Ah ! que les heures, les jours, les nuits, doivent être longs dans cette séparation de la vie, dans ce cercueil où les artères continuent à battre, où l'esprit conserve son action, sans pouvoir se communiquer à aucun être humain. Je me rappelle ce que le poëte allemand Schubart raconte de ses souffrances, lorsqu'il fut ainsi enfermé seul dans son cachot bavarois. Après avoir usé tous les moyens que lui suggérait son imagination pour oublier la lenteur du temps, il en était venu à compter un à un les fils de sa paillasse ; puis lorsqu'il avait fini, il recommençait. Que les légistes dissertent gravement sur le meilleur mode à employer pour réprimer le crime ; que les sociétés de philanthropes, réunis après un bon dîner autour d'un gai foyer, combinent à leur aise les moyens de ramener le coupable à la vertu, s'ils n'imaginent rien de mieux que le système pénitentiaire, ils ne doivent pas s'enorgueillir de leur œuvre, car il me paraît que ce système est on ne peut mieux conçu pour conduire une partie de ses victimes à la folie, et d'autres à l'idiotisme.

C'est Philadelphie qui a la prétention d'avoir révélé au monde les bienfaits d'un tel régime et la grave cité de G. Penn a bien d'autres prétentions. Elle a celle de constituer une ville poétique. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle a bordé d'arbres ses différents quartiers, et qu'elle a donné des noms idylliques à ses rues : ceux du Noyer, de l'Olivier, du Cerisier, du Pommier. Tout un livre de botanique a été employé à composer cette nomenclature; toutes les nymphes des bois et des jardins semblent avoir été convoquées à ce baptême. Philadelphie a aussi la prétention d'être une ville studieuse et littéraire, et le fait est que par son académie philosophique, par son musée d'antiquités, par sa bibliothèque de quarante mille volumes, elle peut aisément justifier ce titre dans un pays où il y a si peu d'institutions scientifiques et littéraires. Elle a encore la prétention d'être une des communautés les plus religieuses, les plus philanthropiques des États-Unis. Malheureusement, d'impitoyables observateurs ont constaté que malgré sa quantité de sectes, la démoralisation est ici tout aussi grande qu'à New-York, et que malgré ses établissements de bienfaisance, il y a proportionnellement dans son enceinte plus de misère qu'à Londres et à Paris.

Ce qui distingue essentiellement Philadelphie des autres grandes villes des États-Unis, c'est qu'on y voit

vraiment des gens qui après s'être livrés un certain espace de temps à leurs spéculations, réalisent leurs bénéfices, renoncent aux affaires, et se retirent en paisibles bourgeois dans les rues silencieuses des bords de la Schulkyll. Comment ils y emploient leurs loisirs, c'est ce que je ne saurais dire d'une façon absolue. Mais j'en ai vu plusieurs qui assurément ne se doutaient guère qu'avec leur argent ils pouvaient acheter quelques bons livres, ou comme le négociant hollandais, orner leurs demeures de quelques tableaux de choix. J'en ai connu un plus particulièrement, jeune encore et riche, qui avait été à Paris jouir de son indépendance. Pendant tout le temps que j'ai passé avec lui, il n'a fait que me parler des joies du Ranelagh, des excellentes omelettes et des bons *pitets polets* du café Anglais. Après avoir réglé ses affaires, il voulait retourner en France, mais il ne se proposait ni de voir un de nos monuments, ni de visiter un de nos musées. Pour lui, toute la France lui apparaissait dans Paris, et tout Paris entre les restaurants des boulevards et les bals des Champs-Élysées.

Cette ville des *Amis*, puisque telle est la signification du nom que Penn lui a donné, m'a fait faire de singulières réflexions. En parcourant ses moroses rues, en voyant ses tristes habitants, je me suis demandé quelle était au juste l'étendue de l'idée impliquée dans le mot de misanthropie, car il me semblait

que j'étais atteint par cette vilaine maladie. Mais est-ce être misanthrope que de ne point se complaire avec les Américains, qui ne se complaisent qu'avec eux-mêmes.

XIII.

WASHINGTON.

Fondation de la ville. — Son plan primitif. — Son aspect. — Longueur et dénomination des rues. — État des nègres. — Question de l'esclavage. — Session du congrès. — Lutte des partis. — Whigs, démocrates, locofoco. — Le Capitole. — Cour de justice. — Parlement. — Bibliothèque. — Mouvement aristocratique dans les États-Unis. — Édifices publics de Washington. — Le Patent-Office. — Les reliques américaines. — Soirée du président. — Étrange réunion. — Un autre soir dans une auberge.

Enfin, j'ai pourtant vu dans la vaste république des États-Unis une ville qui ne ressemble pas aux autres villes, et ce n'est pas la faute des Américains, soyez-en sûre, si cette capitale n'est pas une exacte copie en bois et en briques des squares réguliers, des rues symétriques, des larges façades qui sont pour le Yankee le type idéal d'une belle cité.

Lorsqu'en 1791, Washington fit accepter par le congrès le projet de créer une ville centrale où serait établi le siége du gouvernement, et lorsqu'on eut choisi pour édifier cette ville le riant territoire situé entre la rive gauche du Potomac et la rive droite de l'Anacostia, lorsqu'enfin le congrès, pour rendre un juste hommage au fondateur de l'Union, eut résolu de donner à la nouvelle métropole le nom illustre de Washington, Dieu sait quels beaux plans furent tracés pour faire de cette capitale politique l'une des nouvelles merveilles du monde. En fait de plans gigantesques et de châteaux en Espagne, nous qu'on accuse d'errer si souvent dans les espaces imaginaires, nous ne sommes à côté des Américains que des enfants. Ce qu'il y a d'alignements de places et de quartiers, de dénombrement de population future amassés dans les cartons des spéculateurs de New-York est prodigieux. Ce qu'il s'est vendu, revendu avec prime et surenchère de terrains qui devaient se couvrir en quelques années de magasins et de maisons splendides, qui sont restés à l'état de forêt déserte, ou de marais incultes, ceux-là le savent qui se sont jetés tête baissée dans ce piége tendu à leur crédulité et qui y ont été tondus jusqu'à la peau comme d'innocents moutons.

Bref, la cité décorée du nom du grand général américain, la cité siége du gouvernement de la première république des temps anciens et modernes, devait

être par ses dimensions, par la disposition et la grandeur de ses édifices, la plus magnifique cité de l'univers.

Par un hasard merveilleux, le site que l'on avait adopté portait le nom de Rome, et un petit ruisseau qui le sillonne s'appelait le Tibre. Quelle magie en ces deux mots ! Il semblait que la reine du monde antique vînt elle-même avec ses lauriers, son cortége de sénateurs et ses siècles de gloire, se marier à l'œuvre du congrès américain.

Pour donner à la ville de Washington un caractère plus imposant, on résolut d'en former, au moyen d'une portion de territoire prise sur le Maryland et sur la Virginie, le centre d'un État distinct, quelque chose comme la sainte cité papale avec les États de l'Église. Au sein de ces deux territoires, on dessina de vastes lignes qui devaient être occupées par Washington. Au centre, devait s'élever le palais de la représentation fédérale, le Capitole, et de ce point gigantesque, les rues, les places se déroulaient au loin sur le papier, dans leurs diverses directions. Tous les calculs de trigonométrie et d'architecture étant achevés, les lots de terrain nettement divisés, les quartiers comptés et numérotés, on procéda à la vente de ce sol qu'on s'attendait à voir convoiter et accaparer avec une patriotique ardeur. Et il arriva, chose étrange ! que le patriotisme qui n'entrevoyait là aucune bonne

chance de commerce, de mouvements de bateaux à vapeur, et d'entreprises industrielles, resta froid. Un certain nombre de lots se vendirent par-ci par-là, comme au hasard, sans suite régulière, et ceux qui les avaient achetés y bâtirent leurs maisons sans s'inquiéter du plan de phalange macédonienne qu'ils devaient former autour de l'étendard sacré, autour du Capitole. Il est résulté de cette fatale indifférence des esprits pour une organisation si bien conçue, de ce caprice déplorable des individus, que le Capitole s'élève solitairement sur sa colline, à l'extrémité de la ville; et qu'à une lieue de là, il y a d'infidèles propriétaires qui sous leur toit lointain ne paraissent pas avoir le moindre remords de cet abandon de l'arche sainte.

Washington n'est pas tout à fait, selon l'acerbe expression de Th. Moore, un embryon de capitale, où l'imagination voit des squares dans des marais, et des obélisques dans des arbres :

> « This embryo capital, where fancy sees
> Squares in morasses, obelisks in trees. »

C'est plutôt selon la polie définition d'un diplomate: la ville des magnifiques distances. L'étranger qui arrive ici avec des lettres de recommandation qu'il désire remettre lui-même à leur adresse, doit être doté par la Providence d'un jarret solide, ou recourir au

cab, attelé de deux bons chevaux, et conduit par un nègre intelligent qui le seconde dans ses recherches. De toutes les difficultés de la vie sociale, l'une des plus ardues sans contredit est de retenir dans sa mémoire les numéros des maisons où l'on a eu l'honneur d'être introduit. J'ai souvent songé que si j'avais la foule de domestiques attachés au service d'un nabab de l'Inde ou d'un grand seigneur russe, j'en aurais un dont l'unique emploi serait de me donner à point nommé les numéros dont j'aurais besoin. En Amérique, l'office d'un tel serviteur serait doublement précieux. Les Américains ont un tel amour pour les chiffres que de peur de n'en pas faire un suffisant usage, ils les appliquent à tout ce qui peut chaque jour leur en rappeler l'agréable image. Dans beaucoup de villes des États-Unis, les rues ne portent point de nom, elles sont décorées d'un chiffre. Quelquefois, pour surcroît d'agrément, on y ajoute un détail qui exige l'emploi d'une boussole. A Philadelphie, pour deux personnes que je désirais voir, on m'a envoyé avec un grand sang-froid à l'ouest de la Schulkill, et au sud-sud-est de la Delaware. A Washington, quand je me suis enquis de la demeure d'un de mes aimables compatriotes. « Monsieur, me répond le *bookkeeper* de l'air du monde le plus satisfait, c'est très-facile à trouver, c'est la cinquième ou sixième maison, entre la vingtième et la vingt et unième rue. » Avec un tel renseignement,

mettez-vous en route, et allez chercher dans l'espace la vingtième rue au milieu des complaisants citoyens des États-Unis qui, lorsque vous les abordez, le chapeau à la main, en leur disant de la voix la plus onctueuse: *Sir, if you please, where is the twentieth street?* vous regardent comme un animal bizarre et s'éloignent en vous criant brusquement : *I don't know* (je ne sais pas). Ceux qui ont quelques prétentions à se montrer polis et civilisés condamnent une pareille réponse et vous disent : *Farther* (plus loin), puis continuent leur chemin, très-fiers sans doute de s'être si bien comportés.

L'emploi du nègre est donc ici de rigueur. A Washington, tous les domestiques des hôtels, les cochers de fiacre, les portefaix sont nègres. Les États septentrionaux de la république américaine affranchissent l'enfant de l'Afrique de l'esclavage qu'il subit dans les États du sud. Mais en punition de sa tache originelle, de cette malheureuse couleur noire que rien ne peut effacer, ils le condamnent à l'état de domesticité, ils le tiennent comme un paria enchaîné dans un état d'abjection dont il ne lui est pas permis de sortir.

En Russie, dans cet horrible pays où toutes les plus saintes lois de la nature, disent les vertueux amis de la liberté, sont soumises au caprice d'un despote, où tous les droits de l'homme sont outragés, en Russie, un serf, un de ces malheureux serfs sur lesquels les philosophes du XIXe siècle ont répandu tant de pieuses

lamentations, peut acquérir sa pleine et entière indépendance, peut avoir une bonne maison, des chevaux, des voitures, des valets. Dans les États-Unis, ce pays d'égalité absolue, de confraternité universelle, qui appelle tous les hommes au divin partage de la liberté, le nègre est esclave sur les bords du Mississipi, domestique dans le reste de la contrée. Quoi qu'il fasse, il ne s'élèvera pas d'un cran au-dessus de l'une ou l'autre de ces conditions. Fût-il un modèle de vertu et de dévouement, fût-il, chose bien plus louable encore, riche comme Girard, il ne dépassera pas les barrières qui partout le séparent du dernier des blancs. L'empereur Faustin Ier viendrait ici avec la couronne et le sceptre qu'il a fait faire à Paris, avec sa noire impératrice, avec son cortége d'altesses et de princes, qu'il ne pourrait pas entrer dans un vulgaire omnibus, ni s'asseoir dans une méchante auberge, à une table d'hôte, ni monter dans un théâtre aux premières loges.

Si les longs travaux vous font peur, comme au bon La Fontaine, ne vous imaginez pas que ces quelques lignes sur les nègres vont me conduire à cette infinie question de l'esclavage, qui a déjà rempli tant de livres, occupé tant de saints anglais, et fatigué tant de diplomates. Plutôt que de me hasarder dans les âpres sentiers ou les routines d'une telle question, si vous voulez vous faire une juste idée de l'esclavage aux États-Unis, je vous engagerais à relire l'éloquent

livre de M. de Beaumont, qui, sous le voile léger d'un roman, cache un fond de hautes et sérieuses études, comme ces fleuves qui, sous leur riante surface d'azur, cachent les bancs de corail et les abîmes.

Pour être vrai, du reste, dans le cas où il me faudrait formuler, en pareille matière, une opinion précise, je ne sais si je me rangerais décidément du côté des abolitionnistes ou des contre-abolitionnistes. Je sais seulement qu'en tout ce qui tient aux longs débats européens sur la traite des nègres, je regarde les Anglais comme de grands hypocrites. J'imagine, pour compléter ma profession de foi, que les nègres, quoi qu'on en dise, sont plus heureux sur leur sol natal, sous le soleil d'Afrique, qui est leur foyer héréditaire, qu'aux colonies, et plus heureux cent fois dans le paternel esclavage des colonies que dans l'ignominieuse liberté qui leur est octroyée par une partie de l'Amérique.

Ici je ferme la parenthèse, et je monte dans une bonne voiture, dont un brave nègre m'ouvre la portière en me souriant avec une double rangée de dents blanches, plus blanches que les défenses d'un jeune éléphant, et deux grands yeux plus noirs que le charbon des mines de Ronchampt.

Pendant deux jours, Domingo m'a promené à travers je ne sais combien de larges rues ornées de trois maisons, de squares en expectative, d'avenues désertes,

le tout faisant partie de la noble cité de Washington. Et j'éprouvais un grand plaisir à parcourir ces collines, ces plaines qui doivent représenter une longue suite d'édifices, mais qui, en l'année de grâce 1849, ne m'ont heureusement présenté que l'aspect d'une belle campagne, coupée çà et là par quelques maisons. Il faut avoir passé quelques semaines dans les cités commerciales du nord des États-Unis pour comprendre le bien-être que l'on peut ressentir à se trouver dans une ville qui n'est pas comme les autres encombrées de charrettes, de camions, de tonneaux de marchandises; dans une ville qui, de tout côté, s'ouvre sur un agreste horizon et où souffle le vent frais des Alleghanis, et où il y a de l'espace, du repos.

Du repos! Ai-je écrit ce mot? Effacez-le, je vous prie, et apprenez que ce vilain substantif ne doit point être prononcé en Amérique. Du repos! j'oubliais que je suis dans la ville du congrès, dans le temps même où ce congrès vient de s'assembler. C'est l'époque du mouvement, du labeur, de la récolte de Washington, qui vit de son parlement comme Baden de ses joueurs. Tous les hôtels sont remplis de députés et de solliciteurs, attendu que la profession de solliciteur s'exerce aussi largement sous l'austère régime de la démocratie, que sous l'indigne système monarchique, et notre brave république de février en sait quelque chose. Tous les *barrooms* sont inondés d'une foule de gens

avides de boire un verre de gin et de lire un journal. Les *landlords* ne savent où donner de la tête, les nègres font un vrai métier de nègres. Tous les hommes politiques sont en alerte. Il y a six jours que la chambre des représentants entasse scrutin sur scrutin pour élire un président sans pouvoir parvenir à un résultat. Les wighs ont leur candidat, les démocrates le leur, et chaque parti joue un jeu si serré qu'il n'y a pas moyen d'en voir la fin. Lés wighs sont pourtant les plus nombreux, mais les démocrates ont l'appui des locofoco.

Je vous vois d'ici me demander ce que signifient ces trois dénominations, et je vais essayer de vous répondre. Les wighs qui, sous le régime aristocratique anglais représentent comparativement aux torys l'opinion avancée, représentent dans la démagogie américaine les libéraux modérés, ou, pour mieux dire, les conservateurs, comme qui dirait en France, M. Thiers et M. Odilon Barrot. Ils se composent de l'aristocratie financière des grandes villes, et ont pour organe les principaux journaux. Les démocrates font quelques pas de plus du côté des institutions populaires. Les locofoco sont les vrais, les purs, les incorruptibles radicaux, adversaires de tout privilége, ennemis déclarés de toute tyrannie. Vous connaissez ce chapelet de grandes phrases, je n'ai pas besoin de l'égrener. Mais vous désirez peut-être savoir d'où

vient ce nom étrange de locofoco. Soit ! Il est le fait d'une petite supercherie que je dois vous raconter. Il y a plusieurs années, dans je ne sais quelle ville, les démocrates avaient retenu une grande salle pour y délibérer sur une élection prochaine. Les radicaux convoitaient cette même salle, et n'ayant pu l'obtenir, ils eurent recours à un stratagème qui prouve combien, en chaque pays, ce parti joint d'adresse à toutes ses autres qualités. Le soir, au moment où les démocrates discutaient entre eux le mérite des divers candidats soumis à leurs suffrages, une troupe de radicaux pénètre dans l'assemblée, et à un signal convenu éteint à la fois toutes les lumières. Les démocrates surpris, et peut-être, qui sait, quelque peu effrayés d'une telle invasion, sortirent en toute hâte de la salle ténébreuse. Dès qu'ils en eurent franchi le seuil, les ingénieux radicaux en fermèrent les portes, puis tirant de leur poche des allumettes qu'on appelle ici locofoco, rallumèrent les bougies et prirent paisiblement possession de l'enceinte qui leur avait été enlevée par leurs adversaires. La nouvelle d'une manœuvre si spirituelle se répandit promptement dans les divers États de l'Union, et pour en perpétuer le souvenir, on a donné aux radicaux le nom de locofoco.

Cette fois, par une de ces combinaisons que l'on appelle toujours si monstrueuses et qui se renouvellent toujours si aisément dans nos luttes parlemen-

taires, cette fois, les locofoco se sont alliés aux démocrates, et, quoiqu'ils soient peu nombreux, ils suffisent pour contre-balancer le vote des whigs. Et chaque matin, on se dit à Washington : aujourd'hui sans doute nous aurons un *speaker*, et chaque soir le choix du speaker est renvoyé au lendemain. Les bons habitants de la ville ne sont peut-être pas d'un patriotisme assez désintéressé pour souhaiter une prompte solution aux diverses complications politiques. Plus longue est la session, plus abondante est leur récolte. Une fois les députés partis, les hôteliers mesurent d'un œil triste l'inutile étendue de leurs appartements, les marchands regardent en soupirant leur étalage abandonné. La masse des fonctionnaires, d'étrangers, de curieux, attirés par le congrès, s'écoule comme une eau rapide. Il ne reste dans la vacuité de la ville que les membres du corps diplomatique et les fonctionnaires du gouvernement. Mais les autres villes qui calculent seulement que chaque député reçoit quarante francs par jour, commencent à s'irriter du long débat qu'a suscité l'élection du président. A chaque dépêche télégraphique qui leur annonce la perte d'une nouvelle séance, les journalistes taillent leur plume et sermonnent l'assemblée. Ceux-ci accusent les wighs d'une ambition intolérable, ceux-là condamnent les démocrates et tonnent contre les locofoco. « Vous serez bien obligés de céder, disent les uns. — Nous ne cé-

derons pas, répliquent les autres. » Et les deux partis, le poing sur la hanche, se regardent fièrement comme des champions résolus à maintenir leur terrain. On a vu le même conflit durer une fois six semaines. Nous n'en sommes encore qu'à la première. Patience ! Déjà de gros mots ont retenti d'un des côtés à l'autre de l'assemblée, des provocations ont eu lieu, des duels se préparent ; et ici quand un duel est décidé, ce n'est pas, comme dans notre bénigne France, pour échanger à une honnête distance deux coups de pistolet, non, c'est pour user de la carabine jusqu'à ce que le sang coule.

Mais voilà que midi sonne ; une huitième séance va s'ouvrir ; allons avec la foule assister à cet héroïque tournoi des temps modernes. Montons au Capitole.

C'est vraiment un noble et majestueux édifice digne d'une grande nation, le plus bel édifice que j'aie vu aux États-Unis. Il est situé sur une colline d'où le regard s'étend sur les forêts du Maryland, de la Virginie, sur les flots du Potomac, sur une charmante campagne. La verte pelouse qui l'environne, les statues qui le décorent, forment avec sa vaste et haute façade, ses colonnes, ses chapiteaux, un gracieux et imposant point de vue. C'est dommage seulement que pour l'éclairer par le haut, on l'ait affublé d'un dôme qui ressemble à un saladier renversé.

A l'entrée du palais parlementaire s'élèvent quel-

ques statues allégoriques, de la Justice, de la Paix, de la Concorde, vertus traditionnelles auxquelles on se glorifie de consacrer un piédestal qui n'oblige à rien, annonce pompeuse des peuples qui n'en violent pas moins les promesses de leur prospectus dans leur petite boutique. Nos pères n'avaient pas besoin de ces symboles en marbre pour leur rappeler l'amour de la patrie, les principes d'honneur et d'équité.

La plus remarquable de ces œuvres de sculpture est un groupe en marbre représentant Christophe Colomb, debout, en costume chevaleresque, tenant de la main droite le globe du nouveau monde; près de lui est une femme qui le contemple avec surprise, l'Amérique en personne, que l'intrépide navigateur vient de découvrir au delà de l'Océan. Les Américains ne seront point offensés, j'espère, si je note ici une impression que l'on pourrait considérer comme une mauvaise plaisanterie, et qui est cependant très-grave. Christophe Colomb est posé de telle sorte qu'il ressemble à un joueur s'apprêtant à lancer sa balle en l'air, et, en face de lui, à quelque distance, est la statue de Washington qu'on dirait placée là tout exprès pour la recevoir. Le hasard produit quelquefois de singuliers rapprochements ! A voir ces deux statues dans l'attitude que je viens de dire, qui ne pensera qu'en effet le globe du nouveau monde saisi par

l'immortel amiral espagnol est retombé entre les mains de Washington et de ses successeurs qui déjà ont pris possession de la Louisiane, de la Floride, qui ont entamé le Mexique, qui, quelque jour, enlèveront l'île de Cuba.

Le Capitole est occupé à la fois par la cour suprême des États-Unis, par le sénat et par la chambre des représentants.

Les membres de cette cour sont les seuls qui soient nommés à vie, et qui dans leurs séances portent un costume particulier, non pas l'éclatant costume de notre vénérable cour de cassation, mais une longue robe noire qui leur donne au moins une certaine apparence de gravité. J'ai vu les juges de la haute cour de New-York siéger en redingote ou en habit noir, et je ne pouvais me figurer qu'ils représentassent la majesté d'un tribunal. Les Américains se moquent de l'appareil des assemblées judiciaires de France et d'Angleterre, et je crois qu'ils ont tort. L'homme n'est point un être si froidement raisonnable qu'il puisse s'en tenir à la sèche pratique d'un principe. Régler les mouvements de notre imagination est sans doute une très-respectable tâche, vouloir en supprimer le cours naturel est chose absurde. L'imagination peut servir en beaucoup de cas de levier, d'auxiliaire à la raison, et la pompe extérieures de nos cours de justice qui agit sur les regards et par les regards

sur la pensée n'est point un vain usage, ni une stérile manifestation.

Le sénat de Washington est en vacance tant que la chambre des députés n'a point élu un speaker. Il attend avec cette nomination le message du président de la république, qui est rédigé, imprimé, annoncé par les journaux, prêt à courir dans les États de l'Union, sur les ailes du télégraphe électrique dès qu'il aura plu aux whigs et aux démocrates de s'entendre.

Whigs et démocrates pourtant ne paraissent nullement décidés à se faire la moindre concession. Ils courent de galerie en galerie, s'arrêtent dans les couloirs, rentrent dans la salle de leurs réunions, continuent leurs discussions dans l'hémicycle, s'assoient un instant à leur place et la quittent bientôt pour se mêler à quelques groupes. Le digne régime constitutionnel produit, à ce qu'il me semble, partout le même effet, et joue toujours comme un pauvre acteur sans invention les mêmes rôles. J'ai retrouvé au Capitole de Washington le même spectacle qu'à notre palais Bourbon. Non, je me trompe, les députés des États-Unis se distinguent des nôtres par quelques habitudes particulières. Séance tenante, ils *chiquent* très-agréablement, pardonnez-moi ce terme, et crachent avec une dextérité remarquable à quinze pas de distance. De plus, ils font de leur banc, car ils n'ont point de tribune, des discours dont l'exorde commence le

lundi, et dont la péroraison peut se prolonger jusqu'à la fin de la semaine.

Après avoir assisté à trois tours de scrutin qui ont laissé la question au même point que les précédents, j'ai été visiter la bibliothèque et les différentes salles du congrès. Le tout est disposé avec un grand luxe et une noble élégance. Le peuple souverain de la confédération s'est traité d'une façon royale dans le palais de ses représentants. La bibliothèque se compose de quarante mille volumes bien classés et richement reliés. Elle s'enorgueillit de montrer quelques beaux ouvrages qui lui ont été donnés par notre gouvernement. J'eusse voulu y en voir un plus grand nombre. Il est de la dignité d'un pays tel que le nôtre de faire libéralement part de ses richesses intellectuelles aux autres nations. Je dirai plus, c'est une sorte de mission qu'il a à remplir. M. de Salvandy l'avait dignement compris, et les établissements scientifiques de diverses contrées n'oublient pas qu'ils doivent à son intelligent ministère un généreux témoignage de sympathie.

Dans une des salles attenant à la bibliothèque sont étalés plusieurs larges tableaux destinés à remémorer quelques-unes des principales phases de l'histoire d'Amérique. C'est le débarquement de Colomb sur la plage du nouveau monde, l'arrivée à Plymouth des puritains anglais qu'on appelle les pères pèlerins, le traité de Guillaume Penn avec les Indiens, le baptême

de Pocohonta, la jeune libératrice du vaillant Smith, dont M. Michel Chevalier a d'une façon si dramatique raconté les étonnantes aventures[1]. C'est d'un autre côté la déclaration de l'indépendance, serment du jeu de paume de la république naissante, la soumission du général anglais Burgoyne (1777) et celle de lord Cornwallis (1781).

L'intention de ces tableaux est parfaitement louable. L'exécution en est très-médiocre. Les arts n'ont pas encore pu déployer leurs ailes dans le tourbillon industriel qui les enveloppe au sein de la terre américaine. Plus tard, qui sait? il se formera peut-être dans cette contrée une oligarchie qui, comme celle de Venise, de Florence, de Gênes voudra avoir ses Titien, ses Véronèse, ses Michel-Ange. Ce mot d'oligarchie ferait frémir, s'il l'entendait, le peuple des États-Unis, qui ne croit qu'au progrès continu, au développement sans arrêt de la démocratie. Mais le temps qui mine le trône d'or et de soie peut bien aussi rouiller, user le piédestal de fer du forum plébéien. Il n'est pas dans la nature des hommes d'aspirer à la richesse pour la stérile satisfaction de compter des dollars, et d'accumuler des bank-notes. La pluie d'or qui fascina Danaé tombait sur une couche moelleuse. La corne d'abondance est couronnée de fleurs. Avec l'or que la

[1] *Lettres sur l'Amérique du Nord.*

fortune jette du haut de son char rapide, elle répand les désirs auxquels cet or doit satisfaire. Déjà les tendances de prédominance aristocratique ne surgissent-elles pas à tout instant sous le lourd manteau de la démocratie américaine? Déjà le riche négociant ne regarde-t-il pas dédaigneusement de toute la hauteur de son puissant crédit le pauvre diable de boutiquier qui végète à sa porte. Déjà les journaux, sans se douter de la voie hérétique dans laquelle ils s'engagent, n'annoncent-ils pas les fêtes, les mariages de la *high life* comme pourrait le faire le *Times* et le *Court-magazine* de la superbe cité de Londres. Déjà n'entend-on pas à Philadelphie les anciennes familles de la Pensylvanie s'écrier avec mépris en parlant des nouveaux colons: *What is it? People of yesterday?* Ah! vous aurez beau faire, messieurs les apôtres de l'égalité, vous ne renverserez pas les lois d'inégalité et de variété que Dieu lui-même a mises dans la création! Vous n'obligerez pas le cèdre à redescendre à la taille du roseau, ni le condor à nicher dans un buisson comme une fauvette, et vous n'arracherez pas de la nature humaine cette racine vivace, cette racine impérissable de l'élément aristocratique qui est dans sa pure essence un digne élan de la pensée, une noble aspiration de l'âme. Dussiez-vous condamner à l'ostracisme, proscrire dans votre république tout désir de distinction, ce même désir se raillerait de vous sous les haillons, et se pa-

vanerait dans le tonneau de Diogène qui m'a toujours paru être un fier aristocrate.

Un jour viendra où malgré vos sages précautions, vous verrez s'élever parmi vous de riches familles qui ne craindront pas de montrer leur juste répulsion pour vos mœurs grossières, qui s'honoreront de jouir de leurs biens selon leur libre fantaisie, qui enfin aimeront les arts, les lettres et en encourageront le culte de tout leur pouvoir.

En attendant que la république des États-Unis en vienne à cet état d'amélioration, comme elle ne peut en matière d'art produire encore aucune œuvre originale, elle fait bien de s'en tenir aux modèles étrangers, de copier tantôt un monument du moyen âge, tantôt une colonnade antique et elle s'en donne, il faut le dire, à cœur joie.

Jamais l'ordre dorique, ionique, corinthien, composite n'occupèrent en Grèce tant de bras qu'ils en occupent depuis quelques années dans l'austère république des États-Unis. Jamais le culte des dieux et des Césars ne fit ériger à Rome tant de colonnes et de chapiteaux. Des colonnes ! des colonnes ! il en faut dans chaque ville et dans chaque bourgade, à l'entrée des monuments publics, à la porte du financier, au magasin du marchand. Des colonnes en marbre, en pierre, en fonte, en bois, n'importe, pourvu qu'on en ait; chacun les fait faire selon ses moyens.

Il existe à Washington une demi-douzaine de grands édifices échelonnés çà et là, dans l'espace, comme des corps d'état-major, attendant les bataillons de maisons qui doivent les rejoindre. Il n'en est pas un qui ne doive être une image exacte de quelque mémorable construction de l'antiquité. Le Trésor représente le temple athénien de Minerve, le *Patent office* est un nouveau Parthénon. Je ne serais nullement surpris d'entendre les Américains déclarer qu'en copiant les Grecs, ils les ont dépassés.

De ces divers édifices consacrés au service de l'administration, le plus intéressant à visiter est le *Patent office*. Son nom n'annonce point tout ce qu'il renferme. C'est à la fois le musée industriel, et le musée historique, ethnographique des États-Unis. On y voit d'un côté des modèles des machines auxquelles il a été décerné un brevet d'invention ; de l'autre les collections de zoologie, d'ornithologie, que M. le capitaine Wilkes a recueillies dans son expédition aux îles de l'Océanie ; plus loin des portraits de chefs sauvages faits par l'ordre du bureau des affaires indiennes. Enfin, dans quelques compartiments mêlés à cet hétérogène assemblage, on vous montre les reliques nationales, l'original de l'acte d'indépendance, la canne en épine de Franklin, les épaulettes, l'habit, le sabre de Washington, les assiettes et les fourchettes en fer qui lui ont servi dans ses campagnes. Dans la

petite ville d'Alexandrie, à quelques lieues d'ici, on conserve la robe d'enfant avec laquelle Washington fut baptisé, un canif que sa mère lui donna lorsqu'il avait douze ans, et un bouton de sa redingote. J'ai une profonde vénération pour tout ce qui se rattache à la mémoire des grands hommes. Une nation se glorifie en glorifiant le nom de ses législateurs et de ses généraux. Mais pourquoi les puritains d'Amérique se raillent-ils des reliques catholiques? Nos saints ont fait un peu plus de bien en ce monde que leurs héros. Si les soldats de la guerre d'indépendance ont affranchi ce pays de la domination britannique, nos saints nous ont sauvés de la barbarie. Si les pères pèlerins furent en Amérique les fondateurs d'une colonie qui devait se développer dans d'immenses proportions, un grand nombre de nos saints furent dans des régions sauvages, pleines de mortels périls, les premiers pionniers de la civilisation. J'ai regardé avec respect le bâton de Franklin. Que dirait un protestant américain si on lui montrait le rameau d'arbre sur lequel, dans sa longue marche, un saint Colomban s'appuyait en pénétrant au milieu des sombres forêts des Gaules pour y ériger une chapelle, pour y établir une communauté? Je pense que pour ne pas faillir à sa doctrine, il rejetterait loin de lui ce signe d'idolâtrie papale.

On ne peut venir à Washington sans songer à voir

le lion des lions, le président de la prospère république. C'est une satisfaction qu'il est aisé de se procurer. Le président habite en face de la vingtième rue, au milieu d'un riant enclos, une maison d'un élégant aspect à laquelle ses murs en marbre ont fait donner le nom de Maison blanche (*White house*). Nulle sentinelle ne veille à sa porte, nul laquais galonné n'en fait redouter l'entrée au pauvre plébéien qui ne porte qu'un rustique vêtement. Une fois par semaine, cette demeure est ouverte à tous les visiteurs petits ou grands, maîtres ou serviteurs, n'importe les conditions de fortune, puisqu'ici tous les hommes sont frères et jouissent des mêmes droits politiques. Le premier manant venu qui le vendredi soir, passe par là, ne sachant que faire, peut se dire en voyant flamboyer les lumières des bougies à travers les fenêtres : le président reçoit, j'y vais. Pas n'est besoin qu'il brosse son chapeau, ou essuie la poussière de ses souliers. Il est citoyen de la république et le président est son fondé de pouvoir.

Comme je n'étais pas investi de cette haute dignité de citoyen américain, et que je devais avoir l'honneur d'être présenté au chef de l'État par une belle dame de Washington, je crus devoir tirer de ma malle mon habit noir et ma plus blanche cravate, et je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ces frais de toilette devaient paraître fort extraordinaires dans un salon où j'ai ren-

contré beaucoup de redingotes de toute couleur, de vestes de toute façon et très-peu d'habits.

Nul domestique sur le seuil, nul domestique dans l'antichambre. Nous sommes entrés de plain-pied dans le salon, où le président se tenait debout pour remplir la rude fonction que l'arrogante république lui impose, sans respect pour son âge et pour la dignité de ses services militaires. L'aimable étrangère qui m'avait fait l'honneur d'accepter mon bras, s'est avancée devant le président qui lui a tendu la main, en lui disant : *How do you do?* Elle m'a nommé, il s'est tourné vers moi, en me tendant la main, et en me disant : *How do you do?* Puis un flot de visiteurs arrivait près de lui, il a dû *shake hands* avec chacun d'eux, en leur disant : *How do you do?* Cet aimable salut se prolongeant à l'infini, ma gracieuse introductrice a pensé que j'en avais assez et m'a conduit près de la fille du président qui m'a dit encore : *How do you do?* Après quoi nous nous sommes mis à circuler dans un autre salon avec une foule d'individus qui se promenaient processionnellement en silence, deux à deux ; des femmes comme il n'en existe que dans les comédies de Henri Monnier, des hommes auxquels vous craindriez de laisser franchir le seuil de votre antichambre.

Pour qu'il ouvre une fois par semaine son palais de marbre à cette plèbe, pour qu'il salue courtoise-

ment ces ladies d'échoppe, pour qu'il *shake hands* avec quelques centaines de citoyens malpropres, la république ne donne à son président que cent vingt-cinq mille francs par an. C'est peu payé. Et quand je réfléchis que c'est un vieillard, un brave et digne officier que la démagogie oblige à une pareille condescendance, je sens s'implanter dans mon cœur une nouvelle aversion contre la démagogie.

Le lendemain au soir, quelle différence! j'étais dans une auberge solitaire où je devais attendre le convoi du chemin de fer de Cumberland. Un de mes compatriotes, me voyant seul et livré aux sombres rêveries d'un de ces jours nuageux que Sainte-Beuve a si justement nommés les jours graves, avait bien voulu, par un sentiment de commisération chrétienne, m'accompagner dans mon gîte nocturne. Et ce compatriote est un poëte, un vrai poëte, et nous avons passé toute cette soirée à nous promener ensemble par la pensée, dans les plus chers quartiers de Paris, à entrer dans les salons aimés, à nous conter nos regrets et nos espérances, à nous dire les élégies que nous avions soupirées en des heures de désespoir mortel, et les sonnets adressés aux Lalagée au doux sourire, aux Lalagée au doux parler : *dulce ridentem*, *dulce loquentem*.

Une demi-douzaine d'Américains que nous avions rencontrés là et que nous avions immédiatement

après souper abandonnés aux flacons du barroom, se figuraient peut-être que pour nous retirer si vite dans notre chambre, il fallait que nous eussions à traiter une grande affaire de commerce. Ils ne se doutaient pas qu'après avoir épuisé les souvenirs et le portefeuille de mon charitable ami, je lui disais en me mettant au lit : mon cher V., dites-moi donc encore, je vous prie, ces stances à Clara que vous venez de me lire.

XIV.

MONTAGNES ET RIVIÈRES.

Paysage d'hiver. — Harper-Ferry. — La sombre figure des Américains et leur bien-être matériel. — Le stage. — Les bateaux de l'ouest. — La Monongahela. — Washington et le fort Duquesne. — Pittsbourg.



'IL vous tombait par hasard entre les mains une description des États-Unis faite par un Américain, qui vous peignît avec son enthousiasme national des montagnes dont la cime se perd dans les nuages, ne vous imaginez pas qu'il y ait rien ici de semblable à ce que vous avez vu dans notre beau Jura, aux bords du lac de Genève et dans la vallée de Chamounix, car l'Amérique du Nord est, dans sa plus grande étendue, une terre plate traversée par des collines et quelques chaînes de montagnes qui, aux yeux de ceux qui n'en ont pas vu d'autres, pour-

raient très-naturellement paraître des masses gigantesques.

Je viens de parcourir une de ces régions accidentées. Le chemin de fer de Baltimore à Cumberland se déroule hardiment au bord d'une rivière écumeuse, le Pataposco, qui serpente entre deux rangées de collines pittoresques. La terre est couverte de neige; les arbres avec leur tige effilée, leurs bras nus, ressemblent à des squelettes dépouillés par le rapace hiver. Çà et là seulement brille encore le vert feuillage des longs rameaux de saules pleureurs, symbole mélancolique des tristesses opiniâtres, élégie vivante des joies évanouies du printemps.

« O Willow ! Willow ! »

Mais nulle Desdemona aux beaux cheveux flottants ne chante ici dans ses larmes la romance du saule, et nul palais vénitien n'élève dans ces lieux sa façade romantique. On n'aperçoit que de loin en loin une chétive cabane en bois où la famille du colon se tient enfermée autour du foyer. On n'entend que le mugissement de la rivière, le souffle des vents qui agite, ébranle les vieux arbres de la forêt, et le bruit de la machine à vapeur dont les échos répètent au loin le sifflement lugubre.

De cette vallée, nous entrons dans celle du Potomac, plus grande et plus imposante. A droite et à

gauche, s'étendent des défilés nombreux, des chaînes de coteaux escarpés, ondulants, d'un effet pittoresque, et devant nous s'élèvent, dans une teinte d'azur, les Alleghanis qui, par leurs divers embranchements, touchent au Canada.

La petite ville de Harper-Ferry bâtie dans cette vallée, au pied d'une enceinte de rocs, mériterait d'occuper plusieurs jours les regards et le crayon d'un artiste. Jefferson la citait comme un des plus beaux paysages qu'il y eût dans le monde. Mais le vénérable président n'avait guère vu, si je ne me trompe, hors de la terre américaine, que la butte Montmartre et les environs de Londres. Son opinion à cet égard n'est pas assez éclairée. Il serait plus vrai de dire que Harper-Feary est, par son poétique aspect, un point remarquable entre toutes les cités des États-Unis. Elle m'a rappelé la ville tyrolienne de Landeck, et la vallée de Potomac m'a plus d'une fois rappelé d'autres scènes du Tyrol, moins les chalets agrestes, moins les jolis villages de la charmante patrie de Hofer.

J'ai passé d'agréables heures dans cette contemplation d'une nature qui n'a point encore été scalpée par l'industrie, dans cette comparaison des images gravées, il y a quelques années, dans ma mémoire, avec celle qui maintenant s'offre à mes yeux.

La froide apathie des Américains a cela de bon qu'au moins elle ne vous trouble pas dans le silence où vous

vous plongez. De même qu'ils ne vous montrent aucune politesse, ils n'en attendent de vous aucune, et vous pouvez vous tenir tapi dans le coin d'un wagon et laisser tranquillement flotter la nacelle de votre imagination au courant de vos rêves, sans crainte que l'un de vos compagnons de voyage vienne tout à coup vous arracher, par une question, à votre fantaisie.

C'est moi qui, très-volontairement, me retourne de temps à autre de leur côté pour les observer de nouveau dans leurs mœurs nomades. Je vous ai assez parlé de ce tableau américain pour n'avoir pas besoin d'y revenir. Pourtant la vue des figures qui m'entourent, de ces tristes figures pareilles à celles d'une assemblée de créanciers le lendemain d'une banqueroute, fait naître en moi quelques réflexions qui m'ont déjà occupé, et puisqu'il est convenu que je dois vous dire toutes les idées qui me passent par la tête à propos de l'Amérique, je vais vous dire celle-ci.

Il y a quelques semaines, un soir, à Rochester, j'eus l'honneur d'engager un assez long entretien avec un fabricant américain qui avait séjourné en France. Je remarquerai, par parenthèse, que les Américains qui ont visité le continent de l'Europe, sont beaucoup plus apprivoisés et plus humains que les autres. Celui-ci cependant tout en chaussant pendant un hiver le soulier verni, et en collant sur ses mains le gant glacé pour se rendre aux soirées de la Chaussée-d'Antin ou

du faubourg Saint-Honoré, n'avait pas entièrement dépouillé sa peau et il était rentré dans son usine, persuadé que si Paris est une ville très-aimable, la confédération des États-Unis est la terre par excellence.

« Voyez, me disait-il avec enthousiasme, quelle différence entre votre peuple et le nôtre ! Vos ouvriers sont très-mal payés. Vos paysans ne se nourrissent pour la plupart du temps que de mauvais pain et de pommes de terre. Ici, il n'est pas un artisan qui ne gagne au moins de sept à huit francs par jour, et nos paysans mangent de la viande toute l'année ; » et à ce mot de viande, ses lèvres s'ouvraient, se serraient comme pour savourer le suc d'un beefsteak. « Ils font, ajouta-t-il avec un surcroît d'enthousiasme, trois bons repas par jour assaisonnés de beurre frais, de légumes, de thé ou de café. Ils sont en outre, comme vous avez pu l'observer, bien vêtus et ont de l'argent dans leur poche. Voilà le résultat du travail sur le sol américain, voilà le bien-être matériel de nos populations. »

Sans vouloir lui objecter que ce bien-être n'était pas universel, qu'il y avait à New-York, à Philadelphie et dans les autres grandes cités de l'Union d'effroyables misères, je lui répondais : « D'où vient donc qu'avec cette aisance, avec ces trois bons repas dont vous parlez, ces vêtements confortables, cet argent dans leur poche, vos compatriotes ont toujours la physionomie si sombre et paraissent si malheureux? D'où vient

qu'en parcourant votre pays, en plusieurs sens, par les bateaux, par les chemins de fer, je n'ai jamais pu voir parmi les milliers d'individus que j'ai rencontrés, ni un élan de gaieté, ni une riante apparence d'animation? D'où vient qu'ils courent dans les rues comme s'ils allaient sauver leur demeure d'un incendie, où qu'ils naviguent sur vos beaux fleuves comme des collatéraux à qui un notaire vient de lire un testament qui les déshérite? D'où vient que dans ce magnifique bien-être matériel, je n'entends résonner ni un cri de bonheur ni un chant? »

Dans l'Allemagne, dans cette même Allemagne qui, chaque année, vous envoie tant de légions de pauvres émigrants, dans la Suède, plus pauvre encore, vous ne voyagerez pas sans être surpris à tout instant sur la grande route, au sein des villes et des villages, par quelque mélodieux concert? En France, ces paysans, dont vous plaignez le sort, ont le visage riant et la parole vive; ces ouvriers si mal payés n'ont besoin que de quelques heures de repos et d'une bouteille de vin pour être plus heureux.... — j'allais dire que des rois — je me reprends et je dis plus heureux que des démocrates qui, par un coup de dé, improvisent une révolution.

« Que voulez-vous, me répondait le Yankee, c'est notre nature à nous d'être ainsi réservés et silencieux.

— Ah ! soyez donc sincère, reprenais-je, et avouez que s'il est dans la nature de l'homme, dans les nécessités de sa condition, de chercher le bien-être matériel, ce bien-être ne constitue après tout qu'une part du bonheur dont il porte en son âme la source féconde. Vouloir que l'homme oublie dans l'idéal les besoins de la vie physique, serait sans doute un rêve insensé, mais il n'en est pas moins absurde de vouloir lui fermer les portes d'ivoire de la pensée, de supposer qu'il doit comme une machine s'appliquer à une industrie, ou comme un bœuf labourer son sillon et se délecter dans sa pâture. Vous vous faites une idolâtrie du bien-être matériel, et vous ne voyez pas que vous créez une religion à la Vitellius, que vous commettez envers Dieu, dont vous prétendez honorer le nom, et envers la nature humaine dont vous croyez mériter la reconnaissance, le plus grand des sacriléges, car vous retranchez de l'œuvre de Dieu tout ce qu'elle a de plus doux et de meilleur; les libres élans de l'esprit, les épanchements du cœur, les harmonies de la terre. Vous faites de l'homme un animal d'or et d'argile broutant l'herbe des champs. »

Voilà le thème que je discutais avec le fabricant américain que je n'ai pas converti et qui ne m'a pas converti. En me retrouvant sur un autre chemin de fer, au milieu d'un autre assemblage d'individus non moins chagrins que ceux que j'avais vus précédem-

ment, je pensais à ces divers systèmes de bonheur, et je me disais : Oh! non le bonheur n'est pas dans cette satisfaction exclusive des désirs matériels. Plutôt la pauvre mansarde avec sa cruche d'eau, et le rayon du ciel qui par l'étroite fenêtre entre dans le cœur. Plutôt la Thébaïde avec ses racines sauvages et ses saintes aspirations!

Pour me punir sans doute d'un songe si désordonné et pour mieux m'obliger à apprécier le confort de la vie physique, le chemin de fer américain m'a quitté à Cumberland et m'a livré au *stage*. Vous ne savez pas probablement ce que c'est en ce pays que le stage. Une caisse en bois posée sur quatre roues et destinée à charrier les voyageurs sur les routes que la locomotive n'a point encore favorisées de ses bienfaits. Mais quelle caisse! et quelle route! Nous étions neuf serrés l'un contre l'autre comme des harengs, et tombant dans les ornières, et sautant sur les cailloux comme si nous avions été affligés de la danse de Saint-Guy. Ajoutez à cet agrément les délices d'une société de sept gracieux Américains chiquant, crachant, et pour se mettre plus à l'aise, ôtant leurs bottes. Une faible timide jeune fille assise à l'un des angles de cette infâme boîte, souffrait sans mot dire, et le lendemain matin, nous l'avons trouvée évanouie. Quant à moi, j'ai passé la nuit à rejeter d'un côté ou de l'autre un énorme corps sale qui sans cesse retombait sur moi et deux

énormes jambes qui semblaient avoir juré d'écraser les miennes.

Si une rude pénitence peut, selon les dogmes d'expiation, nous laver de nos péchés, après ces vingt-quatre heures de stage, je dois avoir l'âme aussi blanche que celle de l'enfant qui vient de naître, et si jamais je rencontre un fakir indien en quête d'un nouveau supplice pour mieux honorer la déesse Siwa, je l'engagerai à s'en aller en Amérique prendre la carriole de Cumberland.

Heureusement je puis me rendre d'ici à la Nouvelle-Orléans, par une longue ligne de bateaux à vapeur, en échappant à la torture des stages et à la lourde atmosphère des chemins de fer. A Brownsville, petite cité de 1500 âmes, je monte à bord d'un bateau qui par la Monongahela va me conduire à Pittsbourg. Ces bateaux qui naviguent dans les parages de l'ouest ne sont pas construits comme ceux de l'Hudson, et ne sont pas moins beaux. Leur machine à haute pression occupe avec la cargaison des marchandises leur étage inférieur. Au premier est une longue galerie de cent cinquante à deux cents pieds de longueur, servant à la fois de salon et de salle à manger. A l'une des extrémités est le salon particulier des femmes; à l'autre, les rayons chargés de liqueurs du *barroom*; à droite et à gauche, les cabines qui, d'un côté s'ouvrent sur la galerie et de l'autre sur un balcon extérieur pareil à

••

ceux qui décorent les maisons suisses. Au-dessus est une terrasse où l'on peut par un beau jour se promener en plein air et contempler au loin le cours du fleuve. Au milieu de cette terrasse s'élève un pavillon, occupé par les machinistes et par le pilote qui de sa tour vitrée, gouverne comme un magicien, au moyen d'une sonnette, les chauffeurs, et dirige et arrête, ou éperonne la marche de son coursier aux ailes de fer, plus étonnant que l'hippogriffe de l'Arioste.

Toute cette maison flottante est très-confortable. Un tapis couvre le parquet de la galerie; de grands lustres l'éclairent; trois à quatre cheminées y flamboient du matin au soir. Les cabines sont aussi revêtues de tapis et agréablement disposées. Seulement par le fait des incroyables habitudes américaines, on n'y trouve ni cuvette, ni pot à eau. Au bord du balcon est une échoppe de barbier, un lavabo et quelques torchons tournant sur des rouleaux et devant servir à tout venant. Le peigne, la brosse passent également sans difficulté d'une tête à l'autre.

La Monongahela dont j'aime le nom indien, est une jolie rivière qui vient des districts montagneux de Morgentown et qui va, par une pente placide, se rejoindre à l'Alleghani pour former l'Ohio.

Si, comme nous devons le croire, toutes les œuvres de la création ont leur destinée particulière, et qui sait? peut-être le sentiment de leur existence, n'est-ce

pas une agréable destinée que celle d'une rivière qui, sortant de sa voûte de rocs, descend par les collines, par les bois, dans une fraîche vallée, erre et tournoie capricieusement entre des rives fleuries, reflète dans son onde les arbres verts du cottage et le doux visage de quelque Hermann et de quelque Dorothée, puis après toutes les fantaisies de sa vive jeunesse, se marie gravement à quelque grand fleuve qui l'emporte dans les vastes régions de l'Océan.

Mais pourquoi m'arrêter à vous dépeindre cette pérégrination des rivières? notre sort n'est-il pas le même? n'allons-nous pas comme elles, dans notre aventureuse jeunesse, de jour en jour, de rive en rive, tantôt éclairés par un rayon de soleil et par un rayon d'amour, tantôt assombris par un nuage, jusqu'au temps où nous entrons dans la vie sérieuse qui nous mène à la fin de nos rêves, à l'océan des années?

Le bateau de la Monongahela m'a rapidement transporté sur la plage de Pittsbourg, sur ce sol qui jadis nous appartenait, sur ce sol que les *voyageurs* canadiens, Colomb ignorés, découvraient dans leur aventureux trajet; que les missionnaires s'en allaient explorer avec la croix évangélique, et dont ensuite un officier, à la tête d'une douzaine de soldats, prenait possession au nom du grand roi.

Au XVII[e] siècle, nous avions (faut-il le dire encore)

sur le continent américain une étendue de terres huit à neuf fois plus grande que la France, un empire inculte, il est vrai, mais de la nature la plus fertile, qui du promontoire de Québec s'étendait jusqu'au golfe du Mexique, qui par les grands lacs du nord et de l'ouest nous donnait un cours d'eau, une voie de communication non interrompue depuis le Saint-Laurent jusqu'à l'embouchure du Missisipi, de telle sorte qu'en débarquant de France, soit à Québec, soit à la Nouvelle-Orléans, nous pouvions faire en bateau le tour de nos immenses domaines.

Pour garder ce magnifique royaume, l'un des plus vastes et des plus beaux que jamais l'imagination d'un conquérant ambitieux ait pu rêver, pour préserver notre colonie naissante des attaques des Indiens, de la jalouse hostilité des Anglais qui s'établirent en face de nous dans les États de la Nouvelle-Angleterre, dans la Pensylvanie et la Virginie, nous construisions des forts sur les principaux points.

Washington, dans une mission qu'il fut chargé de remplir à l'âge de vingt et un ans, près d'un commandant français, M. de Saint-Pierre, remarqua le site de Pittsbourg, en reconnut l'importance et détermina la compagnie de marchands anglais et virginiens, formés sous le titre de compagnie de l'Ohio, à y élever une redoute. Les ouvriers venaient de se réunir sur cet emplacement, appuyés par un bataillon que com-

mandait Washington, quand soudain, ils furent attaqués, dispersés par une troupe de soldats français qui érigea elle-même le fort projeté par ses ennemis, et lui donna, en honneur du gouverneur du Canada, le nom de fort Duquesne.

Washington vint l'attaquer, et, après un combat de dix heures, fut vaincu. En 1755, le général Braddock s'avança à la tête de deux mille hommes pour chasser les Français de leurs possessions de l'Ohio ; ses troupes furent mises en déroute, et lui-même, après avoir eu trois chevaux tués sous lui, fut frappé d'une blessure mortelle. Trois ans après, pour venger cette défaite, le général Forbes marchait sur le fort Duquesne avec neuf mille soldats. Que pouvions-nous opposer à une telle force ? Hélas ! notre pauvre colonie d'Amérique faisait des prodiges de valeur : nos capitaines se conduisaient comme des héros, et les paysans qu'ils enlevaient à la charrue pour les enrôler sous le drapeau national, souffraient sans se plaindre les plus dures privations, et bravaient hardiment les plus cruels périls. Il y a dans cette partie de l'histoire de France tout un monde de gloires inconnues, de faits admirables, tout une épopée merveilleuse qui a eu ses Achilles et qui attend encore ses Homères. Pendant que quelques centaines d'hommes maintenaient avec tant d'intrépidité l'honneur de leur drapeau, arrosaient de leur sang les plaines de la Nouvelle-

France, le gouvernement, qui eût dû avoir sans cesse les yeux et la pensée tournés vers eux, les laissait dans l'abandon. Le ministère, auquel ils ne demandaient que quelques vaisseaux et quelques munitions, répondait que le Canada coûtait trop cher, et Louis XV se plongeait dans ses fêtes voluptueuses, et des millions s'écoulaient entre les mains d'une courtisane. Honte à cette époque! Honte à ceux qui ont déshérité la France de cette région du globe, conquise par nos soldats, illustrée par notre courage, bénie par nos prêtres, sanctifiée par nos martyrs. Que leur trahison soit à jamais attachée au pilori de l'histoire! et qu'ils soient, jusque dans leur tombe, poursuivis par les malédictions de celui qui en posant le pied sur ces parages, devrait se trouver au milieu de ses concitoyens, et tombe au sein d'une race étrangère!

Le fort Duquesne fut pris par le général Forbes, qui n'eut rien de plus pressé que de le débaptiser et de l'appeler le fort Pitt : de là le nom de la ville actuelle, Pittsbourg.

Maintenant il ne reste plus aucun vestige de cette première œuvre d'une inquiète colonisation, du fort Duquesne et du fort Pitt. Sur le rivage dont cette forteresse était, il y a cent ans, l'unique édifice, s'élève aujourd'hui l'une des cités les plus actives et les plus florissantes des États-Unis, une cité qui a près d'elle des mines de houille, ce puissant mobile de l'in-

dustrie, et qui ne les laisse pas à l'abandon, je vous assure. Vous ne voyez ici que des magasins pareils aux tonneaux des Danaïdes, qui sans cesse se vident, et sans cesse se remplissent, des fournaises qui nuit et jour sont allumées, des fabriques de verre, de fer, d'ustensiles de toute sorte ; de l'autre côté de la rivière, deux villes non moins laborieuses qui se rejoignent à la ville principale par plusieurs ponts ; sur la Monongahela des escadres de bateaux à vapeur, et dans l'air des tourbillons de fumée.

J'ai fait connaissance ici avec un vieux et respectable négociant qui me rappela que lorsqu'il arriva à Pittsbourg, on n'y comptait que trois maisons en briques et une trentaine de cabanes en bois. En 1831, dit M. Michel Chevalier, dans ses lettres sur l'Amérique du Nord, la population de Pittsbourg, celle de Birmingham et d'Alleghany, qui s'y rattachent comme des faubourgs, ne s'élevait pas à plus de trente et un mille habitants. Elle est aujourd'hui de cent cinquante mille. Dieu sait ce qu'elle sera dans vingt ans. Et ce n'est là qu'une des marches de géant du peuple américain, peuple incroyable, génie fabuleux. Il semble qu'il lui soit donné de réaliser par la puissance de son travail les merveilles des contes de fées. Mais nul oiseau bleu ne soupire sous ses fenêtres, et nulle Titania ne le berce dans les songes d'une nuit d'été.

XV.

L'OUEST.

Les bateliers canadiens, premiers explorateurs de cette région. — Daniel Boon, premier colon du Kentucky. — Sa vie et sa mort.—Progrès récents des États de l'Ouest.—Les barges de 1815. — Les villes actuelles.

Si les progrès des districts de l'Amérique du Nord les plus anciennement peuplés, la Virginie, l'État de New-York, la Pensylvanie, le Massachusets, sont pour l'Européen un incroyable spectacle, le travail qui s'opère en ce moment dans les États de l'ouest septentrional et de l'ouest méridional n'est pas moins étonnant. Cette immense contrée qui, d'une des chaînes des Alleghanis, *s*'étend jusqu'au lac Michigan et au lac Supérieur, touche aux possessions de l'Angleterre et de là se déroule jusqu'au golfe du Mexique, cette contrée dix fois plus

grande que la France, et qui pourrait aisément contenir cent trente millions d'habitants, était à peine connue des géographes il y a quarante ans.

Les Français avaient, il est vrai, exploré les rives de l'Ohio et du Mississipi. Les hardis bateliers canadiens, qu'on appelait les Voyageurs, descendaient ces fleuves avec leurs canots d'écorce; les missionnaires catholiques, animés d'un religieux enthousiasme, pénétraient au péril de leur vie parmi les peuplades sauvages; les gouverneurs de notre colonie avaient entrepris de renouer, par une chaîne de forts, le Saint-Laurent au Mississipi, Québec à la Nouvelle-Orléans. Mais l'intérieur du pays où s'élèvent aujourd'hui de magnifiques villes, n'était qu'un désert inexploré, un océan de forêts gardé par des hordes sauvages.

L'histoire des premiers pionniers qui essayèrent de fixer leur demeure dans ces effrayantes régions, peut être comptée au nombre des pages les plus émouvantes des annales de la civilisation. En voulez-vous un exemple? voici l'intrépide Daniel Boon qui va lui-même nous raconter les joies et les douleurs de son aventureuse entreprise. Qui était Daniel Boon? allez-vous me demander. On ne sait. Lui-même n'a pas songé à nous le dire. Il semble que pour lui la vie n'ait commencé qu'au moment de sa migration, et cette vie, on pourrait la prendre pour l'esquisse d'un roman de Cooper.

« Au mois de mai 1769, je renonçai, dit-il, à mon bonheur domestique. Je quittai ma famille et ma paisible habitation de la Caroline du Nord, pour m'en aller avec John Finlay, Jean Stuart, Joseph Holde, Jacques Monay et Guillaume Cool, à la recherche de la contrée du Kentucky.

« Le 7 juin, du haut d'une colline, nous découvrions cette belle plaine. Après y avoir établi notre campement, et construit une espèce de baraque pour nous mettre à l'abri du mauvais temps, nous nous mîmes à chasser et à explorer le pays. Il y avait dans cette forêt une quantité de bêtes fauves et de nombreux troupeaux de buffles broutant les hautes herbes. Nous chassâmes jusqu'au mois de décembre avec un étonnant succès.

« Le 22 de ce mois, j'avais fait le matin avec Jean Stuart une agréable excursion, mais cette journée devait nous être fatale. Nous avions passé par une vaste forêt, où nos regards ne se lassaient pas d'observer la variété d'arbres, de fleurs, de fruits que la nature a semés dans ces lieux. Le soir, près de la rivière de Kentucky, une troupe d'Indiens embusqués dans les broussailles, se précipite tout à coup sur nous, et nous ayant dépouillés de nos vêtements et de nos armes, nous fait prisonniers. Nous restâmes sept jours entre leurs mains sans pouvoir trouver une occasion de nous échapper. Une nuit enfin, qu'ils dor-

maient étendus autour du feu, j'éveillai mes compagnons, et nous courûmes en toute hâte vers notre camp. Mais il avait été ravagé et ceux qui l'occupaient avaient disparu.

« Quelque temps après, mon frère, qui avait dans le même but que moi quitté la Caroline, me rencontra par hasard dans la forêt. A la joie que m'avait causée son arrivée succédèrent de cruels événements. Un Américain qui l'accompagnait, fut dévoré par les loups, et mon ami Jean Stuart fut tué par les sauvages. Nous nous trouvions alors dans une triste situation, à plusieurs centaines de milles de notre famille, au milieu des bois, exposés à la voracité des animaux féroces et aux flèches des sauvages. Cependant nous ne perdions pas courage, nous construisimes une sorte de cottage, et chaque jour nous allions à la chasse. Le 1er mai 1770, mon frère retourna dans notre pays pour en rapporter des munitions. »

A ce nouvel incident, vous ne pouvez moins faire que de vous apitoyer sur le sort de ce nouveau Robinson, abandonné dans sa forêt déserte sans le fidèle appui d'un Vendredi. Mais Daniel Boon n'appelait pas à lui les mélancolies de l'âme. Il les écartait bien vite dès qu'elles menaçaient d'envahir sa pensée, et se plongeait avec une poétique volupté dans la contemplation de la nature.

« Un jour, dit-il, pendant que la variété de scènes

de cette belle saison éveillait en moi de riantes émotions, j'entrepris de faire une tournée dans la contrée. Au coucher du soleil, tous les bruits du jour s'apaisèrent. Il se fit un grand silence; on n'entendait pas le murmure d'une seule feuille. J'avais gravi la cime d'un coteau, et de là je regardais avec délices le vaste espace. Près de moi était l'Ohio, dont le cours majestueux marquait la limite occidentale du Kentucky, et au loin je voyais des masses de montagnes entourées de nuages. Tout dormait en paix. J'allumai du feu près d'une fontaine, et je me régalai d'un quartier de chevreuil que j'avais tué quelques heures auparavant. La nuit vint. Je me couchai sur la terre nue et dormis d'un profond sommeil. Le lendemain, au lever du soleil, je me remis en marche. Dans l'espace de quelques jours, j'explorai ainsi une grande étendue de terrain, après quoi je retournai à mon camp qui heureusement était intact. Pas une ville avec ses édifices, ses richesses, son mouvement n'aurait pu me donner la moindre partie du bonheur que je venais d'éprouver dans cette solitaire contemplation de la nature. »

Après avoir passé trois ans dans ces joies de la solitude, Daniel Boon, qui n'a point oublié son foyer domestique, comme on pourrait le croire, retourne dans la Caroline du Nord, vend sa ferme et part avec sa femme, ses enfants, et cinq autres familles pour venir définitivement se fixer dans les lieux qu'il a ex-

plorés. En route, la caravane émigrante est attaquée par les Indiens. Le fils aîné de Daniel est tué, cinq autres hommes restent avec lui sur le champ de bataille. Les bagages des voyageurs sont pillés, leurs troupeaux dispersés. Ce n'est que quatre ans après que Daniel, dont rien ne peut vaincre la ténacité, parvient à réaliser ses plans de colonie. Pour se mettre à l'abri des sauvages, il dresse des palissades autour de sa demeure, il construit une forteresse. A tout instant cependant, il est menacé, harcelé par les Indiens, et malheur à ses compagnons qui s'égarent imprudemment à travers champs. Les uns sont pris, les autres massacrés. Daniel Boon, lui-même, malgré son expérience, s'étant un jour laissé entraîner trop loin par l'amour de la chasse, tombe au pouvoir d'une horde d'Indiens qui l'emmènent dans leur lointain village.

Il resta captif trois mois, et comme il était d'un caractère facile, bon chasseur et bon ouvrier, il avait conquis l'estime et l'affection de ses anciens ennemis. On leur offrit pour sa rançon une somme considérable et ils la refusèrent.

Daniel, tout en se mêlant gaiement à leurs jeux et en les suivant à la chasse, où il prenait souvent à tâche, dit-il, de diminuer son adresse pour ne pas blesser la vanité de ses maîtres, Daniel ne songeait qu'à fuir. Un soir, en prêtant l'oreille à l'entretien de quel-

ques chefs, il apprit qu'ils se préparaient à faire une expédition dans ses domaines, et alors, au risque d'être arrêté et égorgé sans pitié, il partit. Il courut à son fort de Boonborough, franchissant un espace de cent soixante milles en trois jours, pendant lesquels il ne prit qu'un seul repas.

Les Indiens, dont sa fuite avait déconcerté les projets, se rallièrent cependant quelques semaines après, et vinrent au nombre de quatre cent cinquante, assiéger la forteresse. Grâce à l'habileté de Daniel, la colonie naissante était en mesure de se défendre, et les sauvages furent obligés de se retirer. Mais après avoir, dans l'origine, amicalement accueilli les Européens, ils ne pressentaient que trop à quels dangers les exposaient les progrès toujours croissants de cette race étrangère, et défendaient pied à pied leurs forêts et leurs plaines.

Dans un autre combat, Daniel Boon perdit son frère; dans un autre encore, son fils cadet.

Voilà de quelle façon, il y a un demi-siècle, les pionniers conquéraient ces terres du Kentucky qui aujourd'hui est un État considérable, et qui a donné au congrès le plus éloquent orateur de l'Amérique, M. Clay.

Lorsque la colonie de Boonborough eut acquis assez de force pour pouvoir se livrer sans crainte à ses travaux de culture, vous imaginez peut-être que

Daniel, satisfait de son œuvre, achève tranquillement sa vie à son foyer. Non, il n'avait pas le moindre goût pour ces jouissances bourgeoises. Le canton de Kentucky, défriché, pacifié, lui parut bientôt aussi monotone que son ancienne ferme de la Caroline. Il se retira dans les bois inhabités de la Louisiane, et eut la gloire de mourir comme il avait vécu, son fusil, à la main, au pied d'un arbre centenaire.

Pour vous donner une plus juste idée de ce qu'était l'ouest des États-Unis, il y a une quarantaine d'années, permettez-moi de vous citer encore quelques faits. En 1819, dit M. Bradford (*Notes on the Northwest*), on ne comptait au bord de l'Illinois, sur un espace de deux cent quarante milles, que trois familles. Il n'existait pas, en 1827, une maison sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui le chef-lieu d'un des districts de cet État; la ville de Galena, qui a plusieurs églises, deux imprimeries, diverses manufactures et une population de cinq mille âmes.

A la fin du siècle dernier, l'ouest avec ses grands fleuves, son sol fécond, était donc pour le peuple américain une région perdue. D'une part, les Espagnols auxquels nous avions si stupidement abandonné la Louisiane, entravaient la navigation du Mississipi; de l'autre, on considérait la chaîne des Alleghanis comme une barrière à peu près infranchissable. Enfin, la vapeur, ce levier d'Archimède,

n'avait pas encore fait ses miracles, et les flots d'émigrants européens n'étaient point venus à coups redoublés frapper la plage américaine pour s'y frayer un chemin.

Fulton, l'immortel Fulton, en traversant un jour, par une route affreuse, dans une méchante carriole, les Alleghanis, excitait la risée de ses compagnons de voyage, en leur disant qu'un temps viendrait, où à l'aide de la vapeur, on circulerait plus rapidement dans ces montagnes que dans la plaine avec une bonne voiture, et ce temps est venu. Le chemin de fer de Baltimore, qui à présent s'arrête à Cumberland, ne tardera pas à rejoindre la Monongahela à Brownsville.

Sur ces belles larges rivières qui chaque jour sont sillonnées par des milliers de voyageurs, on ne vit d'abord que le canot d'écorce inventé par les Indiens, adopté et perfectionné par les Français. Puis vint la *barge* et le bateau plat. La barge, construite de façon à pouvoir contenir une cargaison assez considérable, était conduite par des espèces de brigands, des hommes qui dans leur vie nomade avaient pris les habitudes les plus désordonnées, qui faisaient trembler les faibles hameaux où ils s'arrêtaient, et échappaient à la poursuite des lois en remontant sur leurs embarcations, ou se rendant d'un État à l'autre. Au danger de se confier à un tel guide, il fallait joindre celui d'être attaqué en route par les Indiens.

Après avoir descendu l'Ohio dans un de ces magnifiques bateaux qui vont en quarante heures de Pittsbourg à Cincinnati, c'était pour moi une curieuse chose que de lire un programme de la navigation de 1794 dans ces mêmes lieux. Ce programme annonce pompeusement qu'il vient d'être établi un service de bateaux entre Pittsbourg et Cincinnati. « Ces bateaux partiront à jour fixe et feront le trajet d'une ville à l'autre (aller et retour) en un mois. Ils ont une galerie couverte à l'épreuve de la balle, et de plus, pour résister à toute attaque, ils sont armés de canons, pourvus de mousquets et de munitions. »

En 1817, vingt barges de cent tonneaux qui faisaient un voyage par an, suffisaient au commerce de la Nouvelle-Orléans avec les populations riveraines du Mississipi. A présent, il n'y a pas moins de six cents énormes bateaux à vapeur qui sans cesse circulent sur les fleuves et sur les lacs de l'ouest. Des milliers et des milliers d'émigrants se dirigent chaque année de ce côté. Sur les bords de ces magnifiques cours d'eau délaissés, il y a si peu de temps, quelques grandes villes s'élèvent déjà comme les jalons autour desquels doit se réunir une immense population.

La plus ancienne de ces villes est Saint-Louis sur le Mississipi, son nom indique son origine française. Elle fut fondée en 1763, par un agent de la compagnie qui faisait le commerce de fourrures et par deux jeunes

créoles de la Nouvelle-Orléans : MM. Chouteau. Elle a maintenant quarante mille habitants et deux cents bateaux à vapeur.

Vient ensuite Wheeling, Portsmouth, Louisville où l'on ne compte pas moins de trente-huit mille âmes, Memphis, Natchez, fondée par notre vaillant d'Iberville, Bâton-Rouge, chef-lieu de l'État actuel de la Louisiane, et la plus étonnante de toutes ces villes nouvelles, Cincinnati, l'une des reines de l'ouest, Cincinnati qui en 1789 se composait de deux *loghouses*, qui en 1795 avait réuni cinq cents habitans, qui en 1849 en a cent mille.

Quand on voit ce qui s'est fait en un demi-siècle le long de ces deux artères de l'Ohio et du Mississipi, et quand on regarde sur la carte quelle contrée s'étend encore dans le silence de sa solitude de chaque côté de ces deux fleuves, il est impossible de calculer ce qu'il y aura là un jour de villes, de villages florissants, de chemins de fer et de milliers d'âmes. Le nord de l'Europe fut pour le moyen âge, la *Vagina gentium*. L'ouest des États-Unis sera pour les temps futurs le *Receptaculum gentium*, le large asile de tous ceux que l'ambition de fortune, la politique ou la misère jetteront hors des confins de l'ancien monde.

XVI.

L'OHIO ET LE MISSISSIPI.

La jonction de la Monongahela et de l'Alleghani.—Le splendide *John Hancock*. — Autorité des inspecteurs de bateaux. — Dangers de la navigation sur les fleuves. — Nature de l'Ohio. — Le Mississipi.— Image de l'ancienne Amérique.— Intérieur du bateau. — Gentlemen et ladies.— Caractère solennel des rives du Mississipi.— Diverses zones agricoles.— Industrie du coton. — Fabriques de Lowell.

A l'angle méridional de Pittsbourg, à l'endroit où s'élevait autrefois le fort Duquesne, la Monongahela et l'Alleghani se rejoignent, et d'abord ressemblent à deux voyageurs qui, en suivant le même chemin, sont bien résolus à conserver leur caractère distinct, à ne point se faire de concessions. L'une de ces rivières garde la limpidité qui lui vient de son lit de roc ; l'autre, la teinte terreuse qu'elle a prise en traversant la plaine. Puis toutes deux cepen-

dant, après ce dernier effort d'individualité, finissent par se confondre et forment par leur réunion l'Ohio, que les Français avaient surnommé *la Belle rivière*. Belle rivière! en effet, non par sa couleur constamment jaune, mais par les collines pittoresques, par les forêts qui la bordent de chaque côté. Sur un espace de cent lieues, on ne voit à droite et à gauche qu'un rempart de quelques centaines de pieds de hauteur, tantôt découpé en mamelons ondulants, tantôt en pyramides aiguës, et, sur toute sa longueur, couvert de beaux arbres et d'un épais gazon. De distance en distance, d'agrestes villages sont étagés sur les flancs de la colline, et au bord du fleuve sont des bateaux servant d'embarcadère, où nous nous arrêtons pour renouveler notre provision de bois. C'est la partie la plus peuplée de cet État de l'Ohio, qui ne fut constitué qu'en 1803, et qui s'étend depuis le 38e jusqu'au 42e degré de latitude. Quoiqu'il soit dans une voie de prospérité extraordinaire, nous ne devons pas oublier qu'il ne fait pour ainsi dire que de naître. La seule ville un peu importante que l'on trouve sur les bords du fleuve avant d'arriver à Cincinnati est Wheeling. Pour celui qui n'apporte dans ce pays aucune idée commerciale, Cincinnati, cette métropole de l'ouest, est peu récréative. Une des curiosités de cette ville, que les Américains m'avaient bien recommandé d'aller voir, et que je n'ai pas eu le désir de

connaître, est l'abattoir de ces estimables animaux qui ont découvert la truffe. Un demi-million de mangeurs de glands tombe là chaque année sous la massue. Ils sont en un instant dépecés, salés, mis en barils, expédiés au nord et au sud. On leur fait faire de tels voyages, que je ne suis pas sûr qu'à la foire de Pâques, aux alentours du Pont-Neuf, on ne nous vende pas pour des jambons de Lorraine des jambons de Cincinnati.

D'ici à la Nouvelle-Orléans, quinze cent huit milles de distance; cinq cent trente-huit jusqu'à l'embouchure de l'Ohio; neuf cent soixante-dix sur le Missisipi. C'est un petit voyage de huit jours.

J'allais m'embarquer sur le *John Hancock*, qui venait d'annoncer pompeusement son départ. *The splendid and fast running John Hancock!* Le splendide et rapide! Que peut-on demander de plus? Pendant que dans la salle de l'hôtel, je notais ce nom historique avec ces épithètes, deux Américains se mirent à en parler près de moi. L'un disait : « Je vous assure que c'est un bâtiment hors de service.—Bah! bah! reprenait l'autre, c'est un brave bateau qui a fait plus d'un trajet et qui en fera bien d'autres. — Mais je suis certain que l'inspecteur qui vient de l'examiner a condamné ses chaudières. — Et que nous importe l'opinion d'un inspecteur qui n'y connaît peut-être rien, ou qui a peut-être intérêt à soutenir une concurrence.

Nul inspecteur ne peut empêcher le *John Hancock* de partir. — Soit. Seulement, d'après son rapport, les compagnies refuseront d'assurer ce bateau, et sans assurance, il n'y aura point de frêt. Libre à lui de voyager sur son lest, s'il lui plaît, avec quelques passagers qui, comme vous le savez, ne donnent pas grand bénéfice. — Au diable les inspecteurs avec leurs rapports, » reprit le second interlocuteur, qui probablement avait des fonds placés sur l'existence du *John Hancock !*

Pour moi qui ne me souciais nullement de la prospérité de cet équivoque *steamer,* je m'en allai retenir ma place à bord du *Western-world*, annoncé également sous le titre de : *Splendid and fast running.*

Mais que dites-vous de cette conversation ? Elle peint tout un trait de mœurs des Américains. Pour eux, il n'y a point d'entraves officielles dans leurs entreprises commerciales. Il n'y a point de loi qui puisse empêcher un bateau avarié d'exposer la vie de ceux qui se confient à lui. Bien plus, il n'y a point d'examen pour ceux qui sont appelés à diriger dans les parages les plus dangereux un bâtiment gigantesque. Le capitaine est ordinairement un associé de la compagnie qui lance le bateau, un négociant qui de son comptoir sédentaire passe sur un comptoir ambulant, et l'ingénieur, le pilote, le machiniste, sont ce qu'il plaît à Dieu.

Aussi, que d'explosions ! que de catastrophes ! et sur les fleuves de l'ouest plus encore que dans les autres parties des États-Unis ! La navigation de ces fleuves, abstraction faite de la qualité des bateaux, est par elle-même très-dangereuse. En été, l'Ohio tombe si bas qu'il n'a en certains endroits pas plus de quatre à cinq pieds d'eau. Pour le parcourir dans cet affaissement, on ne peut employer que de longs bâtiments avec des machines à haute pression, premier danger. Au printemps, il s'enfle tout à coup, s'élève quelquefois de vingt ou trente pieds en vingt-quatre heures, déborde de côté et d'autre, et alors on peut aisément s'égarer en essayant de suivre ses contours, second danger. Le pont des bateaux est souvent couvert de balles de coton qu'une étincelle suffit pour enflammer, et il n'est pas un Américain qui se gêne le moins du monde pour se promener avec sa pipe ou son cigare au milieu de cette cargaison, troisième danger. Si deux bateaux se rencontrent, voguant dans la même direction, l'un et l'autre animés aussitôt d'une noble émulation, éperonnés par l'ambition du capitaine, s'élancent sur les flots comme des coursiers jaloux dans une arène commune, c'est à qui courra le plus vite, c'est à qui aura les bras les plus robustes et le bois le plus inflammable pour montrer la force de sa vapeur. Les passagers imprudents encouragent eux-mêmes la lutte, excitent les mécaniciens, engagent des

paris sur la régate improvisée. Le résultat ordinaire de cette course olympique, c'est qu'une ou deux des chaudières chauffées outre mesure éclatent et envoient dans les airs les membres brisés du capitaine et des passagers. Ce *steeple chase* aquatique est un des graves dangers de la navigation dans l'ouest, et bien qu'on en ait fait une fatale expérience, il se renouvelle encore souvent.

Le Mississipi est toujours plus profond que l'Ohio, mais il inonde aussi la plaine au printemps, et dans son impétueuse invasion emporte des lambeaux de terre et déracine des arbres. Ces arbres chargés de graviers et de limon à leur base roulent dans son lit, et y restent couchés avec leurs racines et leur tige colossale. C'est ce qu'on appelle les *snags*. Si un bateau passe là-dessus, le snag l'éventre comme une coquille d'œuf, et le bateau coule sans rémission. On dirait que le vieux roi des forêts américaines lance lui-même ces écueils à l'eau pour se venger de ceux qui viennent le troubler dans la paix de son empire.

Depuis quelque temps, on a remédié à ce danger en abattant les arbres qui s'élèvent sur les rives du fleuve et qui pourraient être emportés dans une de ses inondations et en arrachant de son lit un millier de snags qui y attendaient sournoisement leurs victimes. Malheureusement ce travail est loin d'être complet, et très-souvent encore, les bateaux ont leur coque

transpercée. Soit par ce fait, soit par l'imprudence avec laquelle ils sont conduits, il périt dans cette région de l'ouest de trente à quarante bâtiments par année. Terme moyen, on évalue ici la durée de l'existence d'un bateau à quatre ans. Il faut que dans ces quatre ans il ait récolté son capital avec les intérêts. S'il vit plus longtemps, c'est une fortune inespérée.

Mais l'Américain ne s'inquiète ni de ces difficultés ni de ces périls. Il faut qu'il voyage pour ses affaires, et il voyage à tout hasard.

Vous avez lu sans doute le récit de cette épouvantable explosion de la *Louisiania*, qui, il y a un mois, lança avec les débris de ses chaudières, des centaines de cadavres sur le quai de la Nouvelle-Orléans. Le lendemain pas un bateau à vapeur n'avait un passager de moins. Ceux qui étaient prêts à partir se sont embarqués comme s'ils n'avaient jamais vu que des navires entrant triomphalement au port.

Go ahead! Va de l'avant! C'est le mot des Américains. Il y a un nouveau terrain à exploiter à trois cents lieues de distance, un placement de marchandises à faire au nord ou au sud, *go ahead!* La saison est mauvaise, les routes sont couvertes de neige, le trajet long et difficile, n'importe, *go ahead*. Le bâtiment auquel on va se confier a un fâcheux renom, il est mal organisé et mal commandé; on court risque de succomber avec lui au premier écueil, n'importe, *go*

ahead. Fatigues et dangers ne sont rien, le mouvement avant tout. Je devrais admirer une telle intrépidité, et dans mes vieilles idées européennes, j'ai regret de songer que les séductions de la fortune peuvent inspirer le même courage que les sentiments chevaleresques de gloire, de religion, d'amour.

Qui croirait, à voir l'Ohio, qu'il a des habitudes si féroces, et qu'il lui faut, comme au monstre antique, sans cesse une nouvelle proie? Il est si placide, qu'on n'aperçoit pas une ride à sa surface et qu'à peine distingue-t-on son léger courant. Il charrie de la terre, des plantes, des troncs d'arbres de l'air du monde le plus débonnaire, comme s'il accomplissait simplement un devoir, et les affluents qu'il reçoit de distance en distance l'agrandissent sans rien changer à son honnête apparence. Près de Louisville seulement, il rencontre des bancs de rocs, contre lesquels il s'emporte; là, il bouillonne, il mugit et les bateaux n'osent le suivre dans cet accès de colère. On a creusé parallèlement à cet endroit difficile un canal de trois milles de longueur, que les Américains, dans leur orgueil national, appellent un *stupendous labor*. Étonnant travail en effet! car en quatre années, il a produit par son péage plus qu'il n'a coûté. Mais ce n'est autre chose qu'une tranchée dans des terres molles, soutenues de côté et d'autre par une palissade si étroite et si mesquine que le commerce en réclame à grands

cris une nouvelle, car les embarcations ne peuvent y passer qu'une à une et y perdent, en payant un droit très-élevé, un temps considérable.

Au delà de ces rapides et de cette grande rade bordée d'un côté par les maisons de Jeffersonville, de l'autre par les larges quais et les rues symétriques de Louisville, l'Ohio reprend son cours paisible entre deux rives aplanies, couvertes de bois, et s'en va, à la pointe d'un hameau auquel on a donné le grand nom de Cairo (Caire), s'unir au Mississipi. C'est un beau spectacle que celui de la réunion de ces fleuves, l'un qui vient de faire depuis Pittsbourg trois cent cinquante lieues, en se grossissant par l'adjonction d'une douzaine de rivières; l'autre qu'on appelle le *Père des eaux*, qui a pris sa source dans un petit lac du nord, à deux mille huit cent quatre-vingt-seize milles du golfe du Mexique, où il va se jeter, et qui a parcouru un espace de plus de six cents lieues avant de s'allier à son noble rival.

A partir de ce point de jonction, la contrée que l'on traverse prend un caractère imposant, dont celle de l'Ohio ne donnerait qu'une imparfaite idée. Le fleuve coule à flots paisibles avec une majesté suprême. En certains endroits, il a une demi-lieue de largeur; dans d'autres, il enlace de ses deux bras des îles qui couvriraient trois fois la largeur du Rhin. Ses rives ne sont élevées que d'une douzaine de pieds au-dessus

de ses flots, et se déroulent de côté et d'autre en plaines infinies.

Là est encore une image de l'Amérique primitive, telle à peu près qu'elle apparut aux premiers voyageurs dans son calme solennel. Bien loin, vers le haut Missisipi, sont les immenses prairies, steppes de ce continent, pâturages des troupeaux de buffles, parcourus seulement par les Indiens et par les hardis trappeurs. Sur les bords du fleuve, les forêts profondes que la hache du bûcheron n'a jusqu'à présent entamées que çà et là sur leurs lisières, qui sur des centaines de lieues couvrent le sol de leurs rameaux épais, éternelles générations d'arbres qui successivement tombent sur leur couche de feuillage et se renouvellent par d'innombrables rejetons.

C'est l'érable à sucre, et le chêne aux branches dures et souples, qu'on appelle le hickory et qui porte au lieu de glands une noix agréable. C'est le sycomore gigantesque, le magnolia et le catalpa, honneur de nos jardins ; le cotonnier, qu'il ne faut point confondre avec l'arbuste à coton ; avec sa tige élancée et ses longues branches il ressemble au peuplier de Lombardie. C'est la *cannebrake*, espèce de roseau qui s'élève à quinze pieds de hauteur et forme des faisceaux si serrés que lorsqu'un imprudent chasseur est entré dans ces palissades il court grand risque de n'en jamais sortir. D'arbre en arbre, de rameau en

rameau se déroulent les cordons de la vigne grimpante, de la liane flexible, qui, après leur capricieux essor redescendent à terre comme pour y puiser une nouvelle séve, y implantent une racine et remontent sur une tige voisine.

Sur notre bateau, nul autre bruit que celui qui se fait trois fois par jour, à l'heure des repas, ne résonne dans le repos de cette austère nature. Une cinquantaine de passagers, tous Américains, sont assis dans la galerie, fumant, rêvant, et quelques-uns lisant les romans à vingt-cinq sols que des colporteurs répandent sur chaque bateau et dans chaque hôtel. Les femmes sont dans leur salon, ne causant pas, ne travaillant pas, berçant comme des enfants leur indolence dans le *rocking-chair*. A huit heures du matin, à une heure, à six heures de l'après-midi, on nous appelle à table, les maris vont gravement chercher leurs ladies, car c'est ainsi qu'on les appelle. Les Américains dans leur élan démocratique n'ont point voulu, comme nos républicains, du titre de citoyen. Ils ont pris les dénominations aristocratiques de l'Angleterre et en ont fait une large distribution. Ici, tous les hommes sont des *gentlemen* et toutes les femmes des *ladies*. « *Where is my lady ?* » dit à côté de moi un homme vêtu d'une redingote déchiquetée. Cette lady, dont j'ai voulu savoir la position sociale, est une marchande de légumes de Cincinnati qui s'en va tenter le même

de ses flots, et se déroulent de côté et d'autre en plaines infinies.

Là est encore une image de l'Amérique primitive, telle à peu près qu'elle apparut aux premiers voyageurs dans son calme solennel. Bien loin, vers le haut Mississipi, sont les immenses prairies, steppes de ce continent, pâturages des troupeaux de buffles, parcourus seulement par les Indiens et par les hardis trappeurs. Sur les bords du fleuve, les forêts profondes que la hache du bûcheron n'a jusqu'à présent entamées que çà et là sur leurs lisières, qui sur des centaines de lieues couvrent le sol de leurs rameaux épais, éternelles générations d'arbres qui successivement tombent sur leur couche de feuillage et se renouvellent par d'innombrables rejetons.

C'est l'érable à sucre, et le chêne aux branches dures et souples, qu'on appelle le hickory et qui porte au lieu de glands une noix agréable. C'est le sycomore gigantesque, le magnolia et le catalpa, honneur de nos jardins; le cotonnier, qu'il ne faut point confondre avec l'arbuste à coton; avec sa tige élancée et ses longues branches il ressemble au peuplier de Lombardie. C'est la *cannebrake*, espèce de roseau qui s'élève à quinze pieds de hauteur et forme des faisceaux si serrés que lorsqu'un imprudent chasseur est entré dans ces palissades il court grand risque de n'en jamais sortir. D'arbre en arbre, de rameau en

rameau se déroulent les cordons de la vigne grimpante, de la liane flexible, qui, après leur capricieux essor redescendent à terre comme pour y puiser une nouvelle séve, y implantent une racine et remontent sur une tige voisine.

Sur notre bateau, nul autre bruit que celui qui se fait trois fois par jour, à l'heure des repas, ne résonne dans le repos de cette austère nature. Une cinquantaine de passagers, tous Américains, sont assis dans la galerie, fumant, rêvant, et quelques-uns lisant les romans à vingt-cinq sols que des colporteurs répandent sur chaque bateau et dans chaque hôtel. Les femmes sont dans leur salon, ne causant pas, ne travaillant pas, berçant comme des enfants leur indolence dans le *rocking-chair*. A huit heures du matin, à une heure, à six heures de l'après-midi, on nous appelle à table, les maris vont gravement chercher leurs ladies, car c'est ainsi qu'on les appelle. Les Américains dans leur élan démocratique n'ont point voulu, comme nos républicains, du titre de citoyen. Ils ont pris les dénominations aristocratiques de l'Angleterre et en ont fait une large distribution. Ici, tous les hommes sont des *gentlemen* et toutes les femmes des *ladies*. « *Where is my lady?* » dit à côté de moi un homme vêtu d'une redingote déchiquetée. Cette lady, dont j'ai voulu savoir la position sociale, est une marchande de légumes de Cincinnati qui s'en va tenter le même

commerce à la Nouvelle-Orléans, et son mari que l'on appelle *this gentleman*, est un cordonnier abandonné par ses pratiques.

Donc à l'heure des repas, toutes ces ladies d'auvent, d'échoppe, parmi lesquelles se trouve peut-être quelque élégante jeune femme comme une fleur perdue dans un faisceau de plantes rustiques, toutes ces ladies se rendent dans la galerie, conduites processionnellement par leurs époux. A leur aspect, chacun se lève et se découvre. On ne s'asseoit que lorsqu'elles sont assises, et elles occupent de droit avec tous ceux qui ont l'honneur de leur appartenir le haut bout de la table. Chacune d'elles, du reste, est dès les huit heures du matin prête à découper vaillamment d'énormes tranches de veau et de beefsteak, et si les hommes ont à table les habitudes les plus grossières, les femmes n'ont à cet égard rien à leur reprocher. Quel spectacle pour Byron, qui ne pouvait voir une femme manger! Dans ses Mémoires, l'illustre poëte parle avec sympathie du peuple des États-Unis; quel cri d'amère ironie il leur eût jeté, s'il eût dû vivre quelques semaines au milieu de cette population de ladies et de gentlemen?

Après le repas, qui s'accomplit avec la grave importance qu'on apporte en Amérique à cette phase de la journée, les hommes reconduisent les ladies à leur salon, les abandonnent aux *rocking-chairs* puis revien-

nent fumer à l'écart, sans s'occuper de leurs chères moitiés. Et les Américains se vantent de leur respect pour les femmes! Un tel respect me paraît être la négation la plus absolue des attraits et des qualités de la femme.

La table servie pour les passagers est occupée ensuite par les employés du bateau, puis par les domestiques nègres, à côté desquels aucun valet blanc ne voudrait s'asseoir.

Pour échapper à ce perpétuel spectacle de plats fumants et d'assiettes, j'ai malgré la consigne, obtenu dans ma cabine, une table, une chaise, au moyen d'un de ces arguments dont Quintilien n'a point dit la puissance dans sa rhétorique, l'argument des dollars, et je suis là une partie du jour, dans ma cellule de six pieds carrés, écrivant, lisant, ou regardant par la fenêtre du balcon le fleuve et ses rives.

Vers le soir, quand une sorte de pénombre ajoute le prestige du mystère à l'aspect solennel de cette contrée, j'éprouve un charme indicible à monter sur la terrasse du pont et à rester là absorbé dans une muette rêverie. Pas un chant, pas un murmure, pas un signe de mouvement autour de ce magnifique fleuve, qui lui-même dans la molle pente de ses eaux semble immobile. De toutes parts, le calme auguste que rien ne trouble, l'immensité que nul œil ne mesure, les *lata silentia* de Virgile et le poëme sublime de la

solitude dont l'homme n'a fait qu'entrevoir les premières pages, dont Dieu seul connaît la profondeur.

Oui, un René pourrait encore venir là chercher un asile dans les orages de son cœur. Il n'y trouverait peut-être plus un Chactas, une Atala. Il y trouverait du moins le sanctuaire d'une retraite à l'abri de la rumeur des villes, l'épais gazon pour s'y reposer de ses fatigues, et l'ombre des forêts vierges pour y voiler sa mélancolie.

Mais que celui qui voudra voir cette nature dans sa grandeur première ne tarde pas trop à y venir! Déjà sa virginité a été souillée par le vice, profanée par de honteux déréglements. Si l'homme porte la civilisation dans le désert, il arrive souvent que le désert réduit l'homme à la pratique d'un instinct brutal. « La solitude, dit l'Église, n'est pas bonne à qui n'y vit pas avec Dieu. » La même Thébaïde qui exaltait la ferveur des anciens cénobites aurait bien pu n'éveiller dans d'autres cœurs que des penchants désordonnés. Un grand nombre de ceux qui s'avancèrent en pionniers à travers les forêts incultes de la vallée du Mississipi avaient une ardeur de tempérament qui, dans les hasards de leur vie aventureuse, dans l'éloignement de tous les liens sociaux, devait aisément tourner à la dépravation. Une fois le sentier frayé, tandis que la population naissante de cette vaste contrée construisait l'édifice de ses institutions, sans avoir encore as-

sez de force pour les défendre, on a vu déborder là comme une vase pestilentielle, de ces amas de gens pour qui la loi est une odieuse contrainte, qui la fuient de région en région, jusqu'à ce que traqués dans leur dernier repaire, ils s'en aillent loin des agents de police chercher l'asile du désert.

Il existe près de Galena, des mines de plomb, où une quantité d'individus sont allés demander du travail et ont épouvanté la ville par leur démoralisation. La jolie cité de Natchez, qui s'élève au bord du Missisipi, sur un des points occupés jadis par la puissante tribu indienne dont elle porte le nom, a été le refuge d'une légion de voleurs, de joueurs et de fripons de toute espèce. Chassés de là par les habitants, ils se retirèrent à Wicksbourg, et y continuèrent pendant quelque temps leur vie d'*outlaws*. A défaut de tribunaux réguliers, un jour la *Lynchlaw* est tombée comme la foudre sur leur tête. Quelques-uns sont parvenus à s'échapper; les autres ont été pendus.

La Lynchlaw est un mode de justice expéditif à l'usage spécial de l'Amérique. Il y avait autrefois un paysan des États du Sud nommé Lynch, qui, trouvant que les fonctionnaires chargés de veiller à la stricte exécution des lois n'apportaient pas assez de zèle dans l'exercice de leurs devoirs, imagina, pour réparer leur coupable négligence, de composer avec ses voisins un jury, qui, sans s'arrêter aux longues formalités de débats

judiciaires, rendait en un instant sa sentence et la faisait exécuter sans rémission.

Si cet autre cordonnier de Messine, de terrible mémoire, ne rendit que des arrêts équitables, je ne sais; ce qui est certain, c'est que l'exemple qu'il avait donné a eu de terribles conséquences. La loi de Lynch est restée comme une arme mortelle entre les mains du peuple. Souvent au nom de cette loi, on a vu la populace se soulever, ou pour prévenir la décision des magistrats, ou pour la rejeter si elle la trouvait trop indulgente, pour arracher le coupable de sa prison et lui faire subir le dernier supplice.

J'ai cependant entendu d'estimables Américains parler de la Lynchlaw avec une sorte de respect, comme d'un moyen de répression utile en certains cas, et parfois nécessaire dans les districts encore peu habités de l'Ouest. Mais il ne se passera pas beaucoup de temps avant que ces districts, et surtout la vallée du Mississipi, soient occupés par une population honnête, laborieuse, assez considérable, et constituée d'une façon assez forte pour n'avoir plus besoin de recourir à cette espèce de *Wehgericht* des temps barbares.

La vallée du Mississipi est le sol le plus fertile des États-Unis. Le détritus des plantes, les dépôts des rivières qui ont mis à nu le sable des montagnes rocheuses et de leurs environs, ont formé là d'âge en âge

des couches de terre végétale, qui en certains endroits descendent à plus de cent pieds de profondeur, et qui à leur surface sont aussi molles que la neige. Il en coûte peu pour cultiver un pareil terrain, et l'on en tire d'abondantes récoltes. Aussi, d'année en année, sans cesse on voit arriver là de nouveaux colons qui, d'abord campent près du fleuve, sous l'arceau en toile de leur chariot, ou sous une cabane faite avec des branches d'arbres. A ce premier acte d'installation bientôt succède le travail. Le chêne et le sycomore tombent sous la hache, leurs larges troncs sont arrachés ou brûlés, leurs rameaux servent à construire le *loghouse*. Quand cette première œuvre, qu'on appelle le *clearing* (la clairière) est achevée, le sol est livré à la culture et entouré d'une barrière. Le colon a pris possession de son domaine, il y sème son maïs, il y parque ses bestiaux. Près de ce *loghouse*, bientôt il s'en élève un autre, puis un autre encore. Dès que ces émigrants successifs en sont venus à former un noyau de communauté, ils se réunissent pour percer dans le bois une route jusqu'à la rade, ou jusqu'à la ville voisine, puis pour bâtir une chapelle; celui-ci ouvre une auberge, celui-là une boutique, cet autre un atelier. Ils adressent alors une pétition au congrès pour avoir un bureau de poste. Après la poste vient l'imprimerie, puis la banque, et celui qui n'avait vu là que des terres incultes, des plages désertes, est tout

surpris d'y voir quelques années après une ville qui porte un nom grec ou romain. C'est ainsi que les États du Nord et de l'Est se sont graduellement peuplés. C'est ainsi que se peuplera l'Ouest dans un espace de temps que nous ne pouvons déterminer, qui sans doute ne sera pas très-long et qui pourrait être encore abrégé par la pression des révolutions européennes.

Jusqu'à présent il n'existe sur les rives du bas Mississipi qu'un très-petit nombre de villes, mais c'est un noyau qui, d'année en année, s'agrandit. A mesure que nous avançons, le sol et le climat nous apparaissent plus séduisants et de nature à tenter un plus grand nombre de colons. A mon départ de Cincinnati, la neige tombait en épais flocons, et les bords de la rivière se couvraient d'une couche de glace. Au delà de Louisville, il n'y a déjà plus de vestiges de ces rigueurs de l'hiver. Plus loin, le ciel est clair et la température si douce, que les Américains qui deux jours auparavant formaient une garde fidèle autour du poêle, le désertent pour s'asseoir en plein air sur le balcon.

Çà et là brillent, comme en nos premiers jours de printemps, de verts arbustes dont un rayon de soleil échauffe le jeune cœur, tandis qu'au-dessus de ces plantes hâtives s'élèvent, comme des vieillards à barbe grise, les grands chênes auxquels sont suspen-

dus les longs et touffus filaments d'une mousse cendrée, qu'on appelle la mousse espagnole[1].

A l'entrée du Tennessée, nous voyons apparaître les plantations de coton, terrible culture, qui, après avoir alimenté notre industrie, menace de la détruire. La forêt a été tranchée sur un large espace : la maison du maître est posée au bord du fleuve, les cases des nègres alignées derrière, la plantation un peu plus loin, et de tout ce sol, et de toutes ces cases, des États du Tennessée, du Missouri, de l'Alabama, du Mississipi, il sort annuellement, terme moyen, deux millions deux cent mille balles de coton. Il y a vingt ans que les États-Unis ne consommaient qu'un vingtième de cette récolte, le reste était envoyé en Europe qui la lui rendait, moyennant un bon bénéfice, en toiles peintes. Maintenant ils emploient dans leurs propres manufactures un tiers de leur coton. Ils fabriquent des calicots, des toiles peintes à un bon marché extrême. La principale manufacture de ces étoffes est à Lowel qui, en 1820, n'était qu'un village de deux cents âmes, qui aujourd'hui est une ville de trente mille habitants. Il y en a d'autres dans le Massachusets, le Maine, le nouvel Hampshire, la Pensylvanie, la Caroline du Sud et la Caroline du Nord, la Géorgie. En

[1] Avec ses filaments longs et minces, cette mousse ressemble à du crin. Dans un grand nombre d'habitations, elle est employée comme le crin à la confection des matelas.

1848, on évaluait à trois cent soixante millions de francs le capital employé dans ces fabriques. Elles exportent leur produit dans le Canada, au Mexique, au Brésil, au Chili, et dans plusieurs autres contrées. Déjà les Américains parlent avec une superbe confiance de l'époque à venir, de l'époque prochaine où ils n'auront plus besoin de recourir à l'industrie de France ou d'Angleterre. Je n'ai point à m'occuper du coup mortel qu'ils prétendent porter aux ateliers de Manchester et de Birmingham; mais, ô chère ville de Mulhouse! faut-il que je vous voie abaisser et fermer vos ailes? L'Amérique, plus perfide que la perfide Albion, ne vous a-t-elle si longtemps envoyé ses cotons que pour apprendre par votre expérience l'art ingénieux de vos ouvriers, pour profiter de vos découvertes, et vous ravir avec vos frais dessins votre prospérité? Si les plages septentrionales de l'Atlantique vous sont un jour interdites, ne vous ouvrirez-vous pas sur quelque autre région du globe un nouveau chemin? Hélas! hélas! que j'aurais peur pour vous, si j'en croyais ce que d'affreux Yankees me disent tranquillement, les pieds posé sur le dossier d'une chaise, en accompagnant chacune de leur sentence d'une bouffée de fumée. Puissent leurs fanfaronnades n'être qu'une vaine prédiction! Puissiez-vous leur démontrer que, quoi qu'ils fassent, ils n'atteindront jamais à votre goût exquis. Et, je vous le dis en con-

fidence, ce sont leurs vilaines ladies d'échoppe qui achètent, à trente-cinq centimes le mètre de calicot des États-Unis : les belles dames ne peuvent se passer de vos toiles élégantes.

Dans l'état de la Louisiane, les plantations de sucre succèdent à celles du coton. Elles occupent un plus grand nombre de bras et exigent plus de capitaux. Malgré le rapide développement qu'elles ont pris, elles sont loin cependant de suffire à la consommation des États-Unis. Mais déjà leur produit s'est accru de celui qui vient du Texas, et si quelque jour, comme on le pense ici, l'île de Cuba s'annexe à la confédération, l'Amérique septentrionale sera bientôt encore affranchie du tribut qu'elle paye pour cette denrée à des pays étrangers.

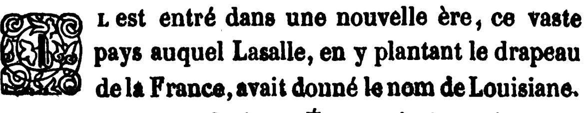
Étonnant peuple! je ne me lasse pas de le dire, qui est sorti de son berceau comme le petit Poucet et qui a pris les bottes de sept lieues. Étonnant peuple! qui par son labeur confond ma pensée, et par son caractère me glace le cœur. S'il peut se complaire dans l'admiration que doivent inspirer ses grandes entreprises, et ses fabuleux progrès, je la lui donne tout entière. Quant à mes sympathies, je les garde plus que jamais pour la vieille Europe. Après avoir sillonné les flots du Mississipi, je me réjouis à l'idée de retrouver les traces de l'ancien temps dans la ville où je vais aborder, de débarquer par la rue du Canal, de

longer la rue Saint-Louis, et d'entrer par la rue de Chartres dans un hôtel français de la Nouvelle-Orléans; car tous ces nobles noms existent encore dans l'ancienne capitale de la Louisiane avec les souvenirs qui s'y rattachent. Les Américains ne pensent pas que, pour affermir leur république, il soit nécessaire de proscrire au coin des rues de leurs villes les dénominations que le régime monarchique y a laissées.

XVII.

LA LOUISIANE.

Les tribus indigènes. — Première expédition européenne. — Hernandez de Soto. — La fontaine de Jouvence. — Funeste exploration. — Mort de Soto. — Martyrologe des grands voyageurs. — Alvarado. — Découverte du Mississipi. — Le père Marquette. — Robert Lasalle. — Tonti à la main de fer. — Voyage du Saint-Laurent au golfe du Mexique. — Première colonie française dans la Louisiane. — Assassinat de Lasalle. — Massacre de nos soldats. — Iberville. — Le village des Natchez. — Mort d'Iberville. — Son frère Bienville lui succède dans le commandement de la colonie. — Lamotte Cardillac. — Expédition de Bienville contre les Natchez. — Combats contre les Indiens. — Destruction des Natchez. — Le père Montigny. — Progrès de la colonie. — Migration des Acadiens. — La Louisiane abandonnée à l'Espagne. — Les cruautés d'O'Reilly.



Il est entré dans une nouvelle ère, ce vaste pays auquel Lasalle, en y plantant le drapeau de la France, avait donné le nom de Louisiane. Il a été divisé en plusieurs États qui successivement

se sont joints à la république de Washington, qui, sous l'étendard étoilé de l'Union, n'aspirent maintenant qu'à marcher dans la même voie que les États du nord, à étendre au loin leur commerce et leur industrie.

Mais avant cette histoire d'une nouvelle époque, dont les bureaux de douane et les comptoirs des négociants seront les princi[illegible]hives, la Louisiane en a une autre d'un caractère [illegible] ifférent, histoire d'entreprises audacieuses, de lut[illegible]s pénibles, d'actions chevaleresques, où brille le [illegible]age de nos soldats, le zèle de nos missionnaires. [illegible]irable épopée! qui n'a point eu pour théâtre l'étroite plaine de Troie ou la petite rivière de l'Ilyssus, mais les immenses fleuves et les immenses forêts. Énéide grandiose! dont les héros, en emportant au delà de l'Océan les dieux de leurs foyers, ne rencontraient point une Didon qui se passionnât à leurs récits, mais le désert ou les tribus sauvages.

D'où venaient ces dix-huit tribus sauvages répandues dans la Louisiane à l'époque de la colonisation? D'où venait cette mémorable nation des Natchez qui adorait le soleil comme les Incas? A quelle époque, par quelle migration, ces hommes à la peau cuivrée étaient-ils venus construire leur wigwam sur les bords du Mississipi et du Missouri? Obscur problème! sur lequel on a beaucoup écrit et beau-

coup disserté sans pouvoir arriver à une complète solution.

Quoi qu'il en soit, ils étaient là, dans ces lieux dont les transformations étonnent les géologues, autour de ce delta du Mississipi qui n'a dû se former que dans une longue suite de siècles, sur un sol où l'on trouve des couches de forêts ensevelies l'une sur l'autre, des ossements d'éléphants, de mammouths, et d'autres animaux antédiluviens. Ils étaient là ces puissants Choctaws, ces indomptables Mobiliens, et les Attakapas antropophages, et les Chactas avec leurs vénérables sachems, tous vivant du produit de leur chasse, et non contents de leurs vastes domaines, envahissant ceux de leurs voisins, dansant la danse de guerre et la danse de la victoire. Ils étaient là depuis un temps immémorial, lorsqu'un matin les Indiens de Harriga virent arriver des bâtiments d'une grandeur surprenante, et des hommes d'une figure étrange : c'était la flotte de Hernandez de Soto.

Compagnon d'armes de Pizarre, l'un des plus nobles et des plus braves, Soto avait acquis à la fois dans la conquête du Pérou, une renommée brillante et une grande fortune. « Quand il commandait son escadron, dit Garcilasso de la Vega, il s'élançait avec tant d'impétuosité au-devant des ennemis, et il faisait dans leurs rangs une telle brèche, que dix

hommes pouvaient le suivre dans le sentier sanglant qu'il leur ouvrait. »

Nommé par Charles-Quint gouverneur de l'île de Cuba, il eût pu jouir en paix du fruit de ses longues campagnes, abandonner le cours de sa vie aux molles langueurs du climat des tropiques ; mais le royal diplôme qui l'appelait à administrer cette délicieuse région lui donnait aussi par anticipation le titre de gouverneur de toutes les autres contrées qu'il pourrait subjuguer. A cette époque, une soif ardente de découvertes enflammait tous les esprits. Christophe Colomb avait révélé à l'Europe étonnée l'existence d'un autre monde, et dès la fin du XVe siècle, à chaque instant on entendait le récit d'une nouvelle exploration, chaque année élargissait la carte du moyen âge. Le XVIe siècle s'ouvre par la découverte du Brésil. Six ans après, Denis reconnaît le fleuve du Saint-Laurent. Sept ans après, Nunez de Balboa voit du haut des montagnes du Darien se dérouler devant lui les vagues de l'océan Pacifique. Puis, voici venir l'expédition de Fernand Cortez au Mexique, et celle de Magellan, et celle de Pizarre. En 1584, Walter Raleigh conduit une colonie dans la Virginie. En 1610, Hudson aborde sur la plage où s'élève aujourd'hui la grande ville de New-York. Au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, le nouveau monde est atteint, enlacé par des légions de navigateurs que nul danger n'effraye, qui sont partis pauvres

et obscurs de leur terre natale, qui y retournent rapportant en triomphe les productions d'une contrée inconnue et léguant à la postérité le souvenir de leur génie. Heureux ceux qui sont venus dans ces temps d'odyssée merveilleuse, ceux qui en s'embarquant dans un port d'Espagne, de Hollande, de France, avec le souvenir des narrations de Marco Polo, de Maundeville, se disaient qu'ils allaient peut-être arriver à l'empire du grand Cathay, au féerique royaume de Cipango. A présent, il n'y a plus rien à découvrir. Si loin qu'on aille à travers l'Océan, on ne fait que suivre la ligne tracée par d'autres navigateurs. Il n'existe pas un coin du globe dont la civilisation n'ait altéré le caractère primitif. La toile de Manchester pare la nudité des sauvages, et jusqu'au fond de la Polynésie, on peut trouver dans les villages des insulaires, la bière anglaise et les missionnaires des sociétés bibliques.

En 1512, Ponce de Léon avait reconnu la Floride. Une tradition indienne rapportait qu'il y avait là une eau magique qui effaçait les rides du visage et donnait aux vieillards une nouvelle jeunesse. Un tel trésor valait bien les mines du Pérou. Tandis que Soto s'en allait chercher dans la Floride cette fontaine de Jouvence, les insulaires de la Polynésie prétendaient qu'il en existait une bien plus complète dans une des îles de l'océan Pacifique, à laquelle ils donnaient le nom de

Haupokane. Non-seulement celle-ci rajeunissait les vieillards, mais guérissait les blessures, effaçait les infirmités, faisait d'une femme hideuse une Hélène et d'un Caliban un Adonis. Quel dommage qu'on n'ait trouvé ni l'une ni l'autre de ces sources magiques! Il ne nous manquait qu'une pareille découverte pour compléter la dramatique et scandaleuse chronique de l'humanité. Vous figurez-vous les expéditions que les puissants de la terre auraient dirigées vers la Floride, ou mieux encore vers Haupokane, les batailles sanglantes qui se seraient livrées sur ce sol de bénédiction, et les désirs frénétiques qui s'y seraient éveillés? Naturellement les riches et les forts auraient pris d'abord la meilleure part de l'onde miraculeuse; les pauvres auraient cherché à soustraire un bien si précieux, et les tribunaux auraient eu à juger plus de vols et de crimes pour quelques fioles d'eau que pour le produit des mines d'argent du Mexique et des mines de diamant du Brésil. En revanche, on aurait peut-être vu un fils dévoué abandonner généreusement son flacon pour prolonger la vie de son père, un amant livrer le sien pour régénérer les grâces de sa maîtresse qui, en le voyant grisonner, se serait moquée de lui, et un misanthrope anglais casser dans un accès de spleen le bocal qui pouvait indéfiniment prolonger sa vie. Quel immense sujet de poëmes attendrissants et de comé-

dies! Quelle perte pour les écrivains ! Il faut s'y résigner.

Soto partit avec douze cents soldats, dont trois cents armés à ses frais. Plusieurs gentilshommes, également distingués par leur bravoure et leur naissance, avaient voulu s'associer à son expédition : don Juan de Gusman, Pierre Calderon, Vasconcellos de Sylva, Muscoso de Alvarado. Il emmenait en outre vingt-deux ecclésiastiques pour prêcher le christianisme aux peuplades parmi lesquelles il allait s'aventurer, car en ce temps de foi, l'idée religieuse marchait avec l'idée guerrière. Avec l'étendard monarchique, on portait dans les nouvelles contrées l'Évangile et la croix. A présent, on ne songerait qu'au meilleur moyen d'y introduire des barils de liqueurs falsifiées et des balles de toiles peintes.

Arrivé à la baie d'Espiritu Santo, l'intrépide Espagnol, comme pour éloigner de lui tout projet de retraite, renvoya ses bâtiments à la Havane,puis s'avança au sein des tribus sauvages qui, après leur première surprise, avaient couru aux armes et attaquaient hardiment, et harcelaient sur toute sa route cette armée étrangère.

Au milieu des piéges que les caciques lui tendaient dans chaque peuplade, des combats qui se renouvelaient chaque jour, des périls dont il était environné, Soto traversa la Géorgie, le Tennessée, le Kentucky,

lesc dans la baie de Mobile. Là, il eut à sou-ir une bataille effroyable. Onze mille Indiens y pé-it, et plus de mille femmes, dans l'excès de leur spoir, se brûlèrent en voyant leur ville envahie les Espagnols. De là, il s'en alla camper sur le ter-ire des Chickasaws qui, au mois de janvier, la nuit, un vent froid du nord, lancèrent des dards enflam-s sur sa tente et lui tuèrent quarante hommes et quante chevaux.

rois années s'étaient écoulées depuis que Soto avait son paisible gouvernement de la Havane, pour enturer dans cette terrible exploration. Les com-s, les fatigues, la fièvre, le manque de provisions, avaient enlevé une grande partie de ses soldats. Il uchait aux rives du Mississipi, d'où il lui était aisé de descendre au golfe du Mexique et de rentrer dans l'île de Cuba. Saisi par la fièvre et sentant sa fin approcher, il légua son commandement à Muscoso de Alvarado, recommanda à ses compagnons d'armes l'union, la discipline, surtout la persévérance dans leur entreprise, puis il mourut dans les bras de son aumônier, à l'âge de quarante-deux ans.

J'ai envié le sort des explorateurs du XVIe siècle, et cependant la plupart de ces hommes ont dû expier leur gloire par l'amère ingratitude qui leur navra le cœur, ou par une fin cruelle. Voyez en quelques lignes

quels noms inscrits à jamais dans les annales de l'histoire, et quel martyrologe!

En tête d'eux tous, Christophe Colomb, l'immortel Christophe Colomb, outragé et chargé de fers. Puis voici Nunez de Balboa et Walter Raleigh, l'un et l'autre ayant fait de grandes choses, l'un et l'autre décapités. Fernand Cortez meurt dans l'indigence. Magellan, qui le premier pénétra dans l'océan Pacifique, et Diaz de Solis, qui entra dans le Rio de la Plata, expirent sous les flèches des Indiens. Pizarre est tué par des rebelles; un de ses frères est condamné à mourir en prison, un autre sur l'échafaud. Verrazani qui, dès l'année 1524 visita la côte américaine; Quartier qui remonta le fleuve Saint-Laurent; Humphrey Gilbert, qui prit possession des États du nord pour le roi d'Angleterre, sont engloutis par les flots. Iberville, l'un des plus vaillants chefs de notre colonie de la Louisiane, meurt comme Fernand de Soto à la fleur de l'âge. Ribault qui, en 1562, conduisit dans la Floride une colonie de protestants français, est assassiné par les Espagnols. Lasalle, notre brave Lasalle, tombe sous le fer d'un de ses soldats; Hudson est jeté à la mer par son équipage en révolte; Baffin rend le dernier soupir dans un combat.

Les Espagnols ensevelirent le corps de Soto dans le Mississipi, à l'embouchure de la rivière Rouge. On eût dit que le fleuve implacable exigeait une victime

témé ‘es qui avaient osé franchir ses rives soli-
‘es, et il prenait la plus noble. Cette douloureuse
‘émonie ne s'accomplit point avec un appareil de
ıil. Les compagnons de Soto poursuivis, surveillés
r les Indiens, sentaient qu'ils devaient leur cacher la
rt de ce chef, dont toutes les tribus de la contrée
ient appris à redouter le courage, et ils s'efforçaient
dissimuler par des cris bruyants, par une apparence
oie les regrets et l'anxiété qui agitaient leurs *cœurs*.
gré cette cruelle précaution, les hommes rouges
ardèrent pas à découvrir l'événement qui devait
oître leur audace. Pour échapper à leur poursuite,
‘arado voulut d'abord remonter la rivière Rouge
qu'au Texas, dans l'intention de se rendre par terre
.u Mexique. Obligé bientôt de renoncer à ce projet, il revint sur le Mississipi et y fit construire des embarcations. Quand il commença à descendre ce fleuve, il ne lui restait que trois cent cinquante soldats et trente chevaux. Une flotte indienne de mille pirogues montées, dit Garcilasso, par plus de vingt-cinq mille guerriers, le suivit pendant dix jours, l'attaquant sans cesse, lui lançant une nuée de flèches, se retirant pour échapper aux coups de fusil, puis revenant fondre sur lui comme des vautours. Presque tous les Espagnols étaient blessés, et tous auraient sans doute succombé dans cette retraite, plus dramatique que la fameuse retraite des dix mille, si un

vent favorable ne les eût enfin conduits dans le golfe du Mexique.

Le Missisipi était découvert, et il se passe cent trente-six années avant que les Européens y touchent de nouveau. L'honneur de le reconnaître et d'en prendre possession était réservé à nos colons du Canada. La campagne de Soto était oubliée, ou ignorée. C'est par une tradition indienne que nos compatriotes apprirent qu'il existait à l'ouest un grand fleuve qui ne coulait ni à l'est, ni au nord, et qui devait, selon les hypothèses des géographes, aboutir à l'océan Pacifique ou au golfe du Mexique. Talon, intendant de la vaste région septentrionale qui portait le nom de Nouvelle-France, voulut illustrer son administration par cette découverte. Cette fois, ce n'était pas une flotte commandée par un brillant seigneur d'Espagne, ce n'était pas une élite de gentilshommes suivie de douze cents soldats qui s'en allait à la recherche du grand fleuve, c'était tout simplement un honnête négociant de Québec, M. Joliet, et un récollet animé d'une religieuse pensée, le père Marquette, auquel s'étaient adjoints cinq bateliers canadiens.

Le 13 mai 1673, les courageux voyageurs s'embarquèrent sur deux canots, avec « un peu de blé d'Inde et quelques chairs boucanées pour toute provision. » Ils s'arrêtèrent d'abord dans la tribu de la Folle-Avoine, à laquelle les religieux du Canada prêchaient l'Évan-

gile depuis plusieurs années. « Je racontai, dit le père Marquette, à ces peuples de la Folle-Avoine le dessein que j'avais d'aller découvrir les nations éloignées, pour les pouvoir instruire des mystères de notre sainte religion. Ils en furent extrêmement surpris, et firent tout leur possible pour m'en dissuader. Ils me représentèrent que je rencontrerais des nations qui ne pardonnent jamais aux étrangers, auxquels ils cassent la tête sans aucun sujet; que la guerre qui était allumée entre divers peuples qui étaient sur notre route, nous exposait à un danger manifeste d'être enlevés par des bandes de guerriers qui sont toujours en campagne; que la grande rivière est très-dangereuse, quand on n'en sait pas les endroits, qu'elle était pleine de monstres effroyables qui dévoraient les hommes et les canots tout ensemble, qu'il y a même un démon qu'on entend de loin qui en ferme le passage et qui abîme ceux qui osent s'en approcher; enfin que les chaleurs sont si excessives, qu'elles nous causeraient la mort infailliblement. »

A ces sinistres prédictions, le bon père Marquette répond en remerciant les Indiens de leurs avis, en leur disant qu'il ne craint pas ce démon du fleuve, et que quels que soient, du reste, les dangers qui le menacent, il exposera volontiers sa vie dans l'espoir de faire entendre la parole de Dieu à quelques âmes. Et il continue sa route par le lac Huron, le lac Michigan,

par la rivière des Outogamis et le Missouri. Le 17 juin, il entre dans le Mississipi. Admirable triomphe de la douceur sur la force, de l'humilité chrétienne sur la pompe guerrière! Les descendants de ces tribus sauvages qui s'élançaient avec fureur contre les escadrons de Soto, accueillent avec cordialité le vénérable prêtre qui s'avance au milieu d'eux avec son bâton de voyage et son crucifix, lui offrent le calumet de la paix, lui donnent des guides et des provisions. Marquette et Joliet descendent le fleuve jusqu'à sa jonction avec la rivière de l'Arkansas. Là ils ne trouvaient plus de village, leurs aliments étaient à peu près épuisés; ils furent forcés de retourner en arrière. Mais ils en avaient assez vu pour pouvoir constater la grandeur du Mississipi et son cours vers la mer. A leur arrivée à Québec, les cloches sonnèrent, et les habitants de la ville, l'évêque en tête, s'en allèrent à l'église chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu de cette heureuse découverte.

Huit ans après, pour qu'aucune image religieuse et chevaleresque ne manque à cette belle histoire de la Louisiane, voici venir sur le Mississipi un de ces hommes au cœur ardent, que leur esprit élevé, leur ambition aventureuse portent aux grandes choses, et qu'une puissance fatale dévoue à la fois à la gloire et au malheur. C'était Robert Lasalle, simple plébéien, élevé dans un collége de jésuites, destiné à

devenir professeur dans un des établissements de cet ordre.

Lasalle, ayant fini ses études, ne pouvait se résigner à la pensée d'ensevelir sa vive jeunesse dans l'enceinte d'un cloître. Il partit pour l'Amérique. Fils du peuple, il voulait s'ennoblir par une action d'éclat; pauvre, il voulait devenir riche. Avec les idées géographiques du temps, il rêvait une voie de communication directe du Canada par le Mississipi à la Chine. Il communiqua son plan à Frontenac, gouverneur du Canada, qui l'engagea à aller à Paris solliciter l'appui du prince de Conti. Lasalle part, et à la recommandation du prince, obtient de Louis XIV une vaste étendue de terre autour du fort Cataraqui, ce même fort sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui la citadelle anglaise de Kingston. Le royal diplôme l'autorisait à faire toutes les découvertes qu'il jugerait utiles, et lui enjoignait seulement de réédifier le fort situé sur ses domaines. En quelques mois Lasalle était au bord de l'Ontario avec une trentaine de colons, et un chevalier italien, Tonti, autre Goetz de Berlichingen, qui avait remplacé par une main de fer la main vivante qu'un coup de sabre lui avait enlevée. Le fort est bientôt rebâti en pierres solides, et Lasalle, qui est reconnaissant, lui donne le nom de son premier patron Frontenac. Puis il construit des bateaux et s'embarque pour les lointaines régions.

Il parcourt les lacs du nord, élève des fortifications sur plusieurs points. Tantôt reçu avec amitié par les Indiens, tantôt menacé d'une ligue hostile, il surmonte par son courage, ou écarte par sa prudence tous les dangers. Mais il en était un auquel son généreux caractère ne lui permettait pas de penser, et qui devait le désoler. Ses soldats effrayés de la longueur de leur expédition, et ne sachant comment y échapper, voulaient se défaire de lui. Un jour Lasalle s'aperçut que l'un d'eux lui avait préparé du poison, et en bâtissant un fort sur la rivière de l'Illinois, il l'appelait le fort de *Crèvecœur*.

Cependant il poursuit sa marche. A la fonte des glaces, il entre dans le fleuve où les Indiens se jettent avec une croyance religieuse en criant : Meschacébé! Meschacébé! Il le descend à travers des tribus qui toutes voulaient s'opposer à son passage. Le 7 avril 1781, il touchait au golfe du Mexique. De Québec jusque-là, il avait parcouru un espace de mille lieues. Il chantait un *Te Deum* d'actions de grâces, et prenait possession de ce pays, en lui donnant le nom de Louisiane.

Lasalle alla porter lui-même en France la nouvelle de sa conquête, et fut accueilli à la cour de Versailles avec toute la distinction qu'il méritait. Le fils du peuple reçut les compliments du grand roi. Il demandait à retourner sur les rives du Mississipi. On lui donna

quatre bâtiments sur lesquels s'embarquèrent douze jeunes gentilshommes, douze familles de cultivateurs, cinquante soldats, des ouvriers, en tout deux cent cinquante personnes. Là s'arrêta le dernier rayon de fortune du noble Lasalle. A partir de cette époque, sa vie n'est plus qu'une longue suite de revers, terminée par un affreux drame. M. Beaujeu, qui commandait la flottille, au lieu de se rendre à l'embouchure du Mississipi, arrive par une fatale erreur au fond de la baie de Saint-Bernard, sur les côtes du Texas. Lasalle veut retourner en arrière. Beaujeu qui ne supportait qu'avec peine la situation subalterne qu'il occupait vis-à-vis d'un plébéien récemment anobli, refuse d'obéir à ses injonctions, et part pour la France, laissant un bâtiment de provisions échoué sur les brisants, et Lasalle et ses compagnons à peu près sans ressources, sur une plage où ils ne pouvaient rencontrer que des hordes de sauvages.

Leur premier soin fut d'organiser un moyen de défense contre ces peuplades, qui nuit et jour erraient avec leurs flèches autour d'eux. Ils bâtirent à la hâte un fort où Lasalle caserna une centaine d'hommes. Avec les autres il s'en alla par terre à la recherche du Mississipi. Il lui restait encore un brick qui sombra dans une tempête avec les munitions de guerre, les ustensiles d'agriculture et diverses denrées dont il était chargé. Pour comble de malheur, la fièvre et

les armes des Indiens décimaient sa petite troupe. Dans cette horrible position, il ne lui restait plus d'autre moyen de salut que de demander des secours au Canada. Il en était à mille lieues de distance, et il prit la résolution de s'y rendre par terre. Il se mit en route avec son frère, son neveu, un vénérable religieux et une quinzaine d'hommes. Après neuf jours de marche, deux crimes arrosaient de sang le sol des forêts vierges; deux crimes mettaient fin à cette courageuse expédition. Lasalle et son neveu périssaient sous les balles de deux de leurs compagnons.

Les cent hommes qu'il avait laissés sur les côtes du Texas, qui ensuite s'étaient établis à l'embouchure du Colorado, dans un fort auquel ils donnèrent le nom de fort Saint-Louis, furent également victimes de l'ignominieuse conduite de Beaujen. Les uns tombèrent sous le tomahawk des Indiens, les autres moururent de faim dans les bois. Tel fut notre premier essai de colonisation dans la Louisiane. Le frère de Lasalle et le père Athanase échappèrent seuls à ce désastre général.

De notre lointaine colonie du Canada étaient venus les premiers explorateurs du Mississipi, Marquette et Joliet, puis le premier Français qui des régions du nord descendit jusqu'au golfe du Mexique, l'intrépide et malheureux Lasalle. Du Canada vint aussi en 1699 le brave Iberville. Cette colonie du Canada, j'ai essayé de vous en dire l'histoire. A cette époque, elle était

encore bien faible et bien pauvre. A peine installée sur les rives du Saint-Laurent, elle avait à lutter à la fois contre l'inimitié des Indiens, la jalousie des Anglais, et contre l'apathie d'un gouvernement qui souvent la laissait sans pitié dans l'abandon. Mais elle avait un mâle sentiment d'honneur qui la soutenait au milieu de son indigence et l'exaltait en face de ses périls. Ni les longues marches à travers les immenses forêts, ni les combats contre des ennemis nombreux n'effrayaient son ardeur, dès qu'il s'agissait de donner un témoignage d'affection à ses frères, ou de défendre son drapeau.

En 1685, le fidèle Tonti, en apprenant que Lasalle revenait dans la Louisiane, avait, dans un canot d'écorce, traversé les lacs, descendu le Mississipi jusqu'à son embouchure, pour le plaisir de revoir son ami. Ne le trouvant pas et ne sachant où le chercher, il avait remis à des Indiens une lettre pour lui, comme nous remettons une carte de visite chez un concierge, puis il était retourné à Québec par le même chemin. Mille lieues pour aller, mille lieues pour revenir. Quelle visite !

Le père d'Iberville était mort dans le Canada au service du roi. Il avait onze fils, dont cinq étaient restés comme lui sur le champ de bataille [1]. Des six

[1] Dans un de ses voyages, l'empereur d'Allemagne, Henri II, vit venir à

autres, l'aîné Iberville s'était déjà signalé en plusieurs occasions par sa bravoure. Il allait fonder la colonie de la Louisiane, et quatre de ses frères devaient s'associer à la même œuvre. Si les nobles ont eu autrefois des priviléges, il faut reconnaître qu'un grand nombre d'entre eux les avaient chèrement acquis. Ils les payaient de leur sang et les transmettaient à leurs enfants avec une tradition d'honneur et une fière devise : noblesse oblige. A présent, on se soucie peu de ces titres de gloire conquis au nom de la patrie, à la pointe du glaive. On a mis son amour dans le bien-être, ses désirs dans la fortune. Mais parmi ceux qui ont réalisé ce rêve de l'ambition moderne, combien y en a-t-il qui avec une généreuse pensée inscrivent sur leur caisse : richesse oblige.

Sous les auspices du comte de Pontchartrain, ministre de la marine, Iberville conduisit deux cents colons à l'extrémité du Mississipi. C'était tout ce que la France lui donnait pour prendre possession des rives d'un fleuve plus long que la Seine, le Rhin et le Danube réunis. Il visita les environs du sol où s'élève aujourd'hui la Nouvelle-Orléans, donna à un de ses lacs le nom de Pontchartrain, à un autre celui de

lui un de ses vassaux qui, lui présentant ses trente-deux fils, lui dit : « Voilà le trésor que j'offre à Votre Majesté. » L'histoire du père d'Iberville se sacrifiant avec ses onze enfants dans les guerres de la France vaut bien celle du noble Germain.

Maurepas. Il construisit un fort dans la baie de Biloxi (à trente lieues environ de la Nouvelle-Orléans), y fixa le siége de sa colonie, puis visita quelques tribus indiennes. Quand il entra dans un des villages de Natchez, la foudre venait de mettre le feu à leur temple, les hommes poussaient des cris féroces ; les prêtres demandaient des sacrifices pour apaiser la colère de Dieu, et les femmes jetaient avec fureur leurs enfants dans les flammes. Tel fut le premier spectacle qu'offrirent à nos compatriotes ces Natchez dont un illustre écrivain a fait une poétique description. Iberville ne parvint qu'avec peine à calmer leur frénésie. Le sol qu'ils y occupaient lui plaisait. Il y traça le plan d'un fort auquel il donna le nom de baptême de Mme de Pontchartrain : Rosalie. Trente ans plus tard, ce fort devait être inondé de sang.

Iberville ayant posé les bases de son œuvre, partit pour la France afin d'en ramener un renfort nécessaire, laissant pour chefs et pour otages à la colonie naissante deux de ses frères : Sauvolle et Bienville. Il revint suivi d'un autre frère, puis repartit de nouveau. Les ministres ne s'occupaient guère de ce royaume américain que Lasalle avait adjoint au royaume de France. Ce n'était qu'à force de sollicitations qu'on parvenait à obtenir de leur suprême insouciance quelque résolution en faveur d'un pays qui eût dû exciter en eux un si grand intérêt. Un jour

pourtant, ils y envoyaient vingt-trois jeunes filles sans dot qui furent accueillies avec des cris de joie et bientôt mariées. Puis comme si les filles honnêtes étaient de trop rares joyaux en France, ou trop précieux pour les terres de l'Atlantique, plus tard, on expédia à la Louisiane comme dans une autre Botany-Bay, les femmes de la Salpêtrière.

Iberville, dans un de ses voyages, mourut de la fièvre. Sauvolle mourut du même mal à Biloxi. Bienville resta seul chargé de la direction de la colonie. Ses deux frères lui avaient, pour tout héritage, légué la tâche à laquelle l'un et l'autre venaient de succomber, comme autrefois les bénédictins se transmettaient d'âge en âge le soin de poursuivre une longue étude. Bienville dévoua son cœur, son intelligence à l'entreprise nationale consacrée par une fraternelle pensée. Il passa là près de quarante années, luttant avec une fermeté inébranlable contre tous les obstacles qui s'opposaient à ses efforts, aux prises avec l'inquiète jalousie des Anglais et l'animosité des Indiens, aux prises avec les éléments qui, en un instant, anéantissaient tout le labeur d'une année, répandaient la désolation dans sa colonie. Souvent abandonné et quelquefois méconnu, outragé par un ministère qui eût dû donner une éclatante récompense à ses services et qui longtemps le laissa dans un poste subalterne, il obéit sans murmurer à des chefs indignes de le com-

mander, il vit sans se décourager naître et disparaître les divers modes d'administration auxquels la Louisiane fut soumise; gouvernement du Canada, puis gouvernement local, puis la gestion commerciale de Crozat et celle de la compagnie d'Occident qui enfanta la fameuse banque de Law, laquelle enfanta le grand désastre de la rue Quincampoix.

Nous n'avons pas le génie colonisateur. L'histoire de nos colonies ne le démontre que trop. Quand la Louisiane fut abandonnée aux spéculations commerciales de Crozat (1712), sa population se composait de quatre cents âmes, dont deux compagnies de cinquante hommes, soixante-quinze Canadiens volontaires, vingt-huit familles blanches et vingt nègres. Pour régir ces quatre cents âmes, la France leur envoyait un gouverneur, un commissaire ordonnateur, un contrôleur, deux directeurs. Bienville restait chargé du commandement des troupes.

Le gouverneur, M. de Lamotte Cardillac, pauvre cadet de Gascogne, parvenu au grade de lieutenant-colonel par la protection de sa femme, n'avait qu'un but et une idée, c'était de trouver dans la terre de son gouvernement une mine d'or, ou tout au moins d'argent. L'agriculture, véritable mine d'or de la Louisiane, ne l'intéressait nullement. Il lui fallait de bons et sonores lingots pour faire revivre la splendeur de ses aïeux dans son petit castel. Tandis qu'il se livrait à

ses recherches métallurgiques avec une avidité et une ignorance qui le rendaient ridicule aux yeux de ses subordonnés, le fidèle et modeste Bienville déjouait les trames ourdies par les Anglais pour soulever contre nous les tribus indiennes, construisait de nouveaux forts et châtiait les Natchez.

Cette peuplade qui, comme une ruche féconde avait donné naissance à un grand nombre d'autres, qui se distinguait entre les diverses tribus de la contrée par son ancienne puissance et par l'autorité de ses institutions, était destinée à couvrir de sang plusieurs pages de l'histoire de la Louisiane.

En 1716, les Natchez ayant égorgé deux Français et dévalisé six voyageurs canadiens, Cardillac, qui avait assez à faire de chercher ses mines imaginaires, qui d'ailleurs, s'il faut en croire quelques historiens, ne demandait pas mieux que d'engager son lieutenant dans une affaire dangereuse, chargea Bienville de sévir contre les coupables. Bienville, qui n'avait à sa disposition qu'un trop petit nombre d'hommes pour attaquer à force ouverte la tribu, eut recours à la ruse. Il invita les chefs à venir le visiter dans son camp, à l'époque où il faisait une de ses tournées annuelles. Il lui en vint dix-neuf parmi lesquels se trouvaient cinq chefs suprêmes qui portaient le titre de Soleils.

Le plus vieux lui ayant offert la calumet de la paix, Bienville le refusa. Le Natchez levant les yeux au ciel

pria le Grand-Esprit d'adoucir le cœur de l'étranger et présenta une seconde fois au commandant son calumet. Bienville ayant alors pris toutes ses précautions déclara qu'il n'accepterait aucun signe de paix tant qu'on ne lui aurait pas livré les assassins de ses compatriotes. Les meurtriers étaient un Soleil et un guerrier renommé. Dès que les Natchez eurent appris l'arrestation de leurs chefs, un d'eux se dévoua pour sauver le Soleil. Sa tête fut envoyée à Bienville qui dit que ce n'était point celle de l'assassin. Le lendemain et les jours suivants, sept à huit autres Indiens se firent avec le même fanatisme trancher la tête dans l'espoir de tromper celui qui tenait en son pouvoir leurs chefs vénérés. Bienville restait inflexible. Enfin une multitude de Natchez vinrent s'offrir à lui en holocauste, le conjurant seulement d'épargner leurs caciques. Bienville, dans une de ces rigoureuses nécessités qui obligent les caractères les plus généreux à une résolution cruelle, condamna à mort un des Soleils qu'il gardait prisonnier et qui avait pris part au meurtre des Français, puis renvoya les autres.

Vingt-deux ans après, ces mêmes Natchez tramaient un massacre de vêpres siciliennes. A leur complot, ils avaient associé plusieurs autres nations. Des faisceaux de roseaux, tous d'égal nombre, furent envoyés aux différents caciques. Chaque jour on devait en brûler un et le dernier marquait l'heure à la

quelle les peuplades devaient se lever à la fois dans chaque district et égorger les Français. On dit que la femme d'un Natchez qui aimait un de nos compatriotes, parvint à dérober dans la demeure de son mari quelques branches du faisceau sanguinaire et en précipitant ainsi le signal de mort dans sa tribu, fit échouer le plan des autres.

Partout les femmes ont pris pitié des proscrits. Une femme de Dalécarlie sauva Gustave Wasa des poursuites de Christian II. Une femme protégea la fuite de Charles Edouard après la bataille de Worcester [1]. Une femme de l'Amérique du Nord, la jeune et belle Pocahonta, arracha au bûcher le capitaine Smith, le premier colon de la Virginie; une femme des Natchez sauva d'une ruine imminente notre colonie de la Louisiane. Son pouvoir ne s'étendait pas plus loin. Elle avait, dit la tradition, fait prévenir des dangers qui le menaçaient le commandant du fort Rosalie, qui se moqua de cet avis.

A l'heure indiquée, les Natchez entrent en grand nombre dans le fort sous prétexte d'y apporter le tribut auquel ils étaient soumis. Ils se précipitent sur les soldats sans défense, les égorgent, livrent en signe

[1] Un pêcheur anglais s'était engagé à transporter un fugitif sur la côte de Normandie. En reconnaissant le roi, il fut tenté de gagner la récompense promise à celui qui le livrerait. Sa femme lui dit : « Sauve-le ! peu m'importe ensuite de mendier mon pain avec mes enfants. »

d'ignominie le commandant aux coups des femmes, puis massacrent tout ce qui se trouve sur leurs pas, hommes, femmes, enfants, n'épargnant que les nègres qui, dit-on, étaient entrés sourdement dans leur complot.

L'année suivante, les Natchez, attaqués par un officier français à la tête d'une tribu de Chactas, perdirent dans une bataille quatre-vingts hommes et se sauvèrent dans les bois. Mais bientôt on les vit se réunir près de la rivière Noire et s'y retrancher, *déterminés* à soutenir une nouvelle lutte. Une seconde, une troisième bataille dans laquelle ils furent encore vaincus ne suffirent point pour les dompter. Ce ne fut qu'en 1732 que le gouverneur leur ayant livré un nouveau combat où périrent tous leurs chefs, les restes de la tribu n'ayant plus ni guides, ni soutiens, se retirèrent au fond des forêts, ou se dispersèrent parmi d'autres tribus, et dès ce moment, le nom des Natchez fut rayé du nombre des nations indiennes.

Pendant que notre jeune colonie était livrée à l'agitation de ces événements, Bienville faisait un voyage en France. A son retour, il eut à soutenir une guerre plus longue et plus redoutable que celle qui venait d'anéantir les Natchez, une guerre contre les peuplades des Chickasas qui ne dura pas moins de sept ans. Les Chickasas, avaient des forteresses construites à l'aide des Anglais. A l'attaque d'un de ces remparts

dont plusieurs Anglais dirigeaient la défense, Bienville perdit deux hommes. N'ayant pu, le soir du combat, enlever tous ses morts, il les vit le lendemain coupés par lambeaux, cloués aux palissades, et ceux de ses soldats qui étaient tombés vivants entre les mains des sauvages furent brûlés à petit feu. Contre cette horde effroyable fortifiée par la tactique européenne, il fallut réunir les troupes du Canada à celles de la Louisiane. Une première fois, ces troupes, surprises par des chaleurs excessives, décimées par la fièvre, privées de provisions, ne purent pas même entrer en campagne. L'année suivante, elles s'assemblèrent de nouveau. Les Chickasas effrayés déposèrent les armes, déclarant qu'ils regrettaient amèrement de s'être laissé entraîner à cette guerre par les Anglais, jurant de vivre désormais en bonne intelligence avec la colonie française, et pour gage de leur bonne foi, livrant à Bienville deux Anglais qui se trouvaient parmi eux.

Toutes les tribus indiennes n'étaient pas nos ennemies. Plusieurs d'entre elles résistant au mouvement de leurs voisins, aux cabales des Anglais, nous gardèrent une fidélité inébranlable. Quelques-unes avaient reçu dans leur sein des missionnaires canadiens qui, en leur révélant le dogme du christianisme, leur enseignaient à aimer et à honorer la France. Sauvolle venait à peine de s'installer dans son camp de Biloxi, lorsqu'il reçut la visite de deux religieux français : le

père Montigny et le père Davion, qui de Québec étaient venus prêcher l'Évangile aux peuplades de la Louisiane. Voyez-vous dans le vaste espace désert Sauvolle et Bienville accueillant, à l'entrée de leur cabane, les pieux voyageurs ; une tente par-ci, une tente par-là, des ustensiles d'agriculture, des armes dispersées sur le sol, les missionnaires s'asseyant au pied d'un sycomore décoré d'une fleur de lis avec les chefs de cette troupe de soldats, de marins qui venaient d'accomplir une expédition bien autrement longue et difficile que la fameuse expédition des Argonautes déifiée par les Grecs ; voyez-vous les colons s'approchant avec avidité et respect des missionnaires; autour d'eux les longues plaines du Mississipi, les profondes forêts ; à leurs pieds, les eaux de la baie de Biloxi étincelant aux rayons du soleil ; un peu plus loin peut-être, un Indien appuyé sur son arc et observant avec surprise ce spectacle si nouveau pour lui. Quel poétique et majestueux tableau !

Le père Montigny, qui se dévouait à cette humble tâche de missionnaire, était le descendant du brave Gaston de Montigny, qui, à la bataille de Bouvines, eut l'honneur de porter la bannière de France. Le père Davion avait séjourné quelque temps dans la tribu des Tunicas, et s'était rendu si populaire parmi eux, qu'à la mort de leur chef ils voulaient l'élever à cette dignité. Le père Davion refusa l'honneur qui lui

était offert, insistant seulement pour que les sauvages se rendissent à ses instructions. Comme ils ne voulaient point renoncer à leur idolâtrie, un jour, pour leur démontrer l'impuissance de leur dieu, Davion mit le feu à leur temple et détruisit les images grossières qu'ils adoraient. De la part de tout autre, une telle action eût été cruellement punie. Les Tunicas, qui aimaient le vénérable prêtre, se contentèrent de le conduire hors de leur territoire. Il se retira chez les Yazoos, qui, plus dociles que leurs voisins, se convertirent en peu de temps au christianisme. A l'aide de ses néophytes, Davion établit une chaire sur un arbre gigantesque qui s'élevait au-dessus d'une colline. A ce même arbre, il fixa les lambris de son sanctuaire. Il enfermait là les vases sacrés, les vêtements sacerdotaux avec un autel portatif que l'on plaçait sous les vastes arceaux de sa tour végétale quand il voulait dire la messe. Souvent il se retirait là pour prier et méditer. Il vécut très-longtemps, conservant jusqu'à la fin de sa vie le même zèle religieux, les mêmes pratiques austères. Les Yazoos le considéraient comme un être d'une nature surhumaine. Ils ne pouvaient comprendre par quelle force secrète le saint prêtre était en état de supporter tant de fatigues, en prenant si peu de nourriture, ni comment, sans qu'on l'eût envoyé chercher, il se trouvait en un instant près du lit des malades, ni comment il

savait les délits qui se commettaient dans sa communauté. Quand ils le voyaient assis à l'ombre de son tabernacle, murmurant des paroles dont ils n'entendaient pas le sens, ils pensaient qu'il révélait leurs fautes au Grand-Esprit. Quand son regard s'abaissait sur eux avec bonté, ils se sentaient réjouis comme si un rayon du soleil eût pénétré au fond de leur cœur. Un jour, ils le trouvèrent au pied de son autel, les yeux fermés, les mains jointes. Son dernier soupir s'était exhalé dans une dernière prière. Longtemps encore après sa mort, les femmes des Yazoos avaient coutume de porter leurs enfants à l'endroit où le bon missionnaire administrait le baptême, et elles invoquaient avec une pieuse confiance sa bénédiction.

En 1741, Bienville quitta la Louisiane pour n'y plus revenir. Son âge, ses longs services lui donnaient assez le droit d'aspirer au repos. Quarante années d'efforts, de combats incessants, d'expéditions dangereuses de toute sorte ! Quel courage et quelle abnégation ! Si jamais les Louisianais ont l'idée de parer leurs villes de quelques statues, j'espère qu'ils commenceront par ériger sur leur plus belle place celle de l'homme qui a fait le berceau de leur enfance, soutenu d'une main fidèle et vigoureuse leurs premiers pas, posé la base de leur avenir.

Bienville avait fini par obtenir, non sans de nombreuses contestations, que le siége de la colonie fût

transféré de Biloxi à la Nouvelle-Orléans, et en se retirant en France, il pouvait dire du moins qu'il laissait son œuvre affranchie des principaux périls qui menaçaient de l'anéantir dans son germe.

Après avoir follement rêvé sur les rives du Mississipi les mines d'argent du Mexique, les Louisianais avaient fini par trouver, dans le défrichement du sol, une mine moins brillante, mais plus durable. Avec l'aide des nègres qu'ils faisaient venir de la côte d'Afrique, ils s'étaient mis à cultiver l'indigo, le riz, le tabac. Bientôt ils allaient planter la canne à sucre, puis le cotonnier.

Arrivé dans la Louisiane avec deux cent cinquante hommes, Bienville y laissait en partant une population de six mille âmes, parmi laquelle on comptait environ quinze cents nègres et deux cent cinquante cultivateurs allemands établis sur une partie du rivage qui porte le nom de *côte des Allemands*.

Treize ans après, une douloureuse migration augmentait de plusieurs milliers d'individus cette population. Dans leur lutte perpétuelle contre notre colonie du nord, les Anglais en étaient venus à s'emparer des districts que nous appelons l'Acadie, et auxquels ils ont donné le nom de Nouvelle-Écosse. Louis XIV leur avait cédé une portion de ce territoire à la condition que les droits et les propriétés des Français qui y étaient établis seraient respectés, et de son côté seu-

lement, l'Angleterre exigeait qu'ils prêtassent serment de fidélité à leur souveraine. Changer ainsi de drapeau, la chose était bientôt dite, seulement les braves paysans de l'Acadie ne pouvaient la comprendre, et ni les menaces, ni les promesses, ne purent surmonter l'énergie de leur patriotisme et les scrupules de leur conscience. En 1754, les Anglais, désespérant de vaincre une telle obstination, et redoutant de laisser cette masse d'ennemis dans une contrée où ils n'avaient eux-mêmes que de très-faibles moyens de défense, se décidèrent à user d'une de ces mesures qui nous semblent monstrueuses, mais qui n'ont jamais arrêté la politique anglaise dans le jeu de ses intérêts.

Les villages des Acadiens furent livrés aux flammes, et à la lueur de leurs toits embrasés, sept mille enfants de la France furent entassés sur des vaisseaux et jetés comme de vils troupeaux sur les côtes de la Pensylvanie, de la Virginie, de la Caroline, sans autre ressource que le peu de hardes et de provisions qu'ils avaient pu dérober aux ravages de l'incendie..... On vit alors ces malheureux errant à l'aventure, à travers les bois, repoussant les services de ceux qui parlaient la langue de leurs bourreaux et ne se reposant que sous le wigwam des Indiens qui, touchés d'une telle infortune, leur apportaient le fruit de leur chasse et les guidaient dans les forêts. Les Acadiens savaient qu'il existait une colonie française dans la Louisiane,

ils voulaient la rejoindre, ils voulaient se rallier à la bannière qui les avait abandonnés, rester fidèles au roi qui les oubliait dans ses grandeurs de Versailles, et sans s'inquiéter de la longueur du chemin, des dangers du voyage, ils s'en allaient, dans leur sublime amour pour la France, à la recherche de la terre lointaine habitée par des Français.

Je vous ai dit que l'histoire primitive de la Louisiane était une belle et noble histoire. Arrêtez-vous un instant à ce dernier épisode, achevez par votre pensée ce tableau dont je ne vous donne qu'une si légère esquisse, et dites s'il y a dans les annales de l'antiquité, dans la sentence d'exil portée par Lacédémone contre les Messéniens, dans la captivité des Juifs, rien de si touchant que ce drame des Acadiens, privés de leur foi, martyrs de leur loyauté.

La moitié d'entre eux périrent en route sur le fleuve, dans les marais. Les autres, après des fatigues inouïes, arrivèrent à la Louisiane où ils furent accueillis avec une tendre commisération. Le gouverneur leur donna des instruments d'agriculture, leur assigna un vaste terrain au bord du Mississipi, et il s'établit là, à l'endroit qui porte le nom de côte des Acadiens, une colonie de laboureurs dont les descendants se distinguent encore aujourd'hui par la simplicité de leurs mœurs, par leur culte pour les anciennes traditions françaises.

Cependant les proscrits acadiens qui avaient tant

souffert pour se réfugier sous l'étendard de la mère patrie, ne se doutaient guère que cet étendard leur serait ravi dans les plaines de la Louisiane comme dans les plaines de la Nouvelle-Écosse. Le traité de Paris de 1763 abandonnait le Canada aux Anglais, et en même temps, comme si le roi de France eût été ennuyé des vastes régions qu'il possédait au delà de l'Océan, il cédait la Louisiane à l'Espagne.

Cette nouvelle frappa comme un coup de foudre nos pauvres colons. Bien qu'ils eussent eu souvent à se plaindre de l'indifférence, de l'oubli du gouvernement à leur égard, ils étaient Français de cœur et voulaient rester Français. L'ennemi n'avait du reste point pénétré dans leurs domaines comme dans le Canada. Ils n'avaient point perdu de bataille, et ils ne pouvaient concevoir par quelle raison on les livrait comme une marchandise à une puissance étrangère. Après le premier moment de stupeur, l'espérance rentra dans leur cœur. Ils se dirent que peut-être cette incroyable union n'était point définitive, ou que le cabinet de Versailles pouvait encore la révoquer. A l'appel de quelques hommes énergiques, notamment de l'avocat général Lafrenière, les principaux habitants de la colonie se réunirent et signèrent une adresse au roi que deux députés portèrent à Paris.

Bienville, qui avait alors 87 ans, retrouva la vigueur de sa jeunesse pour appuyer les démarches de ceux

qui venaient défendre la nationalité à laquelle il avait consacré sa vie. Mais tout fut inutile. Les délégués ne purent pas même arriver jusqu'au roi. Le duc de Choiseul les reçut, leur adressa quelques belles paroles et fit échouer leurs tentatives.

L'Espagne pourtant semblait fort peu pressée de prendre possession de son nouvel empire. En 1765, seulement, elle y envoya Antonio de Ulloa, qui, tout en se présentant avec le titre de gouverneur, refusa d'exhiber ses lettres de créance.

Ce refus donna un nouvel espoir aux Louisianais. On laissa pendant quelque temps Ulloa parader avec les deux compagnies d'infanterie qu'il avait amenées. Puis un jour, l'intrépide Lafrenière adressa au conseil de la colonie une pétition des habitants tendant à faire déclarer Ulloa perturbateur du repos public, et comme tel, à le faire traduire devant la justice. A la suite de cette requête, le conseil enjoignit à Ulloa d'avoir à exhiber les pouvoirs dont il se disait revêtu, ou sinon de quitter le pays dans un délai d'un mois.

Par une obstination inconcevable, Ulloa ne voulut point présenter le mandat dont il était investi et résolut de partir. Le navire où il venait de s'embarquer était amarré à la levée, attendant un vent favorable pour mettre à la voile. Au sortir d'un repas de noces, des jeunes gens coupent les amarres, et poussent des cris de joie à la vue du bâtiment qui s'en va à la dérive.

Cette joie ne fut pas de longue durée. Bientôt on annonça l'arrivée d'un autre gouverneur, O'Reilly, à la tête de quatre mille cinq cents hommes. C'était une force contre laquelle la faible colonie ne pouvait essayer de lutter. Au lieu de combattre, on voulait s'expatrier, et Lafrenière, avec deux autres députés choisis par le peuple, vint exprimer à O'Reilly le vœu des Louisianais qui demandaient seulement un délai de deux ans pour effectuer leur retraite. Mais O'Reilly avait les manières si ouvertes, le langage si doux, la figure si riante! Il manifestait des intentions si bienveillantes et un si grand désir de rendre par sa mansuétude et sa justice le gouvernement espagnol cher aux Louisianais, que les esprits se rassurèrent. Le lendemain il arborait sans la plus légère résistance le drapeau espagnol à la place du drapeau blanc, puis s'installait avec un faste princier. Il avait son trône, ses gardes du corps et ses levers comme un souverain.

-Quand il eut ainsi établi l'appareil de son pouvoir, quand autour de lui on n'entendait plus aucun murmure, quand ceux-là mêmes qui avaient le plus vivement protesté contre la domination espagnole, se soumettaient tranquillement à ses lois, le vaillant O'Reilly, qui avait à sa disposition quatre mille cinq cents soldats dans une ville de trois mille âmes, fit arrêter quatorze des principaux habitants de la ville,

Lafrenière en tête, bien entendu, et son gendre Noyant. Un de ces malheureux fut égorgé par les soldats au moment où il cherchait à s'élancer vers sa femme qui courait à sa rencontre, six autres furent envoyés à la Havane et renfermés dans une forteresse. Deux seulement furent acquittés. Il en restait cinq que le magnanime gouverneur condamna à mort en vertu d'une loi d'Alphonse XI, qui punit ainsi toute tentative de révolte contre le roi.

La ville entière implora la grâce de ces nobles citoyens, ou tout au moins un sursis qui permît d'en appeler à la clémence royale. O'Reilly fut inflexible. Non, je me trompe, il eut la bonté de commuer le genre de supplice des condamnés. On devait les pendre, on les fusilla.

Ainsi, à l'une des extrémités de nos possessions américaines, une population de sept mille âmes, hommes, femmes, enfants, avait acheté par les plus cruelles douleurs le droit de rester fidèle à la France; à l'autre extrémité, douze des habitants les plus notables et les plus respectés de la Louisiane expiaient par l'emprisonnement ou par la mort cette même fidélité.

Pendant qu'on jetait dans les cachots de la Havane six de ces infortunés, pendant que Lafrenière tombait avec ses compagnons sous les balles des soldats espagnols, Louis XV peut-être se promenait à Marly

avec ses maîtresses, et le duc de Choiseul se pavanait dans son salon de ministre.

Pourtant, trente-deux années après cette horrible exécution, l'Espagne ayant, par le traité de Saint-Ildefonse, rendu la Louisiane à la France, la colonie accueillit avec enthousiasme le préfet qui lui était envoyé par Napoléon. Mais à peine Napoléon avait-il recouvré cette magnifique possession, qu'il la cédait aux États-Unis pour quinze millions de piastres (soixante-quinze millions de francs). Il craignait que les Anglais ne s'en emparassent, et au lieu de l'exposer à leurs armes, il en faisait une barrière contre leur ambition. « Cette union de territoire, disait-il, affermit pour toujours la puissance des États-Unis, et je viens de donner à l'Angleterre une ennemie maritime qui, tôt ou tard, abaissera son orgueil. »

Le temps a déjà justifié cette prédiction. L'avenir, j'en suis convaincu, la justifiera mieux encore. Mais n'avons-nous pas payé bien cher la satisfaction de fortifier l'ardente rivale de l'Angleterre? Il est triste de voir les riches plaines de la Louisiane et de songer que deux fois ce pays nous a appartenu, et que deux fois nous l'avons abandonné; la première je ne sais pour quelle raison, la seconde pour une somme de soixante-quinze millions, la quinzième partie d'un de nos budgets annuels.

———

XVIII.

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Ce qui nous reste en Amérique.—L'affranchissement des nègres à la Guadeloupe et à la Martinique.—Puissance d'absorption du génie américain.— La réfrigération du globe et celle de l'Amérique. — Le port de la Nouvelle-Orléans. — Admirable situation commerciale. — Progrès depuis quarante ans. — Intérieur de la ville.—Faubourgs.—Population.—La rue du Canal.—La France et l'Amérique à quelques pas de distance. — Prédominance commerciale de la population américaine. — Le cimetière.— Caractère des Louisianais.—Les duels.— Situation des nègres. — Marchés d'esclaves. — La mère et l'enfant. — La division en Amérique par l'esclavage.

Il faut en prendre notre parti. C'en est fait probablement à jamais de l'héritage que nos pères nous avaient préparé dans le nouveau monde. Nous avons (je ne puis me lasser de le dire), possédé pendant deux siècles, sur le continent amé-

ricain, l'immense espace qui du golfe Saint-Laurent s'étend par les lacs du nord, par les rives droites de l'Ohio et du Mississipi, jusqu'au golfe du Mexique. Nous avons eu dans l'archipel colombien la riche terre de Saint-Domingue, l'île de la Trinité, de Tabago, de Grenade, de Saint-Vincent, celle de Sainte-Lucie, de Monserrat, de la Dominique et celle de Saint-Christophe et d'Antigue.

De tous ces domaines découverts ou conquis et peuplés par nos ancêtres, il ne nous reste sur le continent que les plages insalubres de Cayenne; à Terre-Neuve, l'île de Saint-Pierre et Miquelon, et dans les Antilles, la Guadeloupe et la Martinique qui quelque jour vraisemblablement nous échapperont encore. Le gouvernement provisoire, par un de ces décrets qu'il signait d'une main si facile dans ses philanthropiques veillées, a mis ces deux îles sur une pente fatale où il n'est plus en notre pouvoir de les arrêter. Pour affranchir les nègres, il a ruiné les blancs. Tel était son principe de fraternité. Les créoles qui avaient acheté trois à quatre mille francs chacun de leurs esclaves, ont dû leur rendre la liberté moyennant une indemnité de quatre cents francs. La plantation reste, il est vrai, au propriétaire. C'est une grande grâce que ce sage gouvernement lui a faite. Seulement, on ne sait plus comment l'exploiter. Les nègres, pour justifier la magnanimité de leurs bienfaiteurs, veulent jouir de la

vie en hommes libres. Ils ne travaillent plus que quand il leur plaît et comme il leur plaît, aux conditions qu'ils imposent, au prix qu'ils exigent pour les labeurs auxquels ils étaient naguère patiemment soumis. La culture du sucre devient à peu près impossible. Les colons abandonnent leurs habitations. J'en ai rencontré chemin faisant un grand nombre qui allaient aux États-Unis chercher un autre moyen d'existence. Quelque jour, les nègres ne se contenteront plus de leur salaire. Avec les idées d'égalité qui leur sont prêchées par leurs apôtres, ils s'indigneront de leur état d'ouvriers mercenaires. Ils voudront avoir aussi leurs terres. Pour les avoir plus vite, ils les prendront. Tous les émigrés de la Guadeloupe, de la Martinique, avec lesquels je me suis entretenu de l'état actuel de ces deux îles, prévoient pour elles une catastrophe sanglante, terrible. A moins d'une répression énergique, cette colonie sera, comme celle de Saint-Domingue, perdue pour nous. Mais nous aurons peut-être la satisfaction d'y voir fonder un nouveau royaume de noirs, et de fabriquer à Paris une couronne et un sceptre pour un autre Faustin Ier.

Le trajet que j'ai fait depuis Québec jusqu'ici est comme un voyage à travers les ruines de l'ancienne France. Partout les traces d'une domination qui n'est plus, d'un empire plus grand que celui d'Alexandre,

dont les Américains et les Anglais se sont partagé les dépouilles.

Une consolation reste à celui que le souvenir du passé afflige dans cette longue exploration. C'est de trouver comme un dernier reflet de notre ancienne puissance, la tradition de la France vivant encore dans les villes, sur les côtes que nous avons occupées. C'est de trouver çà et là des masses de populations qui ont gardé pieusement sous un autre régime gouvernemental l'amour de la patrie lointaine d'où sont venus leurs pères. C'est là ce qui me charmait dans le Canada et ce qui m'a plus doucement encore surpris à la Nouvelle-Orléans. Car je m'attendais à voir les habitants de cette cité vitrifiés déjà par la fournaise américaine. Pour vous faire mieux comprendre mes appréhensions, il faut se rappeller qu'entre toutes les choses qui étonnent l'étranger aux États-Unis, la plus étonnante peut-être est la puissance d'absorption du génie américain. Supposez un habile chimiste jetant dans un de ses creusets cinq à six ingrédients de différente espèce, les mêlant, les broyant à la fois pour en extraire un seul et même suc, vous aurez une image de la chimie morale et intellectuelle qui sans cesse agit sur ce pays. Ce que nous appelons le peuple américain n'est qu'une agglomération d'émigrants de diverses régions et de diverses races. Les premiers sont venus de l'Angleterre ; les autres de l'Allemagne,

de l'Irlande, de la France, des montagnes de la Suisse, des rives de la Baltique, en un mot de toutes les contrées de l'Europe. D'abord cette agglomération s'est faite lentement par petits essaims. Maintenant ce sont des armées entières d'artisans, de cultivateurs, des milliers et des milliers de familles qui chaque année viennent s'y joindre. En posant le pied sur le sol des États-Unis, les étrangers y apportent naturellement leurs prédilections particulières, leurs habitudes nationales, sans doute aussi leurs préjugés. Au premier abord, le caractère de l'Américain leur déplaît, ses habitudes les surprennent désagréablement. Ils veulent se séparer de lui, vivre avec leurs compatriotes, conserver sur cette terre lointaine les mœurs de la terre natale, et dans leur langue maternelle ils déclarent énergiquement qu'ils ne seront jamais Américains. Vain projet! inutile protestation! L'atmosphère américaine les enveloppe et par son action continue attiédit leurs souvenirs, dissout leurs préventions, décompose leur élément primitif. Peu à peu, sans se rendre compte des modifications qui s'opèrent en eux, ils changent de point de vue et de façon d'être, adoptent les usages et l'idiome des Américains, et finissent par s'absorber dans la nation américaine comme les ruisseaux des vallées dans les grands fleuves qui les portent à l'Océan.

Combien d'honnêtes Germains qui, après avoir

maudit les rudes formes américaines et regretté amèrement leur *gute, gemüthliche* Allemagne, en sont venus à renverser comme le Yankee le chapeau sur le derrière de la tête, à se roidir comme le Yankee dans leur habit boutonné jusqu'au menton, dédaignant toutes les règles de la civilité européenne et ne parlant plus que la sainte langue des affaires.

Je craignais d'avoir à constater une pareille transformation au sein de la population de la Nouvelle-Orléans, et heureusement je me trompais. Dès les premiers jours de mon arrivée, je me suis senti le cœur saisi par l'urbanité, par l'esprit, par les mœurs hospitalières de nos créoles du sud, comme il l'avait été, quelques mois auparavant, par les fils de nos vieux colons de Québec et de Montréal.

Il est doux de passer des jours, des semaines en pleine campagne, ou sur les flots de la mer, dans l'éloignement du monde, dans le recueillement de soi-même, au milieu des harmonies de la nature, en face des grandes œuvres de la création, et je plains profondément ceux qui ne sont portés à une telle retraite que par un accès de misanthropie, ou par les noires vapeurs du spleen. Le nuage qui pèse sur leur pensée ne leur permettra peut-être pas de voir le riant azur du ciel. La porte d'or des songes bienfaisants ne s'ouvrira point à leur âme tourmentée. S'ils gardent au fond de leur poitrine un sentiment de haine ou d'en-

vie, ils ne comprendront point les suaves mélodies des eaux, des bois, éternel chant d'amour qui sans cesse s'élève vers Dieu avec le chant du soir et la brise embaumée du matin. Le bonheur est d'entrer dans cet isolement avec une humble et paisible pensée, comme on entre dans une église pour s'y reposer dans un silence solennel, ou pour y sentir peu à peu son cœur se dilater aux psalmodies d'un chant religieux, aux émanations des parfums de l'autel.

Mais quand on revient dans les villes, on éprouve le besoin de retrouver le regard bienveillant, la parole affectueuse de l'homme, et sauf quelques rares exceptions dont je conserve un bon souvenir, c'est ce que j'ai vainement cherché dans les grandes cités des États-Unis. Si j'ai mal cherché, je ne sais; si comme un mineur impatient je me suis trop vite éloigné d'une couche de rocs qui cachait de précieux filons, c'est possible. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est que dans le Canada et à la Nouvelle Orléans, la veine sympathique m'est apparue du premier coup, que je n'ai eu qu'à tendre çà et là les mains pour y voir aussitôt tomber des mains amicales. Si dans les remarques que j'ai faites sur les relations sociales des Américains, j'ai été injuste envers eux, je leur en demande sincèrement pardon. La vérité pourtant, après avoir parcouru leur pays sur tant de points différents, après avoir séjourné avec les intentions les plus charitables dans

la plupart de ses villes, est qu'il m'en reste une singulière idée que je vous exposerai au moyen d'une comparaison. Vous savez que Buffon représente notre planète comme un globe incandescent qui graduellement se serait refroidi à ses deux pôles et dont la chaleur se serait concentrée à son milieu. La confédération américaine m'apparaît précisément comme l'opposé de ce phénomène. A ses deux extrémités, c'est-à-dire sur les rives du Saint-Laurent, et près de l'embouchure du Mississipi, elle a conservé toute sa chaleur de cœur ; à son centre, elle est froide comme les froids remparts du cap Nord.

Grâce au ciel, j'ai quitté cette zone réfrigérante, et je savoure le plaisir de vivre au milieu d'un cercle de négociants, d'hommes d'études que nulle affaire et nul livre n'empêchent de me donner une partie de leur temps et de me servir de guides dans leur cité.

A mon tour, je puis m'offrir à vous comme cicérone, s'il vous plaît de recevoir quelques notions sur cette métropole des États du Sud. On l'appelle la *Crescent City*, à cause du Mississipi qui se déroule autour d'elle en demi-cercle, comme un croissant. D'un côté, elle s'étend sur un espace de cinq milles le long de ce fleuve magnifique, son canal et son port ; de l'autre, elle aboutit à une plaine de plusieurs milles d'étendue, qu'elle envahit peu à peu, et par laquelle, dans quelques années, elle touchera au lac

Pontchartrain. Du côté du fleuve, elle porte une ceinture de pierres de dix à douze pieds de hauteur, qu'on appelle la *levée*. C'est un moyen de défense contre ce puissant Mississipi qui, en répandant la richesse sur ses bords, y porte aussi la terreur par ses inondations, et c'est un quai garni de boutiques, de magasins de toute sorte. C'est la vaste artère par laquelle affluent, par laquelle circulent et s'écoulent les denrées commerciales des deux hémisphères.

J'ai vu, sauf celui de Liverpool, les plus grands ports de l'ancien et du nouveau monde ; après le merveilleux aspect de la Tamise, entre Blackwall et London-Bridge, je ne connais rien de si vivant, de si pittoresque que le croissant de la Nouvelle-Orléans couvert d'une légion de bateaux à vapeur gigantesques, d'une triple rangée de navires, d'une masse de barques et de chaloupes, de radeaux qui, de Pittsbourg, amènent des montagnes de charbon de terre, de bateaux remorqueurs traînant à leur suite les lourds bâtiments qui viennent des régions lointaines. Et sur la levée ! quel bruit ! quel mouvement perpétuel ! Des files de charrettes attelées de deux ou trois mules, conduites par des nègres, chargées des produits du nord et du sud, sautant de cahot en cahot, sur le chemin qu'elles creusent sans cesse, à travers les fiacres, les omnibus, les piétons affairés. Coups de fouet, jurements des cochers, cris de colère du passant qu'une

voiture éclabousse, grincements des roues et des essieux, retentissent à la fois sur tous les tons dans cette laborieuse mêlée, tandis qu'à quelques pas de là un groupe de mulâtresses ambulantes agitent les castagnettes et font vibrer la guitare devant un groupe d'oisifs, assis nonchalamment sous la tente d'un café.

La position de New-York, comme ville de commerce, est certes admirable. Celle de la Nouvelle-Orléans est plus avantageuse encore. Par le canal et le chemin de fer, qui la relie au lac Pontchartrain, cette ville communique directement avec la baie de Mobile et la côte de la Floride; par plusieurs *bayous*[1], avec différents districts de la Louisiane, par l'embouchure de son fleuve, avec le golfe du Mexique, et par le cours supérieur de ce même fleuve, elle étend ses relations jusqu'aux extrémités du nord et de l'est de l'Amérique. Vers le Mississipi convergent de tous les côtés des rivières qui, dans leur vaste réseau, forment un rayon de huit mille lieues de navigation.

Si New-York, Boston, Baltimore portent au loin leur activité, la Nouvelle-Orléans est le grand marché de l'Amérique. C'est là que les planteurs envoient leur sucre et leur coton, et c'est là que l'Europe va les chercher. L'année dernière, ses importations de l'in-

[1] On appelle bayou un canal naturel par lequel le fleuve se rejoint à la mer.

térieur des États-Unis représentaient une valeur de plus de cinq cents millions de francs. Il est impossible de calculer à quel taux elles peuvent s'élever quand on songe à l'accroissement que doivent prendre les États qui lui livrent cette masse de denrées, quand on réfléchit seulement à l'avenir de la vallée du Mississipi qui, à elle seule, peut contenir et alimenter cent millions d'habitants.

A l'époque où Napoléon abandonna cette ville à la confédération, sa population ne s'élevait pas à plus de huit mille âmes; elle est maintenant de cent cinquante mille. Les observateurs s'accordent à dire que la Nouvelle-Orléans sera quelque jour non-seulement la première cité commerciale des États-Unis, mais l'une des premières du monde entier. Les progrès qu'elle a faits depuis quarante ans, le mouvement qui s'opère dans les diverses régions américaines dont elle est l'entrepôt, rendent assez probable cette prévision. Notez encore que ces progrès se sont accomplis malgré un fléau périodique, un fléau terrible, la fièvre jaune, qui autrefois entraînait, pendant plusieurs mois, la moitié des habitants de la Nouvelle-Orléans hors de leur demeure, qui maintenant, au retour de l'été, chasse encore un grand nombre de riches négociants. Mais déjà le sol s'est assaini par les travaux qui y ont été faits, par les constructions qui s'y sont élevées; l'atmosphère s'est épurée de ses miasmes pesti-

lentiels, et les moyens hygiéniques ont été tellement perfectionnés, que sur dix cas de maladie on peut espérer neuf chances de guérison. Jadis c'était précisément le contraire. Un temps viendra sans doute où ce fléau, vaincu par l'intelligente action de l'homme, au lieu d'être un désastre régulier, ne sera plus, comme notre choléra, qu'un malheur accidentel.

De la levée, on entre de tous côtés dans la ville par de longues rues coupées à angle droit, mais qui n'ont point la monotone uniformité des carrés de briques des autres villes de l'Amérique. On y trouve à chaque pas des maisons qui rappellent par leur structure celles de France ou d'Espagne : portiques à colonnes, façades peintes en couleurs riantes, élégants et légers balcons. A l'intérieur est le *patio* où verdoient les rameaux du magnolia, les larges feuilles du bananier, et la galerie en bois où l'on aime à respirer la fraîcheur du soir. Pas un monument d'art ne décore pourtant cette riche cité, si ce n'est l'église de Saint-Patrice, construite sur le modèle de la cathédrale d'York. Les principaux édifices sont des établissements de bienfaisance, la Bourse et les presses à coton, remarquables par leurs énormes dimensions. Chacun de ces bâtiments reçoit annuellement de deux cents à deux cent cinquante mille balles de coton, qui sont échelonnées sous des hangars, puis portées successivement sous un cylindre à vapeur, qui en diminue d'un tiers ou de

moitié le volume. Pour cet emmagasinage et ce travail de compression, l'entrepreneur perçoit une demi-piastre (deux francs cinquante centimes) et quelquefois trois quarts de piastre par balle, ce qui fait, à la fin de l'année, une bonne addition. Je connais un négociant qui donne par année cent mille francs pour le loyer d'une de ces presses, et qui, tous frais payés, encaisse un joli bénéfice.

Au-dessus de ces vastes bâtiments s'élève un dôme supporté, comme celui du Panthéon, par un cercle de colonnes. C'est le panthéon des hommes vivants assez riches pour payer quinze à vingt francs par jour leur chambre et leur dîner ; c'est l'hôtel Saint-Charles, dont la construction et l'ameublement ont coûté quelque chose comme quatre millions. Les ciselures de sa base en granit et de sa colonnade peuvent bien être des ornements superflus, mais il faut de larges espaces aux Américains qui s'en vont toujours campant d'une ville dans une autre, ou qui parfois s'installent en famille dans une auberge où les repas servis à heure fixe, les domestiques obéissant au coup de sonnette, permettent au mari de vaquer librement à ses affaires et dispensent la femme d'avoir à s'occuper des soins du ménage.

Autour de la Nouvelle-Orléans s'étendent de populeux faubourgs d'un aspect assez agreste. Quelques riches négociants se sont bâti là de charmantes retraites dans des jardins fleuris. Peu à peu la ville s'a-

vancera sur ce terrain à présent rempli d'habitations en bois d'une champêtre simplicité. De ces faubourgs on entre dans une féconde campagne où tour à tour apparaissent les plantations de sucre avec leurs cabanes de nègres et leurs machines à vapeur, et de splendides enclos où les arbres d'Europe grandissent avec les plantes des tropiques. Le chêne vert y marie son éternel feuillage à la fleur du magnolia. La pomme d'or des Hespérides, l'orange douce et l'orange amère y répandent toute l'année leur parfum, et la rose y éclôt sous les sombres rameaux du cyprès, comme une pensée d'espoir sous un voile de deuil.

Toute cette partie de la Louisiane qu'on appelle la Côte est d'une fertilité merveilleuse. Assez de rayons de soleil l'échauffent, assez de rosée l'humecte pour que sa végétation se développe dans toutes les saisons. En hiver elle m'est apparue comme nos îles d'Hyères aux beaux jours de mai.

La population de la Nouvelle-Orléans se compose de plusieurs éléments distincts. D'abord les créoles français, espagnols, américains, c'est-à-dire tous ceux qui sont nés dans le pays[1], puis les émigrants de di-

[1] Ce nom de créole constitue, à l'egard des nouveaux venus, un titre d'indigénat, une sorte d'aristocratie que l'on se plaît à faire valoir. Non-seulement on l'applique aux hommes, mais aux animaux. « Voici un cheval créole, » dit le maquignon; « un poulet créole, » dit la marchande de volaille, et le cheval et le poulet ont une valeur particulière.

verses contrées, puis les hommes de couleur et les nègres, et enfin une masse flottante de marins, de négociants, qui inonde les grands et petits hôtels, et sans cesse se renouvelle.

Une grande large rue, bordée d'arbres, qui formerait une jolie promenade si elle était mieux entretenue, la rue du Canal, coupe la ville en deux parties, l'une occupée par les Français, l'autre par les Américains. L'antagonisme héréditaire du Gaulois et de l'Anglo-Saxon a fait cette division. Réunies sur le même sol, par les mêmes lois et les mêmes intérêts, les deux races n'ont pourtant pu se mêler l'une à l'autre. Comme les Européens et les Asiatiques, elles gardent leur nationalité sur chaque rive de leur Bosphore, et quand on va d'un des côtés à l'autre de la rue du Canal, il semble qu'on entre dans un pays tout différent.

Sur l'un de ces côtés, on n'entend guère que le sifflement de l'Anglais, sur l'autre le cher idiome de France ou la sonore langue de Castille. Le quartier américain, plus riant, a des rues plus larges, des constructions plus régulières. Le quartier européen offre aux regards de l'étranger plus de variété et de mouvement. Le caractère distinctif de ces deux moitiés de la ville se retrouve dans les mœurs de leurs habitants et dans leurs produits industriels. Le quartier américain garde comme un fidèle enfant des États-

Unis ses barrooms avec ses flacons de Whiskey ; le quartier français a ses joyeux cafés et ses restaurateurs à la carte. Si vous désirez acheter une bonne carte marine ou un livre de voyage anglais, franchissez le Sund et pénétrez dans le golfe américain; s'il vous faut un objet de luxe ou de fantaisie, revenez à la sphère française.

Malgré cette séparation, les deux peuples n'ont pu cependant vivre dans un rapprochement si immédiat, dans un contact si fréquent sans agir quelque peu l'un sur l'autre. La hardiesse commerciale des Américains a donné un plus vif élan à leurs voisins, et ceux-ci ont à leur tour adouci, animé les habitudes des froids colons du nord.

La Nouvelle-Orléans n'a point le morne aspect des autres villes de la république. On ne pense pas que du premier de l'an à la Saint-Sylvestre, tous les jours doivent s'écouler sous le vitrage du comptoir, comme les grains de sable dans le sablier. On ose se livrer à d'agréables loisirs, passer des heures en de gais dîners. On entend, chose inouie à New-York et à Philadelphie, les guitares d'une troupe de musiciens ambulants résonner dans les rues, dans l'enceinte des cafés, et l'on va le soir en grande toilette applaudir dans un assez beau théâtre à un léger vaudeville, ou à la musique de Rossini.

Ainsi subsistent l'une en face de l'autre, dans une rivalité pacifique, et dans un assez juste équilibre de

forces ces deux populations. Les bassins de la balance où elles pèsent encore à peu près d'un égal poids resteront-ils d'un même niveau? Je n'ose le croire, et celui qui m'inquiète n'est pas celui des Américains. Chaque année, leur nombre s'accroît avec leur fortune. Ils ont à leur disposition plus de capitaux que les Français, et ils sont plus audacieux dans leurs entreprises. Déjà ils obligent l'Européen avec lequel ils sont en relation à apprendre leur langue, tandis qu'eux-mêmes ne daignent pas prononcer un mot de la nôtre. Je crains que peu à peu, avec l'appui que leur donnent les grandes cités des États-Unis, avec le génie de la spéculation qui les distingue, avec cette résolution de caractère qui ne doute de rien, ils n'en viennent à conquérir la domination de la ville, à se placer à la tête des affaires, refoulant leurs rivaux dans les landes du petit commerce.

Après avoir essayé de vous décrire les deux grands quartiers de la Nouvelle-Orléans, je n'ai sans doute pas besoin de vous dire sur quelle rive de la rue du Canal j'ai été m'établir. L'hôtel Saint-Louis, que l'on m'avait recommandé, n'existe malheureusement plus, et il a fallu me résigner à chercher un gîte dans une sombre auberge qui fait un singulier contraste avec les splendeurs du palais Saint-Charles. Mais enfin j'échappais aux rudes expéditions des tables d'hôte américaines, aux beefsteaks coriaces, et j'ai eu toutes les

joies gastronomiques d'un Grimod de la Reynière, en retrouvant l'honnête potage bourgeois et le simple morceau de bœuf bouilli avec des légumes.

Si l'auberge où je viens de m'installer ressemble par sa noire entrée à une prison, si dans la chambre que l'on m'a donnée comme la meilleure du logis, il n'y a que deux chaises boiteuses et une table qui a besoin d'être étayée comme celle de la bonne Baucis, si la moustiquaire qui doit protéger mon sommeil est percée de toute part, comme pour ouvrir les avenues de la place au dard des moucherons altérés de sang, je suis là du moins au centre de notre ancienne ville, entre son présent et son passé, entre la maison où vécut Bienville, et le cimetière où reposent plusieurs de ses successeurs.

Ce cimetière, situé en pleine cité, comme ceux de Constantinople, au milieu de la rue Saint-Louis, non loin de la Bourse et du *Merchants exchange* où fourmillent les gens d'affaires, est tellement rempli qu'il faudra bientôt en creuser un autre. Pas n'est besoin, du reste, qu'un pieux ouvrier comme celui de l'*Old-mortality*, vienne ici avec son ciseau réparer les sépultures oubliées. Cette demeure des morts est entretenue avec soin, parsemée de verts arbustes, et souvent en plusieurs endroits décorée de guirlandes de fleurs. On y voit des tombes construites avec un goût sévère et on y lit de touchantes inscriptions. Deux entre au-

tres m'ont frappé ; la première est le cri de deuil d'une mère : *Ma pauvre fille!* Rien de plus, et il n'y a rien de plus à ajouter à cette douloureuse exclamation. La seconde est un monument d'une fatale coutume qui a jeté le deuil dans un grand nombre de familles. *A. N., victime de l'honneur à 24 ans*. Il n'y a pas longtemps que les duels éclataient sans cesse à la Nouvelle-Orléans. Et quels duels ! Comme d'après les usages du pays, l'offenseur avait le choix des armes, pour profiter de cet avantage, au premier mot malsonnant que l'on entendait prononcer, on répondait par un soufflet et l'on allait se battre, non point avec des pistolets, mais avec des carabines, à trente, quarante pas de distance, et le dirai-je? dans ces cruelles rencontres, il était prudent de ne point se montrer trop généreux. On m'a conté qu'un jeune homme d'un caractère paisible et cependant très-habile tireur, ayant été provoqué plusieurs fois et ayant, dans chaque cartel, épargné son adversaire, un de ses amis lui dit : « Si vous continuez à tirer en l'air, après avoir subi le feu de votre antagoniste, vous ne cesserez d'avoir des duels. A la première occasion, ne craignez pas d'user de votre adresse. Il y va de votre repos et peut-être de votre vie. » Le jeune homme suivit ce conseil, étendit raide mort du premier coup son adversaire, et dès ce jour fut respecté.

Pour mettre fin à ces sanglants désordres, l'État de

la Louisiane a rendu une loi qui prive le duelliste de ses droits civils pendant cinq ans, qui lui interdit les fonctions d'avocat et plusieurs autres emplois publics. Cette loi a considérablement diminué le nombre des duels. Par malheur, en réprimant cette funeste coutume, on n'a point subjugué la violence de caractère des hommes du sud, et plus d'une querelle, au lieu de conduire sur le terrain deux fiers rivaux, se termine, séance tenante, par une balle de pistolet de poche, ou par une saignée du *bowie knife* que les Américains appellent jovialement l'*arkansas toothpick* (le cure-dent de l'Arkansas), un cure-dent de Gargantua, une lame à deux tranchants d'un pied de longueur et de deux à trois pouces de largeur.

Tel est le mauvais côté de la nature créole, forte et loyale, ardente dans ses haines comme dans ses amours, hardie jusqu'à l'excès et généreuse jusqu'à la prodigalité, belle et mâle nature qui, au tendre élément de son origine européenne et aux enseignements de la civilisation, allie l'impétueuse énergie du sang méridional.

Au sein de cette population, qui m'est apparue dans le monde des humains comme un nouveau poëme commencé par Florian et fini par Byron, il en est une autre qui occupe souvent mes regards et ma pensée, c'est celle des nègres.

En dépit des décrets de la sainte Angleterre, des

prédications de ses missionnaires, des traités diplomatiques de ses ministres, l'esclavage règne ici dans toute sa plénitude première, plus rigoureusement même, si je ne me trompe, que dans les colonies. Il est encore réglé selon les anciennes prescriptions du *Code noir*.

D'après cette loi, l'esclave est entièrement soumis à la volonté de son maître, qui peut le corriger et le châtier, non toutefois, dit l'article 173 du Code civil de la Louisiane, au point de le mutiler ou de l'exposer à un danger de mort.

A l'exception de son *peculium*, il ne peut rien posséder et rien léguer. Tout ce qu'il aurait acquis, d'ailleurs, appartient à son maître.

Il ne peut exercer aucun emploi public, ni remplir les fonctions de tuteur ou de curateur, ni être admis comme témoin dans une cause civile ou criminelle, ni se présenter en aucun cas devant les tribunaux comme partie plaignante ou défendante (art. 177).

Il ne peut se marier sans le consentement de son maître. Les enfants nés d'une mère esclave, mariée ou non, tombent de droit sous le joug de l'esclavage (art. 182).

Si un maître désire affranchir son esclave, il est obligé d'en faire la déclaration au juge de son district. Cette déclaration est affichée publiquement pendant quarante jours. Si à l'expiration de ce délai

elle n'a suscité aucune opposition, l'esclave peut être affranchi. Mais le maître répond de sa bonne conduite.

Il répond aussi des délits que commettrait l'esclave à son service; il est tenu de payer les dommages que cet esclave ferait à une autre propriété. En pareil cas, cependant, il s'affranchit de toute contestation en abandonnant le coupable à la personne lésée, laquelle fait vendre l'esclave à l'encan, prend l'indemnité qui lui est due, et s'il y a un surplus, le remet au maître du délinquant.

Plus loin, le Code louisianais assimile l'esclave aux animaux. Il y a, dit-il, des cas rédhibitoires dans la vente des esclaves, comme dans celle des fruits de la terre et des bestiaux (art. 2501). Les cas rédhibitoires pour les esclaves sont de deux espèces : physiques et moraux. En premier lieu, on aura le droit d'exiger l'annulation d'une vente, s'il est reconnu après le marché que l'esclave a la lèpre, qu'il est sujet à la folie, ou à l'épilepsie. En second lieu, s'il a commis un crime capital, s'il est enclin au vol, ou à la désertion. Pour constater ce dernier vice, il suffira qu'il s'échappe de la maison de son maître trois fois en un mois.

Tel est l'état des nègres dans la moitié de la république américaine, et pour les astreindre à cette servitude, on ne va point les chercher à grands frais sur

la côte de Guinée, à travers les croisières anglaises. Non, l'Amérique a sa propre pépinière de noirs. Les États de Kentucky, de Maryland, de la Virginie, les font pulluler de leur mieux et les élèvent comme on élève des poulains dans les pâturages de Normandie. De là, ils sont transportés comme toute autre espèce de denrées à la Nouvelle-Orléans, livrés en bloc à quelque spéculateur, ou vendus à l'encan. A chaque instant on peut lire, dans les journaux de cette ville, des annonces dans le genre de celle-ci :

« NÈGRES A VENDRE.

« Le soussigné vient d'arriver avec un convoi de nègres de Maryland, de la Virginie, parmi lesquels il y a de très-bons cuisiniers, des blanchisseuses, des artisans. Il recevra dans le cours de la saison plusieurs autres convois. » (Ici le nom et l'adresse du marchand en toutes lettres.)

D'autres fois, par suite d'un décès ou d'une faillite, c'est le commissaire-priseur lui-même qui annonce que les nègres de telle ou telle propriété seront mis aux enchères dans une des salles de la Bourse. Il publie dans sa liste leur nom, leur âge, et s'il en est qui possèdent quelque talent particulier, il n'oublie pas de les signaler. Et les acheteurs, et les curieux vont là, et les nègres sont des pieds à la tête examinés, palpés

comme des chevaux à la foire de Granville, et le moindre défaut de conformation, la plus légère trace de maladie, sont bien vite reconnus et notés dans une soustraction de dollars. Le marchand expérimenté passe comme un vanneur, dans cette réunion d'esclaves silencieux, séparant d'un regard, d'un geste l'ivraie du bon grain. Le noir, fort et robuste, a dans son changement de captivité la satisfaction de donner du mouvement à l'enchère. Celui qui a été victime de quelque accident, ou dont les membres ont été amaigris par une longue fièvre, subit l'humiliation de se voir dédaigné, rejeté, puis repris, puis rejeté encore, et enfin coté au plus bas chiffre.

Les gens du pays disent qu'on s'habitue aisément à de pareils débats. C'est possible. Le cœur de l'homme est fait de telle sorte qu'il s'endurcit aux émotions dont il a été péniblement affecté ; perle de rosée un jour, bloc de glace le lendemain. De peur que le mien ne s'accoutumât comme les autres à ce marché d'êtres humains, après y avoir passé quelques instants, je n'ai plus voulu y retourner.

Il y avait là une malheureuse mère, jeune encore, et tenant par la main son enfant dont elle allait probablement être séparée ; car celui à qui elle serait vendue pouvait bien ne pas se soucier de prendre son fils. Par sa taille à la fois élégante et forte, par sa figure pleine de santé et plus régulière que celle des autres

négresses, elle attirait l'attention des spectateurs. Quand elle fut mise à prix, un planteur s'approcha d'elle et lui mit brusquement la main sur l'épaule. Tout son corps tressaillit comme par l'effet d'une colère irrésistible, et un rapide éclair flamboya dans son œil noir; puis, comme si elle se fût au même instant rappelé sa situation, elle courba la tête en silence, et laissa le spéculateur regarder à loisir ses cheveux crépus et ses dents blanches. De temps à autre seulement, elle tournait ses regards vers son enfant, comme pour appeler sur lui la pitié du marchand. Jamais je n'oublierai l'impression de ce regard et de cette physionomie si triste et si résignée.

En m'éloignant, il me semblait que je venais de voir la misère d'Agar et d'Ismaël. Et nul ange ne devait apparaître à la pauvre femme pour lui indiquer la source d'eau fraîche dans le désert de Beer Sebah.

La plupart des noirs livrés à ces encans sont destinés aux travaux des plantations; d'autres entrent comme domestiques dans des maisons particulières, d'autres sont l'objet d'un fructueux calcul. Tel noir qui ne coûte pas plus de quatre à cinq mille francs peut être engagé comme valet de chambre ou cuisinier au prix de douze cents francs et jusqu'à quinze cents francs par an, laquelle somme est intégralement payée au maître sans que l'esclave ait droit d'en percevoir un denier. Avec une mise de fonds de trente

mille francs, on se constitue ainsi une demi-douzaine de capitaux vivants qui rapportent un assez joli intérêt. Il est vrai que ces capitaux soumis aux passions et aux infirmités de notre fragile humanité peuvent ne pas être toujours placés, ou peuvent prendre la fuite et porter une grave atteinte aux revenus du bourgeois qui les emploie. Il est vrai encore que ces capitaux meurent. Mais quelle sage combinaison n'est pas sur cette terre exposée à quelque déception?

Les noirs qui ont le plus à souffrir sont ceux des plantations. Rude est leur labeur, et non moins rude la main du surveillant qui les accompagnent avec le fouet dans les champs. Les plus heureux sont les domestiques de bonnes maisons. Il en est beaucoup qui dans cette situation sentent à peine le lien de la servitude, se marient gaiement, voient leurs enfants grandir avec ceux de leurs maîtres, vivent pour ainsi dire dans la communauté de la famille à laquelle ils appartiennent et s'y attachent de telle sorte que nulle offre d'affranchissement ne les déterminerait à la quitter.

Quoi qu'il en soit de ce que beaucoup de braves gens pourraient bien appeler mes sentimentalités à l'égard des nègres, je reconnais que si l'esclavage est un mal, c'est dans l'état de choses actuel un mal inévitable. Il n'est pas possible de songer à cultiver sans les nègres sous l'ardent climat des États du Sud, ni le coton, qui exige un travail très-assidu, ni la canne

à sucre, qui dans la Louisiane doit être renouvelée chaque année. Un nègre représente par la somme qu'il a coûté un intérêt annuel de deux cents à deux cent cinquante francs. Le maître lui doit de plus la nourriture et le vêtement. A ce prix, jamais on n'aurait des ouvriers libres. A supposer cependant qu'on augmente les prix du coton et du sucre, qu'on puisse employer à la culture de ces deux plantes des manœuvres qu'il faudrait payer fort cher, il n'est pas possible d'admettre qu'on puisse sans un grave péril affranchir tout à coup trois millions d'individus, dont les passions éclateraient sans doute dans l'ivresse de la liberté au milieu de la société qui les a trop longtemps contenus. Enfin, on doit penser que les nègres sont une propriété acquise en vertu des lois, et qu'à moins de la confisquer d'un trait de plume et de ruiner de fond en comble ceux qui y ont mis toute leur fortune, il ne faudrait pas moins de trois milliards pour rembourser intégralement à ses ayants droit la valeur de cette propriété.

Les États du Nord traitent fort à l'aise cette idée d'émancipation. Par la nature de leur sol, de leur climat, ils n'avaient pas besoin de l'esclavage, et il ne se trouvait dans leurs domaines qu'un très-petit nombre de nègres. Les États de l'Ouest et du Sud sont, comme on peut le voir d'après ce rapide exposé, dans une tout autre condition. J'ajouterai que les États du Nord n'ont point le droit de se vanter de l'affranchis-

sement qu'ils ont donné aux noirs, puisque, comme je l'ai déjà dit précédemment, ils ne les ont dotés que d'une outrageante liberté, puisqu'ils les tiennent comme des ilotes assujettis aux plus bas métiers et les frappent d'un stigmate de réprobation comme des parias.

Mais cette question de l'esclavage passe comme une nuée chargée d'orages sur la confédération. Elle divise l'Amérique en deux régions, et les écrivains et les membres du congrès et le peuple en deux camps. Ni l'un ni l'autre parti ne peut discuter cette question avec calme. Au seul mot d'esclavage ou d'abolition les esprits s'enflamment, et des rives de l'Hudson aux rives du Mississipi, les Jupiter de la presse amassent leurs foudres.

On a pu voir dernièrement dans le vénérable sénat de Washington une scène qui montre combien il est dangereux de toucher à cette poudrière. Un des sénateurs ayant proposé d'admettre dans l'assemblée le père Matthieu, le prédicateur des sociétés de tempérance, un autre se lève aussitôt et déclare qu'il s'oppose à cette motion, attendu que le père Matthieu a, dans une réunion publique, manifesté des principes abolitionnistes. Là-dessus une discussion animée, violente, dans laquelle de part et d'autre résonnent d'amères invectives et des menaces. Un des sénateurs s'écrie que s'il le pouvait, il expulserait des États-Unis

tous les abolitionnistes indigènes ou étrangers. Un autre ajoute, que les abolitionnistes amèneront la rupture de l'Union, et ce n'est pas la première fois que ces grands mots ont été prononcés.

Rupture de l'Union! Tel est en effet le danger qui menace la république américaine. Quand les deux moitiés de cette immense contrée auront acquis plus de développement, quand chacune d'elles sera devenue assez forte pour n'avoir plus besoin du concours de l'autre, le sentiment de son pouvoir rendra ses susceptibilités plus vives, elle repoussera avec colère ce qu'elle tolère aujourd'hui avec peine. Une circonstance fortuite fera éclater une animosité longtemps comprimée, et l'esclavage est peut-être la paille par où se brisera la barre d'acier des Etats-Unis.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

V.

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

XI.

XII.

XIII.

FIN DE LA TABLE.

